
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07588541 2

L'ANGLETERRE

ET

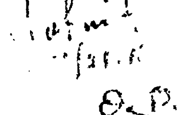
LES ANGLAIS.

« . . . . *Ordine gentis,*
« *Mores, et studia, et populos, et prælia dicam.* »

(VIRGILE.)

« Nous devrions de temps en temps nous examiner nous-mêmes ; le résultat naturel de cet examen serait de nous corriger. Mais les étrangers n'*examinent* pas au fond notre situation ; ils ne font que jeter un regard sur sa surface. Pourquoi publier des volumes sur d'autres pays et garder le silence sur le nôtre? pourquoi dans nos recherches nous montrer des lynx en Afrique et des taupes en Angleterre? en un mot, pourquoi une nation ne serait-elle jamais critiquée par nos compatriotes?

(MONTAGU.)



L'ANGLETERRE

ET

LES ANGLAIS.

PAR

Edward Lytton Bulwer,

ÉCUYER, M. P.,

AUTEUR DE PELHAM, DEVEREUX, ET EUGÈNE ARAM;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR JEAN COHEN.

TOME I.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

LIVRE PREMIER.

EXAMEN DU CARACTÈRE ANGLAIS.

DÉDIÉ

A

SON EXCELLENCE

Le Prince de Talleyrand.

« Avant de pouvoir corriger les désordres d'un État, il faut examiner le caractère du peuple. »

(Voltaire.)

« C'est moi qui ai parcouru tous les comtés de l'Angleterre, car je me suis voué à ces sauvages, afin d'examiner leur nature et dans l'espoir d'y faire d'étranges découvertes. »

(Ben Johnson, *l'Auberge Neuve*, acte v, scène v.)

CHAPITRE PREMIER.

Je m'excuse de la liberté que je prends de me servir d'un nom illustre. — Exemples de préjugés nationaux. — Distinctions à faire entre la vanité des Français et celle des Anglais. — Le fondement de nos idées est dans le sentiment de la propriété. — Anecdote d'un patriote français et d'un patriote anglais. — Le sentiment de l'indépendance. — Définition de la nature de ce sentiment parmi nous. — La liberté n'est *pas* la cause du manque de sociabilité. — Effet du commerce sur la disposition à la gaieté. — Histoire d'un Hollandais et d'un négociant anglais.

Je vais commencer mon ouvrage par parler du caractère de mes compatriotes ; car ayant parmi eux un diplomate tel que Votre Excellence, il n'y a pas de mal que je les mette sur leurs gardes. Je m'efforcerai de leur faire connaître la cause de certaines particularités dont le caractère national est empreint, bien convaincu que la connaissance de soi-même est une plus sûre défense contre la fourberie que la méfiance des autres. Je dédie cette partie de mon ouvrage à Votre Excellence, par la même raison qui engagea le Scythe à présenter à Darius une souris, un oiseau, un poisson et une poignée de flèches : c'étaient les emblêmes de sa nation, et il les offrait à son

ennemi pour son instruction. Je rassemble de même mes emblêmes nationaux, et je les offre au représentant de ce grand peuple à qui, pendant huit siècles, nous n'avons cessé de faire de grandes guerres occasionnées par de petites méprises. Si ces emblêmes avaient été bien compris un peu plus tôt, une souris et un poisson nous auraient peut-être appris à mieux agir. Neuf fois sur dix une querelle est la suite d'un malentendu.

J'ai encore un autre motif pour dédier ces chapitres préliminaires au prince de Talleyrand; ce n'est pas la première fois qu'il séjourne parmi nous : de grands changements ont eu lieu dans le monde durant le long intervalle qui s'est écoulé entre son premier et son second voyage en Angleterre. Ces changements, qui ont renversé des États, ont commencé par des révolutions dans le caractère des nations; tout changement dans une constitution est causé par un changement quelconque dans le peuple. Les Anglais d'aujourd'hui ne sont pas les Anglais d'il y a vingt ans. A qui puis-je mieux dédier mes observations sur les causes qui modifient le caractère, qu'à l'homme qui, d'un seul regard, lit au fond des cœurs? La pensée que je soumets mon témoignage à un juge aussi pénétrant, doit me rendre doublement scrupuleux sur son exactitude; et si ma présomption, en faisant choix d'un pareil arbitre, est une preuve de témérité, elle est en même temps le garant de ma probité et de ma prudence.

Je me rappelle d'avoir lu dans un auteur de l'antiquité (Diodore de Sicile) la description de certaine région de l'Afrique, remarquable par un phénomène

effrayant. « Dans ce climat, dit-il, l'air semblait rempli de gigantesques figures de monstres étranges et informes, qui se battaient et se poursuivaient les uns les autres; ces apparitions alarmaient, comme de raison, un peu les étrangers, mais les naturels du pays les contemplaient avec la plus parfaite indifférence. » N'est-ce pas là l'emblême des préjugés nationaux? Les monstres dont l'aspect inspire de l'effroi aux étrangers nous paraissent les êtres les plus ordinaires. Nous n'avons aucune idée d'une atmosphère différente; ce qui étonne les autres est commun à nos yeux. Cependant, Votre Excellence conviendra que si les naturels du pays observent peu ce qui s'y passe, les voyageurs sont crédules, et que si parfois les monstres échappent aux premiers, parfois aussi les seconds en inventent. Votre Excellence se rappelle sans doute l'histoire de ce jeune Français qui s'étonnait de trouver un sacerdoce en Chine. L'homme qui exerçait le sacerdoce au nom de la Vierge ne revenait pas de l'imprudence de ceux qui osaient l'exercer au nom de Fohé; c'est le même esprit voyageur qui fait qu'une Anglaise se plaint de la grossièreté américaine, et qu'un prince allemand affecte une horreur républicaine pour l'aristocratie anglaise.

Son Excellence le prince de Talleyrand sait mieux que tout le corps diplomatique combien peu de différence réelle il y a entre un homme et un autre : la taille et les membres varient peu dans leurs proportions, c'est le costume qui fait toute la distinction. Les voyageurs n'analysent pas suffisamment leur surprise aux nouveautés qu'ils voient, et ils prennent

souvent pour une différence dans le caractère des nations ce qui n'est qu'une différence dans leurs manières. Un des plus anciens exemples des préjugés nationaux se trouve dans Hérodote. Les Grecs, accoutumés à *brûler* leurs parents, furent saisis d'indignation de la barbarie des Callatiens, qui étaient dans l'usage de les *manger*. Le roi des Perses fit venir les Callatiens, et leur dit en présence des Grecs : « Vous mangez vos pères et vos mères ; c'est une fort belle coutume. Combien voulez-vous qu'on vous donne pour les brûler ? » Les Callatiens exprimèrent toute leur horreur à cette proposition. Brûler leurs parents ! quelle idée inhumaine et barbare ! Les Callatiens et les Grecs ne cédaient point les uns aux autres en amour filial ; mais l'homme qui faisait un repas du corps de son père regardait comme le comble de l'atrocité d'en faire un feu de joie.

Les passions sont partout les mêmes ; leur expression, au contraire, varie sans cesse. Votre Excellence conviendra que les Français et les Anglais sont également vains de leur pays : en cela ils se ressemblent ; mais, en revanche, il n'y a aucun point dans lequel les deux nations soient plus différentes que dans la manière dont cette vanité se déploie : celle d'un Français consiste, ainsi que je l'ai lu quelque part, à *appartenir* à un si grand pays ; tandis que la vanité d'un Anglais se délecte dans la pensée qu'un si grand pays *lui appartient*. Le fondement de toutes nos idées, comme de toutes nos lois, est placé dans le sentiment de la propriété. C'est *ma* femme, que vous ne devez pas insulter ; c'est *ma* maison, dans laquelle

vous ne devez pas pénétrer ; c'est *mon* pays , dont vous ne devez pas dire de mal ; et par une sorte d'appropriation qui s'élève même au-dessus de la terre , c'est *mon* Dieu , que vous ne devez pas blasphémer.

Nous reconnaîtrons les différentes formes que prend la vanité nationale dans les habitants des deux pays , en comparant les éloges que le Français prodigue à la France , à l'espèce de désespoir dénigrant avec lequel l'Anglais parle de l'Angleterre.

J'ai fait il y a quelques mois un voyage à Paris. Ayant rencontré un marquis du parti légitimiste , il me parla , les larmes aux yeux , de la situation actuelle de la capitale. Je crus bien faire d'abonder dans son sens ; mais au lieu d'être content il se fâcha, et , s'essuyant les yeux , il me dit : « Malgré cela , monsieur, nos édifices publics sont superbes ! » — Je convins du fait. — « Nous avons fait de grands progrès en civilisation ! » — Il me fut impossible de nier la proposition. — « Nos écrivains sont les premiers du monde ! » — Je gardai le silence. — « *Enfin*.... quel diable de climat vous avez, en comparaison du nôtre ! »

Je retournai en Angleterre avec un Français qui était venu nous voir il y a vingt ans , et qui fut enchanté du changement qu'il trouva à Londres. Je le présentai à l'un de nos plus grands compatriotes.

« Quelle superbe rue que la rue du Régent ! » s'écria le Français.

— « Bah, monsieur , répondit le patriote, ce n'est que de la boue et du crachat. »

— « Je serais bien aise d'assister à une séance de votre parlement, » dit le Français.



— « Cela n'en vaut pas la peine, monsieur, » reprit en gémissant le patriote.

— « Je rendrai hommage à vos hommes publics. »

— « Ce sont tous des bavards, je vous assure... nous n'avons plus de grands hommes aujourd'hui. »

— « Vous m'étonnez; mais je verrai au moins vos auteurs, vos savants. »

— « A vous dire vrai, monsieur, » répondit le patriote de l'air le plus grave, « je ne sache pas que *nous en ayons aucun.* »

Le Français, naturellement poli, fut un moment embarrassé; mais se remettant bientôt, il dit en prenant une prise de tabac : « Ah!... mais cela n'empêche pas que vous ne soyez une grande nation... très-grande ! »

— « *Cela* est parfaitement vrai! » dit l'Anglais en se rengorgeant.

L'Anglais est donc vain de son pays. Pourquoi? pour ses édifices publics? il n'y entre jamais; pour ses lois? il les décrie sans cesse; pour ses hommes publics? ce sont des charlatans; pour ses écrivains? il ne les connaît pas. Il est vain de son pays pour une excellente raison : c'est que ce pays l'a produit, LUI !

Un Anglais est, à ses propres yeux, le pivot autour duquel tout tourne, le centre du système solaire. Semblable à la Vertu,

« Il demeure immobile comme le soleil;
Et tout ce qui roule autour de lui
Aspire la lumière, la vie et la gloire... de son aspect. »

Depuis fort longtemps, nous nous glorifions de

posséder à un très-haut degré le sentiment de l'indépendance ; mais ce sentiment n'est souvent autre chose qu'un défaut de sympathie avec ce qu'éprouvent les autres hommes.

Ce trait dans notre caractère a été souvent remarqué ; mais personne ne l'a encore expliqué d'une manière satisfaisante à mon gré. Votre Excellence sait que tous les Français qui ont parlé de nous n'ont pas manqué de déclarer qu'il était le résultat du fier sentiment de notre liberté ; mais nous savons mieux aujourd'hui quels sont les véritables effets de la liberté. Le sentiment que je décris est entièrement personnel ; ceux que la liberté inspire sont plutôt de la nature d'une philanthropie universelle portée à l'excès. L'union et la fraternité sont les expressions qu'affecte le pouvoir populaire ; le défaut de sociabilité peut sans doute accompagner la liberté, mais n'en est pas la marque distinctive.

Les Français jouissent depuis longtemps de la même sécurité quant à leurs propriétés, et du même sentiment de liberté qui font la gloire des Anglais ; mais, chez les premiers, ces avantages ont plutôt étendu que resserré le cercle de leurs affections. En devenant citoyen, le Français n'a pas cessé de fréquenter ses semblables. Peut-être pense-t-il qu'en étant en même temps libre et farouche, on se rapproche plus de l'état sauvage que de celui de civilisation. Mais Votre Excellence a dû remarquer que, parmi nous, tout le monde, à l'exception des classes les plus élevées, vit à part. Même nos réunions si nombreuses ne sont point de la société. Nous assem-

blons nos connaissances pour avoir le plaisir de ne pas leur adresser la parole. *Les Anglais*, a dit un de vos compatriotes, *les Anglais ont une infinité de petits usages de convention pour se dispenser de parler.* Le principal élément dans lequel nous vivons est le chez nous (*home*), et à en croire nos hommes à grands sentiments, c'est une merveilleuse vertu que de se sentir malheureux et mal à son aise partout ailleurs ; c'est ainsi, la conséquence est digne de remarque, que nous prenons l'habitude d'attacher une importance excessive à notre propre cercle, et de regarder avec indifférence tout ce qui se trouve au delà : manière d'être qui distingue les habitants d'un cloître et les membres d'une petite coterie. Votre Excellence a peut-être causé avec M. Owen. Cet homme bienfaisant ne manque pas de visiter tout étranger qu'il croit susceptible d'être converti à la *parallèlogrammatisation;* et puisqu'il s'est un jour sérieusement flatté de voir le duc de Wellington et l'archevêque de Cantorbéry au nombre de ses prosélytes, il ne serait pas étonnant qu'aujourd'hui il espérât faire un oweniste de l'ancien évêque d'Autun. Si par hasard M. Owen se trompe à cet égard, il a certainement raison sur un autre point; il a raison, dis-je, lorsque, dans le but de rendre la philanthropie universelle, il propose de faire vivre ensemble en public des individus de chaque communauté ; une vie isolée ne saurait guère faire naître des vertus sociales.

Mais si ce n'est pas le sentiment de la liberté, quelles sont donc les causes qui produisent parmi nous cette passion anti-sociale que nous honorons du

titre d'amour de la vie domestique? Je soupçonne que ces causes sont principalement au nombre de deux : la première, nos habitudes de commerce; la seconde, l'influence anciennement établie d'une forme d'aristocratie qui nous est particulière.

Quant à la première de ces causes, je pense que l'on avouera sans peine qu'il est de la nature du commerce de détacher l'esprit du désir de l'amusement : fatigués des nombreuses relations forcées qu'ils ont eues durant la journée, avec des hommes de tout genre, les marchands concentrent en général leurs plaisirs dans le sein de leur famille. Le soir ils ont plutôt besoin de se reposer que de s'amuser; ce qui fait qu'une certaine apathie pour le plaisir, bien différente d'une simple gravité naturelle, est le caractère distinctif des nations commerçantes. Il se retrouve chez les Américains et chez les Hollandais tout comme chez les Anglais. Ces derniers ont, à la vérité, dans leur état social, de grands contrepoids à l'esprit de commerce. J'ai eu l'honneur, il y a quelques jours, d'être présenté à un jeune voyageur venant d'Amsterdam.

« Avez-vous été au spectacle depuis votre arrivée à Londres? » fut la question naturelle que je lui fis.

— « Non, monsieur; ce genre de divertissement est trop coûteux. »

— « Cela est vrai; mais un homme d'une richesse aussi immense que la vôtre n'a pas besoin de se le refuser. »

— « Monsieur (telle fut la réponse austère et philosophique de ce jeune homme), ma fortune me per-

met à la vérité de m'amuser, mais non pas d'en prendre *l'habitude*. »

Un spirituel compatriote de Votre Excellence me dit un jour qu'il s'engageait à emmener avec lui au bal de l'Opéra tout Anglais, quel qu'il fût, qu'il me plairait de lui indiquer. Je choisis pour cette expérience un père de famille d'un caractère particulièrement tranquille et décent; un négociant. Le Français l'accosta en ces mots: « Monsieur ne va jamais au bal masqué, je pense? »

— « Jamais. »

— « Je l'avais deviné. Il serait sans doute *impossible* de vous engager à y aller. »

— « Pas tout à fait impossible, dit le négociant en souriant; mais je suis trop occupé pour de pareils divertissements. J'ai d'ailleurs un scrupule moral. »

— « C'est très-juste. Je viens précisément de parier trois contre un avec mon ami, qu'il ne pourrait pas vous persuader d'aller demain soir au bal de l'Opéra. »

— « Trois contre un! dit le négociant, c'est beaucoup. »

— « Je vous en offre autant, reprit le Français gaiement, et en guinées encore! »

— « Trois contre un!... tope! » cria l'Anglais; et il alla à l'Opéra pour gagner son pari. Le bal masqué, dans cette occasion, avait cessé d'être un amusement, il était devenu une spéculation de commerce (1).

(1) C'est ainsi que dans les États-Unis un voyageur nous dit avoir remarqué au parterre d'une salle de spectacle deux

Mais la même classe de personnes qui se montre indifférente au plaisir aime l'ostentation. Le manque général de sociabilité n'est pas incompatible avec l'amour des fêtes dans de grandes occasions, fêtes qui alors sont accompagnées de divertissements coûteux et d'une hospitalité magnifique. Le manque de sociabilité et l'ostentation ont la même origine, car l'esprit de commerce, qui dédaigne l'amusement, aime à déployer ses richesses : il est même plus favorable au luxe qu'aux arts (1).

La seconde cause de notre défaut de sociabilité est plus cachée que l'autre. Loin de prendre sa

jeunes gens d'environ quinze ans, qui se livraient dans les entr'actes à une conversation fort animée. La curiosité l'engagea à prêter l'oreille à ce qu'ils disaient. Discutaient-ils sur le mérite de la pièce, le talent des acteurs, l'éclat des décorations ? Rien de tout cela. Ils s'efforçaient de calculer le nombre des spectateurs, et d'en déduire le montant de la recette du jour.

(1) Ceci n'est pas d'une application générale. Ainsi, les Hollandais, chez qui l'on retrouve le manque de sociabilité, caractère du commerce, n'ont point ce genre d'ostentation : la leur est plus solide ; elle consiste à prodiguer dans leurs maisons les marbres précieux, les riches tableaux, la vaisselle de poids, les diamants héréditaires ; mais les *routs*, les festins somptueux, les réunions de deux mille convives, y sont inconnus. Le négociant hollandais qui dépenserait cent mille florins dans une fête, craindrait avec raison de nuire à son crédit ; mais lorsque son pays, dans un moment de crise, l'impose au vingtième de son capital, comme lors de la conquête des Français en 1795, le riche Claas Taan, de Saardam, fait porter en plein jour au receveur, par ses garçons de bu-

source dans notre liberté , elle naît au contraire des restrictions qui lui sont imposées ; elle résulte non de l'orgueil démocratique, mais de l'influeuce particulière du pouvoir aristocratique. Cette partie de mes recherches, qui est très-importante, mérite que je lui consacre un chapitre entier.

reau, deux cents sacs de mille florins, pour sa part de la contribution.

(Note du Traducteur.)

CHAPITRE II.

L'effet du droit qu'ont les plébéiens de parvenir aux honneurs publics est contrebalancé par l'influence patricienne. — Bon mot de M. Hunt. — Caractère du lord Lachrymal. — Méprise du peuple dans sa méfiance de la couronne. — Causes qui distinguent l'influence de l'aristocratie anglaise de celle de toute autre. — Degrés divers dans la société. — Comment ils ont été créés. — Esprit d'imitation et de lutte. — Origine de la réserve et de l'*orgueil* des Anglais. — L'aristocratie agit sur le caractère. — Le caractère agit sur les lois. — Manque d'amusements parmi les pauvres.

La pénétration de Votre Excellence, qui est devenue proverbiale, lui a fait sans doute remarquer la manière singulière dont la société anglaise est constituée, sous ce rapport que l'esprit de la démocratie règne dans le pouvoir d'obtenir les honneurs, et le génie de l'aristocratie dans la façon dont ils sont acquis. Selon la loi, les places les plus élevées sont ouvertes à chacun, sans égard à sa généalogie ou à ses quartiers de noblesse ; mais des influences plus fortes que les lois ont décidé que ces places ne pourront être obtenues que par le secours de l'une ou de l'autre portion de l'aristocratie. De là vient que nous voyons chaque jour des hommes sortis du sein du peuple élevés au plus haut rang, et qui ne

se servent jamais du pouvoir qu'ils ont acquis pour l'avantage du peuple. On peut remarquer que même parmi les avocats, dont les premiers pas vers l'avancement doivent être le fruit du talent et de la persévérance, bien que la faveur oligarchique puisse seule couronner leurs efforts; parmi ces avocats dis-je, l'homme de la naissance la plus obscure, tel qu'un Scott ou un Sugden, a à peine acquis de l'importance qu'il devient l'aristocrate le plus hautain dans sa politique. La route des honneurs est en apparence populaire, mais chaque individu, en sortant de la foule, s'est efforcé de restreindre le principe de cette même popularité par laquelle il s'est élevé. De sorte que, quoique le pouvoir d'atteindre à un rang élevé reste ouvert à toutes les classes, à mesure que ce pouvoir y a porté un individu, on le voit se purifier de toutes ses propriétés démocratiques, et se fondre dans l'atmosphère aristocratique où il lui a été permis d'entrer. M. Hunt, que Votre Excellence aura peut-être entendu citer comme un *doctrinaire,* dans une école qui lui était autrefois familière à elle-même, possédait une faculté qui lui était particulière, celle de proférer des vérités dures. « Vous parlez, disait-il un jour à la Chambre des Communes, de la foule des démagogues que le bill de la réforme fera entrer au parlement; mais ne les craignez point, vous avez un sûr moyen de guérir le plus sauvage d'entre eux : choisissez votre homme, emparez-vous de lui, placez-le sur le banc des ministres, et soyez sûr qu'il ne sera plus question de lui en qualité de démagogue. »

Lord Lachrymal (il est à la fois classique et dramatique de parler de personnes vivantes sous des noms supposés), lord Lachrymal est un homme d'extraction plébéienne; il s'est élevé en passant par tous les divers grades du barreau et de la magistrature, et est arrivé au plus élevé de tous. Malgré cela, personne ne parle de lui comme d'un *parvenu;* il s'est confondu avec la *haute noblesse*. Si vous menaciez le droit des pairs de voter par procuration, il fondrait en larmes. « Bon vieillard! s'écrient les lords; comme il aime les institutions de son pays! » Si l'on me demande pourquoi lord Lachrymal est si fort respecté par ses pairs, si l'on me demande pourquoi ils sont fiers de ses vertus et croiraient commettre une injustice s'ils se rappelaient son origine, je répondrais à cette question par une autre: Pourquoi l'hirondelle est-elle un oiseau sacré aux yeux du vulgaire? parce qu'elle construit son nid sur les toits populaires! Il existe une certaine classe de politiques, et lord Lachrymal est du nombre, qui construisent l'édifice de leur fortune sous les toits de l'aristocratie, et obtiennent par ce moyen, avec un mérite à peu près égal à celui de l'hirondelle, le privilége d'être aussi sacré que cet oiseau.

Dans presque tous les États, les petits ne s'élèvent qu'en se faisant les instruments des grands; on se montre l'un à l'autre les nouveaux Séjans, et l'on se dit: « Voyez l'effet du mérite! » Hélas! ce n'est que l'effet de la servilité. Dans les États despotiques, les plébéiens ont encore plus de chance de s'élever que dans les États libres: dans l'Orient, l'homme qui est

aujourd'hui porteur d'eau sera demain salué grand-visir. A Rome, les hommes d'une basse naissance s'élevèrent moins fréquemment sous la république que sous le despotisme des empereurs; il en est de même parmi nous. C'étaient les Tories qui faisaient avancer les hommes d'une naissance basse ou *médiocre;* les Whigs, en arrivant au pouvoir, n'eurent que leurs *grands seigneurs* à placer. L'ancienne maxime de l'aventurier politique était invariablement celle-ci : Pour vous élever au-dessus du peuple, saisissez toutes les occasions de l'insulter. Qu'importait-il alors aux plébéiens de voir un des leurs entrer au ministère? il ne s'était élevé qu'en s'opposant à leurs vœux. Son trait distinctif même était son mépris pour ses frères. Le valet d'un noble est toujours particulièrement hautain vis-à-vis de la *canaille*: un plébéien, dans une grande place, est d'ordinaire le valet de la pairie tout entière!

Le temps est depuis longtemps passé où le peuple anglais avait quelque motif de se méfier de la couronne; même à l'époque où il dirigeait les soupçons de sa colère contre le roi, ce n'était pas à cette branche de la législature qu'il avait raison d'attribuer le pouvoir croissant de la corruption. Depuis la révolution tout aristocratique de 1688, l'aristocratie n'a cessé d'étendre son monopole invisible sur les affaires de l'État. Le roi, nous dit-on, a le privilége de choisir ses ministres! Quelle illusion! c'est l'aristocratie qui les choisit. Les chefs du parti le plus puissant dans l'aristocratie doivent nécessairement entrer au ministère, que le roi le veuille ou non. Le roi pourrait-il

choisir un cabinet parmi des hommes inconnus à l'aristocratie, parmi des personnes qui ne seraient ni Whigs ni Tories? Non, certes; le parti aristocratique, dans les deux Chambres, courrait aux armes. Ciel! quelle commotion il y aurait! Figurez-vous la noble indignation des lords Grey et Harrowby! Quelle « harangue » il nous faudrait écouter de la part de lord Brougham « méditant profondément sur ces choses! » Hélas! le ministère *du roi* serait renversé dès le lendemain, et le ministère de l'aristocratie replacé avec les formes les plus respectueuses. Le pouvoir du roi n'est que le cérémonial du pouvoir des grands; il jouit de la prérogative de voir deux partis combattre en champ clos et couronner le vainqueur. Est-il nécessaire que je cite des exemples de cette vérité? Lord Chatham est l'objet de l'effroi et de l'aversion de Georges III; la faction la plus puissante pour le moment force Sa Majesté de recevoir ce ministre. La question catholique était la plus désagréable que l'on pût presser George IV d'adopter; on n'eut pas plus d'égard à la susceptibilité de ce monarque qu'à l'opiniâtreté de son auguste père, et le bill des catholiques passa, en dépit de sa répugnance connue. Au fait, Votre Excellence, qui sait si bien par quels tours de gibecière un parti politique parvient à rejeter ses propres péchés sur le parti opposé, s'apercevra facilement que le monarque ne fait que tirer les marrons du feu pour l'aristocratie (1), et

(1) La nation avait déjà commencé à s'apercevoir de cette vérité, quand Burke jugea convenable de l'aveugler encore

celle-ci, rusée créature, a dans ces derniers temps feint une grande surprise à la vue de *tant* de marrons!

Il y a, dit-on, certain pays sauvage dont un des chefs passe pour être descendu des dieux ; tous les autres chefs lui rendent les plus grands respects; ils le consultent pour savoir s'ils doivent déclarer la guerre ou préclamer la paix; mais il est bien entendu qu'il doit être instruit d'avance de leur détermination : son consentement n'est que la ratification de leur propre décret. Les chefs, en parlant toujours de son pouvoir, cachent le leur; et tandis que la jalousie populaire se dirige vers l'autorité *apparente,* ils peuvent tranquillement cimenter et étendre les fondements de l'autorité *réelle*. Telle était aussi la nature des relations du roi d'Angleterre avec l'aristocratie an-

une fois. « Un des principaux arguments, dit-il dans ses *Réflexions sur la cause des mécontentements actuels*, qui furent employés à cette époque, et qui l'ont été souvent depuis par cette école politique, a été la crainte de l'augmentation d'un pouvoir aristocratique préjudiciable aux droits de la couronnne et à la balance de la constitution, etc. » Il continue ensuite à soutenir que l'influence de la couronne offre un danger plus imminent que celle de la pairie. Quoique ce brillant auteur dise dans le même ouvrage « qu'il n'est point l'ami de l'aristocratie, » tout son amour pour la liberté est celui d'un aristocrate; son esprit était éminemment féodal dans le vaste et noble moule où il avait été formé, et les raisons plausibles du patriciat l'éblouissaient et l'attachaient bien plus que celles de la monarchie. Il aurait plutôt été rebelle que républicain.

glaise ; la politique souvent odieuse de celle-ci a été perfidement attribuée à celui-là, et l'inviolabilité du roi a plus d'une fois servi à détourner les foudres populaires de la tête de l'aristocratie responsable.

Le total supposé du pouvoir constitutionnel s'est de tout temps subdivisé en trois parties : le roi, l'aristocratie, et les communes ; mais, jusqu'à l'adoption du bill de la réforme, l'aristocratie, par le moyen des bourgs dans une des Chambres et de ses siéges héréditaires dans l'autre, accaparait en réalité les trois subdivisions. Elle fermait la bouche au peuple des communes par une majorité formée de ses propres députés, et forçait le roi à adopter ses mesures, par la maxime qu'il ne pouvait sans danger refuser son assentiment à un bill qui avait passé dans les deux Chambres. D'après cela, il est évident que, dans les affaires d'État, le gouvernement du pays était purement aristocratique. Examinons maintenant l'influence de l'aristocratie dans les relations sociales ; c'est là, je pense, qu'il nous faudra chercher les qualités qui distinguaient son influence de celle de toutes les autres aristocraties. Sans posséder des priviléges exclusifs toujours odieux, sans la ligne de démarcation qu'établissent les droits féodaux, l'absence de ces mêmes prérogatives a été la cause du pouvoir dont elle a joui pendant si longtemps. Son autorité n'était point visible ; cachée sous des noms populaires, elle trompait l'œil du peuple ; et bercé par l'idée d'un équilibre de pouvoir, le peuple ne voyait pas que la balance était tenue et les poids réglés par un seul des copropriétaires de ce pouvoir.

L'influence sociale de l'aristocratie était précisément telle qu'elle devait être pour augmenter encore son influence législative ; ses membres, au lieu de se tenir à l'écart des autres classes et d'enclore leur dignité par les haies épineuses, mais peu solides, des distinctions héraldiques ; au lieu d'exiger vingt-quatre quartiers dans leurs épouses, et d'irriter sans cesse l'amour-propre de leurs inférieurs en leur reprochant cette infériorité, il est incontestable qu'ils se mêlaient plus généralement et avec une plus apparente égalité aux autres classes qu'aucune aristocratie du monde sauvage ou civilisé. Tirant leurs principaux revenus de la terre, ils tiraient aussi la partie la plus légitime de leur pouvoir (quoiqu'en même temps la partie contre laquelle on s'est le plus élevé, parce qu'elle était la plus évidente) de l'influence que cette terre leur donnait dans les élections ; afin d'augmenter encore cette influence, ils avaient coutume de visiter les provinces bien plus souvent que l'aristocratie dans aucun autre État monarchique. Leur hospitalité, leurs chasses, les assemblées d'agriculture et des comtés auxquelles ils assistaient, afin de « maintenir le crédit de leur famille, » les mettaient en contact avec toutes les classes d'habitants, et comme ils possèdent l'urbanité commune dans les cours, il leur arrivait souvent d'ajouter au poids de leurs richesses et à l'éclat de leur rang, l'influence d'une popularité personnelle, acquise peut-être moins par des qualités réelles que par des manières polies.

Dans la plupart des autres pays, les classes

moyennes possédant rarement autant de biens que la noblesse, celle-ci n'a aucun motif pour rechercher leur alliance. Mais la fortune est le plus puissant des niveleurs, et les nobles anglais les plus illustres ne se font pas scrupule de réparer les brèches faites à leurs richesses par des prodigalités héréditaires, en s'alliant à des familles de banquiers, d'avocats ou de négociants. Il faut observer que ceci tend à augmenter leur influence dans les classes moyennes, qui, en d'autres pays, sont les barrières naturelles de l'aristocratie. Le riche négociant dirige son ambition vers une alliance avec une famille noble; et il aime et respecte à la fois ces honneurs auxquels lui-même ou ses enfants peuvent aspirer. La coutume depuis longtemps établie d'acheter des titres, soit par de l'argent comptant, soit par la voie plus détournée des bourgs, a contribué aussi à mêler des sentiments aristocratiques aux spéculations du commerce; et la facilité apparente avec laquelle chacun peut parvenir aux honneurs, fait que le plus modeste boutiquier, dès qu'il s'est enrichi, s'empresse d'envoyer son fils au collége, non pas pour qu'il devienne plus sage ou plus vertueux, mais parce qu'il pourra *peut-être* devenir un jour évêque ou lord chancelier.

Ainsi l'aristocratie anglaise, précisément parce qu'elle n'a point observé cette stricte ligne de démarcation maintenue par la noblesse allemande, a étendu son influence morale sur toute la société; et l'on pourrait dire d'elle comme de la ville de Lacédémone, que sa force intérieure contribuait d'autant

plus à sa sûreté, qu'elle rejetait toute fortification d'un usage vulgaire.

Par ce mélange de la plus haute aristocratie avec les rangs inférieurs de la société, il s'est formé en Angleterre des degrés de dignité bien plus nombreux, et distingués par des nuances plus fines que dans aucun autre pays. Chez nous, vous verrez deux hommes dont la naissance, la fortune et la position sociale sont les mêmes, et qui sont pourtant d'un rang tout à fait différent. L'un des deux regarde l'autre comme de tout point inférieur à lui. Voulez-vous savoir pourquoi? C'est que le premier est *allié* à des personnes infiniment plus élevées. Les alliances ne procurent pas seulement une importance imaginaire, mais avouée. Les simples liaisons de société deviennent aussi des sources d'honneurs. Après le bonheur d'être allié aux grands, vient le bonheur de connaître les grands; et l'épouse d'un *bourgeois* qui remplit sa maison de gens du beau monde, se regarde et est tacitement reconnue comme d'un rang plus élevé que sa voisine qui, mieux née et plus riche qu'elle, ne rend pas un culte aussi assidu à la naissance et à la fortune des autres. En effet, celle-là ne brille que par le rang honorable qu'elle tient elle-même, tandis que l'autre réfléchit encore le rang de chaque duchesse dont le nom se déploie sur les cartes de visite qui garnissent sa cheminée (1).

(1) On peut remarquer que le pouvoir de la mode a augmenté en proportion du mélange qui s'est fait entre l'aristocratie et les autres classes de la société. Il fut un temps où les



Ces nuances graduées si mystérieuses, si changeantes, si variées, ont pour effet que personne n'a de position exacte et fixe; que par de simples liaisons de société, on peut se trouver placé au-dessus de son supérieur; que tandis que le rang qui s'acquiert par le talent ou par le crédit n'est à la portée que d'un petit nombre de personnes, celui que donne la mode paraît être ouvert à tout le monde. De là vient en premier lieu cette lutte éternelle des uns contre les autres, cette manie de briller, cette ardeur d'imitation, qui caractérisent nos compatriotes des deux sexes. Ces qualités distinctives que tous les étrangers ont remarquées, n'ont pas encore été rapportées à leur véritable origine. Je crois avoir réussi à la développer dans la nature particulière de notre influence aristocratique. La richesse servant à procurer l'alliance et le respect du noble, on affecte la richesse quand on ne la possède point; et la mode, qui est la créature de l'aristocratie, ne pouvant être atteinte que par la ressemblance avec les gens à la mode (*fashionable*), il s'ensuit que chaque individu imite son voisin, et se flatte d'acheter le respect dans l'opinion des autres, en renonçant à l'indépendance de sa propre union.

De là naît aussi le trait le plus remarquable de notre caractère national, c'est-à-dire notre réserve, et cet *orgueil*, tenant plus du mécontentement que

Anglais étaient aussi célèbres parmi les étrangers pour leur indépendance et leur indifférence pour la mode, qu'ils en sont aujourd'hui les esclaves.

de la dignité, qui déplaît, et étonne les étrangers qui viennent nous visiter, au point d'être passé chez eux en proverbe. Personne n'ayant de rang vraiment fixé dans la société, excepté les *très*-grands, chez qui, en général, les traits caractéristiques disparaissent, vous n'osez jamais faire des avances même à l'homme que vous croyez votre égal; vous devez toujours craindre, soit de vous compromettre en vous liant avec un homme qui ne possède aucun des avantages factices qui rendent *respectable*, soit de vous exposer à la mortification d'être éconduit par un homme qui, pour des raisons qu'il vous est impossible de deviner, regarde sa position comme beaucoup moins équivoque que la vôtre. La Bruyère observe que le rang des célibataires étant moins fixe que celui des hommes mariés; puisqu'il est *possible* qu'ils s'élèvent par une alliance, ils sont d'ordinaire placés par la société à un degré au-dessus de celui auquel ils ont un droit légitime. Un autre écrivain français, en commentant ce passage, remarque que c'est à cela qu'il faut attribuer la circonstance que, dans la société civilisée, il y a d'ordinaire moins de dignité réelle et plus de prétentions parmi les célibataires que parmi les hommes mariés, les premiers affectant une position imaginaire. Chez nous, tout le monde se trouve dans la situation des célibataires de La Bruyère; tout le monde aspire à monter d'un degré, et agit comme s'il y était déjà parvenu. L'ingénieux auteur du *Mangeur d'Opium* dit que les enfants d'un évêque sont en général remarquables par leur orgueil. Cela vient de ce que les enfants d'un évêque

sont dans une position équivoque, l'évêque lui-même faisant partie de l'aristocratie, et ses enfants seulement de la *gentry*. C'est ainsi encore que les fils naturels sont d'ordinaire pleins d'arrogance. D'ailleurs, rentrons en nous-mêmes : ne sommes-nous pas toujours modestes quand nous nous sentons estimés à notre juste valeur, et ne devenons-nous pas d'autant plus fiers que nous nous croyons méconnus.

Dans tous les autres pays où une aristocratie a été ou est encore très-puissante, les distinctions qui existent entre elle et la société sont tranchées et sévères. Les membres de cette aristocratie ont principalement vécu dans leur propre cercle, et ne se sont alliés qu'avec leurs égaux. En Allemagne, le comte qui a soixante-quatre quartiers ne craint point qu'on le mette sur la même ligne que le baron qui n'en a que huit; et ce même baron n'a de son côté rien de commun avec le négociant et le marchand. Les divers rangs sont en sûreté derrière les retranchements qu'ils se sont élevés eux-mêmes. Par la même raison, la mode n'a presque point d'influence en Allemagne; les luttes n'ont aucun but à atteindre, l'imitation aucune récompense à espérer. Chez nous, la fusion de toutes les classes est si générale, que la contagion aristocratique s'étend depuis la plus haute jusque vers la limite de la plus basse. Il n'y a pas de ville de province où les marchands n'aient aussi leur mode, et la femme du mercier repousse celle de l'épicier parce qu'elle est « de mauvais ton (1). » Quand

(1) Je prie le lecteur d'observer que le mot de *fashion*, que

M. Cobbett, si heureux dans l'invention des sobriquets qu'il donne, et si libéral dans ses opinions, attaqua M. Sadler, il ne trouva point d'épithète qui rendît mieux le mépris qu'il lui inspirait, que celle de *marchand de toile !* Ce même orgueil et cette même réserve se retrouvent partout, et c'est ainsi que, découlant de la source des bonnes manières, se forment lentement et sûrement les stalactites, si je puis m'exprimer ainsi, du caractère national.

A l'importance que la richesse reçoit de l'aristocratie, nous devons ajouter celle que lui donne le commerce. Ce que les hommes ont appris à respecter acquiert peu à peu la distinction d'une vertu; la richesse devient un mérite, la pauvreté un crime. Aussi un écrivain étranger a-t-il remarqué avec justesse que nous pouvons juger de l'influence morale des richesses en Angleterre, par la simple phrase dont on se sert pour marquer la fortune d'un homme: *He is* WORTH *so much*, il *vaut* tant.

Dans un ouvrage sur l'Angleterre publié à Paris en 1816, l'auteur, qui a beaucoup pris dans celui plus important de M. Féri de Saint-Constant, mais qui, tout en se trompant souvent sur les faits, tire d'ordinaire des conclusions singulièrement profondes de ceux qui sont exacts, l'auteur, dis-je, après avoir observé qu'en Angleterre *l'argent décide de tout*, fait cette remarque philosophique. *De cette manière*,

je traduis par *mode*, n'est pas parfaitement rendu par ce mot. Il comporte un mélange de mode, de bon ton et de rang.

(*Note du Traducteur.*)

quoique les richesses augmentent, à certains égards, la puissance d'un État, il arrive qu'elles ne servent qu'à le détruire sitôt qu'elles influent sur le choix de ceux qui sont à la tête du gouvernement.

En d'autres pays la pauvreté est un malheur; chez nous, comme je l'ai dit plus haut, elle est un crime.

Le sens familier d'un mot fait souvent connaître le caractère d'un peuple. Chez les anciens Romains, *virtus* signifiait valeur. En Angleterre, un *virtuoso* est un homme qui a une belle collection de tableaux. Les habitants des îles de Tonga, parmi lesquels toutes les idées de morale sont dans une confusion extraordinaire, expriment par le même mot la vertu d'un homme et la bonté d'une hache; ils ne reconnaissent de vertu que dans ce qui leur est utile. L'homme et la hache peuvent également devenir des instruments de meurtre, sans cesser pour cela d'être l'un un homme vertueux, l'autre une hache vertueuse. Chez nous, on ne se sert presque jamais du mot de vertu que dans les livres de morale; et je ne sais si même dans ce cas il ne présente pas une idée peu orthodoxe : quelque chose de païen, en opposition avec la religion. L'expression si usitée de *respectability*, et le sens qu'on y attache, n'ont certes rien de commun avec la vertu, mais impliquent nécessairement une certaine somme de richesses. Faut-il s'étonner d'après cela que chacun veuille être riche,

Et propter vitam, vivendi perdere causas?

C'est ainsi que par l'effet que l'aristocratie produit sur le caractère national, il a été amené insensible-

ment à réagir sur les lois : la pauvreté s'unissant dans l'esprit des hommes à des idées contraires à la vertu, on a senti peu de scrupule de faire des lois défavorables aux pauvres; on n'a pas rougi de tenir fermement aux sévérités d'un code criminel barbare, à un système inégal de lois civiles, qui ne dispense en quelque sorte la justice qu'aux riches, à la presse pour les marins, aux impôts sur les connaissances, à l'emprisonnement pour dettes sur une simple déclaration d'un créancier; telles sont les conséquences de la frivolité que j'ai décrite. Les lois d'une nation deviennent encore la terrible punition de ses faiblesses.

C'est encore là une des causes (1) du défaut frappant d'amusement pour les classes pauvres. Où sont les *guinguettes* et les jardins à bon marché pour les ouvriers, dont la France est si fière? Où voit-on cette pelouse jadis tant célébrée par nos poëtes,

« Où tout le village se réunit après le travail,
Et se livre à ses jeux sous l'aubépine fleurie ? »

On nous dit que le climat de l'Arcadie étant particulièrement sombre et froid, anglais en un mot; les

(1) Je dis *une* des causes. Il y en a une seconde dans la multiplicité toujours croissante des sectes religieuses; cependant je suis disposé à croire que si le pauvre trouvait des amusements à sa portée, on verrait beaucoup moins de sombre fanatisme. On a besoin d'être excité d'une façon ou d'une autre pour contrebalancer la contrainte qu'exige le travail. Aujourd'hui le pauvre ne l'est que dans les conventicules ou dans les cabarets.

habitants cherchaient à neutraliser son influence par les réunions, la musique, et une éducation gaie et enjouée. La législation s'efforçait ainsi de vaincre la nature, et elle y réussit; car les Arcadiens n'étaient pas moins remarquables par leur bienfaisance et leur piété que par la gaieté de leur caractère. Pour nous, nous cherchons à neutraliser l'effet du climat le plus sombre par les usages les plus tristes.

Je ne prétends pas que la législation doive s'occuper d'une manière directe des amusements du pauvre, mais du moins elle ne devrait jamais les défendre. Nos lois sont, par leur essence même, contraires aux réunions sociales des classes inférieures, que l'on a flétries du nom d'oisiveté, et aux amusements des pauvres, que l'on a condamnés comme amenant l'immoralité (1); mais ce que la législation ne peut pas faire d'une manière directe, elle peut y contribuer indirectement par l'esprit dans lequel elle est formée. Le préjugé qui inspire tant de respect pour les riches et tant de mépris pour les pauvres, préjugé qui nous est particulier, obligerait bientôt de fermer les établissements d'amusements populaires; car s'ils ouvraient à trop bon marché, les pauvres

(1) A la vérité quelques publicistes à vues mesquines, tels que Windham, ont parlé en faveur des amusements populaires; mais de quel genre? en faveur de la boxe et des combats de taureaux! amusements qui font du peuple autant de brutes; et ceux qui par ce moyen le rendent sauvage vantent ensuite ce qu'ils font pour lui. Admirable philanthropie! Le but de la récréation est d'adoucir et de civiliser les hommes, et non de les rendre plus féroces.

mêmes ne voudraient pas y venir. En France, les petits boutiquiers se mêlent dans les fêtes avec les paysans. L'esprit aristocratique de l'Angleterre ne permettrait pas un pareil mélange, à moins que ce ne fût à l'époque des élections; et les plaisirs des dernières classes, n'étant pas relevés par la présence de celles qui sont immédiatement au-dessus, ne tarderaient pas à être dédaignés par les paysans et les ouvriers eux-mêmes (1).

Il serait à désirer, pour bien des raisons, que cela fût autrement. La récréation rend l'homme gai et content; elle produit un esprit d'urbanité; elle empêche le pauvre d'envier les plaisirs de ses supérieurs, qui sont de la même espèce, quoique dans une autre sphère; elle détruit l'idée d'injustice, et réunit les hommes dans les moments de plaisir où le cœur s'ouvre, et où les peines et les soucis sont oubliés. Privés d'amusements plus innocents, les pauvres sont lancés dans les cabarets où ils s'entretiennent de leurs supérieurs, et quand les hommes s'occupent des autres hommes c'est rarement pour en dire du bien. Ils lisent les journaux à bon marché, les seuls qu'ils puissent se procurer, et qui, d'ordinaire, ne sont ni les plus modérés ni les plus sagement pensés; leur esprit profite pourtant sous un rapport, car ces entre-

(1) Cette même cause pourrait y introduire le relâchement des mœurs. Ce qui fait qu'il règne tant de décence dans les amusements des paysans français, c'est que la présence des classes moyennes y cause, sans même que l'on s'en aperçoive, une contrainte salutaire.



tiens, tout grossiers qu'ils sont, les font avancer vers un meilleur gouvernement; mais ils perdent en grande partie cet avantage par une colère naturelle, quoique déplorable, contre tous les obstacles qu'ils rencontrent (1). Malheur au législateur qui, par des lois vexatoires et une tyrannie mesquine, parvient à interdire l'amusement à ceux qui travaillent, et surtout dans un siècle où ils ont découvert ce qui leur est dû! Il hâtera, à la vérité, la réforme de ses propres lois si tel a été son désir, mais ce sera en aigrissant et en irritant l'esprit de ceux qui la lui arrachent.

(1) La passion dénature même les opinions les mieux fondées. Si jamais l'indignation contre l'aristocratie prenait le caractère de la passion, elle manquerait son but. Le grand Marius voyait les vices de l'aristocratie avec le courroux d'un plébéien outragé; Marius était la passion populaire incarnée: il punit les patriciens de leurs désordres, en se livrant lui-même à des désordres plus grands et plus funestes.

CHAPITRE III.

Histoire d'un empereur chinois. — Application de cette histoire à cet ouvrage. — Causes de notre répugnance pour les étrangers. — Diminution de cette répugnance. — Une des causes subsiste pourtant encore. — Anecdote d'un Russe et de ses visites en Angleterre. — Probité nationale et honneur national. — Générosité anglaise. — Elle est plutôt dans le caractère du peuple que dans celui de la noblesse. — Il en est de même de l'esprit chevaleresque. — Anecdotes pour servir d'exemples. — Respect pour la réputation. — Ses conséquences ont été exagérées ; pourquoi. — Le bon sens ne se trouve ni dans les plus hautes classes, ni dans les plus basses. — Causes et effets de sa puissance dans les classes moyennes. — Réfutation de l'accusation de férocité qu'on a portée contre les Anglais. — La propension au suicide n'est pas particulière aux Anglais. — La force vitale de l'absurdité démontrée par l'histoire d'Archimède. — Esprit d'industrie nationale. — La dernière aventure de Micromégas.

On raconte une anecdote d'un empereur chinois (Votre Excellenoe l'a peut-être lue ; elle se trouve dans les écrits d'un missionnaire français, genre de littérature qui doit avoir beaucoup d'attraits pour un homme qui a été jadis évêque d'Autun) ; or, cet empereur se fâcha un jour très-fort contre le premier

historiographe de l'empire céleste, pour avoir rapporté dans ses annales, avec une fidélité trop scrupuleuse, toutes les erreurs et toutes les faiblesses de ce prince. « J'admire votre effronterie, dit l'empereur en colère, d'oser tenir ainsi note de mes fautes pour l'avantage de la postérité. » — « En effet, répondit avec courage l'historiographe, je consigne fidèlement tout ce qui pourra donner aux siècles à venir une juste idée de votre caractère; et aujourd'hui même, en quittant Votre Majesté, je vais mettre par écrit les plaintes et les menaces qu'elle m'a faites pour avoir dit la vérité. »

L'empereur fit un mouvement de surprise; mais les Chinois ont joui pendant longtemps de l'avantage d'avoir des monarques très-sensés. « Allez, dit-il après une courte pause et avec un sourire plein de franchise; écrivez tout ce qu'il vous plaira: je tâcherai de faire en sorte que désormais la postérité ait peu de chose à blâmer en moi. »

Le principe que cet historien avait adopté en parlant du souverain, me guide aujourd'hui quand je parle du peuple. S'indignera-t-il du tableau que je présenterai de ses faiblesses? Non; il ne sera ni moins généreux, ni moins sage que l'empereur de la Chine. S'il l'était, je m'en vengerais comme mon modèle en faisant un supplément qui contiendrait ses reproches. Je ne déclame pas vaguement, comme la foule des détracteurs, contre les défauts du peuple; si je me trompe, c'est du moins de bonne foi que je cherche à approfondir les causes de ces défauts. Ce sera ici la première fois qu'on l'aura tenté en détail

et d'une manière suivie. Le moyen le plus sûr de guérir une maladie est de commencer par en rechercher l'origine.

Je pense que Votre Excellence doit avoir remarqué que, depuis son dernier séjour en Angleterre, il s'est opéré un grand changement dans l'un des anciens traits caractéristiques de notre nation : *Nous ne haïssons plus les Français*. Généralement parlant, nous avons plus de sympathie que d'aversion pour les étrangers. Nous avons étendu les limites du patriotisme, et nous devenons cosmopolites. Notre ancienne répugnance pour les étrangers n'était pas seulement un préjugé vague, fruit de l'ignorance ; elle ne provenait pas non plus uniquement de notre position insulaire, elle était, encore un héritage qui nous avait été légué par notre histoire. Toutes nos annales n'offrent qu'une suite de conquêtes subies de la part des étrangers. Les Romains, les Saxons, les Danois, les Normands, inspirèrent successivement aux habitants indigènes une antipathie assez bien fondée, ce semble, pour tout ce qui porte le nom d'étranger. Quand les blessures faites par la conquête se furent cicatrisées, le sentiment conserva toute sa force par suite de la jalousie du commerce. Des étrangers se fixèrent parmi nous en qualité de négociants, et pendant plusieurs siècles l'industrie des Flamands accapara, au grand dépit des Anglais, plusieurs des branches les plus lucratives de nos manufactures. Les répugnances nationales, une fois excitées, se dissipent difficilement, et la jalousie des étrangers, que nos ancêtres éprouvaient avec raison, se perpétua

après que sa cause eut cessé d'exister. Notre aristocratie belliqueuse trouvait d'ailleurs de l'avantage à maintenir un trait de caractère aussi hostile; et Nelson crut que le meilleur moyen de vaincre les Français était d'inculper sérieusement comme une vertu la nécessité de les détester. En attendant, cette haine commença déjà à s'affaiblir extérieurement vers la fin du dernier siècle. Les préludes de la révolution française, événement dont sans doute Votre Excellence ne se souvient plus, apprirent à la portion la plus libérale de notre populace que les Français n'avaient aucun désir inhérent d'être esclaves; dès lors elle eut un sentiment commun avec ses voisins, celui de la liberté. Les excès de la révolution arrêtèrent les progrès de cette charité naissante, ou du moins les tinrent renfermés dans un petit nombre de cœurs; et l'horreur qu'inspirèrent les crimes des Français prit la place de la sympathie que l'on avait éprouvée pour leurs premiers efforts. Cependant la glace ne l'antipathie nationale était rompue; un parti se forma pour faire l'éloge de vos compatriotes, en opposition au parti qui cherchait à les rabaisser. Peu à peu les principes généreux du premier de ces partis acquirent une vogue plus grande que ceux du dernier; et au nombre de ces principes se trouvait celui d'estimer avec plus de justesse le caractère des nations étrangères. La paix nous ayant comme de raison mis dans un contact plus immédiat avec le continent, renforça ce sentiment bienveillant, et enfin votre nouvelle révolution a dissipé les dernières traces des horribles impressions que nous avait lais-

sées la première. A tout prendre d'après cela, la haine des étrangers a cessé de nous distinguer ; et des deux extrêmes nous devons maintenant plutôt nous tenir en garde contre un trop grand désir d'imiter nos voisins que contre la crainte de leur ressembler.

A dire vrai, notre tolérance des étrangers est plutôt générale qu'individuelle. Ils nous deviennent un peu suspects quand une demi-douzaine d'entre eux viennent, en habits d'uniforme et en moustaches, nous faire pendant l'été une visite. Le propriétaire d'une pension honnête préfère ne pas leur louer ses appartements. Ils sont relégués, comme autrefois les Juifs, dans un quartier abandonné de tout le monde. Ils sont logés tous ensemble dans un coin obscur et sale, environné de ruelles et d'allées; et vous pouvez le matin les voir sortir par bandes de la triste place de Leicester, qui est une espèce de petite France, où ils ont formé une colonie d'hôtels. Mais certes l'innocente froideur qu'on leur témoigne dans d'autres régions n'est pas le résultat d'un préjugé qui leur soit défavorable. Nous ne les croyons plus comme autrefois, *malheureusement pour eux*, à la vérité, mais enfin *par leur nature même*... coupables. En un mot, nous les soupçonnons d'être... *pauvres*. Nous trouvons dans leur mise quelque chose de plus apparent que de solide, qui nous cause une impression désagréable. Mistress Smith est bien fâchée que son premier ne soit pas libre.... non pas qu'elle craigne que l'étranger lui coupe le cou, mais parce qu'elle croit qu'il pourrait bien oublier de payer son loyer. Elle suppose qu'il lui sera

difficile de donner les « renseignements respectables » qu'elle exige avant de lui confier l'usage de ses meubles. L'étranger remarque ce soupçon, et n'en devinant pas la cause, nous fait l'injustice de croire qu'il s'adresse exclusivement à lui. Il n'en est rien ; il atteint la pauvreté partout où elle se rencontre. C'est la qualité abstraite, et non pas l'homme qui la représente, qui a fait naître dans l'esprit de mistress Smith le sentiment de la méfiance. Notre hôtesse se serait montrée également tiède envers tout Anglais dont elle aurait jugé la fortune équivoque ; en un mot, sa crainte était marchande et non pas nationale. Un étranger riche, Votre Excellence ne peut l'ignorer, avec un large écusson armorié sur les panneaux de sa voiture, une demi-douzaine de laquais et un surtout fourré d'hermine, peut être sûr de se voir traité avec tout le respect convenable. De là vient que les habitants opulents du continent qui viennent nous voir, certifient, pour l'ordinaire, que nous sommes très-polis pour les étrangers, tandis que ceux qui sont malaisés soutiennent tout le contraire. J'espère que ce que je viens de dire à ce sujet nous justifiera auprès de nos voisins, et les convaincra que les seuls récits auxquels nous ajoutons foi aujourd'hui, au détriment de *Monsieur*, sont ceux qui l'accusent de ne dépenser que cent napoléons par an, de serrer dans sa poche le sucre qu'il n'a pas mis dans son café, et de ne donner que deux sous au garçon !

Un Russe de ma connaissance est venu en Angleterre, il y a deux ans, avec une petite valise. Juste ciel ! que de mal il dit de nous !... Jamais il n'avait

existé de peuple plus grossier, plus cruel, plus soupçonneux, plus barbare! Je le vis, il y a quelques mois, comme il venait nous faire sa seconde visite; il était ravi de tout ce qu'il voyait. Quels progrès le peuple avait faits!... sa table était couverte de cartes de visite. Que nous étions hospitaliers!... le maître de l'hôtel avait renvoyé une famille anglaise pour pouvoir le loger. Quelle conduite délicate envers un étranger! A quoi pouvait tenir cette différence dans les jugements que ce Russe portait de nous? à ce que, dans l'intervalle, son oncle était mort, et lui avait légué une fortune considérable. Ni à sa première visite, ni à sa seconde, ces bonnes gens n'avaient considéré l'*étranger*. A l'une, ils avaient regardé sa petite valise; à l'autre, ses trois voitures à quatre chevaux.

Mais si l'esprit de commerce nous fait attacher une trop grande importance à la richesse, il maintient aussi d'un autre côté un esprit de probité, qui est le meilleur moyen d'en acquérir. C'est ainsi que la même cause qui produisait ces défauts contribuait aussi à nous donner plusieurs de ces qualités. L'effet du commerce est de rendre les hommes dignes de confiance dans leurs affaires personnelles et dans leurs relations sociales; non pas, à la vérité, par le sentiment de la vertu, mais par celui de l'intérêt. Un marchand ne tarde pas à découvrir que la probité est la meilleure règle de conduite qu'il puisse adopter. Si, pendant un voyage en Italie, il arrive un accident à votre voiture, comme il n'y a souvent qu'un seul charron dans le village, il vous fait payer les réparations dix fois leur valeur; il profite de votre position

et du monopole dont il jouit. Tous ceux qui ont eu le malheur de faire le tour des Pays-Bas dans une vieille calèche peuvent attester par expérience que des avanies du même genre s'y pratiquent journellement, quoique le taux de la morale y soit bien plus élevé qu'en Italie ; mais ce cas arrive très-rarement en Angleterre. Il est possible qu'il n'y ait aussi qu'un charron dans le village, mais il y règne un esprit public, une conscience commune qui, à son insu même, ne permettrait pas au monopoleur d'abuser de votre position. Il faut, à la vérité, observer que, la population étant plus nombreuse, le monopole y est plus rare et les tentations moins fréquentes.

Il est dans la nature d'une aristocratie éclairée, je veux dire de celle qui l'est comparativement, de nourrir des sentiments d'honneur. L'honneur est son symbole; il sacrifice même des vertus à un seul de ses préjugés. Ainsi nous avons été moins prudents qu'honorables dans nos relations avec les pays étrangers, et nous avons soutenu notre caractère national par la ponctualité avec laquelle nous avons payé les emprunts nationaux.

Il y a sans doute chez nous, comme dans tous les pays, des voleurs parmi les marchands, et des escrocs parmi les hommes comme il faut; mais ils ne sont pas en assez grand nombre pour donner une empreinte au caractère du peuple. En Angleterre, on ne se rit pas systématiquement des principes, et l'on n'y trouve pas cette espèce de morale de *tripot* que l'on rencontre chez les *élégants* de Paris et de Venise. Un chevalier d'industrie à Londres est un personnage

formidable pour de jeunes héritiers; mais, grâce au ciel, il n'existe guère qu'une vingtaine de ces chevaliers d'industrie. Dans son caractère privé comme dans son caractère national, le praticien anglais est plutôt dupe que fripon, ou du moins il garde ses fourberies pour sa carrière parlementaire.

Les Anglais sont aussi un peuple éminemment généreux. Je ne veux pas dire généreux dans le sens que l'on attache vulgairement à ce mot (quoique cet esprit artificiel et d'ostentation dont j'ai parlé plus haut les empêche seul de mériter aussi cet éloge), mais dans sa signification plus élevée et plus morale : leurs sympathies sont généreuses; ils aiment les gens déchus et surtout les persécutés.

Mais ce n'est que le peuple proprement dit, la masse, la majorité, que cette générosité caractérise; et ce n'est pas là une des suites qu'il doive à l'influence aristocratique; elle ne se trouve pas chez l'aristocratie. Ce n'est pas non plus l'influence du commerce qui la lui a donnée; elle tient plutôt à notre histoire et à nos écrivains, et peut être regardée comme un reste de l'esprit chevaleresque qui avait quitté les nobles longtemps avant qu'il ne diminuât chez le peuple. C'est la multitude qui conserve le plus longtemps l'esprit de l'antiquité; l'aristocratie n'en garde que les formes.

Rappelons un instant le procès de la reine Caroline : je suis convaincu, et la majorité du peuple l'est avec moi, qu'elle était coupable du crime que l'on lui imputait. Qu'importe? le peuple sympathise non avec la femme coupable, mais avec la persécutée. Il voyait

un homme qui ne se refusait aucun plaisir, et qui répudiait sa femme sans en donner aucun motif; qui lui permettait de se livrer à une conduite déréglée, pourvu qu'elle consentît à demeurer hors de l'Angleterre, et qu'elle n'empiétât pas sur les limites de son existence sybaritique; mais qui armait contre elle toutes les humiliations, toutes les rigueurs des lois, du moment où elle paraissait en Angleterre et voulait prendre part au monopole de ces solennités royales dont il était si jaloux. Le peuple vit du premier coup que cette conduite était plutôt celle d'un homme passionné que d'un homme d'honneur : ce dernier aurait autant rougi des désordres de sa femme en Italie qu'en Angleterre. Dès lors, aux yeux du peuple, la reine n'était plus une défenderesse devant un tribunal, mais la victime d'un oppresseur systématique. Le zèle avec lequel les classes inférieures embrassèrent sa défense fut le zèle de la chevalerie; l'esprit que Burke avait en vain cherché à exciter chez une noblesse avilie, se réveilla spontanément chez un peuple généreux. Comparez la répugnance servile et cachée de l'aristocratie avec la haute indignation du peuple : laquelle des deux annonçait davantage des sentiments nobles, et maintenait plus dignement notre réputation nationale de générosité? Qui prend plus de part aux souffrances de l'esclave nègre, le peuple ou les nobles? Le peuple. Qui fréquente les assemblées publiques en faveur de la Pologne? est-ce l'aristocratie? Deux ou trois de ses membres y paraissent à la vérité pour y prononcer de beaux discours, mais c'est le peuple qui remplit la salle. Je ne

décide pas s'il a tort dans l'une ou l'autre cause, mais le zèle qu'il montre est celui de la générosité.

La pauvreté, le crime même n'émousse pas ce trait noblement caractéristique. Dans quelques dépôts de mendicité, les inspecteurs imaginèrent de punir les réfractaires en les privant de quelques douceurs accordées aux autres : mais ceux-ci partagèrent avec eux leūr part déjà si exiguë! Dans son ouvrage sur les prisons, M. Buxton nous apprend que la ration de pain accordée aux détenus dans la prison de Bristol était au-dessous de la quantité nécessaire pour la subsistance d'un homme, tandis que les débiteurs, ne recevant point d'aliments du tout, n'étaient soutenus que par leurs amis ou par la charité des étrangers. Or, un moment étant arrivé où ces ressources leur manquèrent tout à fait et où ils furent menacés de mourir de faim, on vit les condamnés eux-mêmes venir à leurs secours, et leur donner une part de leur insuffisante ration.

Lors des dernières élections, je me rappelle d'avoir entendu un orateur tory, opposé à l'émancipation des esclaves dans les colonies, profiter du cri général qui s'élevait pour demander de l'économie dans les dépenses publiques, et de l'impatience avec laquelle on supportait les impôts, pour assurer ses auditeurs, presque tous composés de gens de la classe ouvrière, qu'en affranchissant les esclaves, il faudrait nécessairement augmenter l'armée, et par conséquent les charges publiques. L'orateur qui lui répondit, au lieu de réfuter son assertion, dit : « Et quand cela serait? quand, en effet, ces char-

ges seraient augmentées ; quand vous verriez un shilling de plus arraché tous les mois, ou même toutes les semaines, à l'argent que vous gagnez si péniblement ; je vous le demande, tout opprimés, tout meurtris que vous êtes par le poids des impôts, ne donneriez-vous pas avec joie le dernier du pauvre pour détruire l'esclavage, même dans un climat si lointain, et dans des hommes d'une couleur différente de la vôtre ? Tout pesants que sont vos fardeaux, voudriez-vous vous en débarrasser au prix des souffrances de vos semblables, quand vous possédez, au contraire, le moyen de les soulager en vous sacrifiant ? » Les plus vifs applaudissements retentirent dans l'assemblée : un appel venait d'être fait à des sentiments généreux ; si ces sentiments n'avaient point existé, l'appel aurait été sans effet.

Ce n'est que dans les élections populaires que l'étranger peut bien connaître le caractère généreux du peuple anglais. Que de menaces il brave ! que de pratiques il perd ! que de bénéfices auxquels il renonce, pour suivre ce qu'il regarde comme l'inspiration de la conscience ou de l'honneur ! Si Votre Excellence pouvait se persuader jusqu'à quel point les commettants sont d'ordinaire animés par la plus vive exaltation morale, elle s'étonnerait de ce que le représentant soit si souvent un traître.

La générosité est donc le caractère de la nation, mais plutôt celui du peuple que des nobles ; et lorsque des théoriciens soutiennent que le principal avantage de l'aristocratie est de nourrir dans son sein cette noble qualité, ils font usage d'un argument si

facile à refuter, qu'il en devient dangereux pour la cause qu'il devait soutenir.

Votre Excellence, si je ne me trompe, connaît assez bien le côté faible de madame de Staël; et dans sa fréquentation des hauts cercles de l'Angleterre, elle aura été à même de juger jusqu'à quel point cette dame, si habile à construire des hypothèses, avait raison de vanter *l'air moral* qui règne dans ces cercles. Nous tenons, à la vérité, beaucoup, et à bon droit, à la réputation; mais il est fort douteux que ce sentiment produise sur les mœurs l'effet avantageux qu'il devrait avoir. En voici peut-être la raison : nous respectons sans doute ce que nous regardons comme une bonne réputation; mais les éléments qui ont servi à former cette réputation sont souvent très-loin d'être justes. Il nous arrive bien des fois de révérer un saint dans un homme qui, aux yeux de Votre Excellence, n'aurait aucune des qualités qui lui donneraient des droits à ce titre. D'abord, en fait de réputation publique, la meilleure a, de tout temps, été accordée à celui qui adoptait les principes les plus *à la mode;* et comme l'aristocratie règne sur la mode, il s'ensuit que la meilleure réputation a dû être le partage du plus ferme soutien des aristocrates. Le peuple, n'ayant point reçu d'éducation politique, et ne jugeant pas par lui-même, a formé son opinion d'après celle de la classe précisément la plus intéressée à lui nuire : il a médit de ses amis, et a répandu des larmes de reconnaissance sur la fermeté de ses ennemis. M. Thelwall soutenait la réforme, et M. Canning, dans une pièce de

vers, nous apprend qu'on lui jetait des pierres.

Un second défaut dans lequel nous tombons en jugeant les hommes publics, est de confondre trop souvent une apparence de vertus privées avec de hautes qualités politiques. On voit un grand seigneur se promener le matin dans le parc avec sept enfants et une très-laide femme; on admire la régularité de sa conduite, et l'on en conclut qu'il doit être un politique du premier ordre. Votre Excellence se rappelle sans doute lord médiocre un tel : il était ministre; il posa un grand nombre d'impôts, et n'a jamais fait adopter une seule loi populaire : mais il était très-casanier, et la même froideur de tempérament qui l'empêchait d'avoir du génie, le préservait aussi du vice. C'était un homme d'État des plus pernicieux, et pourtant sa réputation était excellente. Sa froideur le faisait passer pour *un politique sûr;* car nous nous imaginons souvent que l'esprit ressemble à l'eau de mer, qui perd les parties délétères qu'elle contient quand elle se gèle.

Parfois, pendant quelques-uns de ces rêves de vertus publiques auxquels, Votre Excellence le sait, tous les hommes se livrent de temps en temps... dans leur cabinet, je me suis imaginé que la réputation des hommes d'État devait être proportionnée aux bienfaits qu'ils ont répandus; que ces hommes devaient être pesés dans une balance dont le contrepoids serait formé par les lois qu'ils auraient aidé à faire, et que la lumière plus douce de leurs vertus privées, au lieu d'effacer leur caractère public, devait, au contraire, se perdre dans le vaste éclat de l'utilité générale.

Il y a très-peu de temps encore que

« Toutes les fois que nous nous plaignions d'un homme d'État,
On nous disait : Eh ! pourquoi donc tant crier?
Cet impôt peut paraître à la vérité un peu fort ;
Mais en revanche... Sa Seigneurie aime tant sa femme !
Cette loi peut gêner votre liberté ;
Mais en revanche... Sa Seigneurie est si bon père ! »

J'ai observé, dans un précédent chapitre, que trop d'égards pour la fortune produisait une fausse échelle morale; que le plus grand éloge que nous puissions faire d'un homme est de vanter ses richesses, que nous appelons *respectability :* d'où il s'ensuit qu'un homme peut être *respectable* sans posséder une seule vertu digne de respect. On peut conclure de là qu'un soin excessif de sa réputation peut n'être qu'un hommage rendu à des préjugés populaires, et que, bien que ce soin soit en lui-même une vertu, il peut ne produire aucune vertu dans les autres. Il faut avouer pourtant que ce trait de caractère est un beau fondement pour l'édifice que l'on voudrait élever. Ce sont les nations indifférentes aux distinctions morales, de l'amélioration desquelles il faut désespérer; un peuple qui respecte ce qu'il croit bon, découvre tôt ou tard ce qui l'est véritablement. L'indifférence pour le caractère moral est un vice; une fausse compréhension des choses dont ce caractère devrait se composer n'est qu'une erreur. Heureusement, l'attention de nos compatriotes est maintenant dirigée vers eux-mêmes, et ils commencent à rire de

l'égoïsme hyperbolique auquel ils se livraient naguère. Ils ne tirent plus l'opinion de leurs propres perfections, des couplets de leurs chansonniers, ni celle de la bonté de leur constitution des lieux communs des tories. « Les imposteurs, dit Shaftesbury, si fin observateur, vantent toujours la nature humaine, afin de pouvoir plus facilement l'outrager. » Les tyrans de Rome ne cessaient de parler des vertus des sénateurs.

Mais aujourd'hui, les hommes pensent pour eux-mêmes; l'aveugle soumission à ses précepteurs, qui caractérise la jeunesse de l'opinion, a fait place à un examen hardi dans toute sa maturité, et la tâche de cette nouvelle époque ne consiste que trop souvent à désapprendre les préjugés acquis dans la première. C'est à la hardiesse des Pauliciens, insultés et persécutés parce qu'ils voulaient juger eux-mêmes l'Évangile, que nous devons cet esprit de réforme qui, après avoir souffert dans Hus et Wicleff, finit par triompher dans Zwingle et Luther; les congrégations peu nombreuses de l'Arménie et de la Cappadoce, qui étaient caractérisées par le droit de penser librement, ont été les précurseurs avoués du *siècle actuel,* où les hommes commencent à penser bien. L'agitation de la pensée est le commencement de la vérité.

Si l'effet de notre attachement à la réputation a été un peu exagéré, je pense que le diplomate de mille cabinets doit avoir quelquefois souri à l'évaluation, bien plus exagérée encore, que nous mettons à notre bon sens; c'est là la qualité à laquelle

nous attachons le plus de prix, et toutes les fois qu'un homme d'État présente un bill, soit qu'il s'agisse de réforme en Angleterre ou de coërcition en Irlande, il ne manque pas d'en confier l'exécution au « bon sens des citoyens anglais. » Mettons nos lunettes, pour bien examiner cet attribut.

Le bon sens des philosophes de l'antiquité leur apprenait à connaître l'intérêt général; le bon sens des écoles modernes est le sentiment de l'intérêt particulier. Tout marchand le possède : le Hollandais, l'Américain, aussi bien que l'Anglais. Il est le résultat inévitable de l'habitude de conclure des marchés, mais je crois qu'en y regardant de près, on verra qu'il appartient moins à la nation tout entière qu'à la partie commerçante.

J'ai lieu de craindre que ce bon sens, qui, lorsqu'il est mis en pratique, est la source d'une conduite sage et prévoyante, ne se retrouve chez nos classes moyennes que dans leurs relations domestiques; il n'est le partage ni de l'aristocratie ni du pauvre, et si nous examinons bien, nous verrons qu'il a surtout manqué jusqu'à présent dans nos *relations étrangères*.

Notre noblesse, semblable à celle des autres pays, se fait remarquer plutôt par la folle prodigalité avec laquelle elle dépense son argent, par son ardeur impatiente pour les frivolités, par sa passion effrénée pour les caprices, le libertinage et les absurdités du jour, que pour les vertus prudentes et modérées qui naissent du bon sens. Il y a bien peu de terres qui ne soient hypothéquées! Les Juifs et les négociants ont

jeté le grapin sur plus des trois quarts des biens de la pairie. Est-ce là le résultat du bon sens? Mais ces extravagances ont été portée à un plus grand excès par notre aristocratie que par toute autre, en partie parce qu'elle avait plus d'argent à sa disposition, mais surtout parce que, soumise comme le reste du monde à l'empire de la mode, elle ne tirait pas, comme les anciens seigneurs français et comme les grands noms de l'Allemagne, assez d'éclat de sa naissance pour pouvoir se passer de toute autre distinction. Nos nobles ont eu de l'ambition, cette dernière faiblesse des grandes âmes; et en conséquence, ils se sont accoutumés à lutter ensemble à qui se livrerait à plus de ces bizarres fantaisies à l'aide desquelles un esprit sans culture amène une oisiveté sans dignité. De là, tout en nous targuant de notre bon sens, nous envoyons nos jeunes seigneurs chez l'étranger pour y maintenir la réputation digne d'envie de surpasser le reste du monde en bizarrerie, et tout en nous faisant un mérite de notre prudence, nous ne sommes connus sur le continent que par notre extravagance. Ce n'est pas tout : ceux qui auraient pu être excusables, comme des exemples isolés d'une sottise touchant presque à la démence, se sont trouvés chargés de représenter la nation dans le corps diplomatique. Le système oligarchique, qui consiste à choisir tous les hommes à qui l'on confiait de grandes places, non pas parce qu'ils étaient en état de les remplir, mais parce qu'ils appartenaient au parti momentanément au pouvoir, a fait que nos ambassadeurs paraissaient souvent avoir été choisis dans nos *petites maisons;*

ainsi, par exemple, l'envoyé de la Grande-Bretagne à la cour impériale, où il avait à traiter avec Metternich et consorts, était, le croirait-on?... le marquis actuel de Londonderry (1).

Si dans la société, chez l'étranger et dans nos relations diplomatiques, notre aristocratie ne représente pas visiblement ce sens commun, cette habileté extraordinaire, cette grande solidité que nous avons la réputation de posséder, elle les représente bien moins encore dans nos relations politiques. En suivant la discussion du bill de la réforme chez les lords, nous y verrons le plus déplorable manque de discrétion, la plus singulière absence de bon sens; les pairs ne jugèrent pas le bill de la réforme nécessaire, et en conséquence ils le rejetèrent. Des hommes d'esprit ne font jamais un coup hardi sans être préparés aux suites. Les pairs y étaient-ils préparés? non!... ils témoignèrent la plus grande surprise de ce que lord Grey donnait sa démission, quoiqu'il les eût avertis à plusieurs reprises qu'il la donnerait s'ils rejetaient sa proposition, et la plus grande consternation de ce que le peuple s'opiniâtrait à *avoir* le bill, après qu'il eût, depuis près de deux ans, exprimé

(1) Ce noble lord n'est pire que ses confrères du corps diplomatique que parce qu'il est plus bruyant. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la liste; ce ne sera pas sans peine que l'on y rencontrera un homme qui ne soit pas au-dessous du pair. Sir Frédéric Lamb est un homme du monde très-superficiel, mais c'est encore le plus habile de tous.

sa résolution de toutes les manières possibles. Pris par surprise, ils reçurent le bill une seconde fois; et après avoir refusé de faire une concession au peuple, ils se mirent de leur plein gré dans le cas d'être battus par le peuple. Les hommes sensés font de nécessité vertu; les pairs cédèrent à la nécessité, sans se réserver la vertu du mérite; ils firent parade de leur faiblesse, se placèrent dans la situation la plus en vue, et joignirent tout ce que la résistance a d'odieux à tous les inconvénients des concessions. Cela pouvait être fort bien, mais Votre Excellence avouera que cela n'était pas très-sage.

Examinons maintenant nos pauvres. Où est leur bon sens? Des mariages au sortir de l'enfance, beaucoup d'enfants, la taxe des pauvres et l'hôpital; voilà l'histoire de tous nos laboureurs! C'est d'eux que l'on peut réellement dire, comme cet écrivain oriental, qui prétendait que les annales de tous les hommes peuvent s'analyser en trois phrases: « Ils naissent; ils sont misérables; ils meurent. » Dans aucun pays étranger, même dans ceux qui sont beaucoup moins civilisés que l'Angletere, on ne trouve autant d'imprévoyance. En France, où l'on a beaucoup plus de goût pour le plaisir, on est pourtant infiniment plus disposé à l'économie. Les paysans français ne s'exposent jamais au malheur *coupable*, parce qu'il est volontaire, de mettre au monde des enfants qu'ils sont hors d'état de nourrir, dont le plus jeune n'arrive que pour voler à l'aîné sa subsistance; frère, le plus cruel ennemi de son frère; et chaque nouveau lien de famille ne servant qu'à rapprocher l'affreux intervalle

qui sépare la misère de la famine, le désespoir du crime. Les paysans de la France, non plus que ceux de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Italie et de la Hollande, ne prodiguent pas en une heure, pour satisfaire à des vices, fruits de l'égoïsme, le produit des travaux d'une semaine. Le paysan du continent n'est point égoïste dans ses plaisirs; il les partage avec sa famille; et par la même raison, il n'est pas imprévoyant. Sa famille le rend prudent; la même cause réduit souvent l'Anglais au désespoir.

Quel tableau ne retrouve-t-on pas de l'imprévoyance des classes ouvrières dans une relation de Manchester, publiée en dernier lieu?

« Possédant le funeste secret de subsister de ce qui est tout juste nécessaire pour soutenir la vie; cédant en partie à la nécessité et en partie à l'exemple, les classes ouvrières ont cessé d'être mues par un louable orgueil dans la manière de meubler leurs maisons et de multiplier autour d'eux les petits agréments qui contribuent tant au bonheur de la vie. Tout ce qui dépasse les besoins les plus urgents de la nature, ne se dépense que trop souvent au cabaret; et quant au soutien de leur vieillesse, elles se fient presque généralement à la charité du public, aux secours de leurs enfants ou à la taxe des pauvres.

* * *

« L'artisan possède rarement assez de dignité morale et de force intellectuelle et organique pour résister aux séductions de l'appétit. Sa femme et ses enfants, soumis aux mêmes sensations, ne sont guère

en état de l'égayer pendant le reste de ses moments de loisir. L'économie domestique est négligée ; les agréments de la vie intérieure sont le plus souvent méconnus. Son repas grossier est préparé à la hâte et dévoré avec précipitation. Sa maison n'est pour lui qu'un abri ; il n'y trouve point de plaisirs ; elle ne lui présente que de scènes d'épuisement physique auxquelles il est trop heureux d'échapper. Cette maison est mal meublée, sale et souvent mal aérée ou même humide ; ses aliments, faute de prévoyance et d'économie domestique, sont maigres et peu nourrissants. Il s'affaiblit, devient hypochondriaque, et s'il manque de principes pour soutenir son courage, il tombe victime de sa dissipation.

* * *

« Les détails suivants pourront donner quelque idée de l'influence des cabarets sur la santé et sur les mœurs du peuple. Nous les devons à M. Braidley, *boroughreeve* de Manchester. Huit samedis consécutifs il a compté le nombre de personnes qu'il a vues entrer dans un certain cabaret, pendant l'espace de cinq minutes, entre sept et dix heures du soir, mais à des heures différentes ; le résultat en a été, pour les quarante minutes, 275 personnes ; savoir : 112 hommes et 163 femmes, ce qui fait 412 par heure. »

Toutes les fois qu'une classe entière de personnes est portée à une ivresse habituelle, il est évidemment absurde de vouloir leur accorder cette faculté claire et nette que nous appelons bon sens. Il doit suffire d'après cela, pour démontrer que les pauvres de

l'Angleterre ne surpassent *pas* en bon sens ceux du continent, de citer le fait notoire qu'ils les surpassent réellement en goût pour l'ivrognerie.

Mais si cette faculté ne caractérise pas les deux extrémités de la société, elle caractérise incontestablement, dira-t-on, le milieu. D'accord : mais même dans ce cas, je soupçonne nos panégyristes intéressés de n'avoir fait notre éloge que pour pouvoir plus facilement imposer. En effet, ce qu'ils entendent par notre bons sens n'est autre chose que notre indifférence générale pour les théories politiques, notre paisible et respectable attachement aux choses qui existent. Je crains bien que nous ne soyons depuis quelque temps un peu déchus dans l'opinion de ceux qui nous flattaient ainsi; mais il est certain que ce goût nous a distingués pendant plusieurs siècles; nous avons mis jusqu'à présent une bien faible importance aux innovations spéculatives en morale et en politique. Les écrivains du continent qui ont incendié le reste du monde, n'ont jamais joui d'une bien grande popularité parmi nous. Les ouvrages de Voltaire, de Rousseau, de Diderot furent accueillis avec méfiance et rejetés sans examen. On savait que c'étaient des innovateurs, et cela seul suffisait pour troubler « la sensation de bonheur au sein de laquelle nous vivions. » Paine lui-même, le plus plausible et le plus attrayant des théoriciens populaires, n'était guère connu que des plus basses classes, au moment où le gouvernement jugea convenable de lui donner de la célébrité en le persécutant. Godwin, Harrington, Sidney, que nous connaissons peu vos écrits! Le spé-

culateur politique ne devient intéressant pour nous que quand nous lui coupons la tête, et alors même il ne parvient à la postérité que grâce aux santés qu'on porte à sa mémoire dans les repas de corps. Nous serions prêts à nous battre pour la cause qui a conduit Sidney à l'échafaud ; mais nous ne voudrions pas pour tout au monde lire un chapitre de l'ouvrage dans lequel il nous explique quelle était cette cause. Pendant tout le cours d'une longue vie, l'illustre Bentham a lutté contre l'indifférence du public anglais ; il a été consulté par les gouvernements étrangers, hanté par les philosophes, pillé par les jurisconsultes, et le tout en vain. Bentham était un innovateur qui écrivait contre des manières de voir reçues ; dès lors il ne devait point être lu. Aujourd'hui même que tant de gens le citent comme s'ils savaient ses ouvrages par cœur, il y en a bien peu qui les aient seulement ouverts. Le peu de succès du plus spirituel de tous est une haute preuve de notre indifférence pour les théories, et son livre sur les *Erreurs populaires* prouve l'impopularité des vérités les plus évidentes.

L'indifférence pour des théories est sans doute une preuve de ce que l'on appelle communément le bon sens ; mais elle a aussi ses désavantages. Les écrivains d'une certaine école ont coutume de dire que les vérités devraient toujours s'introduire lentement. C'est louer les hommes de leur plus grand défaut, et élever l'apathie au rang des vertus. De là vient notre absurde déférence pour ce que l'on appelle *les hommes spéciaux*, c'est-à-dire les hommes qui, appartenant à une profession particulière, sont imbus de

toutes les vues étroites et de tous les intérêts égoïstes qui sont inséparables de cette profession. Si vous désirez réformer le théâtre, on vous dira que les meilleurs acteurs sont les hommes les plus spéciaux, tandis qu'au contraire ils ont tous un intérêt dans le monopole dont ils jouissent. En conséquence, le pauvre Kean, déposant devant la commission de la Chambre des Communes, dit qu'il pouvait entendre la voix des acteurs et distinguer le jeu de leur physionomie aussi bien sur la dernière banquette des loges de face de Covent-Garden, que dans les loges de côté de Hay-Market. La réponse de M. Kean est le type de toutes les réponses, sur quelque objet que ce soit, que vous tirerez des hommes spéciaux, quand vous les opposerez à des hommes réfléchissants. Ils raisonneront d'après leurs intérêts; tout homme spécial est un homme prévenu. Connaissant pour l'ordinaire à fond les détails de leur affaire, ils sont étonnés de la présomption de ceux qui voudraient perfectionner le principe. Ils ressemblent à ce maître d'écriture qui ne voulait pas croire que Newton fût un grand mathématicien, parce qu'il mettait une heure à faire une règle de trois. Cet incrédule était un homme spécial; il ne pouvait comprendre l'esprit qui, à l'aide de la théorie, devinait les lois de l'univers, et qui hésitait quand il s'agissait d'une simple multiplication.

L'empereur Julien, dont l'esprit était particulièrement bien adapté aux idées du siècle actuel, en tout, excepté dans son irréligion et dans la négligence affectée de sa mise, dit avec beaucoup de justesse

que « l'homme qui tire son expérience de ses habitudes personnelles plutôt que des principes de quelque vaste théorie, ressemble à l'empirique, lequel, à l'aide d'une longue pratique, peut guérir une ou deux maladies qui lui sont familières; mais qui, n'ayant point de système ni de théorie de son art, doit nécessairement ignorer toutes les innombrables maladies qu'il n'a pas eu l'occasion d'observer lui-même. »

L'homme spécial est bon à consulter pour apprendre de lui les faits; mais on ne devrait jamais lui permettre de raisonner. Malheureusement les Anglais mettent plus de confiance dans ses raisonnements que dans les faits qu'il allègue; et c'est ainsi que, d'après la règle de Julien, tout en voulant éviter le charlatanisme, ils sont devenus dans tous leurs changements législatifs les victimes des charlatans (1).

Je serais porté à croire qu'une des principales causes de notre indifférence pour les spéculations violentes en politique, et de la facilité avec laquelle nous nous contentons des « maux qui existent », qualités qui forment ce que l'on appelle communément

(1) Ce furent des hommes spéciaux qui s'opposèrent à la théorie de la machine de M. Arkwright, sous le prétexte qu'elle nuirait au travail du pauvre, et ce furent encore des hommes spéciaux que ces perruquiers qui présentèrent une requête à Georges III pour le prier de couper ses cheveux et de prendre perruque pour mettre les perruques à la mode. Quel mépris ces honnêtes perruquiers auraient eu pour un théoricien qui aurait écrit un livre contre les perruques !

le *bon sens*, tient au système de crédit pécuniaire si général parmi les classes moyennes en Angleterre.

On s'effraye du moindre choc des opinions, de peur qu'il ne porte une atteinte au crédit. Les temps tranquilles sont favorables au commerce, au lieu que les temps d'agitation sont funestes pour l'homme assiégé par une armée de créanciers inquiets. C'est là ce qui fait que les classes moyennes, surtout à Londres, forment une masse compacte, ennemie de tout changement qui ressemble à une expérience; et elles sont d'ordinaire poussées par les classes ouvrières, avant de se donner du mouvement, même pour les réformes les plus nécessaires. Les gens qui ont quelque chose ne risquent volontairement un changement que par la crainte d'une collision avec les gens qui n'ont rien.

Les habitudes du commerce ont en outre pour effet de dessécher les sources des entreprises morales par les spéculations pécuniaires auxquelles on se livre. La première chose qu'un négociant se demande, est: « Quel sera le résultat de ceci sur les retours que j'attends? » Il est d'après cela toujours empressé d'obtenir la réduction des impôts; mais les frais de justice sont pour lui de peu d'importance, à moins qu'il n'ait un procès, et il tient plus à réduire la liste des pensionnaires de l'État qu'à perfectionner le code pénal.

Le grand avantage législatif qui résulte du droit donné aux pauvres de voter aux élections, est celui-ci: c'est des classes pauvres que proviennent tous les maux et tous les dangers d'un État; *leurs*

crimes sont *nos* châtiments ; d'après cela il est bon ; même dans l'intérêt d'un gouvernement égoïste, que ceux qui sont lésés choisissent ceux qui doivent travailler à redresser leurs griefs. Comme ce sont *eux* qui font les élections dans les villes populeuses, ils forcent les classes moyennes d'adopter leurs idées sur leur propre situation, et les classes moyennes usent de la même influence sur les représentants. D'après cela, le vote qui soulage les pauvres protége en même temps l'État, et la réforme qui détruit les abus prévient aussi la révolution qui s'en vengerait.

L'accusation que les étrangers portent le plus généralement contre les Anglais, est celle de cruauté, et la foule qui entoure un échafaud est citée en preuve de ce fait. Il est vraiment étonnant combien peu d'hommes se donnent la peine de réfléchir en écrivant. Les Anglais ne sont certainement pas un peuple cruel, et l'avidité avec laquelle ils courent pour assister à une exécution, ne dépose en aucune façon contre eux. Il suffit de remarquer que pendant que nos lois sont les plus rigoureuses du monde, nous n'avons jamais pu nous accoutumer à leur rigueur, et que la manière dont nous les avons appliquées a de tout temps été singulièrement douce ; l'opinion publique a arraché le glaive des mains de la loi, et la barbarie de notre code n'a pas été en état d'endurcir nos cœurs ; cela seul, dis-je, suffit pour prouver que le peuple anglais n'est pas cruel, mais doux et humain (1).

(1) J'en trouve encore une preuve dans la répugnance

Le célèbre archevêque de Dublin, dans ses *Réflexions sur les Punitions secondaires*, s'exprime avec sévérité contre « cette compassion mal placée » pour les coupables, qui caractérise le public, surtout quand ils sont jeunes. Cette observation est irréfléchie et sans profondeur. La sympathie du public provient d'ordinaire de ce qu'il sent que la peine n'est pas proportionnée au délit, et cela précisément quand le coupable est jeune; et cette compassion, que M. Whately juge mal placée, est la preuve de l'humanité du peuple. Dans les élections, où les hommes étaient animés à la fois par le vin, la passion et l'esprit de parti, au milieu du bruit et des excès qui jadis déshonoraient ces saturnales périodiques, il ne se mêlait presque aucun acte de cruauté au tumulte et aux coups de bâton que l'on regardait comme inséparables de l'exercice réfléchi de la faculté raisonnante dans une des plus importantes occasions de la vie. Chez aucun peuple du continent on n'aurait pu, en enflammant à ce point les passions, rencontrer des exemples de férocité si miraculeusement rares. Notre armée prétend, avec raison, jouir de la même réputation d'humanité; et, en effet, aucune armée de

avec laquelle on poursuit les accusés toutes les fois que la peine qui les attend est trop sévère. Il faut dire à la vérité que les frais attachés à la poursuite y contribuent infiniment. Mais, dans les causes civiles, le désir de la vengeance nous fait braver les frais; ce n'est que dans les causes criminelles que nous frémissons et que nous ne nous laissons point pousser par la passion.

l'Europe, soit française, prussienne ou espagnole, ne peut se comparer à la nôtre pour l'humanité avec laquelle nous pillons une ville et ravageons une province; jamais on ne nous voit violer, incendier ou tuer, *à moins que ce ne soit absolument nécessaire!*

Les plaisanteries que l'on a faites sur le plaisir que nous prenons à lire le récit d'un assassinat dans un journal, ou à assister à une exécution, prouvent exactement le contraire de ce qu'elles prétendaient. Ce sont les personnes sensibles qui sont les plus susceptibles du sentiment de la terreur; ce sont les femmes qui écoutent avec l'intérêt le plus vif une histoire ou un drame tragique. Robespierre aimait les histoires amoureuses; Néron recherchait les airs de musique les plus tendres; Ali-Pacha abhorrait tout récit atroce. Les tribus perfides et sanguinaires qui habitent les îles de la mer Pacifique, préfèrent les tableaux agréables de la poésie descriptive, même aux chants de guerre et de victoire. Suivez dans la rue les nouvellistes ambulants, et vous verrez que les femmes achèteront de préférence les récits des meurtres les plus affreux. C'est précisément notre ignorance du crime, et la curiosité inquiète et mystérieuse qu'il excite en nous, qui nous fait éprouver un horrible plaisir à nous appesantir sur ses détails. Ce principe suffira pour démontrer que l'avidité avec laquelle nous achetons des récits atroces n'est rien moins que l'indication d'une cruauté naturelle de caractère, et fera retomber l'accusation sur la tête de nos injustes détracteurs. Ce qui est vrai pour les livres, l'est encore pour les spectacles, et ce qui est vrai pour la vie imitée l'est

aussi pour la vie réelle ; de sorte que ce que je viens de dire peut en même temps servir à expliquer l'ardeur avec laquelle nous nous portons aux exécutions des criminels. Mais, quant à ce dernier point, je crois que chez toutes les nations le bas peuple serait aussi disposé que le nôtre à contempler le spectacle d'une mort si solennelle, spectacle plein d'un terrible intérêt pour des hommes destinés eux-mêmes à mourir, si cette triste cérémonie avait partout autant de publicité qu'en Angleterre, et si partout le coupable acquérait une aussi grande célébrité par les articles des journaux, et par les détails minutieux que l'on publie sur sa prison et sur son procès.

Il y a encore une autre vieille et ridicule accusation qui a été portée contre nous, et de l'absurdité de laquelle nos accusateurs français devraient bien être enfin convaincus ; je veux dire notre propension *sans égale* au suicide. Ce crime est beaucoup plus fréquent chez les Français eux-mêmes que chez nous. Dans l'année 1816, le nombre des suicides commis à Londres, se monta à 72 ; la même année, il y en eut 188 à Paris, quoique cette capitale ait 400,000 habitants de moins que la nôtre (1). Mais si les suicides ne sont pas plus fréquents chez nous que chez l'étranger, ils le sont cependant beaucoup et le seront toujours dans tout pays où les hommes peuvent se voir réduits en un jour de l'opulence à la mi-

(1) Encore je ne compte pas les malheureux exposés à la Morgue, dont la moitié au moins avaient commis des suicides.

sère. La perte de la fortune est la cause la plus commune de la mort volontaire. L'orgueil blessé, les espérances déçues, les projets renversés, l'insultante pitié des amis, le désespoir caché de ceux qui nous sont chers et de qui l'existence dépendait de nos travaux, l'élévation de laquelle nous sommes tombés, l'impossibilité de regagner ce que nous avons perdu, la curiosité impertinente du public, les petites contrariétés ajoutées aux grandes douleurs, tout cela se précipitant à la fois en idée dans l'esprit d'un homme, au moment même où les éléments de cet esprit sont inopinément bouleversés, faut-il s'étonner qu'il saisisse aver ardeur le seul moyen qu'il trouve pour sortir de l'abîme dans lequel il est plongé?

Si les Espagnols commettent rarement des suicides, c'est que, n'étant adonnés ni au commerce ni au jeu, ils ne sont point sujets à de pareils revers. Chez les Français ce sont les vissicitudes de la roulette, et chez les Anglais celles du commerce, qui causent d'ordinaire ce déplorable et triste crime. Je dis triste, car chez nous il mérite réellement cette épithète. Nous ne nous y livrons pas avec cette gaieté d'amateur qui distingue le suicide dans la patrie de Votre Excellence. Parmi le grand nombre de nos clubs, nous n'en avons pas encore institué un dont tous les membres prennent l'engagement de passer douze mois dans la joie, mais de ne pas survivre à la fin de l'année. Ces messieurs vous invitent à les voir *partir*, comme si la mort était une place dans une malle-poste.

« Veux-tu dîner avec moi demain, mon cher Dubois ? »

— « Très-volontiers ; mais... maintenant que j'y pense, j'ai pris l'engagement de me brûler la cervelle. Je suis réellement *au désespoir;* mais tu sens qu'il est impossible de manquer à un *pareil* engagement. »

— « Je suis loin de l'exiger, mon cher ami. Adieu... A propos, si jamais tu *reviens* à Paris, rappelle-toi que je viens de déménager. *Au plaisir.* »

Et les deux amis se séparent, l'un en relevant sa moustache, et l'autre en fredonnant un air d'opéra-comique.

Ces suicides si gais ne sont pas le genre de mort *à la mode* en Angleterre. Nous n'y mettons pas non plus autant de sentiment que nos voisins d'outre-mer ; nous ne nous tuons pas mutuellement pour faire un roman ; nos messieurs et dames, quand ils ne peuvent s'épouser, ne se rendent pas ensemble dans quelque lieu solitaire pour se brûler la cervelle avec des pistolets attachés par des rubans roses.

En un mot, quand nous nous tuons, nous ne regardons pas cet acte comme une plaisanterie ; nous prenons cette résolution à regret et avec douleur ; nous n'y sommes portés par aucune prédilection innée, nous n'avons point, comme Montesquieu l'a gravement soutenu avec toute l'impudence d'un philosophe, *une imperfection héréditaire dans le fluide nerveux* qui nous pousse vers le *funis, amnis,* portes qui conduisent de ce monde dans l'autre. Il n'y a pas de peuple qui ait en réalité moins de goût que nous pour le suicide. Et il est si vrai que ce sont

des revers subits de fortune qui, presque toujours, nous y portent, qu'il n'y a pas un suicide sur dix qui se tuât s'il lui restait de quoi vivre. Ce n'est donc pas lui qui abandonne la vie, c'est la vie qui l'abandonne.

Mais s'il est vrai que nous sommes si loin d'être un peuple enclin au suicide, que, d'après les calculs les plus *exacts*, les Français en commettent *cinq fois autant que nous*; si, chez aucun peuple commerçant, ce crime n'a été ni moins fréquent ni commis avec moins de légèreté; s'il est évidemment le résultat affreux des maux les plus intolérables; si tout cela, dis-je, est vrai, que deviennent ces ouvrages admirables, à la fois si spirituels et si profonds, que les compatriotes de Votre Excellence ont écrits sur notre propension avouée pour la corde et les rasoirs; sur notre inclination à nous tuer pour les causes les plus frivoles, souvent par un simple *ennui?* Que deviennent les ingénieux systèmes qui ont été construits sur ce *fait*, égayés par l'esprit de Voltaire, rendus touchants par la sensibilité de madame de Staël; sur ce fait qu'un écrivain expliquait d'une façon, un autre d'une autre, en n'oubliant qu'une chose, qui était d'en prouver la réalité? Votre Excellence verra, par leurs théories, que je crois avoir maintenant démolies pour toujours, combien il est nécessaire que ce soit parfois un Anglais qui écrive sur l'Angleterre. Je dis que je me flatte d'avoir démoli pour toujours leurs théories; mais ne me trompé-je point? Je sais, hélas! qu'une erreur populaire est une plante singulièrement vigoureuse. Quand une fois le monde

s'est emparé d'un mensonge, on ne saurait croire quelle peine on a à le lui arracher. Vous frappez le mensonge sur la tête; vous pensez l'avoir assommé, et le lendemain vous le retrouvez aussi vivace que jamais. Le meilleur exemple que l'on puisse donner de la force vitale d'une histoire qui jouit de l'avantage d'être une erreur, est la sottise usée que l'on n'a cessé d'attribuer à Archimède, savoir, « qu'il remuerait la terre, pourvu qu'on lui donnât un endroit pour placer son levier. » Votre Excellence sait que c'est un des lieux communs qu'exploitent tous les orateurs, les poëtes et les journalistes. Chaque fois qu'on l'entend citer, on ne manque pas de s'extasier sur le vaste génie d'Archimède. Or *si* Archimède avait trouvé l'endroit, l'appui et le levier, et *s'il* avait pu se mouvoir avec la vitesse d'un boulet de canon, et faire 480 milles par heure, il aurait eu besoin de 44,963,540,000,000 ans pour soulever la terre d'un pouce (1). Et pourtant le monde continuera à citer cette absurdité comme paroles d'Évangile; il continuera à s'émerveiller de la sagesse d'Archimède, et à expliquer le goût sans égal des Anglais pour le suicide, jusqu'à ce que nous nous lassions de le réfuter : car quand il devient impossible de convaincre les squires Thornhill de la société, il faut nécessairement se soumettre, jouer le rôle mortifiant

(1) *Voyez* Ferguson. Des critiques ont dit « que l'idée d'Archimède était belle. » Je trouve au contraire que le fait qui réfute cette idée est bien plus beau. Il n'y a rien dans le monde de plus sublime que la simple vérité.

de Moïse Primrose, et se laisser imposer silence par eux.

Quant au trait suivant par lequel le peuple anglais se caractérise, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je prenne beaucoup de peine pour en démontrer l'existence; aussi je ne dirai qu'un mot en passant du merveilleux esprit d'industrie que ce peuple possède. C'est ce principe qui a sauvé la nation; il a contrebalancé les erreurs de nos lois et les imperfections de notre constitution. Nous sommes devenus un grand peuple parce que nous avons toujours été actifs, et un peuple moral parce que nous ne nous sommes pas laissé le temps d'être vicieux. L'industrie, en un mot, est la qualité distinctive de notre nation; le génie à qui nous devons nos richesses, notre grandeur et notre puissance.

Tout grand peuple a un principe d'où sa grandeur dérive, une qualité qui, à force d'être développée, suivie, nourrie, surveillée, l'a fait ce qu'il est. Votre Excellence se rappelle le talent avec lequel Montesquieu a démontré cette importante vérité dans son *Essai sur la Grandeur et la Décadence des Romains*. En France, ce principe est l'amour de la gloire; en Amérique, l'amour de la liberté; en Angleterre, l'amour de l'action, qui est le plus sûr et le plus vaste des trois, car par son moyen on acquiert de la gloire, sans le chercher d'une manière trop insensée, tandis qu'il a lui-même besoin de liberté pour exister.

Or, je pense que Votre Excellence, qui, sans vouloir raffiner en politique, doit sentir la nécessité

de poser un principe métaphysique large pour servir de règle à sa conduite, je pense, dis-je, qu'elle reconnaîtra que, quand une fois on a découvert la qualité spéciale qui a fait la grandeur d'une nation, il ne saurait y avoir rien de plus sage que de nourrir et d'encourager avec soin cette qualité; il faut rompre toutes les barrières qui s'opposent à ses progrès, prévoir et détruire à temps les principes qui pourraient l'arrêter dans sa marche. Elle est le feu sacré que nous devons entretenir jour et nuit, et à l'existence de laquelle nous devons regarder notre prospérité comme attachée. D'après cela, si *l'industrie* est le principe de notre puissance, nous ne pouvons mettre trop de zèle à en écarter tous les obstacles, à étendre la sphère de son activité; et c'est là ce que nos hommes d'État ont prétendu faire au moyen de lois pour les pauvres qui encouragent l'oisiveté, de primes, de prohibitions et de monopoles qui paralysent toute action.

Il faut conclure de là qu'une politique qui aurait été funeste partout ailleurs, l'a été éminemment chez nous.

La dernière fois que Micromégas nous a fait sa visite, il fut frappé d'un singulier spectacle. Il vit un énorme géant, couché tout de son long par terre, au milieu d'un superbe verger dont les arbres étaient chargés de fruits; ses membres étaient retenus par des chaînes, et des poids étaient placés sur sa poitrine. Le géant se débattait avec force sous ses liens; ses mouvements étaient si terribles, que la terre tremblait, et chacun d'entre eux faisait tomber des arbres

une grande quantité de fruits. Les habitants, rangés à l'entour, ramassaient les fruits à mesure qu'ils tombaient. Il n'y en avait pourtant pas à beaucoup près assez pour tout le monde, et les plus affamés murmuraient hautement contre ceux qui, plus heureux, en attrapaient davantage. Le bon Micromégas s'approcha de la foule, et dit : « Qui es-tu donc, trop malheureux géant ? »

— « Hélas ! répondit le géant, mon nom est l'Industrie ; je suis le père de ces enfants ingrats, qui m'ont ainsi lié afin que mes mouvements convulsifs pussent faire tomber quelques fruits de ces arbres. »

— « Bon Dieu! reprit Micromégas, quelle singulière idée !... Mais ne voyez-vous pas, mes bons amis, ajouta-t-il en s'adressant à la foule, que si votre père était délivré de ses liens, il pourrait, à l'aide de ses grands bras, atteindre jusqu'aux branches des arbres, et vous donner autant de fruits que vous en pouvez désirer ? Essayez seulement de détacher la chaîne qui retient ce bras. »

— « Cette chaîne ! s'écrièrent à la fois plusieurs centaines de personnes ; misérable impie !... ce sont les dîmes ! »

— « Eh bien donc, ces cordes. »

— « Insensé !... ces cordes sont les primes ; nous serions perdus si elles étaient détruites. »

En ce moment arriva une troupe de dames d'un certain âge, portant une vaste coupe remplie d'opium, qu'elles se mirent à vider dans le gosier du malheureux géant.

« Et pourquoi diantre font-elles cela? » dit Micromégas.

— « Nous n'aimons pas à voir notre bon père livré à des convulsions si cruelles, répondirent les pieuses matrones, et nous lui administrons de l'opium pour le calmer. »

— « Mais vous pourriez le calmer au point qu'il n'aurait plus la force de fairé tomber du fruit, et alors vous mourrez tous de faim... épargnez au moins l'opium. »

— « Monstre barbare! s'écrièrent les dames avec horreur, voudriez-vous abolir les lois sur les pauvres? »

— « Mes enfants, dit alors le pauvre géant, qui était près de rendre le dernir soupir, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous nourrir tous; il y a dans ce verger assez de fruits pour cinquante fois autant que vous êtes, mais vous vous ruinez vous-mêmes par l'injustice que vous commettez en privant votre père de l'usage de ses membres. Je sais que vos intentions sont bonnes... Vous avez pitié de mes souffrances... mais au lieu de me rendre la liberté, ces bonnes dames voudraient m'endormir. Fiez-vous, croyez-moi, à la nature et au bon sens, et nous serons tous heureux et d'accord. Si jamais ce verger venait à vous manquer, nous réunirions nos efforts pour en planter un nouveau. »

— « La nature et le bon sens, cher père! s'écrièrent les enfants; oh! méfiez-vous de ces nouveautés. Ne croyez qu'a l'expérience, et non à la théorie ou à de vaines spéculations. »



Tout à coup ceux qui n'avaient pu se procurer de fruits se jetèrent en furieux sur ceux qui mangeaient, et Micromégas se hâta de s'éloigner, prévoyant que, si ce géant restait encore pendant quelque temps enchaîné, ceux qui avaient mis de côté le plus de fruits courraient grand risque d'être dépouillés par la faim et la jalousie des autres.

CHAPITRE IV.

Courage des Anglais. — Description d'un duel en Angleterre. — Valeur de l'armée anglaise. — La peine du fouet dans l'armée, examinée avec impartialité. — On ne pourrait l'abolir avec sécurité qu'en y joignant d'autres réformes dans le code militaire.

J'ai réservé pour un chapitre particulier quelques remarques sur une de nos qualités nationales, le courage. Je l'ai fait, parce que cette question m'entraînera naturellement à parler des peines corporelles appliquées à l'armée, dont l'abolition a été si vivement discutée depuis quelque temps.

Votre incomparable La Bruyère a remarqué « qu'en France un soldat est brave et un avocat savant; tandis qu'à Rome le soldat était savant et l'avocat brave, ou pour mieux dire tout le monde était brave. » Or, je pense que chez nous il en est comme de Rome : tout le monde est brave. Le courage, comme matière première, est plus généralement répandu en Angleterre que chez aucun autre peuple; mais on n'a pas su travailler cette matière brute aussi artistement et la porter à une aussi haute perfection qu'en France. Ainsi je crois qu'un gentilhomme anglais se rétractera plutôt qu'un Français pour éviter un duel. On en peut voir la preuve chaque jour dans les journaux,

lorsqu'ils publient les correspondances qui ont lieu au sujet de ces petites affaires. En voici un modèle assez exact :

Au Rédacteur du Times.

« Monsieur,

« Nous vous serions bien obligés si vous vouliez insérer dans votre journal la relation suivante de l'affaire qui vient d'avoir lieu entre M. Hum et lord Haw.

« Nous sommes

« Vos très-humbles serviteurs,

« Lionel Varnish,

« Peter Smoothaway (1),

« Colonel du... régiment. »

« Lors des dernières élections pour le bourg de Spoutit, M. Hum, candidat des whigs, fut cité dans le *Spoutit and Froth Chronicle* comme ayant fait usage, en parlant de lord Haw, qui passe pour avoir quelque influence dans le bourg, des expressions suivantes : « Quant à ce qui regarde certain lord qui « ne demeure pas très-loin de château de Haw, j'a- « voue qu'il me serait impossible d'exprimer assez « fortement mon mépris pour son indigne conduite « (grands applaudissements); cette conduite a été

(1) *Varnish* signifie vernis, et *Smoothaway*, qui efface et aplanit; *Spoutit*, qui déclame; *Froth*, écume.

(*Note du Traducteur.*)

« vile, basse, perfide, et à tous égards au-dessous « du rang qu'il tient dans la société. »

« Après avoir lu ce passage d'un discours attribué à M. Hum, lord Haw pria le colonel Smoothaway d'aller voir ce monsieur de sa part; et le résultat de sa visite a été la note suivante :

« En appliquant à la conduite de lord Haw les expressions de *vile, basse, perfide et au-dessous du rang*, etc., M. Hum n'a eu en aucune façon l'intention d'attaquer la réputation de Sa Seigneurie ni de blesser sa délicatesse. Le colonel Smoothaway déclare en conséquence, au nom de lord Haw, que Sa Seigneurie est parfaitement satisfaite de cette explication.

(*Signé*) « LIONEL VARNISH,

« PETER SMOOTHAWAY. »

Mais dans ce modèle de correspondance il n'y a qu'une seule des deux parties qui avait avalé ses paroles. D'ordinaire cela se fait des deux côtés et dans ce cas la note est rédigée à peu près de la manière suivante :

« M. Hum ayant déclaré que lorsqu'il a appelé lord Haw *un coquin*, il n'avait aucune intention de dire à ce seigneur une personnalité, lord Haw, de son côté, n'hésite point à certifier qu'il n'a point voulu offenser M. Hum lorsqu'en réponse il l'a traité de *fripon*. »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer à Votre Excellence que cette manière de jouer avec l'hon-

neur est absolument inconnue en France. L'insulte une fois faite, l'offenseur et l'offensé vont sur le pré. Ils se battent d'abord, et se rétractent après. Du reste, je crois que la différence qui existe à cet égard entre les deux nations tient plutôt à la plus grande vivacité des Français qu'à une véritable supériorité de courage. Pour vos compatriotes, le duel, de même que le suicide, est un jeu, l'effet d'une ébullition passagère dans un caractère belliqueux; chez nous, un duel est une affaire sérieuse : on fait son testament et l'on éprouve des scrupules religieux. Votre courage est l'effet d'une impulsion soudaine; le nôtre doit devenir un principe pour que nous nous y livrions. Quand une fois notre sang a monté dans son thermomètre, il ne redescend pas facilement. En attendant, la manière dont on se dispense d'un duel est une chose convenue parmi nous, et dans laquelle il n'y a rien de déshonorant. Il n'en est pas de même quand un Anglais a une affaire avec un étranger. Dans ce cas, il est beaucoup moins prompt à faire des excuses. Un de mes compatriotes me pria un jour de lui servir de témoin dans une querelle qu'il avait avec un Parisien. Le sujet du différend était sans importance, et l'Anglais avait tort. Je lui conseillai de s'arranger. « Non, répondit mon ami : si mon adversaire était un Anglais, je serais trop heureux de rétracter une parole qui m'est échappée avec trop de précipitation; mais ces damnés Français *ne comprennent pas la générosité.* »

Je rappelai à mon ami ses scrupules religieux. « C'est vrai, me répondit-il; mais comment puis-je

songer à la religion quand je sais que *** est un *athée?* »

Il y a dans le courage anglais une opiniâtreté qui le rend plus ferme contre l'adversité que celui de toute autre nation. Il a plus de force pour la résistance, et moins pour l'attaque.

En examinant l'armée de Napoléon et celle de Wellington, nous sommes étonnés de la différence des systèmes adoptés dans ces deux armées. Dans l'une, tout encourageait le soldat à se distinguer; dans l'autre, au contraire, rien. S'élever des derniers grades était dans l'armée française un événement de tous les jours; toutes les fois que le plus simple soldat obéissait aux ordres d'un maréchal d'empire, que dis-je! de son empereur lui-même, il voyait s'ouvrir devant son ambition le champ le plus vaste dans l'obéissance même qu'il leur rendait; si les dangers étaient immenses, les récompenses l'étaient aussi. Mais en Angleterre, un mur presque insurmontable sépare le soldat de tout avancement au delà du grade de sergent; on le dirait fait d'une matière différente des Français. Il a les mêmes peines à craindre, et n'a pas les mêmes espérances pour l'encourager; il est presque inouï qu'il puisse devenir capitaine, mais il n'y a pas de jour où il ne puisse mériter le fouet d'une manière terrible. Cependant ces deux principes de conduite, l'espérance et l'effroi, devraient être réunis.

Mais la question du fouet dans l'armée est bien plus importante pour l'Angleterre, bien plus compliquée qu'elle ne paraît l'être au premier aspect; toutes les

fois qu'on voudra l'abolir, il faudra, pour que cela puisse se faire avec sécurité, qu'il y ait en même temps une révolution totale dans le service. Je dois convenir qu'à mon avis nous avons fait preuve d'une étonnante ignorance, tant dans le cri populaire qui s'est élevé à ce sujet que dans les débats qui s'en sont suivis au parlement. On ne s'est pas le moins du monde aperçu des conséquences que devra entraîner l'abolition des peines corporelles. Les chefs de l'armée ont parfaitement raison : si l'abolition de ces peines était le seul changement que l'on dût faire dans le code militaire, une des deux conséquences suivantes en résulterait infailliblement : ou la discipline se perdrait, ou il faudrait y substituer la peine de mort. On entend des hommes, des législateurs même, dire dans la plénitude de leur ignorance : « Voyez l'armée française, voyez l'armée prussienne! là, on ne connaît point la peine du fouet. Pourquoi existe-t-elle dans l'armée anglaise? » La réponse est facile pour ceux qui ont étudié la question: en premier lieu, on ne connaît point le fouet dans l'armée française, mais on y connaît la peine de mort. *Pour tous les délits pour lesquels nous fouettons un soldat, les Français le fusillent;* bien plus, il y a un nombre *incalculablement grand* de délits qui chez nous ne sont pas même punis corporellement, et qui chez eux encourent la peine de mort. Dans la plupart de nos régiments, on n'inflige le fouet que dans quatre cas, et les régiments les plus sévères n'en connaissent pas huit; tandis *qu'en France il y a quarante délits qui sont punis de mort!* Indépendam-

ment de cela, quelle longue liste de délits militaires, en France, auxquels sont attachées les peines les plus terribles : *les fers, le boulet pour cinq ans, dix ans !* Mais, ajoute-t-on, l'armée prussienne? En premier lieu, je dirai que le fouet est admis dans cette armée jusqu'à concurrence de cent coups, dont il ne peut être donné que quarante en une fois; de sorte que le coupable peut être dans le cas de subir son arrêt en deux ou trois fois. Secondement, combien le rang moral du soldat prussien n'est-il pas supérieur à celui de l'anglais? Comme il est élevé, dressé, choisi dans la masse de cette nation toute militaire! *Avant* d'être soldat, il était nécessairement homme d'honneur! or, c'est cette dernière considération qui nous conduit au véritable point de cette question, d'une importance beaucoup trop vitale pour pouvoir être confiée aux orateurs des *hustings* ou aux déclamateurs sortant de l'école. Dans aucun pays du monde, l'armée n'est tirée aussi complétement qu'en Angleterre de la dernière lie du peuple; et c'est là la véritable raison pourquoi la peine du fouet y a été conservée pendant si longtemps, et pourquoi il serait excessivement dangereux de retirer aux conseils de guerre le droit de l'infliger, sans accompagner cette mesure d'autres réformes encore. En France, la conscription tire l'armée des classes respectables; en Prusse, le système militaire produit un corps de soldats plus moral encore qu'en France; mais en Angleterre, nous n'avons ni conscription ni écoles militaires : le soldat est pris dans l'égout des gens de la campagne; l'homme qui abandonne sa femme, parce

qu'il est trop paresseux pour la nourrir par son travail; celui qui a eu le malheur d'avoir un enfant illégitime; celui qui, s'étant mis à braconner, craint d'être envoyé au moulin à pied, tels sont les héros dont se compose l'armée anglaise, et qui inspirent à l'éloquent Daniel O'Connel tant de beaux discours sur la chevalerie et l'honneur. Ajoutez à cela que les deux tiers de l'armée sont la lie de la populace irlandaise. « Mais, s'écrie un de nos philanthropes irréfléchis, si vous abolissez la peine du fouet, vous trouverez d'abord des hommes d'une classe plus élevée qui consentiront à s'enrôler, et secondement vous inspirerez des sentiments plus nobles à ceux qui sont déjà au service. » Examinons un peu ces arguments. Il n'y a pas de doute que vous gagnerez ces avantages, si l'abolition de la peine du fouet doit faire partie d'un système de réforme générale que je déduirai plus bas; mais vous n'obtiendrez aucun des deux de l'abolition seule. Voyons quelle est la constitution de l'armée : Supposez qu'un soldat commette un vol, il est livré à l'autorité civile et déporté pour sept ans; il revient de sa déportation coquin achevé, et où va-t-il alors? il rentre dans l'armée. Quelque mauvais sujet que soit un soldat, il est extrêmement difficile d'obtenir son congé définitif des bureaux de la guerre. Quelle raison donne-t-on pour cela? on dit que si l'on renvoyait un soldat pour mauvaise conduite, ce serait pour les autres un encouragement à se mal conduire. Excellente raison, vraiment! Mais que prouve-t-elle, sinon que le service est si rude et si pénible, qu'il est insupportable à ceux qui

y sont engagés, et qu'ils commettent même au besoin des crimes pour s'en délivrer? Serait-ce par hasard le fouet seul qui le rend si cruel? bon Dieu non! il y a tout au plus dans l'armée un homme par régiment à qui on l'inflige. Tous ceux qui ont la moindre connaissance de la nature humaine savent que ce n'est pas la crainte éloignée d'une punition qui rend les hommes mécontents de leur position, mais des *désagréments* actuels et constants (1).

Comment peut-on, après cela, raisonnablement supposer qu'en abolissant les peines corporelles, une classe de personnes « plus relevée » consentît volontairement à frayer avec des déportés libérés et à embrasser une profession que ces mêmes déportés seraient trop heureux de pouvoir quitter? D'un autre côté, comment peut-on se flatter d'imprimer un sen-

(1) Ainsi parmi les exemples de ce que l'on appelle *conduite déshonorante* chez le militaire anglais, se trouvent les actes suivants :

« Se blesser ou s'estropier volontairement soi-même ou un autre soldat, même à la prière de ce soldat, dans le but de se rendre soi ou lui inhabile au service.

« Se détériorer la vue.

« S'absenter de l'hôpital quand on est malade, ou violer gravement les règlements de l'hôpital, produisant ainsi volontairement ou aggravant une maladie, ou retardant sa guérison. »

Il faut convenir que ce doit être une situation fort agréable que celle où il est défendu à un homme de se rendre malade ou aveugle pour s'en délivrer.

timent délicat d'honneur à des hommes choisis dans des classes auxquelles l'honneur est inconnu? En Prusse, quelle différence! Là, un homme, au lieu de regarder comme un bonheur d'être renvoyé du service, le considère comme le malheur le plus affreux. *Il a été élevé dans cette opinion avant d'entrer dans l'armée.* En Prusse, on crée *d'abord* le sentiment de l'honneur, et on l'invoque ensuite (1). Priver un Prussien de sa cocarde est une humiliation cruelle. Un certain colonel anglais, voulant imiter les Prussiens, enleva la cocarde à un soldat, qui lui paraissait plus susceptible que les autres du sentiment de l'honneur. Le soldat en fut fort reconnaissant; cela lui épargnait l'embarras de la nettoyer! Mais, dit-on, dans quelques régiments on a aboli la peine du fouet. Soit, mais comment cela a-t-il réussi? Je ne crains pas d'affirmer que ces régiments sont de toute l'armée ceux où il y a le moins de subordination (2). Dans quelques-uns, après que la peine a été abolie, le colonel s'est vu dans la nécessité de la rétablir. Croit-on pour cela que je sois partisan de cet horrible châtiment? en aucune façon. Je dis seulement que si

(1) Même dans les écoles civiles de la Prusse, il y a une loi qui dit qu'aucun châtiment ne doit être infligé qui blesse le sentiment de l'honneur.

(2) M. Hume assure que dans ces régiments la discipline est aussi bien maintenue que dans les autres. Il a le droit de soutenir son opinion; mais pour savoir si elle est fondée, on n'a qu'à consulter des militaires et les officiers des régiments mêmes où l'expérience a été tentée. Dans l'armée, son mauvais succès est notoire.

nous voulons introduire la réforme dans l'armée; il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire par le mode de recrutement. En conservant la peine du fouet, nous pourrons continuer à avoir une armée courageuse et bien disciplinée avec le système actuel, tandis que si on l'abolit, il faut nécessairement changer le système tout entier. Si nous affaiblissons le mobile de la crainte, il faut, dans la même proportion, renforcer celui de l'espérance; en diminuant la sévérité du châtiment, il faut inculquer le sentiment de la honte. En premier lieu, il faudrait instituer des écoles militaires pour les simples soldats, où on leur inspirât dès leur enfance des principes d'honneur. Secondement, il faudrait introduire dans l'armée, comme en Prusse, le système de la *dégradation*. Dans ce système, tout soldat, en entrant au service, est placé dans une certaine classe, et a droit de porter sur son uniforme certaines marques distinctives. Si, ayant commis des fautes, on le trouve incorrigible par les peines ordinaires, il est *dégradé*, et passe dans une classe inférieure où il ne porte plus ces marques honorables, et où il est soumis à des châtiments plus sévères. Il n'y a en Prusse que les soldats ainsi dégradés qui puissent être punis corporellement. Quand ils se corrigent, ils remontent à leur ancienne classe. Indépendamment de ces deux améliorations que je propose, il faudrait encore que, dans nos écoles militaires, les soldats reçussent une meilleure éducation qu'ils n'en ont à présent, de manière à les rendre capables de s'élever, même jusqu'aux premiers grades de l'ar-

mée (1). Quatrièmement, aucun soldat ne devrait être enrôlé sans être porteur d'un certificat de bonne conduite (2). Cinquièmement, il faudrait établir fermement le système de pensions suffisantes après un certain temps de service. On ne saurait rien imaginer de moins judicieux que les changements qui ont été faits en dernier lieu à cet égard (3). Mais cette pension ne doit pas dépendre uniquement de l'ancienneté de service. La bonne conduite doit abréger le temps requis pour y avoir droit, et la mauvaise le prolonger. Aucun soldat une fois livré aux tribunaux civils ne doit pouvoir rentrer dans l'armée. Si, avec

(1) Il ne faudrait plus que l'avancement se fît avec finance; il n'y a pas de coutume plus décourageante pour toute espèce de mérite, si ce n'est celui de la richesse.

(2) Une des principales causes de la répugnance des soldats pour le service, vient de ce que les mauvais sujets n'aiment pas la contrainte, et de ce que les hommes honnêtes n'aiment pas à servir avec des mauvais sujets. Vous écarterez en même temps ces deux inconvénients en refusant de recevoir ces derniers.

(3) Le soldat éprouverait une grande consolation s'il était sûr de recevoir son congé après un certain nombre d'années, avec une pension suffisante pour le mettre au-dessus du besoin pendant sa vieillesse. Par cette espérance vous attirerez une classe d'hommes plus honnêtes. Les petits économistes se sont plaints de ce système. Quelle inconséquence ! Ils prétendent qu'il y a trop de crainte dans le code pénal militaire, et ils en retirent tout ce qui pourrait donner de l'espérance.

la passion régnante pour les petites économies (1), et pour les réformes mesquines, il est possible de faire tout cela, on pourra, sans inconvénient, retirer aux conseils de guerre le droit d'infliger des peines corporelles; mais si ces peines étaient abolies sans adopter en même temps un vaste système de réforme, j'avoue que les suites qui en résulteraient me feraient trembler. Je crois déjà voir une soldatesque effrénée et sans éducation, livrée plus que celle de toute autre armée à la démence passagère que cause l'ivrognerie, et à laquelle vous ôtez tout à coup le salutaire frein de la crainte, sans lui donner l'espérance en place; que vous délivrez de toute contrainte, tandis que l'esprit de chacune des lois que vous conservez vous empêche de lui faire connaître l'honneur. Je prévois que telle occasion peut se présenter, pendant une marche, par exemple, où toutes les peines que vous voudriez substituer à celles que vous abolissez, deviendraient inapplicables, et pourtant je suis convaincu que, chez le soldat surtout, le châtiment, pour être efficace, doit suivre à l'instant même le délit. Il en est de même sur un vaisseau, où, faute d'un conseil de guerre, le coupable ne peut pas être puni immédiatement. Il sait bien qu'il n'échappera pas à la peine en arrivant à terre; mais il a trois ou quatre semaines d'impunité devant lui, et cela seul suffit pour faire régner la plus grande insubordination dans l'équipage. Le duc de Wellington a eu bien

(1) Car de pareils changements entraîneraient nécessairement des dépenses.

raison de dire que le soldat anglais est toujours un enfant. Je crains que, la discipline une fois relâchée, non-seulement l'insubordination, mais encore la rapine et la licence ne se glissent dans notre armée privée d'éducation morale, tandis qu'aujourd'hui elles y sont absolument inconnues. Je crains plus encore que dans le cas d'une collision avec le peuple des villes manufacturières, qui aujourd'hui, par l'animosité qu'elles montrent, ne cessent d'exciter celle des soldats; je crains, dis-je, que ceux-ci, par un esprit de vengeance, ne se livrent à des excès bien plus déplorables que ne le sont quelques châtiments, peut-être un peu trop sévères, infligés juridiquement. Il faut espérer que si mes prévisions s'accomplissent, elles trouveront leur remède, soit dans les réformes que j'ai proposées, qui toutefois éprouveront bien des obstacles, d'un côté, par la routine de l'aristocratie, et de l'autre, par l'économie mal entendue du peuple; soit par la substitution de la peine de mort aux peines corporelles (1). Ce dernier cas est le plus probable, et quoiqu'il doive rendre le code pénal militaire plus rigoureux qu'il n'est, je trouve que ce genre de rigueur est à la fois plus sage et plus honorable que l'autre.

(1) Il y a plusieurs délits qui n'entraînent aujourd'hui ni la mort, ni même la déportation, et qui pourtant, je le crains, devront y être assujettis si l'on supprime tout à fait les peines corporelles. Telles sont, par exemple, l'excitation à la désertion, l'ivrognerie pendant le service, de fausses nouvelles répandues pendant un combat, la saisie des approvisionnements destinés à l'armée, etc.

Des personnes bien instruites assurent que si l'on allait aux voix parmi les soldats, on trouverait que la majorité est opposée à l'entière abolition des peines corporelles, et cela pour deux raisons. Premièrement, parce que les officiers, craignant que si l'insubordination s'élevait jusqu'à un certain point, ils ne fussent plus en état de la réprimer, en voient partout les symptômes et soumettent en conséquence les soldats à une foule de vexations minutieuses auxquelles ils ne sont point accoutumés. La seconde raison, qui est bien plus puissante, est que les soldats ont assez de sagacité pour comprendre qu'en ôtant à leurs chefs le pouvoir de leur infliger le fouet, on sera forcé de leur accorder celui de les faire fusiller.

Pour conclure, il faut observer que c'est à l'esprit aristocratique qui règne dans l'organisation de notre armée, esprit qui, pour commander, étouffe les facultés au lieu d'exciter l'ambition, qu'il faut attribuer le degré inférieur auquel cette armée se trouve placée sur l'échelle morale, et par conséquent aussi la difficulté d'abolir les peines corporelles. Notre aristocratie s'est servie des moyens les plus vils pour parvenir à un but avantageux, et une crainte servile a produit une discipline parfaite.

CHAPITRE V.

EXEMPLES SUPPLÉMENTAIRES DE CARACTÈRES.

Sir Henri Hargrave dans un parti. — Tom Whitchead dans un autre. — William Muscle, de l'ancienne école radicale. — Samuel Square, faux philosophe de la nouvelle. — Milord Mute, dandy inoffensif. — Sir Paul Snarl, dandy venimeux. — M. Warm, l'homme respectable. — M. Cavendish Fitzroy, corollaire tiré du théorème de M. Warm. — Le Voleur Anglais. — L'Homme spécial.

Sir Henry Hargrave est un excellent homme; sa conscience est timorée, dût-il ne s'agir que de la tête d'une épingle; il est bienfaisant, hospitalier, généreux. Sir Henry Hargrave ne manque jamais de probité ou d'humanité que quand il a pour cela les meilleures raisons du monde. Ainsi, par exemple, il a un fils cadet qui est un très-mauvais sujet. Par le crédit dont il jouit auprès de l'évêque de ****, il a obtenu pour ce fils un bénéfice superbe qui lui impose la charge de vingt mille âmes. Sir Henry sait pourtant que tant qu'il existera des chiens couchants et des billards, le jeune curé ne s'occupera pas même de la sienne. Sir Henry Hargrave est, dites-vous, un excellent homme, et cependant il remue ciel et terre

pour procurer à son fils une place d'une haute responsabilité, dont il sait qu'il est absolument incapable de remplir les devoirs. Pourquoi pas? Sir Henry Hargrave s'en applaudit. Il appelle cela *prendre soin* de sa famille. Sir Henry Hargrave distribue chaque hiver cent deux pains aux pauvres; il est juste qu'un ouvrier puisse de temps en temps avoir un pain pour rien. Ne vaudrait-il pas mieux, sir Henry, lui donner le moyen d'avoir en tout temps le pain à bon marché? Le pain à bon marché! A quoi pensez-vous? Sir Henry songe à ses terres, et vous prend pour un révolutionnaire, puisque vous avez osé élever cette question. Mais sir Henry Hargrave, répondez-vous, est un homme humain et charitable pour les pauvres. C'est donc là suivre les inspirations de sa conscience? Sans doute, mon cher monsieur, il regarde comme son premier devoir de *veiller sur les intérêts de la propriété foncière*. Le sommelier de sir Henry Hargrave l'a volé. Cet excellent homme n'a jamais pu prendre sur lui de le poursuivre; il s'est contenté de le renvoyer de son service. Qu'il doit avoir bon cœur! Sans doute; pourtant l'année dernière il a envoyé quinze braconniers en prison. Étrange inconséquence! En aucune façon. *Que deviendra le propriétaire si son gibier n'est pas protégé comme il doit l'être?* Sir Henry Hargrave est un homme de la plus stricte probité; sa parole vaut un contrat; il pourrait dire comme ce Père de l'Église, qu'il ne proférerait pas un mensonge quand ce serait pour gagner le ciel; et pourtant sir Henry Hargrave a dans six occasions différentes payé 5,000 fr. à trois cents électeurs du comté de

Cornouailles, sachant bien que tous ces hommes prêteraient serment qu'ils n'avaient pas reçu un schelling de lui. Comment! vous dites qu'il ne voudrait pas proférer un mensonge, et il engage trois cents hommes à se parjurer pour lui? Précisément; et, qui plus est, il défend avec opiniâtreté ce système de corruption; mais il ne faut pas lui en faire un reproche: *c'est qu'il est attaché à l'antique constitution de ses ancêtres*. Sir Henry Hargrave a reçu une excellente éducation, et il est fort instruit de toutes les choses que l'on apprend au collége, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit un des hommes les plus ignorants qu'il soit possible de rencontrer. Son esprit est pétri des erreurs les plus usées; c'est une véritable friperie de vieux préjugés. Si une lueur de vérité l'éclaire parfois momentanément, elle trouble sa manière habituelle de penser, comme un rayon de soleil qui pénétrerait par hasard dans une caverne habitée par des chauves-souris. Il jouit parmi ses amis de la plus haute réputation de sagesse et de vertu, et il est regardé comme le plus conséquent de tous les hommes; conséquent !... oui, au système de son parti.

Tom Whitehead est un personnage d'un genre bien différent; il est adroit, fin, rusé, et a beaucoup vécu à Paris. Il se moque de l'antiquité; il n'a rien de poétique dans sa nature; il ne croit point à la vertu; à ses yeux « tous les hommes sont des menteurs. » Dans sa jeunesse il était joueur; il professe les opinions les plus désavantageuses sur la sagesse des femmes; il a dépensé la moitié de sa fortune;

il est libéral en politique, et ne jure que par lord Grey. Son père était whig comme lui; depuis vingt ans il ne parle que des « progrès de l'esprit humain. » Il est très-aimé dans les clubs ; il passe pour un honnête garçon, précisément parce qu'il se moque si ouvertement de l'honnêteté des autres. Il est à moitié athée, parce qu'il regarde comme de l'hypocrisie d'être plus qu'à moitié religieux. Mais il soutient que la religion est une bonne chose pour le peuple, car, tout en parlant du progrès des lumières, il est d'avis que l'on ne saurait trop tenir le peuple dans les ténèbres sur tout ce qui dépasse le bill de la réforme. Il veut l'avancement jusqu'à un certain point... c'est-à-dire jusqu'à ce que son parti arrive aux affaires. Après cela il devient conservateur... de peur que son parti n'en soit chassé. Ayant eu l'adresse de se défaire de ses préjugés, il n'a jamais pris la peine de les remplacer par des principes. Il se croit très-éclairé parce qu'il aperçoit les défauts des autres, et il est très-ignorant parce qu'il n'a jamais réfléchi sur les siens. Il est patriote dans son genre, mais sa patrie ne se compose que des gens riches; il a une horreur excessive de la *canaille*. On peut dire de lui ce que Robert Hall disait de l'évêque Watson : « Il a épousé la vertu civique dans sa jeunesse, et n'a cessé, depuis son mariage, de se quereller avec sa femme. » Son parti le regarde comme l'homme le plus sûr du monde, car il n'a jamais voté et ne votera jamais contre lui.

William Muscle est un homme puissant. Il est plébéien et radical jusqu'à la moelle des os. Il hait

les philosophes comme le poison. C'est Thistlewood (1) qui est son héros, et rien ne saurait égaler son horreur pour William Pitt. Il est enfin entré au parlement. Avant d'y être, il s'était vanté qu'il ne lui faudrait pas plus de quinze jours pour convaincre cette assemblée qu'il était le seul homme dans l'univers en état de gouverner le pays. Toutes les fois qu'il parle, c'est pour s'étendre longuement sur l'Amérique, et pour ne presque rien dire de l'Angleterre. Un président avec 5,000 liv. par an est à ses yeux le modèle d'un pouvoir exécutif. Il ne conçoit pas pourquoi le président de la Chambre des Communes aurait plus de 100 liv. de traitement. Il connaît, parmi ses commettants, plus d'un honnête homme qui accepterait la place pour moins que cela. Il accuse l'aristocratie de s'entendre pour tromper les bons citoyens de son bourg. Lord Grey et sir Robert Peel se voient en secret pour combiner les moyens d'augmenter les impôts qui pèsent sur la classe ouvrière. Il hait les juifs parce qu'ils ne cultivent pas la terre. Il n'a aucun désir que le pauvre soit plus instruit. Le cri que l'on élève contre l'impôt sur les connaissances lui paraît une pure hypocrisie. Il déteste mortellement les musées, et demande quelle est l'utilité des insectes. Tout ce qu'il désire faire pour les pauvres consiste à leur procurer du pain et du lard. Il méprise l'homme qui préfère le

(1) C'était le chef de la ridicule conspiration de Cato Street, condamné il y a quelques années.

(*Note du Traducteur.*)

thé à la bière. Il est Anglais dans toute la force du terme; il n'y a pas d'autre pays au monde qui aurait pu produire son esprit osseux et cartilagineux. Son style est simple, vigoureux, et il professe les choses les plus monstrueusement incroyables, comme s'il était absolument impossible de les nier. Les belles paroles et les phrases arrondies sont des abominations, à son avis. Il s'estime plus que tous les autres hommes. Il est convaincu que les ministres ont délibéré plusieurs fois sur la nécessité de l'empoisonner. Il s'indigne si d'autres que lui prétendent servir le peuple, qu'il regarde comme sa propriété. Ses préjugés populaires, joints à un bon sens inné, sont comme incarnés en lui. Il est changeant comme une girouette parce qu'il est tout passion. Il est le représentant vivant de l'ancien John Bull. A sa mort, la race entière s'en éteindra. Il a fallu des siècles pour amalgamer tant de talent et de sottise, de force et de faiblesse dans un corps de cinq pieds huit pouces. Il est le type des vieux radicaux, des anciens partisans de parlements annuels, des réformateurs tels qu'ils se présentaient il y a cinquante ans. C'est en vain qu'on le badigeonne et qu'on lui met une nouvelle enseigne, il n'en reste pas moins toujours le même. Il ne se laisse pas émouvoir pour plaire aux fantaisies des philosophes. Il a servi son temps; c'est une machine grossière, massive, mal construite, qui ne se dérange pas facilement, mais qui cependant ne va jamais parfaitement bien. Les hommes ont inventé de nouvelles machines moins grossières, mieux travaillées, mues par un principe plus sage,

et qui vont mieux, quoique construites avec des matériaux moins solides.

Samuel Square appartient à la nouvelle école des radicaux; lui aussi est républicain. Il n'est pas philosophe, mais il fait sans cesse de la philosophie. Il vit de « principes fondamentaux. » Il ne peut faire un pas au delà de son principe. Il a resserré les pieds de son esprit, comme les dames de la Chine, pour les empêcher de grandir, et il est fier de ce qu'ils sont devenus si petits qu'ils ne peuvent plus lui servir pour marcher (1). Quoi que l'on puisse objecter contre sa manière de raisonner, il n'a qu'une seule réplique... un principe fondamental. Il n'y a en lui aucune souplesse; il lui est impossible de réfuter une erreur. Au lieu de cela, il répond par une vérité vulgaire qui n'a aucune liaison avec l'objet dont il est question. Il s'imagine que les hommes n'ont point de passions; il les regarde comme autant de machines mues par des rouages, et qu'il prétend monter à l'aide de son principe fondamental. Il est convaincu que tous les hommes, quel que soit leur rang, leur profession, leur intelligence, n'agissent que par intérêt, et que, s'il leur dit que telle ou telle chose est de leur intérêt, ils agiront en conséquence. C'est en vain que vous lui faites voir qu'il n'a jamais encore convaincu personne, il répond par un principe fondamental pour vous prouver, en dépit de vos sens, que vous vous trompez; il en est sûr lui-même,

(1) Malgré la bizarrerie de cette comparaison, le traducteur n'a pas cru devoir la supprimer ni la changer.

et n'en demande pas d'autre preuve. Il n'est d'aucune utilité dans le monde, quoiqu'il se croie le plus utile de tous les hommes. Quand il écrit, il ne peut pas se faire lire, parce qu'il a pour système que rien n'est plus dangereux qu'un style agréable; quand il parle, on ne saurait le comprendre, parce qu'il ne parle jamais qu'en syllogismes. Il n'y a rien en lui de fort ni de succulent, il est sec comme un os. Il vit par système; il n'a jamais de sa vie été amoureux. Il refusera de boire une bouteille avec un ami; je crois même qu'il ne se nourrit que de légumes. Il n'a aucune sympathie humaine avec vous : mais il est grand philanthrope pour les peuples qui doivent naître dans mille ans. Il n'a jamais secouru personne, il n'a jamais eu compassion de personne, il ne caresse jamais personne; mais il raisonne avec tout le monde, et il n'y a rien qui ne lui fournisse un sujet d'arguments. S'il avait jamais été marié, je soupçonnerais que c'était lui qui, s'adressant ces jours derniers, par la voie des journaux, à sa fille qui s'était laissé enlever, la priait, « si elle ne voulait absolument pas revenir auprès de ses parents désolés, de leur renvoyer au moins la clef de la boîte à thé. » Ce qu'il y a de plus étrange en lui, c'est que, tandis qu'il croit tous les hommes fous, il s'imagine en même temps qu'ils ne se laissent gouverner que par la raison. S'il visite les Petites-Maisons, il s'efforcera de persuader aux aliénés qu'ils ont tort de ne pas être raisonnables. Il ne sait pas distinguer un homme d'un autre; ils lui semblent tous faits de même, comme autant de moutons ou d'enfants au berceau.

Il croit que l'on devrait l'appeler à la direction des affaires de l'État ; mais que le ciel nous en préserve ! Tel est le vrai rejeton du nouveau radicalisme : il n'a qu'un petit nombre de confrères ; il se dit philosophe et parfois Benthamiste ; mais il ressemble à l'un et à l'autre, comme une tête à perruque ressemble à un homme. C'est une vraie tête à perruque.

La fatuité, telle qu'on la rencontre sur le continent, est en quelque sorte une bienveillance pervertie ; c'est le désir de plaire exprimé d'une manière bizarre. Chez nous, c'est tout le contraire ; elle est plutôt une méchanceté pervertie : c'est le désir de *déplaire*. Il y a pourtant un autre genre de fatuité que je veux décrire d'abord ; celui-ci est nul et inoffensif : il consiste à n'avoir de désir d'aucune espèce.

Lord Mute est *aujourd'hui* un *élégant* anglais... un dandy. On ne sait pas ce qu'il a été *autrefois*. Rien en lui n'indique qu'il ait jamais été enfant. Toute apparence de nature a disparu de sa personne ; c'est une masse de rien du tout enveloppée dans du drap ! Il est impossible de se persuader qu'il ait été créé par Dieu... C'est le tailleur Stultz qui a été son Frankenstein. Il s'habille avec une élégance recherchée, il faut en convenir ; il n'y a rien d'*outré* dans sa mise ; elle n'offre point la magnificence négligée des autres nations. Son caractère distinctif est une propreté exquise. Que son linge est blanc ! que les boutons de sa chemise sont placés avec régularité ! que la couleur de son habit est bien choisie !

Et puis ses bottes... elles sont la partie la plus brillante de son costume. Lord Mute a incontestablement un goût parfait, un goût qui se montre dans ses chevaux, dans ses livrées, dans son cabriolet. Il est le modèle d'une simplicité sans défaut. Il n'y a pas de doute qu'en fait d'équipages et de mise, les Anglais surpassent toutes les autres nations de l'Europe. Mais lord Mute ne parle jamais. Quand sa toilette est faite, il n'est plus question de lui : c'est une pendule qui marche sans que le balancier fasse tic-tac. Lui et ceux qui lui ressemblent sont comme les astres qui tournent autour du globe de la terre dans un silence solennel. Mais je me trompe, il parle, seulement il ne cause point. Il a un petit nombre de phrases faites qu'il répète chaque jour. Il n'entend rien à la politique, à la littérature, aux sciences. Il lit le journal, mais machinalement, et ne se rappelle point ce qu'il a lu. Lord Mute est un vrai philosophe. Le monde est agité... mais il l'ignore. Les rugissements de la démocratie, les révolutions des États, les renversements des trônes, ne sauraient l'affecter. Il ne daigne pas même s'occuper de pareilles bagatelles. Il quitte son lit pour se mettre à l'ouvrage, c'est-à-dire à sa toilette ; puis il sort, il *clubbe*, il dîne, il prononce ses phrases accoutumées, il va à l'Opéra, où il se montre également brillant, également tranquille chaque soir. « Le calme du cœur se réfléchit sur son visage ! » Jamais il ne se met en colère, jamais il ne rit tout haut. Son front ne se ridera jamais que par la vieillesse. Il regarde passer la vie du fond de sa loge. Si milady son

épouse était consumée par un *coup de soleil,* il dirait, comme le major Longbow : « Apportez-nous des verres nets, et balayez votre maîtresse. » Encore ce discours serait-il fort long pour lui. Lord Mute n'est point un homme impopulaire : il est du nombre des dandies inoffensifs. D'ailleurs on ne peut pas dire que lord Mute existe ; c'est son cabriolet et son habit qui existent ; et qui pourrait haïr un habit et un cabriolet ?

Mais sir Paul Snarl est un dandy d'une autre espèce ; c'est la guêpe comparée au faux-bourdon. C'est un homme *assez* instruit ; il a lu des livres, il peut citer des dates, et parfois même il détruira un bon mot en prouvant qu'il y a anachronisme. Il traîne ses phrases en parlant, et relève ses sourcils d'un air d'autorité. Sir Paul est d'une naissance du second ordre, et sa fortune est médiocre. Il a été obligé de faire son chemin dans le monde. S'y est-il pris en cherchant à se rendre aimable ? nullement ; mais en s'efforçant au contraire d'y être le plus désagréable possible. Toujours dans une position douteuse, il a essayé de vous imposer en vous faisant croire que votre opinion lui était tout à fait indifférente. Il a désiré s'élever en dépréciant les autres, et devenir un grand homme en montrant qu'il *vous* regardait comme un homme très-petit. Chose étrange à dire ; il a réussi. Il fait partie de la classe la plus nombreuse des dandies ; il est d'une espèce très-commune. On est naturellement porté à croire qu'un homme qui vous regarde comme si fort au-dessous de lui doit être en effet quelque chose de fort extraordinaire. Les dames

disent à leurs maris : « Il faut absolument que nous invitions ce détestable sir Paul à dîner. Il est bon de s'en faire un ami, car il peut être si méchant ! D'ailleurs il est si élégant ; tu sais, mon ami, qu'il se trouvera avec le duc de Hautton, et il faut que nous fassions faire le dîner par Crack. » C'est ainsi que l'adroit sir Paul est non-seulement invité partout, mais il est encore choyé et courtisé ; et cela parce qu'il est si insupportablement désagréable.

Sir Paul Snarl est donc un dandy ; mais il ne faut pas qu'on se trompe sur la signification de ce mot : un dandy n'est pas seulement un homme qui se met bien ; on peut être un dandy quoique fort négligé dans sa toilette. Un dandy est un homme qui vit avec des gens *à la mode*, qui est lié avec la *clique* des dandies, et qui, étant d'ailleurs riche et d'une naissance honnête, possède quelques idées générales assez justes sur cette chose indéfinissable qu'on appelle le *bon goût* (1). Sir Paul Snarl s'habille comme tout le monde. Parmi les hommes très-difficiles sur leur toilette il passerait pour se mettre mal ; mais parmi le grand nombre il est un modèle. Il est certain toutefois que son

(1) Le bon goût est une phrase favorite de l'aristocratie anglaise. Elle en fait usage même dans la chaire et à la Chambre des Communes. « Un tel a fait un sermon de fort bon goût. Que le discours d'un tel était de bon goût ! » Appliquer le bon goût à la législation et au salut ! Qu'est-ce que cette expression peut signifier ? Dieu seul sait ce qu'elle veut dire dans la chaire ; mais à la Chambre des Communes elle signifie flatter les anciens membres, et cacher de l'impudence sous un air de modestie.

apparence n'est pas tout ce qu'il y a de plus distingué : il manque du *senatorius decor*. On pourrait, sans être accusé de trop d'inexpérience, le prendre pour le valet de chambre d'un duc. Sir Paul et ceux de sa classe sont ce que l'on appelle chez nous essentiellement des *coupeurs* (cutters), c'est-à-dire qu'ils refusent effrontément d'adresser la parole aux personnes qu'ils connaissent le mieux s'ils craignent de s'abaisser en leur parlant. Cela arrive fort rarement à lord Mute, à moins que l'on ne soit *excessivement* mal mis; ce dernier connaît son rang par instinct. Il n'est pas de ces hommes à qui l'on puisse faire tort en leur demandant : « Qui est donc votre gros ami? » Mais sir Paul est placé sur un pied bien différent; toute *sa* position est fausse : il perdrait trop à accorder légèrement un salut; il ne connaît point de gens équivoques, et s'il a le moindre doute que vous soyez *comme il faut*, il vous *coupe* sur-le-champ. Il vit dans une crainte perpétuelle que l'on ne découvre *qui* il est; il est nécessaire qu'on le croie *plus* qu'il n'est : son existence en dépend. Afin d'y parvenir, il s'arrange pour connaître toujours des gens au-dessus de lui, et jamais personne au-dessous. C'est là la définition exacte de l'importance de sir Paul. La vanité de sir Paul consiste à jeter un étouffoir sur l'amour-propre de tout le monde. Si vous racontez une anecdote intéressante, il saisira ce moment pour prendre une prise de tabac, et pour se retourner vers son voisin et lui faire une question au sujet du bal d'Almacks; si vous vous flattez d'avoir fait la conquête de miss Blank, il prend la première occasion pour vous apprendre, *par pa-*

renthèse, qu'il a entendu dire à cette demoiselle qu'elle ne pouvait pas vous souffrir; si vous avez prononcé un discours à la chambre des Pairs, il vous accoste avec un sourire de triomphe, et vous dit : « Allons, ne vous chagrinez pas; vous parlerez mieux une autre fois; » si vous venez d'acheter un cheval à un prix exorbitant, et s'il s'aperçoit que vous en êtes fier, il remarque d'un air languissant qu'on le lui offrait pour la moitié du prix, mais qu'il n'en aurait pas voulu pour rien du tout; quand vous parlez, il vous écoute avec un regard vague; quand vous marchez, il vous regarde en relevant la lèvre; s'il dîne avec vous, il fait la grimace en buvant votre meilleur vin du Rhin. Son seul but est de vous blesser dans la partie la plus sensible. Sir Paul est un de ces fats qui appartiennent exclusivement à notre siècle et à notre pays; il fait par simple fatuité ce que d'autres font par méchanceté. Il y a beaucoup de sir Paul dans le grand monde de Londres : ils craignent et détestent à la fois les hommes d'esprit. Ce sont, du reste, des animaux dont il est facile de se défaire; on n'a qu'à leur administrer une dose de leur propre insolence. Le rang qu'ils occupent étant tout factice, ils n'ont rien qui les soutienne si vous leur faites voir en public que vous les méprisez.

Mais quel est donc cet homme entre deux âges, dont la figure paraît pleine de dignité? Paix! c'est M. Warm, *un homme très-respectable.* Son ami le plus intime a fait faillite et a été arrêté pour dettes. A compter de ce moment M. Warm a rompu avec lui; *il n'aurait pas été respectable de continuer à le*

soir. M. Warm, dans sa jeunesse, avait séduit une jeune personne ; elle vécut trois ans avec lui ; au bout de ce temps il se maria, et la renvoya sans lui donner un sou. *Cette liaison n'aurait pas été respectable pour un homme marié*. M. Warm est, comme je l'ai dit, un homme très-respectable. Il paye ponctuellement ses mémoires ; il est membre de six associations de charité ; il va le dimanche à l'église avec toute sa famille ; il se couche à minuit précis. Tout cela est fort bien sans doute, mais M. Warm est-il bon père, bon ami, citoyen actif? n'est-il point avare ; n'aime-t-il point la médisance ; *n'a-t-il pas le cœur froid* ; n'est-il pas vindicatif, injuste, insensible ? Il est possible, monsieur, qu'il soit tout ce que vous dites, mais qu'importe? *Tout le monde convient que M. Warm est un homme très-respectable*.

Un pareil homme jouissant d'une pareille réputation, offre la preuve de l'importance que nous attachons aux apparences. Instruit de cette circonstance, voyez le véritable escroc imitant l'escroc moral ; voyez ce gentleman avec un costume à la mode, un air militaire, et une figure agréable. Il prend le nom de M. Cavendish Fitzroy ; il loue un appartement dans un quartier distingué ; il va chez des bijoutiers et chez des marchands de soieries, fait porter chez lui des marchandises de toute espèce, avec lesquelles il se sauve par une porte de derrière. Les escroqueries de ce genre qu'il a faites sont grandes et nombreuses, et les pleurs et les grincements de dents sont horribles dans les quartiers de Mary-le-bone et de Saint-James. Mais certainement, dites-vous, il serait bien temps

maintenant que les marchands devinssent sages. Non, mon cher monsieur, non; en Angleterre, nous ne sommes jamais sur nos gardes contre des *apparences si respectables*. En vain les journaux donnent-ils des avis, et les tribunaux de police font-ils des exemples. Pourvu qu'un homme se dise M. Cavendish Fitzroy, et qu'il ait une *figure agréable*, il endort sur-le-champ tous les soupçons. Et pourquoi pas? Y a-t-il plus de sottise à se laisser tromper par les apparences respectables de M. Fitzroy, que par les apparences respectables de M. Warm?

Mais en friponnerie, du moins, le rang se paye au prix du bonheur. L'escroc à la mode n'est pas de moitié aussi gai que le voleur de profession. Il y a quelque chose de triste et de distingué dans les manières de tous ces Fitzroy, ainsi que dans leurs redingotes garnies de fourrures et leurs chaînes d'or; ils mènent une vie solitaire, et ne connaissent point l'amitié. Je ne serais pas étonné qu'ils lussent lord Byron. Ils sont sans cesse poursuivis par la crainte du moulin à pied, et ne peuvent supporter la mauvaise société; s'il leur arrive d'être pendus, ils meurent dans un accès de désespoir; parfois ils essayent de l'acide prussique. En un mot, rien en eux n'est fait pour inspirer l'envie, excepté leurs bonnes manières. Mais le Voleur de profession, ah! c'est là vraiment un homme heureux! Je ne sais si, à tout prendre, dans l'état actuel de la société anglaise, il existe un personnage qui ait moins de soucis que lui. Les impositions ne pèsent point sur lui; il ne craint pas de manquer d'ouvrage. Les loyers peuvent dimi-

nuer ; les journées peuvent se réduire à rien ; que lui importe ? La baisse des fonds ne porte aucune atteinte à sa gaieté, et quant aux petites contrariétés que l'on éprouve dans la vie, si l'argent devient rare, et si Suzanne est infidèle, il change de quartier, et Molly remplace Suzanne.

Mais ce qu'il y a surtout de plus heureux pour lui, c'est qu'il est impossible que jamais il perde son rang dans la société. Cette crainte perpétuelle de *descendre*, qui, dans notre complication de rangs, poursuit tous les autres hommes, ne l'affecte jamais. Il est aussi bien chez lui dans le moulin à pied, dans le vaisseau des déportés, à Botany-Bay, que lorsqu'il joue aux dominos au cabaret du Coq et la Poule, ou qu'il ouvre la danse dans le quartier de Saint-Gilles. Il est d'ailleurs digne de remarque qu'il n'y a point de classe en Angleterre, sauf l'aristocratie, qui s'amuse autant que celle des voleurs. Un voleur peut aller tant qu'il veut au bal et au spectacle ; il fait des soupers chauds, et a des *affaires de cœur* ; il est d'une sociabilité charmante ; c'est un vrai luron. S'il est pendu, il ne s'en chagrine pas comme un Fitzroy. Il a vécu dans la joie et meurt de même. Je pense d'après cela que si Votre Excellence désire se faire une idée de la véritable gaieté anglaise, il faudra qu'elle abandonne pour quelque temps la société des « voyageurs » et aille trouver les voleurs. Elle pourrait presque se croire en France tant ils sont heureux ; tout agent de police certifiera que ce que je viens de dire est l'exacte vérité et n'est nullement chargé. Je ne sais si la grande gaieté des voleurs est particulière à

l'Angleterre; il serait possible qu'elle tînt à l'exemption de la surcharge des impôts dont *nos* voleurs jouissent.

M. Bluff est le dernier personnage dont je vais décrire le caractère dans ce chapitre; c'est l'homme de bon sens, l'homme *spécial*. Il méprise toutes les spéculations, excepté celles dans lesquelles il a une part; il est très-intolérant pour les manies des autres; il hait autant les poëtes que les philosophes; il aime beaucoup les faits. Si en lui parlant vous pouviez citer à chaque instant la table de multiplication, il vous prendrait pour un grand orateur; il ne cherche point à appliquer les faits aux théories; les faits tout seuls lui suffisent. Si vous lui dites: « Quand les abus sont arrivés à un certain point, il faut y porter remède », il vous regardera comme un homme sans fond, comme un théoricien; mais si vous lui faites ce calcul: « Il naît tous les ans, à Londres, mille enfants à la charge du public; en 1823, le froment valait quarante-neuf schellings; les terres produisant du houblon se louaient de dix à douze schellings l'arpent; *donc* vous devez avouer que quand les abus sont arrivés à un certain point, il faut y porter remède! » M. Bluff fera un signe d'approbation, et dira à son voisin: « Voilà l'homme qu'il me faut! voyez combien il y avait de faits dans son discours. »

Les faits, comme les sciences, ne sont rien par eux-mêmes, toute leur valeur consiste dans la manière dont ils sont enchâssés et dans le but auquel on les applique.

Aussi M. Bluff est-il la dupe de tout le monde; ne

considérant que le fait, il ne voit pas à un pouce au delà, et il n'y a pas d'imprudence que vous ne puissiez lui faire faire, en commençant toujours par lui dire : « Deux fois deux font quatre. » M. Bluff est merveilleusement Anglais. C'est par des hommes *spéciaux* que nous avons été entraînés dans les plus folles spéculations, et le plus extravagant de tous les théoriciens commence tous ses discours en disant : « Maintenant, mes amis, examinons *les faits* (1). »

(1) Le lecteur comprendra sans doute le vrai sens de ces remarques. Il est évident que toute théorie doit être fondée sur des faits ; mais il y a en Angleterre une grande disposition à croire que l'homme qui sait comment on fait des gants doit nécessairement savoir aussi quelles sont les lois qui peuvent le mieux protéger la fabrication des gants, et cependant ces deux genres de connaissances sont tout à fait distincts. Un esprit habitué aux principes peut s'abaisser jusqu'aux détails, parce qu'il les saisit et les classe d'un coup d'œil ; mais un esprit habitué aux détails est *rarement* capable de saisir un principe. Quand un homme dit qu'il n'est point orateur, c'est qu'il va faire une harangue ; quand un homme dit qu'il est simple et spécial, je sais d'avance qu'il va prouver que parce que un et un font deux, deux et deux doivent faire *sept !*

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

—

LA SOCIÉTÉ ET LES MŒURS.

DÉDIÉ

A ****, Ecuyer.

« Voilà ce que je sais par une expérience de toutes sortes de livres et de personnes. »

(Pascal, *Pensées*.)

CHAPITRE PREMIER.

Respect accordé à la richesse. — Fable de Quevedo. — La Mode. — Distinction entre la Mode et l'Opinion. — Lutte entre les Grands et les Riches. — Ostentation. — Anecdote de Lucien Buonaparte. — Premier coup porté au faste par un despote. — Jeunes personnes à l'encan. — Les Mariages d'inclination ne sont pas très-communs. — Le bon mot de Quin est applicable au troupeau des *Élégants*. — La Coutume de faire des mariages est nuisible à la sincérité, et contribue à rendre la société ennuyeuse et sotte. — Cette ambition mesquine flétrit la sympathie que l'on devrait avoir pour la vertu civique. — Histoire des Thurston. — Comment une femme d'esprit justifiait le radicalisme de son mari. — Le Sentiment politique a plus de force parmi les femmes des classes moyennes et basses. — Anecdote d'un électeur et de sa fiancée. — Le pouvoir du Ridicule est plus fort chez nous qu'en France. — Son influence est plus dangereuse sur un peuple grave que sur un peuple frivole. — Influence des coteries. — La Société dans les provinces est plus naturelle et plus affable qu'à Londres. — Caractère des Longueville. — Les Clubs. — Leur Effet salutaire. — Ils contiennent le germe d'une grande révolution sociale.

C'est à vous, mon cher ***, que je dédie cette partie de mon ouvrage, qui se compose en grande

partie d'esquisses dessinées d'après les divers aspects sous lesquels notre SYSTÈME SOCIAL se présente, car je ne connais personne qui soit plus en état que vous de juger si la ressemblance est exacte. La vaste expérience que vous possédez du genre humain, et la justesse de votre esprit d'observation, vous ont fourni une nombreuse série de faits que vous savez appliquer le plus heureusement du monde, grâce à une philosophie, fruit d'assez profondes méditations. Plusieurs des remarques contenues dans ce livre sont le résultat d'observations que nous avons faites ensemble ; et si de temps à autre quelque conclusion plus exacte que le reste frappe agréablement le lecteur, il pourra m'arriver de dire, en me rappelant combien mon expérience a profité de la vôtre : *Ce n'est pas moi qui parle, c'est Marc-Aurèle.*

De même que la première impression que l'étranger reçoit en arrivant en Angleterre est celle de la richesse, de même aussi la première chose qui frappe l'observateur des mœurs est la grande estime que, dans notre système social, on a pour cette richesse. Il y a des pays où l'on rend un culte au Plaisir ; dans d'autres, à la Gloire ou à l'Ambition ; mais, chez nous, la plus puissante de toutes les divinités est l'Argent.

Dans une de ces magnifiques visions de Quevedo, où le grand et le grotesque se mêlent d'une manière si singulière, la Mort, sous une figure bien différente de celle sous laquelle elle se présente d'ordinaire dans nos tableaux, sert de guide au poëte dans un voyage allégorique pendant lequel il aperçoit trois

spectres armés, de forme humaine. Ces spectres, dit l'auteur, se ressemblaient si fort, qu'il me fut impossible de les distinguer l'un de l'autre : ils livraient un combat terrible à un monstre difforme et effrayant.

« Connais-tu ces spectres? » dit la Mort en s'arrêtant brusquement, et en me regardant en face.

— « Non vraiment, répondis-je ; et j'insérerai dans mes litanies la prière d'être pour jamais dispensé de l'honneur de faire leur connaissance. »

— « Insensé ! reprit la Mort, il y a bien longtemps que cette connaissance est faite ; tu n'as presque pas connu autre chose depuis que tu es en vie. Ce sont les ennemis les plus implacables de ton âme : le Monde, la Chair et le Démon ; ils se ressemblent en effet si fort, que celui qui est possédé de l'un les a tous trois en lui. L'homme ambitieux presse le Monde contre son cœur, et c'est le Démon qu'il tient ; le luxurieux embrasse la Chair, et c'est toujours le Démon qu'il prend dans ses bras ! »

— « Mais quel est, dis-je, cet ennemi qu'ils combattent? »

— « C'est le génie de l'Argent, répondit la Mort ; ce génie est fanfaron, il soutient qu'à lui seul il est aussi fort qu'eux trois, et que partout où il se présente *lui*, on n'a pas besoin d'*eux*. »

— « Ah ! dis-je, le génie de l'Argent tient le bon bout du bâton ! »

Cette fable explique parfaitement notre système social : le Monde, la Chair et le Démon sont trois personnages formidables, mais le Luxe est encore

plus fort; le génie de l'Argent tient le bon bout du bâton.

Le mot de Société est une expression essentiellement aristocratique, et c'est dans ce qu'elle a de plus aristocratique que nous allons d'abord l'examiner. Commençons par la Mode.

Les classes moyennes s'intéressent à des matières graves; la réunion de leurs sentiments forme ce que l'on appelle l'Opinion. Les grands ne s'occupent que de frivolités; l'ensemble de *leurs* sentiments devient la Mode. La première est le représentant moral de l'esprit populaire; la seconde, de l'esprit aristocratique.

Mais la frivolité même d'un peuple prend la teinte de la constitution politique, et la Mode est un reflet du caractère national lui-même. En France, la Mode était galante sous Louis XIV, sévère sous le triumvirat de la révolution; à Venise, elle était mercantile; en Prusse, elle est militaire; en Angleterre, elle porte deux empreintes différentes : d'un côté le respect pour la richesse, et sur le revers le mépris! L'homme titré doit tantôt son origine aux hommes à argent, le fondateur de sa famille ayant été ou un négociant enrichi ou un avocat célèbre, et tantôt il a maintenu la splendeur de son rang en s'alliant avec eux. D'après cela, il est d'un côté poussé à respecter les gens riches et à chercher des liaisons avec eux, tandis que d'un autre côté l'orgueil inspiré par son titre lui inspire, ou plutôt à sa femme, le désir de conserver un certain cercle de connaissances dans lequel ne puisse péné-

trer la classe d'hommes auxquels il doit ou son originie ou ses revenus. Nous permettons à l'opulence le pouvoir, mais nous lui refusons la mode; la roue a tourné, et après une génération le riche *roturier* est devenu l'exclusif titré. Cette circonstance maintient en même temps un esprit de rivalité ridicule parmi les riches de basse extraction, et d'arrogance inconséquente parmi les grands héréditaires. La famille du négociant donne des fêtes superbes, afin de prouver qu'elle est digne d'aller de pair avec celle du lord; le lord ne veut pas être surpassé par le banquier, et c'est ainsi que l'ostentation devient à l'ordre du jour. Nous ne nous efforçons pas, comme on devrait le faire à la cour, de bannir l'ennui de la société; au contraire, nous voulons rendre l'ennui magnifique, et le génie de cette misérable émulation s'étendant d'une classe à l'autre, tout le monde s'appauvrit de peur d'être cru pauvre.

Lucien Buonaparte, se trouvant en Angleterre il y a quelques années, avait formé le chimérique projet de vivre avec économie. Quelle erreur fut la sienne! le frère de Napoléon, qui, soit comme ambassadeur en Espagne, soit comme ministre en France, ou comme prince en Italie, n'avait jamais vécu avec plus d'apparat que celui qu'exige une certaine élégance, arrivé en Angleterre, se vit pour la première fois obligé de montrer de l'ostentation. « Il n'était pas *respectable* pour un homme de son rang de vivre avec tant de simplicité. » Ce qu'il y a de singulier, c'est que le premier coup porté au système du faste le fut par un despote : l'empereur de Russie parcourait Lon-

dres dans un fiacre, et il apprit de cette manière aux *grands seigneurs* anglais que la simplicité peut aussi avoir sa dignité.

La Mode, en Angleterre, est donc un composé de qualités opposées; elle respecte les riches et affecte de les dédaigner; aujourd'hui nous nous étonnons de sa servilité et demain de son arrogance.

Un trait notoirement caractéristique de la société anglaise est la manière générale dont nos jeunes personnes sont exposées en vente. Nous sommes la seule nation européenne où cela se rencontre, et nous ne pouvons rivaliser à cet égard qu'avec les marchands d'esclaves de l'Orient. Nous sommes une nation essentiellement mariante; les agréables romans de mistress Gore donnent une idée juste et nullement exagérée des intrigues, des manœuvres, des mines et des contremines que font agir sans cesse nos mères. Nous nous vantons que chez nous les jeunes gens n'étant point engagés l'un à l'autre par leurs parents, il y a plus de mariages d'inclination que dans les pays étrangers. Cela est très-possible, mais il n'en est pas moins vrai que dans la bonne société l'inclination est singulièrement *prudente*, et que le cœur éprouve rarement un violent amour là où il n'y a pas un bon douaire à espérer; le *cœur* et l'*argent* ont l'un pour l'autre un attrait irrésistible. Nos jeunes gens ayant plus de passion que de sensibilité, forment de ces genres de liaisons qui tiennent lieu d'amour. Ils peuvent dire comme Quin à la belle gantière : « Madame, je ne fais jamais l'amour; je l'achète toujours tout fait. » Il est impossible d'en-

trer dans une salle de bal sans y respirer un air de diplomatie. Combien n'y a-t-il pas de ces aimables *chaperons* qui feraient honte même à la prudence d'un Talleyrand ! que de visages ouverts et de cœurs fermés ! que de ruses et d'embûches sous chaque mot ! Si nous regardons en arrière vers l'époque de notre histoire où, comme cela se pratique encore aujourd'hui en France, les parents mariaient leurs enfants, et, au lieu de les mettre à l'encan, signaient en particulier un contrat d'échange, nous sommes étonnés de voir que les mariages n'étaient pas moins heureux alors ni les femmes moins sages qu'à présent. La coutume dont nous nous plaignons produit plus d'un résultat auquel on n'a pas fait suffisamment d'attention. En premier lieu elle encourage le défaut de sincérité parmi toutes les femmes, tant mères que filles, et nourrit parmi elles un esprit de ruse et d'hypocrisie perpétuelle ; elle rabaisse la haute opinion que l'homme est porté à entretenir des femmes, et refroidit par d'éternels soupçons la tendance naturelle de la jeunesse vers un amour pur et honorable. En second lieu elle contribue à rendre le ton de la société sec, triste et peu spirituel. Ce ne sont pas les talents, ce n'est pas la vertu, ce ne sont pas même les grâces et l'attrait des manières que recherchent les belles dispensatrices des réputations sociales ; non, c'est le titre et l'état des revenus. Vous ne prodiguez pas vos invitations au membre le plus aimable d'une famille, mais au plus riche. Le fils aîné est toujours celui auquel vous vous attachez le plus. Je dirai même que, plus un homme est aimable, s'il

est pauvre et célibataire, plus on le trouve dangereux. Vous l'accepterez comme une simple connaissance, mais vous l'excluerez avec un soin jaloux de toute intimité. Par ce moyen la société est remplie de sots et encombrée d'hommes sans sincérité. Les femmes qui donnent le ton à la société le reçoivent à leur tour des hommes qu'elles préfèrent. Le jeune homme riche doit être flatté pour être gagné ; afin de le flatter, il faut avoir l'air de partager ses goûts ; vous lui parlez donc de bals et de courses de chevaux ; vous craignez de l'effrayer en paraissant avoir plus d'esprit que lui ; vous tremblez qu'il ne vous prenne pour un *bas bleu ;* vous vous fiez à la beauté et à une folie gracieuse pour l'attirer ; et vous montez votre esprit sur le ton d'une agréable sottise afin qu'il soit en harmonie avec le sien.

L'ambition des femmes, absorbée par ces mesquines intrigues, et rabaissée jusqu'à ce ridicule niveau, s'accorde peu avec les grands objets que se propose un esprit mâle et noble. Elles ont en général une conception très-fausse de la vertu civique ; elles affectent de ne rien entendre à la politique, et mesurent le génie d'un homme d'après ses succès dans le monde. Chez les femmes des siècles passés, un patriote était un objet d'admiration ; chez celles du nôtre, il est un objet d'horreur. Si vous parlez contre les pensions, elles refusent presque de vous voir ; si vous obtenez une place, vous êtes un homme digne de considération. Aussi est-il rare que nos femmes donnent des éloges à l'ambition de la vie publique, mais elles sont inimitables dans les consolations qu'elles apportent à ses revers.

M. Thurston est un homme qui a du talent et de l'ambition. Il est entré au parlement il y a quelques années, par le moyen d'un patron et d'un bourg fermé. Il est ce que l'on appelle un aventurier politique. Il a su faire assez bien son chemin, et a trouvé moyen de pourvoir, si ce n'est ses amis, au moins sa famille. Il professait des opinions libérales, et n'y manquait peut-être pas absolument de sincérité. Il avait toute sa vie été d'avis d'une espèce de réforme parlementaire. Le Bill arriva... il fut surpris, mais ne laissa pas d'avoir quelque envie de voter en sa faveur. Mistress Thurston en eut une peur effroyable; elle supplia, caressa, rappela à son époux que la réforme du parlement serait la destruction du patronage du gouvernement... Sans vouloir parler de ses autres enfants, n'avait-elle pas un petit garçon de deux ans? que deviendrait *celui-là?* Il était inutile de rien espérer des whigs; ils n'en avaient que trop de leurs propres amis, pour qu'ils pussent songer à ceux des autres; d'ailleurs ce bill ne pouvait jamais être adopté. Les tories reviendraient infailliblement, et alors que lui rapporterait son vote? Tels étaient les raisonnements de mistress Thurston, et il faut convenir que c'étaient ceux d'une femme fort sensée, mais qui ne connaissait d'autres arguments que ceux qui s'adressaient à l'intérêt personnel. Pas un mot de ce qui serait utile à la nation; tout pour l'utilité de la famille. M. Thurston hésita, se laissa séduire, vota contre la réforme, et sortit du parlement pour n'y plus rentrer de la vie. Ce qu'il y a de plus malheureux pour lui, c'est que son père, négociant, d'une

fortune médiocre, a fait faillite presque immédiatement après ce vote malencontreux. Thurston, avec une nombreuse famille, est réduit à la plus grande gêne. Il s'est retiré à la campagne, et n'a, comme de raison, rien à espérer du gouvernement. La vie publique est à jamais fermée pour lui, dans la force de son âge et au moment où il commençait à s'élever. Tout cela aurait pu être supporté avec assez de fermeté par un homme qui aurait agi d'après sa conscience, mais le malheur veut que Thurston ait été poussé à voter contre la sienne.

Maintenant il faut pourtant que nous examinions ce tableau sous un autre point de vue; si mistress Thurston a été la cause du désastre, elle en est devenue la consolatrice. Dans la prospérité elle était vaine, prodigue, et d'une humeur un peu violente; mais dans l'adversité elle se montre un modèle de prudence, et d'une douceur affectueuse. Allez à la campagne, et contemplez le contraste entre sa conduite actuelle et celle d'autrefois : elle n'est plus la même femme. Ce changement en elle est fort beau, et tout à fait anglais. Mais a-t-elle été capable de consoler véritablement Thurston? Non; c'est un homme perdu : son courage est anéanti; il est devenu humoriste. Si vous lui parlez politique vous courez risque de vous faire une affaire. Mistress Thurston est pourtant bien loin de croire qu'elle ait eu tort. Elle est seulement convaincue que ses calculs ont *mal tourné*.

Un gentilhomme bien né, et qui promettait beaucoup en politique, avait voté dans plusieurs occa-

sions avec les radicaux. Un homme d'autorité, l'un des anciens, et qui avait été ministre dans son temps, parlant à la tante de cette personne, femme de beaucoup d'esprit, et qui jouissait d'un grand crédit dans la société, exprima ses regrets des mauvaises liaisons qu'avait formées M.***. Celle-ci répéta ce qu'on lui avait dit à son neveu.

« Et qu'avez-vous répondu, Madame? » demanda-t-il.

— « Oh! je vous ai justifié de la manière la plus adroite, reprit la tante. Laissez faire à mon neveu, ai-je dit : personne ne sait mieux que lui diriger son jeu. Vous pouvez être sûr que ses votes contre le bill de coërcition irlandaise, etc., ne lui seront pas reprochés quelque jour. Non, non, ce n'est pas un homme léger, imprévoyant, que l'on puisse séduire par des discours. Il n'y a pas de doute qu'il n'ait calculé ce qui lui sera le plus avantageux en définitive. »

— « Juste ciel! s'écria le membre du parlement, c'est *vous, vous* qui avez pu dire cela! vous avez donné à entendre que j'étais mu par un intérêt personnel! Pourquoi n'avoir pas dit franchement ce qui était vrai, c'est-à-dire que j'avais voté d'après ma conscience? »

La dame regarda son neveu avec un mélange d'étonnement et de mépris.

— « Parce que... parce que... » répondit-elle en hésitant, « *je ne croyais réellement pas que vous pussiez être assez sot pour cela.* »

Il faut pourtant avouer que cette innocente igno-

rance des vertus publiques ne se trouve que parmi les femmes de la capitale qui sont en contact avec l'aristocratie. Dans les villes de province et dans les classes moins élevées, c'est tout le contraire. Tous ceux qui ont eu l'occasion de passer par une élection populaire, savent que la probité des femmes est souvent la sauvegarde de celle des hommes. *Là*, le conseil conjugal s'exprime toujours en ces termes : « Ne manque jamais à ta parole, John. » — « Sois fidèle à ton drapeau. » — « Tout l'or du monde ne devrait pas te faire changer d'uniforme. » Combien n'avons-nous pas connu de pauvres gens qui se seraient laissés corrompre sans leurs femmes ! Il n'y a donc rien dans les femmes anglaises qui doive les empêcher de comprendre ce qu'a de noble la probité politique. Ce ne sont que les grandes dames et ceux qui les imitent, qui regardent l'intérêt personnel comme le seul mobile de la conduite publique. Pourquoi cela? C'est que toutes les femmes sont fières, et que le *rang* est un aiguillon pour leur fierté. L'homme puissant fait la girouette, et n'en est que plus puissant après ; le pauvre électeur qui change de bord, perd à jamais sa position. Les hautes classes ne croient pas qu'il y ait une opinion publique parmi les pauvres. Dans beaucoup de bourgs, un homme ne se déshonore point en se laissant corrompre ; mais si, après avoir reçu le prix de sa honte, il manque à sa parole, ses amis l'abandonnent pour jamais.

Une très-jolie personne avait refusé plusieurs bons partis par amour pour un jeune homme, électeur dans un bourg par droit de domicile. Son amant

ayant un jour en sa présence promis de voter d'une façon, et ayant voté d'une autre, elle refusa de l'épouser. Cela aurait-il pu arriver dans les hautes classes? Imaginez, mon cher ***, comme les grands riraient! Quel sujet de gaieté ce serait dans les clubs, si une jeune personne, sur le point de se marier, disait un beau jour à son futur : « Monsieur, je vous demande pardon, mais il faut que nous rompions ensemble; le vote que vous avez donné hier au soir à la Chambre des Communes était directement contraire aux engagements que vous avez pris envers vos commettants. »

Un fait digne de remarque, c'est que, tout peuple grave et réfléchi que nous sommes, le ridicule est plus dangereux et plus puissant dans ses effets chez nous que chez nos voisins plus légers, les Français. À aucune époque, il n'a été chez eux de bon ton de se moquer d'une conduite dirigée par des motifs nobles et élevés; ils conçoivent la grandeur à la première vue; ils en portent le sentiment jusqu'à l'excès, et ils n'admirent le naturel que quand il se présente avec un effet théâtral. Les aimables demi-vertus de Paris furent enchantées du culte que Rousseau offrit à la vertu; et, à une époque plus reculée, un Dangeau lui-même vénéra Fénélon. Combien aujourd'hui le noble enthousiasme d'un Chateaubriand paraîtrait ridicule en Angleterre! son ardeur, son esprit chevaleresque, son don-quichotisme, si vous voulez, l'exposeraient aux railleries de la nation tout entière; en France, il ne doit son pouvoir qu'à ces mêmes qualités. A Paris, le ridicule s'attache aux manières;

à Londres, aux émotions ; il est moins excité chez nous par un ton grossier, un maintien gauche, une mise mal assortie, que par quelque enthousiasme de l'esprit. Bentham fut en butte aux sarcasmes parce qu'il était philanthrope, et Byron perdit tout son crédit auprès de nos belles dames, quand il se décida à partir pour la Grèce. Les grandes âmes ne deviennent jamais les objets des railleries des personnes d'un sentiment moral délicat. François I[er] défendit à ses courtisans de se moquer de l'Arioste, et Louis XIV déclara certain général incapable d'occuper une grande place, parce qu'il avait eu la petitesse de rire de Racine.

Le ridicule est toujours plus dangereux chez un peuple sérieux que chez un peuple frivole. Les personnes graves rougissent plus facilement de leurs émotions, et c'est pour cela qu'elles cachent les sentiments que des âmes plus légères ne craignent pas de montrer. Il n'y a pas de jour où nous ne reconnaissions la vérité de ce fait dans la vie ordinaire. Un auteur satirique fit renoncer les Espagnols à la chevalerie errante en s'en moquant ; on n'a jamais, par le ridicule, fait renoncer les Français à rien, si ce n'est peut-être à une perruque ou à un chapeau.

L'influence des *coteries* est encore un des traits caractéristiques de la société anglaise. Une ou deux douzaines de petites personnes sont parvenues, je ne sais comment, à une certaine prééminence, sous un certain rapport. Dès lors elles prétendent avoir le droit d'être les dispensatrices de toute réputation. On a vu, il y a quelques années, une coterie d'au-

teurs dans Albemarle Street; c'était un cercle d'hommes qui prétendaient peser à chacun la quantité de réputation qui lui revenait; ils se louaient réciproquement; ils formaient la classe littéraire par excellence, et préféraient Stewart Rose à Wordsworth; que la paix soit avec eux! Ils n'existent plus, et la renommée des auteurs ne dépend plus des décrets de Samuel Rogers (1).

La coterie des belles dames et la coterie des dandies existent pourtant toujours, et ce sont elles qui distribuent les réputations de société. Nous pouvons dire d'elles ce que l'Irlandais disait des voleurs : « Ils sont singulièrement généreux de ce qui ne leur appartient pas. » Du reste, comme elles n'ont rien

(1) Cette coterie, tant qu'elle a duré, a créé une foule de petites réputations sur lesquelles les possesseurs ont vécu depuis très-confortablement. C'était un véritable agiotage littéraire; ils ont créé des sinécures, qui sont devenues une sorte de propriété dont il paraîtrait aujourd'hui injuste de dépouiller les possesseurs, tout indignes qu'ils en sont. Mais toutes les fois que nous rencontrons quelques-uns des titulaires de ces « pensions si peu méritées, » tels que ****, ou ****, nous ne pouvons nous empêcher de penser avec Gibbon combien il arrive souvent que c'est le hasard qui fait les réputations. C'est ainsi, par exemple, que le saint tutélaire de l'Angleterre, le modèle sans doute de ces messieurs, a reçu le surnom du *noble* saint George, quoique ce fût en réalité l'indigne George de Cappadoce. O littérature! combien de George de Cappadoce n'avez-vous pas convertis en saints George d'Angleterre!

qui les recommande elles-mêmes, nous pouvons juger par-là du genre de mérite qu'elles exigent dans les autres.

Il peut paraître étrange, jusqu'à ce qu'on en ait examiné la cause, que la société, dans les provinces, soit souvent plus polie, plus spirituelle, offre plus d'urbanité que celle de la capitale. Quand quelque grand propriétaire remplit son château d'un nombreux cercle d'amis, vous vous trouvez peut-être dans la société la plus agréable et la plus charmante que l'Angleterre puisse offrir. Vous vous rappelez sans doute, mon cher ***, sir Frédéric Longueville et sa famille; vous savez comme ils nous déplaisaient; ils avaient toujours peur de n'être pas assez bien mis. Sir Frédéric vous demandait d'un air pompeux s'il y avait longtemps que vous n'aviez vu votre oncle, le comte de ***; milady, son épouse, faisait tous ses efforts pour paraître affable, mais bien décidée pourtant à ne point manquer à sa dignité; les jeunes personnes allaient à *tous* les bals, mais ne manquaient pas, pour première observation, de vous demander pourquoi elles ne vous avaient pas vu mercredi passé à Almacks. Elles rougissaient d'avoir été rencontrées dans une réunion du second ordre, et vous disaient à l'oreille, pour s'excuser: « Ce sont des amis de province de papa. » En un mot, vous ne pouvez pas avoir oublié que tout le monde regardait les Longueville comme des gens importants, suffisants, en sous-ordre et misérablement élevés. Ils sont en effet tout cela à Londres. Mais, le croiriez-vous? ils sont tout le contraire

quand vous allez les voir dans le comté de Sussex. Là, sir Frédéric n'est plus glorieux; il est franc et plein de gaieté; il fait avec vous le tour de sa ferme; il adresse la parole à tous les pauvres gens qu'il rencontre, il oublie que vous avez un oncle qui est comte, et se montre le vrai modèle d'un gentilhomme de campagne, plein d'hospitalité, d'aisance, de dignité et de naturel. Quant à lady Longueville, vous vous figurez avoir été liée avec elle depuis votre enfance, tant ses manières sont amicales et cordiales; tandis que les demoiselles, à votre grand étonnement, vous paraissent instruites, pleines de talents, affectueuses, simples, et avec une petite tournure romanesque qui les rend charmantes. Sur ma parole, je n'exagère point. Quelle peut être la cause de ce changement? Il n'y en a qu'une seule. A Londres, ils n'ont point de position fixe; ici, leur position est faite. Là, ils s'efforcent d'être ce qu'ils ne sont pas; ici, ils se contentent d'être ce qu'ils sont.

Ah! qu'elle est digne d'envie la situation d'un riche gentilhomme de province dans ce beau jardin de l'Angleterre! Il peut à son gré réunir tous les contrastes les plus agréables : l'indolence et l'occupation, l'exercice favorable à la santé et les études littéraires. A Londres et dans la vie publique, nous pouvons perfectionner le monde, rendre des services à l'espèce humaine, mais nous ne voyons jamais les effets que nous avons produits; on ne nous en témoigne aucune reconnaissance. D'autres que nous se présentent et viennent prendre le salaire qui nous

était dû ; mais à la campagne, avec le même talent et la même industrie qui étaient perdus à Londres, vous ne pouvez sortir de chez vous sans voir autour de vous les fruits de vos travaux. La nature vous sourit et vous remercie. Ces arbres, c'est vous qui les avez plantés ; ces champs de blé étaient une bruyère, ce sont vos capitaux qui leur ont donné l'existence : ils nourrissent mille individus, où dix ans auparavant six vaches maigres trouvaient à peine une insuffisante pâture. Mais c'est surtout quand vous traversez votre village que vous sentez la satisfaction se glisser inaperçue dans votre cœur. Avec la moitié de la peine que vous coûtait à Londres l'examen et l'administration des lois sur les pauvres, vous avez mis l'industrie à la place de l'oisiveté, et l'aisance à la place de la misère (1). Vous, simple individu, vous avez plus fait pour vos semblables que toute la législature n'a pu faire dans des siècles. C'est là la véritable puis-

(1) *Voyez* à ce sujet les dépositions faites en dernier à l'occasion des lois sur les pauvres. Même sous le misérable système qui nous régit aujourd'hui, il a suffi d'une direction vigoureuse et sage pour éteindre en divers lieux la mendicité. A Stamford Rivers, comté d'Essex, un seul fermier, nommé Andrews, résolut, de concert avec le reste des paroissiens, de parvenir à ce but. En 1825, il dépensa pour les pauvres la somme de 834 l. st., tandis que par suite de son énergie et de sa bonne administration cette somme se trouva, en 1828, réduite à 196 l. st. « Tous les hommes en état de travailler trouvèrent de l'ouvrage ; leurs mœurs s'améliorèrent et leur prospérité fit d'immenses progrès pendant ces quatre années. Il n'y eut pas un seul

sance ; elle rapproche l'homme de Dieu. Mais le gentilhomme de province refuse souvent de reconnaître cette puissance. Il met beaucoup plus de prix à l'exécution des lois sur la chasse.

Les clubs forment un trait principal dans le système social des classes élevées de la capitale. Autrefois on n'y voyait que des joueurs, des politiques ou des bons vivants ; maintenant ils ont pris un caractère plus intellectuel ; chaque profession a son club particulier, depuis le soldat jusqu'au savant. L'effet produit par ce grand nombre de clubs a été on ne peut pas plus salutaire ; il a déjà commencé à détruire le goût naturel des Anglais pour la solitude, et il facilite nos relations avec les étrangers, qui y sont d'ordinaire admis en qualité de membres honoraires. Ainsi les préventions s'effacent, et par des moyens simples et peu coûteux, les hommes que les devoirs de leur profession absorbaient tout entiers, acquièrent, sans s'en douter, les connaissances des cosmopolites. Dans ces réunions, les affaires publiques forment le sujet de conversation le plus ordinaire et le plus naturel, et rien ne facilite autant les progrès des principes politiques que la discussion de ces affaires. On a dit que les clubs rendent les hommes moins attachés à leurs foyers domestiques. Cela n'est pas exact : ils les rendent seulement moins farouches ; ils leur offrent un amusement intellectuel et peu coû-

vol ni autre crime de commis. » Oh ! si le gentilhomme de province voulait une fois se persuader de ce qu'il serait en état de faire !

teux, et détendent l'esprit tout en le cultivant, surtout depuis que l'usage de jouer et de s'enivrer est banni de la plupart des clubs modernes. Mais ce sont là les moindres de leurs avantages; ils contiennent encore le germe d'une amélioration immense dans la situation des classes inférieures. Je parierais que, tôt ou tard, ces classes adopteront des institutions si particulièrement favorables aux pauvres. Par ce genre de coopération, l'homme qui n'a que 200 livres à dépenser par an, peut jouir des agréments que procure une fortune de 5,000, c'est-à-dire des appartements spacieux, une bonne table (1), de la lumière, du feu, des livres et une société agréable et instruite. En adoptant le même principe sur une échelle plus modeste, les marchands en boutique, l'artisan, l'homme de 50 l. st. de rente, obtiendraient les agréments d'une fortune de 500. Si cette expérience se faisait dans une ville de province, le succès en serait certain, et au nombre des avantages qu'il procurerait, serait celui de prévenir les mariages prématurés et imprudents, et d'augmenter ce sentiment de dignité morale que produit toujours la jouissance d'un certain degré de luxe.

Il est probable que le succès de cette expérience donnerait lieu à des résultats encore plus moraux et

(1) A l'*Athenæum*, par exemple, le même dîner qui dans un hôtel vous reviendrait à 7 ou 8 schellings, n'en coûte que 3. On a pour cela un rôti, des légumes, du pain, du beurre, du fromage, etc., et une demi-bouteille de vin. Il y a des clubs où le prix est encore plus bas.



plus vastes. Un certain M. Morgan a adressé une lettre à l'évêque de Londres, dans laquelle il propose d'appliquer le système des clubs, non-seulement à des individus isolés, mais encore à des familles. D'après son plan, l'éducation des enfants et les soins à rendre aux malades y seraient compris. Dirigés par des commissaires, on serait assuré que les fonds seraient convenablement employés. Pour les savants, les hommes de lettres, les artistes et les rentiers peu riches, ce système offrirait les plus grands avantages. Mais le moment de l'adopter n'est pas encore arrivé; deux grands obstacles moraux s'y opposent chez nous : l'orgueil aristocratique, qui nous pousse à vouloir paraître non pas *aussi riche*, mais *plus riche* que nos voisins, et cet amour de la propriété qui nous fait tant désirer d'avoir *une maison à nous*. Si jamais ces sentiments s'affaiblissent parmi nous, je ne doute pas que l'institution des clubs ne produise une vaste révolution sociale. Mais c'est plutôt en France qu'en Angleterre que l'on pourrait faire le premier essai du système de M. Morgan.

CHAPITRE II.

LA CONVERSATION ET LES HOMMES DE LETTRES.

Défaut d'élégance dans la conversation. — Chez nous la cour ne cultive pas les grâces du langage. — Exemples de dialogues. — Hommes de lettres ; ils n'ont pas de position fixe en Angleterre. — Ils ne se mêlent pas assez à la société pour influer sur le ton qui y règne. — Effet des séances de nuit au Parlement ; elles diminuent l'attrait intellectuel de la société. — Les hommes de lettres se partagent en trois classes. — Caractères de MM. Nettleton, Nokes et Lofty.

Parmi les traits caractéristiques de la société anglaise, il y en a un, mon cher ***, qui a certainement dû vous paraître digne de remarque ; je veux dire le singulier bonheur d'expression qui distingue le ton de la conversation du grand monde. Dans la plupart des autres pays, les personnes d'un rang élevé, si elles n'expriment pas leurs idées avec toute l'exactitude et la précision d'un traité de logique, maintiennent au moins, avec un certain degré d'attention, une élégance claire et facile dans leur conversation. En France, il est absolument indispensable pour un homme comme il faut de bien parler sa langue. La société conserve l'heureuse diction et la phrase gra-

cieuse auxquelles la littérature a attaché sa sanction. La cour peut être regardée comme la maîtresse de cérémonies des muses. Mais en Angleterre, même dans les meilleures sociétés et les plus difficiles, on ne songe pas à cultiver la pureté ou l'éclat de la conversation, que l'on ne regarde pas par conséquent comme une marque de bon ton, comme un attribut d'un rang distingué; on y rejette, à la vérité, certains accents grossiers, certaines tournures provinciales, certaines violations par trop flagrantes des règles de la grammaire. Il y a même parfois certains mots sur lesquels la mode varie son caprice. Ainsi James sera *Dgémes* aujourd'hui, et *Dgimes* demain; Rome, au lieu d'être prononcé *Rôme*, s'adoucira pour devenir *Roume* et le mot de *cucumber* (concombre) verra fixer irrévocablement sa prononciation par la décision prosodique de mylord Hertford. Mais ce sont là des bagatelles : la douceur régulière et polie de la conversation, la précision dépouillée du pédantisme de l'expression, le choix heureux et sans préméditation, parce qu'il est habituel, des phrases les plus gracieuses et des idiomes les plus distingués que le langage présente; tout ce qui, en un mot, fait l'objet des soins particuliers d'une cour lettrée, est absolument négligé dans les cercles de l'aristocratie anglaise. Et les hommes de lettres menant chez nous une vie isolée, il n'y a point d'autre cercle qui répare l'inattention de celle-là. De là vient que notre conversation nationale forme la plupart du temps une série d'abréviations les plus extraordinaires et les plus baroques; c'est une espèce de sténographie.

L'hésitation, l'ânonnement et le ton traînard sont les trois grâces de notre conversation.

Supposez que nous dînions. Un des convives, un homme au fait de ce qui se passe dans la ville, nous apprend un accident arrivé à l'un de ses amis. « Non... je vous assure... en vérité... hem, hem... que... hem... c'était le plus affreux accident imaginable... Le pauvre Chester traversait le parc à cheval... hem... vous connaissez son... hem... (pas de substantif, un mouvement de la main en place) gris... magnifique bête!... hem... Eh bien, Monsieur, par Jupiter... hem... le... hem... (toujours pas de substantif et le même mouvement de la main pour le remplacer)... prit le mors aux dents, et... hem, hem... » Ici le conteur lève le menton et les yeux, et se laisse retomber en entier sur sa chaise; puis, après une pause, il ajoute : « Eh bien, on le porta dans la... boutique... là... vous savez... dont la devanture est en bois d'acajou... tout près du parc... hem... et le... hem... homme là-bas... lui remit... comment l'appelez-vous... l'épaule; *mais* il était terrriblement... terrrriblement. » C'est ainsi que finit l'histoire, si ce n'est que l'historien secoue la tête.

Un autre convive reprend le fil du merveilleux récit, qu'il continue logiquement ainsi :

« Ah! c'est affreux, affreux!... *mais* le pauvre Chester était un très-aimable... hem! »

Et à son tour il se tait.

— « Oh! un garçon diantrement distingué... Absolument affreux!... tout à fait... Avez-vous été dans le... hem... aujourd'hui? »

— « Non vraiment ; le temps était si *in*... Voulez-vous me permettre de boire à votre santé ? »

Quant aux dames, elles ont d'ordinaire quelques phrases qu'elles affectionnent particulièrement, et qui, selon l'usage de la sténographie, expriment le plus de choses possible dans un seul mot.

« Que pensez-vous du dernier roman de lady *** ? »

— « On dit qu'il manque de naturel ; les caractères sont en effet un peu exagérés ; et puis le style est si... si... je ne saurais dire... vous m'entendez... mais à tout prendre, c'est un *cher* livre ! ... Connaissez-vous lady *** ? »

— « Oh certainement ! *délicieuse* créature. »

— « Une *délicieuse* personne, en vérité. »

— « Oh ! le *cher* petit cheval que celui de lady *** ! »

— « Il est très-vicieux. »

— « Vraiment ?... *Délicieuse* petite bête ! »

— « Ah ! il ne faut pas dire du mal de la pauvre mistress *** ; à la vérité elle est très-méchante, et l'on dit qu'elle est *si* avare... mais pourtant c'est une si *chère*... »

Délicieux et *cher* sont les deux mots indispensables et en même temps les deux plus grands éloges dont une femme puisse se servir.

Mais peut-être le génie de notre conversation brille-t-il davantage quand il s'agit de définitions ; voyons.

— « Avez-vous été à la Chambre, hier au soir ? »

— « Oui, hem !... sir Robert Peel a prononcé un discours magnifique. »

— « Ah ! et comment s'y est-il pris pour justifier son vote ? je n'ai pas vu les journaux. »

— « Oh ! je puis vous le dire précisément... Hem... il dit, voyez-vous, qu'il n'aimait pas les ministres, et ainsi de suite... vous comprenez... Mais que... hem... dans les temps où nous vivons, et ainsi de suite... et avec ces flots de sang... oh ! c'est *là* qu'il a été fort beau !... Il faut que vous le lisiez... Eh bien, monsieur ! et puis il a encore très-bien parlé contre O'Connel, parfaitement... et toute cette agitation *qui se fait*... et des assassinats ; et ainsi de suite... et puis, monsieur, il a raconté une histoire étonnante d'un homme et de sa femme qui avaient été assassinés, et d'un enfant mis dans la cheminée... Vous voyez... J'oublie pour le moment ; mais c'était excellent... Et puis il a terminé avec... un... avec un... à sa manière accoutumée, en un mot. Oh ! il s'est parfaitement justifié... vous comprenez... En un mot, vous voyez qu'il ne pouvait pas faire autrement. »

Quoiqu'aux yeux de bien des personnes ceci puisse paraître chargé, je n'ai pas besoin de vous assurer que le portrait est tracé d'après nature. La personne qui faisait cette explication passe pour un homme de beaucoup d'esprit, et celle qui l'écoutait ne trouvait rien de vague dans son récit.

Ce sont d'ordinaire les femmes qui fixent le ton de la conversation, après avoir d'abord pris des hommes celui de l'esprit. Chez nous les femmes ne se mêlent qu'à la partie oisive de la société : aux dandies, aux parasites, et elles craignent de passer pour

savantes, parce qu'alors ces messieurs auraient peur d'elles. L'idée de littérature et de science se rattache dans leur esprit à celle de personnes bizarres qui n'ont rien de commun avec la société. On voit rarement chez elles des sénateurs et des hommes de génie. C'est leur insupportable oncle qui fait ces longs discours sur l'impôt de la drêche. Les meilleurs partis sont les jeunes gens qui fréquentent les salons de Melton et de Crockford, et, comme je l'ai dit plus haut, il faut absolument qu'elles s'arrangent pour plaire aux meilleurs partis; elles empruntent donc le ton qui doit le mieux réussir auprès d'eux; les mères à cause de leur filles, et les filles à cause d'elles-mêmes. Notre aristocratie ne conserve pas même l'élégance du *bon ton*, et, avec toute l'affectation de la cour, n'a aucune de ses grâces. La France doit l'élégance et la légèreté héréditaire qui règnent dans les conversations des classes élevées, moins aux courtisans eux-mêmes qu'aux personnes dont les courtisans ont de tout temps recherché la société. Les hommes de lettres et les hommes de génie ont toujours à Paris été attirés dans les premiers cercles, et ont conservé la dignité de leur propre caractère en contribuant aux plaisirs des grands. Mais à Londres les hommes distingués par leur esprit sont rarement vus dans la société qui passe pour être la meilleure. Le petit nombre d'entre eux qui fréquentent cette triste région sont les beaux-esprits, maintenant dispersés, d'une ancienne coterie, qui ont survécu même à la faculté de projeter des ouvrages agréables. Ils n'appartiennent pas à notre siècle; ils sont du temps où les hôtels de

Devonshire et de Melbourne se trouvaient, par une réunion de circonstances extraordinaires, être fréquentés en même temps par le génie et la grandeur. Cette mode a été courte et passagère ; elle a disparu avec les personnes brillantes qui, en cherchant à amuser le grand monde, ne firent qu'en interrompre momentanément la tristesse. Le feu d'artifice est tiré, et l'obscurité n'en est à présent que plus profonde.

L'usage moderne du Parlement de tenir ses séances la nuit, a beaucoup contribué à diminuer le caractère intellectuel de la société générale. La Chambre des Communes attire, comme de raison, dans son sein plusieurs des hommes les plus habiles et les plus instruits de l'Angleterre. La même cause influe aussi sur les gens de lettres, que les hommes d'État aiment d'ordinaire à rassembler autour d'eux. L'absence des uns devient la cause de l'absence des autres ; nos salons sont abandonnés exclusivement aux ignorants et aux oisifs, et vous y cherchez vainement cette réunion de beaux-esprits et de sénateurs qui distinguait le règne de la reine Anne, et qui donne encore aujourd'hui un charme si relevé aux assemblées de Paris.

Le respect que nous accordons à la richesse absorbe celui qui nous devons rendre au génie. Les hommes de lettres ne jouissent chez nous d'aucune position fixe en leur qualité d'hommes de lettres ; ils n'ont aucune part à la grande loterie des honneurs. Nous pouvons bien dire avec certains économistes : « Les individus que nous payons le plus chèrement, sont : 1° ceux qui nous tuent : les généraux ; 2° ceux qui

nous trompent : les politiques et les charlatans ; 3° ceux qui nous amusent : les chanteurs et les musiciens. Ceux qui nous instruisent ne paraissent que sur le dernier rang. » Helvétius dit une vérité importante, en observant que le degré de vertu civique qui existe dans un État est toujours proportionné au soin que l'on met à distribuer avec intelligence les récompenses publiques. « Je ne suis *rien* ici, disait un des savants les plus distingués que l'Angleterre ait vu naître ; je suis obligé de sortir de mon pays pour conserver ma propre estime. »

Les écrivains anglais n'occupant, comme nous venons de le dire, aucune position fixe dans la société, mais étant néanmoins, par leur nature, avides de renommée, tombent d'ordinaire dans une des trois classes suivantes : la première, qui recherche la mode, à laquelle elle ne peut commander, est fière de connaître les grands ; la seconde, susceptible et méfiante, trouve qu'elle n'est jamais estimée ce qu'elle vaut, et devient péniblement vaine par timidité ; la troisième, enfin, se compose des hommes d'une nature plus élevée, qui s'éloignent dédaigneusement de la société, et ne font jamais usage de toutes leurs facultés, parce qu'ils ne veulent pas se mêler à un monde auquel ils se sentent supérieurs.

Un homme de lettres est chez nous souvent forcé d'être fier d'autre chose que de son talent ; par exemple, de sa fortune, de ses liaisons, de sa naissance, et cela pour qu'on ne le regarde pas avec mépris. Byron n'aurait jamais songé à faire placer une couronne de baron au-dessus de son lit, s'il n'avait pas

fait des vers (1), et le susceptible Walpole n'aurait pas affecté de mépriser son propre talent d'écrivain, s'il n'avait pas su que dans certains cercles on regardait comme au-dessous du rang qu'il tenait dans la société les travaux littéraires auxquels il se livrait. Tout le monde connaît l'anecdote de ce professeur de chimie qui, en faisant l'éloge de Boyle termina ainsi son panégyrique : « C'était un grand homme, un très-grand homme; il a été le *père* de la chimie et... le *frère* du comte de Cork! »

Vous riez de la simplicité du professeur; mais, après tout, il n'avait pas tort; car parmi les personnes auxquelles il s'adressait, la majorité regardait

(1) Nous mettons trop de précipitation à blâmer lord Byron de cette absurde vanité; car nous ne réfléchissons pas que son but était plutôt de donner une leçon aux personnes de sa classe que de se mettre au-dessus de celle des autres. Il se voyait obligé de lutter contre le sentiment commun, en Angleterre, qu'il n'y a que les hommes *vulgaires* qui soient auteurs. Tout le monde sait ce que vous êtes quand vous n'êtes tout simplement qu'un gentleman; mais on commence à en douter du moment où vous devenez un homme de lettres. Dans ma candidature pour Lincoln, j'avais pour rival un petit gentilhomme de campagne du second ordre. Un de ses amis vantait sa généalogie, seulement pour déprécier la mienne. On lui répondit : « Si l'ancienneté de la famille peut donner quelques droits à être législateur, sachez que celle de M. B*** est deux fois aussi ancienne que celle du colonel S***. » — « C'est impossible, répliqua l'autre, ce M. B*** *est... un auteur !* »

certainement le rang de frère du comte de Cork comme infiniment supérieur à celui de père de la chimie. Le professeur n'était que l'écho de l'estime du vulgaire.

Examinez M. Nettleton ; c'est un poëte célèbre : est-ce là tout ? Non vraiment ; il est bien plus grand que cela : *il est on ne saurait mieux reçu à Holland-house.* Il se pique d'écrire des vers fort coulants ; mais il est encore plus fier de parler avec un certain ton de bonne compagnie. C'est un bel esprit, un homme très-rare ; oui, mais il attache moins de prix à n'être qu'un bel esprit qu'à l'être *dans les meilleures maisons !* M. Nettleton est un des hommes les plus vains qu'il y ait ; mais votre admiration le flatterait très-peu s'il croyait que vous fussiez un *rien du tout ;* il est singulièrement jaloux ; mais ce serait en vain que votre nom retentirait en Europe ; il ne vous envierait pas, à moins que les *grands seigneurs* ne courussent après vous.

« M.*** a écrit un fort bel ouvrage ; l'avez-vous vu, Nettleton ? »

— « Non, *qui* est-ce qui dit que cet ouvrage est beau ? »

— « Oh ! tout le monde, j'imagine. »

— « Vous vous trompez à cet égard ; car nous avons passé hier soir tous les nouveaux ouvrages en revue chez miss Berry, et *tout le monde* a gardé le silence sur monsieur, comment l'appelez-vous ? et sur *son* livre. »

— « Je conviens que vous êtes juge compétent en ces matières ; tout ce que je sais, c'est que le

duc de Devonshire brûle d'être présenté à l'auteur.»

A ces mots, Nettleton pâlit. « *Le duc de Devonshire*, dit-il, *présenté à l'auteur!* »

M. Nokes est un homme de bien moins de poids que M. Nettleton dans la république des lettres. M. Nokes est le type des *petits* hommes de lettres. Il n'est pas précisément poëte, ni romancier, ni historien; mais tient un peu de tous les trois; en un mot, il est... *homme de lettres*. En France, sa position serait très-agréable; il fréquenterait d'autres gens de lettres, ne douterait aucunement de son mérite, et serait bien convaincu de sa propre importance. Mais que la situation de M. Nokes est différente! Il éprouve la plus singulière méfiance de lui-même; il vit dans la crainte continuelle que vous n'ayez l'intention de l'insulter. Si vous sortez de chez vous pour l'affaire la plus pressée, que votre ami soit mourant, que votre maîtresse vous attende afin de vous voir pour la dernière fois avant d'en épouser un autre, que l'heure approche où il faut que vous preniez la parole à la Chambre des Communes; si dans ce moment-là, dis-je, le hasard vous fait rencontrer M. Nokes, malheur à vous! vous passez devant lui, et vous lui dites avec un léger signe de tête : « Comment vous portez-vous, mon cher Monsieur? » Nokes ne vous pardonnera jamais : vous l'avez blessé dans son côté le plus sensible. Il se dit en lui-même : « Pourquoi cet homme m'a-t-il évité avec tant de soin? » Il pense; il réfléchit; il rumine sur l'accueil peu gracieux que vous lui avez fait. Il aurait voulu que vous vous arrêtassiez pour lui parler, pour lui demander

des nouvelles de son dernier poëme et pour exprimer le plaisir que vous auriez en apprenant que le conte qu'il a inséré dans l'*Annuaire* a eu tout le succès qu'il en espérait. Votre silence lui fait un mal affreux ; il en cherche la raison ; il regarde son chapeau, ses vêtements, se persuade qu'il le doit à la mauvaise tournure de son habit, et que vous avez rougi d'être vu avec lui dans la rue. La véritable cause est la seule qui ne lui vienne pas à la tête ; il ne songe pas que vous avez pu avoir quelque affaire pressée. Nokes ne pense pas qu'il y ait au monde d'autres affaires que celles de Nokes. Nokes est le plus malheureux des hommes ; il cherche sans cesse des cantharides pour en frotter ses plaies. Si vous le rencontrez dans une réunion littéraire, vous êtes obligé de consacrer toute la soirée à lui et à ses projets, sinon il vous regarde comme le plus insolent et le plus frivole de tous les hommes. Il oublie qu'il y a cinquante autres Nokes dans le salon. Il vous salue toujours avec une honnêteté pleine d'orgueil, comme pour dire : « Je suis un grand homme, quoique *vous* ne le pensiez pas. » Nokes est à la fois le plus modeste et le plus impudent de l'espèce humaine. Il s'imagine que vous le méprisez, et il est piqué de ce que vous ne l'adorez point. Vous êtes pressé d'une foule d'affaires importantes, vous êtes peut-être un avocat célèbre, le rédacteur d'un journal quotidien, le membre d'un parlement réformé, faisant partie de treize commissions, et pourtant Nokes, se reposant sur une simple lettre de recommandation, vous envoie en manuscrit trois pièces de théâtre, deux romans et

trente petits poëmes ; il vous prie respectueusement de vouloir les lire, les corriger, et vous occuper de lui trouver un éditeur. Deux jours après vous recevez la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Vous ayant envoyé mercredi dernier mes *modestes* essais, en vous priant, dans les termes *les plus respectueux*, de vouloir bien y jeter un coup d'œil, « j'avoue que, selon moi, la simple politesse aurait « dû vous engager à me répondre. Je n'ignore pas « que vous avez de nombreuses occupations que *vous*, « sans doute, jugez plus importantes que celle de lire « *mes* ouvrages. Il y a pourtant, Monsieur, d'autres « personnes qui attachent un grand prix à ce que « *vous* avez l'air de dédaigner. Mais il suffit... Je « vous prie de vouloir bien me renvoyer *immédiatement* par le porteur TOUS LES PAPIERS que, sur la foi « de votre *réputation* de sympathie pour les gens de « lettres, j'avais eu la folie de faire remettre chez vous. « Pour *moi*, du moins, ils ont de l'importance.

« Je suis, Monsieur,

« Votre obéissant serviteur,

« JOHN-SAMUEL NOKES. »

Ne balancez pas, croyez-moi, à lui renvoyer sur-le-champ, ses papiers. Nokes serait encore bien plus offensé si vous cherchiez à excuser votre retard ou à vous dispenser sous quelque prétexte de vous intéresser auprès d'un libraire pour qu'il imprime des

ouvrages qui le ruineraient. Nokes est un homme vindicatif, quoiqu'il ne s'en doute pas ; il est même persuadé qu'il n'y a pas d'être au monde plus généreux que lui. Vous lui rendez aujourd'hui un service essentiel, demain vous blessez sa susceptibilité, et samedi prochain vous pourrez vous attendre à ce qu'il publie contre vous une attaque virulente sous le voile de l'anonyme. Mais Nokes est plus à plaindre qu'à blâmer. Il n'est pas fait pour le monde, et cela par la seule raison qu'il n'y a pas de position fixe.

Jetons maintenant les yeux sur un homme de lettres d'une troisième espèce. Peut-être, mon cher***, vous rappelez-vous M. Lofty? Quel homme rare! qu'il est plein de profond savoir, de pur sentiment, de générosité romanesque! Combien il vous plairait si vous pouviez seulement le connaître! mais c'est là un avantage dont vous ne devez jamais vous flatter. il élève un mur entre lui et les autres hommes. Dans la rue, il marche seul; à l'Athenæum, il s'assied seul dans le long fauteuil; il se refuse à toute conversation : c'est un animal ruminant, mais qui n'est pas de l'espèce qui vit par troupeaux. Ses ouvrages sont admirables, mais je ne sais pourquoi ils n'ont pas eu de succès; il écrit pour lui-même et non pas pour les hommes; il n'est pas à son aise dans la société, même quand il est avec des hommes de lettres; il est toujours distrait : son esprit est à cent lieues de son corps. Il est sincèrement bienfaisant, mais glacial dans le monde; il aimerait mieux vous donner la moitié de sa fortune que de faire une promenade avec vous. Aussi, malgré tout son génie, ne sachant

pas vivre avec les hommes, et dédaignant d'en acquérir la connaissance, il ne fait pas la dixième partie du bien qu'il pourrait faire. S'il pouvait apprendre à coopérer avec d'autres personnes, il serait en état de réformer le monde; mais il dit avec Milton : « Le monde que je regarde est ma personne. » Néanmoins le blâme le touche sensiblement. Une critique sévère le blesse jusqu'au vif. Il ne se plaint pas de ce qu'il souffre, mais la douleur le ronge intérieurement; il sent qu'on ne l'apprécie pas ce qu'il vaut; il n'est pas jaloux du succès de ceux qui sont inférieurs à lui, mais il en est mal à son aise : c'est une marque d'injustice envers lui-même. Il est d'un caractère mélancolique et se livre facilement au désespoir; il soupire après un bien imaginaire; il sent que la société est faite pour un but plus noble, et il se dégoûte à la vue des petitesses de la vie ordinaire. Il a en lui tous les éléments de la grandeur, mais non pas ceux du triomphe; il mourra sans que l'on ait connu ses plus belles qualités.

Tels sont les trois genres d'hommes de lettres; ils diffèrent essentiellement entre eux sur la plupart des points, mais ils ont toutefois quelque chose de commun, et c'est ce en quoi ils se rapprochent tous trois de ce qu'il y a de particulier dans notre système social. Ils sont tous trois le produit du sol de l'Angleterre. Je doute qu'il soit possible de les rencontrer autre part.

CHAPITRE III.

Des causes qui font naître la sensation de Mélancolie et de Lassitude. — Nous en sommes délivrés avec l'âge. — La philosophie de l'Oisiveté ; sa tristesse. — Une des raisons pour lesquelles nous sommes un peuple religieux.

Le ton de la société que j'ai essayé de décrire est l'origine d'une de nos plus profondes sensations nationales, je veux dire de cette mélancolie vague et mêlée d'ennui qui est à la fois philosophique et poétique. Ce sentiment triste et intérieur ne se trouve que dans le caractère des Anglais et dans celui des Allemands; et chez les deux nations il est produit par les mêmes causes; chez toutes deux il est le résultat d'une âme ardente placée dans un cercle uniforme et décoloré. Dans les petites villes d'Allemagne, si la société offre plus de sagesse qu'en Angleterre, elle n'a pas pour cela plus de charmes. Une lassitude d'esprit s'empare de nous, et la nullité du monde produit à peu près le même résultat moral que la vanité de la science. C'est à cela qu'il faut attribuer cette soif de voyages qui chez nous tourmente les personnes riches d'un esprit un peu supérieur aux autres. Des désirs non satisfaits qu'elles ne savent point analyser les poussent à fuir les usages « rebat-

tus et sans profit » de leur pays natal. Chez aucun autre peuple on ne rencontre un aussi grand nombre de riches MÉCONTENTS. Cette tournure d'esprit, si malheureuse pour celui qui la possède, n'est pas défavorable à la poésie, et quoiqu'elle doive son origine aux causes les plus futiles, elle jette souvent de l'intérêt et de la noblesse sur le caractère. Mais elle est principalement bornée aux jeunes gens : elle nous quitte après un certain âge ; l'âme s'accoutume au moulin, et suit machinalement la route dans laquelle elle était entrée avec répugnance.

Mais s'il existe une sensation plus triste que toute autre, tant qu'elle se prolonge, c'est la conviction que Tout est Vanité dans ce qui provient de la philosophie de l'Oisiveté ; c'est ce besoin d'une sympathie que nous n'obtenons jamais, cette inquiétude causée par les affections étouffées et l'esprit mutilé, dans un cercle où ni les affections ni l'esprit ne peuvent s'exercer. Les désirs mesquins des petits cercles irritent l'âme sans pouvoir absorber ses capacités. Une des raisons pourquoi nous nous attachons plus que les autres peuples aux consolations de la religion, c'est parce que nous nous livrons si peu aux plaisirs du monde.

De même que les hommes n'ont fait des progrès dans la Navigation qu'à mesure qu'ils ont appris à connaître les étoiles, de même aussi, afin de nous diriger avec prudence sur l'océan de la vie, avons-nous fixé nos cœurs sur les objets plus sublimes et plus éloignés que nous apercevons dans le ciel.

CHAPITRE IV.

Portrait de M**, *exclusif* réformé. — La Cause de son changement. — La Mode a reçu un échec. — Les Opinions s'élèvent et les Mœurs descendent. — Aspect de la société dans une ville manufacturière. — Les Fabricants et les Ouvriers. — Il y a dans les Usages la cause d'un mouvement en Politique. — Les Unions Politiques sont nuisibles à la cause populaire.**

J'ai déjeuné l'autre jour avec M****; vous vous rappelez sans doute qu'il était, il y a deux ans, à la tête des dandies : silencieux, contraint et insolent; très-scrupuleux sur la réputation sans tache de ses amis... *quant au bon ton;* affectant de trouver tout insupportable, et craignant de rire de peur de se fendre en deux. Or M**** est maintenant le dernier homme du monde auquel une pareille description pourrait s'appliquer. Il parle, fait du bruit, se frotte les mains, affecte même des manières enjouées; il veut passer pour un très-bon enfant. Sa mise est à la vérité *selon les règles*, ainsi qu'il convient à un jeune homme d'une belle tournure; mais il est facile de voir que c'est machinalement qu'il s'habille ainsi; son âme n'est plus dans ses habits. Il m'a d'ailleurs étonné en citant Bacon. Vous savez que nous ne lui avions jamais soupçonné tant d'instruction; mais, entre nous, je crois

me rappeler que cette citation est la devise d'un de nos journaux. Quoi qu'il en soit, il est évident que M**** n'est plus indifférent sur l'opinion que vous pouvez avoir de sa science ; il désire votre estime ; il est poli et complimenteur à l'excès. Lui qui naguère vous offrait à peine le bout du doigt, maintenant vous secoue les deux mains. Ce n'est plus la faute de M**** s'il n'est pas aimable : il met tous ses efforts à l'être ; et à dire vrai il y réussit ; il est impossible de ne pas aimer un jeune homme si distingué, de si bon air, si vif, et qui condescend à chercher à vous plaire. Son seul défaut est de mettre tant d'affectation à être sans façon, d'être si étonnamment poli ; il n'a pas encore appris comme Will Honeycomb « à rire avec aisance. » Il se passera encore quelque temps avant qu'il mette du naturel dans son amabilité ; toutefois M**** est singulièrement changé pour le mieux. Après le déjeuner nous descendîmes la rue Saint-James. M**** a entièrement abandonné son ancienne manière de marcher ; vous vous rappelez qu'il avait coutume de lever les yeux et le nez en l'air, de ne jamais regarder à côté de lui ; aussi quand vous le rencontriez, auriez-vous dit qu'il était tombé du ciel. *A présent* il regarde autour de lui d'un air de cordialité, jette souvent les yeux de l'autre côté de la rue, et semble n'avoir peur que d'une chose : d'oublier de saluer en passant quelque personne de sa connaissance. Nous rencontrâmes deux ou trois individus très-simplement mis et d'une apparence fort peu respectable ; vous auriez juré qu'il était absolument impossible que M**** connût ces gens-là ; eh bien, M****

s'arrête, la joie brille sur son visage, il leur serre la main, les tire par le bouton de leur habit, leur dit quelques mots à l'oreille, et s'arrache d'auprès d'eux en leur répétant : « Rappelez-vous, mon cher monsieur, que je suis entièrement à votre service. »

Tout cela est fort étrange ! Qu'est-ce qui a donc pu faire un pareil miracle dans la personne de M**** ? Je vais vous le dire. M*** A MAINTENANT DES COMMETTANTS.

Un historien d'Italie fait cette profonde observation, que la courtoisie des nobles est proportionnée aux occasions que la constitution leur impose de se mêler avec le peuple. Tout le monde sait que les patriciens de Rome étaient polis et affables : rien ne pouvait être plus séduisant que leurs manières ; d'ailleurs il suffit de voir le mode adopté dans leurs élections pour être convaincu que cela devait être ainsi. Quand vous avez connu M****, il y a deux ans, il était déjà membre du Parlement ; mais il n'avait vu de sa vie l'intendant, le maître d'hôtel, le concierge, par qui il avait été élu. Depuis un an, au contraire, M**** a été obligé de faire l'aimable auprès de trois mille électeurs dans le comté de***. Ses efforts pour plaire, d'abord pénibles, ont fini par lui devenir agréables à lui-même ; il en acquiert peu à peu l'habitude. Il est député d'une grande ville de commerce ; il est le plus jeune et par conséquent le plus actif de la députation ; il est obligé de fréquenter des hommes de toutes les classes : comment avec cela serait-il possible qu'il restât un *exclusif?* Cela ne vous fait-il pas voir, mon cher****,

quelle influence le bill de la réforme aura en définitive sur les mœurs? Ne vous apercevez-vous pas de tout ce qu'il a déjà fait? M**** est toujours le miroir de la mode. Comme il a adopté les usages du temps, son cercle l'imite en cela, de même qu'il l'imitait il y a deux ans en autre chose. Changé lui-même, il a inoculé une coterie tout entière. C'est ainsi que les lois et les mœurs influent réciproquement les unes sur les autres.

Il est facile de remarquer en effet que la Mode a reçu un échec notable. S'il y a moins de fatuité qu'autrefois parmi les hommes, les belles dames ont aussi moins de pouvoir qu'autrefois. Elles ne remplissent plus les bouches béantes du monde étonné de mille histoires d'une insolence triomphante et d'une servilité humiliée. La face de la société prend un aspect plus noble; les grands événements qui ont eu lieu ont trop ébranlé le sentiment aristocratique pour qu'il puisse facilement retrouver son ancien niveau. De bien des années la Mode ne pourra plus redevenir ce qu'elle était. Quand la paix règne dans la politique, les membres de l'aristocratie sont les dictateurs naturels de la société, et leurs sentiments sont ceux d'après lesquels on se règle; or le résumé de leurs sentiments était, ainsi que nous l'avons vu, la Mode. Dans les temps d'agitation, au contraire, le peuple acquiert de l'importance, et ce sont les siens qui dominent; or comme les sentimens du peuple se réunissent, comme nous l'avons dit, dans l'Opinion, l'aristocratie ne pouvant plus diriger, suit l'impulsion sans s'en apercevoir, et il *devient de mode*

d'être populaire. C'est aussi de cette époque, si nous voulons descendre jusqu'à la philosophie des bagatelles, que nous pouvons dater les innovations dans le costume; et l'esprit de la révolution française, qui respirait en vain dans la lourde éloquence de Fox, réussit à bannir de nos salons la veste de satin broché et les boucles de strass. Lors des discussions sur la réforme, nos commères de bonne compagnie affectèrent le ton des libéraux de Birmingham, et les *élégants* du Parlement défendirent du bout des lèvres les dogmes vigoureux des *droits du peuple*. C'est ainsi que si les mœurs *sociales* descendent les hautes classes vers les classes inférieures, les principes *politiques*, au contraire, remontent de la base de la société jusqu'à son sommet. L'aristocratie forme les usages de la vie; le peuple produit les révolutions de la pensée.

Cette réflexion nous conduit à approfondir le sujet. Transportons-nous de la capitale dans une ville manufacturière, et voyons comment il se fait que les habitudes de la vie sociale sont cause qu'une classe est forcée d'adopter les sentiments politiques d'une autre.

Il y a un germe de vérité dans le principe owéniste de la coopération: la coopération est réellement la puissance; c'est en se combinant que les peuples apprennent à connaître le pouvoir; la combinaison elle-même n'est que l'effet de la civilisation. Donc s'il y a deux classes opposées, et que les membres de l'une d'elles se réunissent plus que ceux de l'autre, cette classe deviendra la plus puissante. Il

ne faut point perdre de vue cette vérité, nous aurons occasion de l'appliquer tout à l'heure.

Nous voici donc dans une ville manufacturière: observez ces respectables négociants; ce sont les fabricants en chef, c'est l'aristocratie du lieu. Pénétrez dans ce salon où tout annonce une opulence décente et honnête; vous y verrez une coterie rassemblée; ce monsieur de petite taille, en habit bleu, est un capitaine de vaisseau en retraite; ce grave personnage avec un si grand nombre de breloques à la chaîne de sa montre, est le maire de la ville; plus loin il y a un petit propriétaire qui a acheté une maison blanche avec quelques arpents de terre, et est devenu seigneur de village; ce groupe, engagé dans une conversation sérieuse, se compose des plus riches fabricants du lieu. A l'autre extrémité du salon sont assises les dames, épouses et filles de ces messieurs. Tout à coup entre un étranger, quelque législateur isolé qui est venu voir les manufactures, ou faire, comme nous, la connaissance des hommes qui les dirigent: on se rassemble autour de lui; une conversation s'établit; il demande avec instance des renseignements généraux; il vante le bon sens et les connaissances pratiques de certain fabricant qu'il est allé voir le matin.

« Ah! c'est en effet un brave homme, je crois, dit le maire, et surtout fort habile aux élections; mais nous nous rencontrons peu, si ce n'est dans ces occasions-là... Nos femmes ne se voient pas... »

Le magistrat, en prononçant ces mots, prend un air protecteur qui étonne notre étranger; il se tourne

vers le reste de la société : il remarque que ses éloges tombent précisément sur une personne qu'elle regarde comme de mauvais ton : elle n'est pas de la même coterie. A mesure que la conversation se prolonge, il s'aperçoit qu'il se trouve dans un cercle d'*exclusifs*, aussi intolérants que ceux de Saint-James. Le lendemain il dîne avec le fabricant qu'il a vanté ; l'ameublement est moins élégant que celui de la maison où il a été reçu la veille, et tout est monté sur un autre ton : au lieu d'un laquais, il n'y a qu'un petit domestique. Il fait tomber la conversation sur la société dans laquelle il a passé la soirée précédente.

« Ce n'est pas un méchant homme, dit son hôte ; mais il est pétri de préjugés et fier de son argent. »

— « Oui, ajoute la maîtresse de la maison ; et pourtant je me rappelle que le père de sa femme n'était qu'un étalagiste. Elle se donne maintenant de plus grands airs que la femme de notre député, qui est la fille d'un comte. »

L'étranger parle ensuite d'un fabricant moins riche et moins influent encore que son amphytrion.

« Oh ! dit celui-ci, c'est un adroit coquin ; mais ses manières sont grossières et ses opinions sont *si* violentes... Il a très-mal agi envers M**** aux dernières élections. »

— « Et sa femme, ajoute la dame, est furieuse contre nous ; elle voulait aller avec *nous* au bal de la ville... et vous sentez, monsieur, qu'il faut que nous fassions *quelque* distinction. »

La conversation, dans ces deux maisons, roule

peu sur la politique ; on dit son mot sur les ministres ; on fait peut-être l'histoire des dernières élections ; les dames s'occupent d'un peu d'innocente médisance, comme si elles étaient à Almacks. Notre étranger se retire après avoir reconnu, dans ces maisons, les deux grandes divisions d'une même classe : car remarquez que c'est toujours celle des fabricants, aux intérêts de laquelle la classe ouvrière croit en avoir d'opposés.

Notre voyageur se décide alors à faire aussi la connaissance de celle-ci ; il apprend que les ouvriers vont avoir une grande réunion à la taverne du Sanglier Bleu. Là, il trouve une longue salle remplie au point d'y suffoquer. On boit à sa santé ; il prononce un discours vaguement libéral, qui est accueilli avec de grands applaudissements. Un des ouvriers prend la parole à son tour ; il commence par s'excuser longuement sur son incapacité ; peu à peu il prend de l'assurance ; il se concilie la faveur de ses auditeurs, en observant que, s'il n'est point éloquent, il exprime du moins des sentiments qui sont aussi les leurs ; qu'il est encouragé par leur unanimité. « *Nous*, ouvriers, dit-il, et toute la salle éclate en applaudissements, *nous* sommes accablés par des impôts et par des lois injustes ; mais pourvu que nous nous soutenions avec fermeté, nous finirons par obtenir justice. Puisque le Gouvernement ne veut pas songer à nous, il faut que le peuple songe à lui-même. L'union doit être notre mot de ralliement. »

C'est par de tels arguments que l'orateur agit sur l'esprit de ses auditeurs, et à mesure qu'il avance, il

abandonne les points spéciaux pour se livrer aux théories politiques les plus étranges. Il s'occupe peu des affaires du jour et beaucoup des principes abstraits; de la nécessité des connaissances et des effets de l'éducation. Quelle conclusion l'étranger doit-il nécessairement tirer de ce qu'il entend? Celle que tandis qu'une classe livrée à de petites jalousies se subdivise en cent coteries différentes, l'autre classe se consolide en une union puissante; que si la première songe peu aux théories politiques, la seconde s'en occupe presque exclusivement; elles sont le principal sujet de ses discours d'apparat, le motif et le but de ses associations. Fixant, d'après cela, notre attention sur des objets cachés sous la surface, nous apercevons la raison pour laquelle l'opinion démocratique doit devenir de plus en plus générale. *Ceux qui l'ont embrassée sont unis!* A chaque nouvelle élection, ils forment un corps compacte dont il est impossible de détacher les divers membres par des manœuvres isolées. On ne peut les gagner qu'en s'adressant à tous à la fois. En conséquence, si les fabricants veulent nommer un député, il faut qu'ils choisissent un candidat dont les sentiments soient agréables à ce corps puissant, c'est-à-dire à la classe au-dessous d'eux. C'est ainsi que, sans le vouloir, ils adoptent les principes de leurs inférieurs qu'ils craignent, et en élisant un homme qu'ils appellent *leur* député, ils envoient réellement au Parlement un défenseur des doctrines des ouvriers (1).

(1) Il n'y a rien de plus absurde que de s'imaginer,

Deux causes cependant combattent la compacte solidité de ce corps démocratique, et l'une de ces causes est la corruption. Mais quand même on n'obtiendrait point le vote au scrutin, ce qui pourtant aura probablement lieu tôt ou tard, cette cause perdra de sa force à chaque nouvelle élection, à mesure que celle de la vérité agira davantage sur la masse, et lui fera comprendre que chaque individu gagnera plus à une réduction permanente des impôts qu'au profit passager de la corruption. On peut prouver, par des calculs incontestables, que chaque ouvrier est aujourd'hui imposé au tiers de ce qu'il gagne; donc, si son travail lui rapporte douze schellings par semaine, il en paye quatre en impositions. A l'expiration des six années, durée présumée d'un parlement, il aura contribué pour la somme presque incroyable de 62 l. st. 8 sch. aux dépenses de l'État.

comme le font la plupart des personnes, qu'en ne faisant entrer au Parlement que des hommes comme il faut et des fils de pairs, on aura une assemblée moins démocratique que s'il s'y mêle des plébéiens. Ce sont les lois qu'on rend, et non pas les hommes par qui elles sont rendues, qui font faire des progrès au mouvement démocratique. Si le fils d'un comte accepte le mandat qui l'oblige à certaine mesure contraire à l'aristocratie, un ouvrier pourrait-il faire pis ? Qu'importe que pour abattre un mur vous preniez une hache grossière ou un instrument dont le manche soit orné d'armoiries sculptées en relief ! Quand les Romains eurent obtenu le droit d'élire des plébéiens, ils continuèrent à nommer des patriciens; mais les patriciens qu'ils nommèrent détruisirent l'aristocratie.

Que pourrait-on lui offrir pour influencer son vote, qui pût balancer l'espoir d'alléger considérablement cette dépense si lourde et si constante? Vous direz peut-être que cette espérance est vaine; cela se peut, mais il ne l'abandonnera pas pour cela, et ne cessera pas d'en poursuivre la réalisation.

> . . . . . *Credula vitam*
> *Spes fovet, et fore cras semper ait melius.*

C'est ainsi que la détresse des classes inférieures, qui, jusqu'à présent, a été une des causes de la corruption, en pourra devenir le correctif.

Une seconde cause de division, parmi les ouvriers, est précisément ce que des politiques superficiels ont regardé comme le plus dangereux soutien de leur pouvoir, je veux dire l'établissement des Unions Politiques. En examinant la plupart des villes (1), nous reconnaîtrons que, même dans le parti ultra-libéral, ce n'est qu'une petite minorité qui s'est enrôlée dans ces associations. A dire vrai, les Unions ne sont pas vues avec plaisir; les hommes qui se placent à leur tête, naturellement les plus hardis et les plus officieux de leur classe, sont souvent considérés par leurs égaux comme d'arrogants dictateurs, aux prétentions desquels la vanité de la masse ne lui

(1) Il est évident que je ne parle pas de l'Union de Birmingham et de celles de deux ou trois autres villes qui sont réellement très-nombreuses; mais je pense qu'elles succomberont sous des divisions intestines.

permet pas de céder ; de sorte qu'au lieu de réunir les intérêts, ils tendent plutôt à les diviser. Ces associations ont en outre l'effet, par le petit nombre de leurs membres, de diminuer l'influence des ouvriers en offrant une apparence de faiblesse et la preuve d'un schisme évident. Pour *être* fort, un parti devrait toujours *paraître* fort ; un grand déploiement de forces suffit pour gagner une bataille. Pour réprimer une insurrection, les sultans de l'Orient se sont souvent contentés de lever une armée. Je pense, d'après cela, que si ces associations peuvent être utiles dans un moment de grande agitation, dans un temps ordinaire elles sont au contraire aussi nuisibles au véritable pouvoir et à la solidité du parti populaire, qu'à la marche réglée du gouvernement qu'elles entravent (1).

(1) Indépendamment de ces conséquences, elles auraient encore pour effet d'établir une oligarchie dans chaque ville. Deux ou trois hommes, non des plus sages, mais des plus actifs et des plus éloquents (cette dernière qualité est toujours plus dangereuse que salutaire dans les assemblées populaires, le Parlement lui-même en a offert la preuve), se rendraient maîtres des assemblées, et par ce moyen elles deviendraient des machines dont l'effet serait d'enlever le pouvoir à la masse pour le transférer à un petit nombre d'ambitieux. Le grand danger, dans un pays aristocratique, est de voir toujours une aristocratie remplacer l'autre. Mes principes sont si généralement connus pour être en faveur du peuple, que ce que je viens de dire aura peut-être plus de poids dans ma bouche que si j'étais un personnage plus important, mais d'un parti différent.

Il n'y a qu'une seule Union Politique qui soit juste, naturelle et efficace, c'est l'État... surtout quand il gouverne et satisfait à la fois le peuple; ne *cédant* jamais à sa *volonté*, parce qu'il *pourvoit* toujours à ses *besoins*.

CHAPITRE V.

HABITUDES SOCIALES DE LA POPULATION.

État civique des habitudes dans les villes manufacturières. — La proportion entre les Décès des districts manufacturiers et des districts agricoles n'est pas une échelle exacte pour calculer leur salubrité. — Enfance des pauvres. — Extrait d'Élia. — Dépositions faites à l'occasion du bill sur les fabriques. — Progrès vers l'âge mûr. — Encouragements artificiels. — Nobles traits des ouvriers. — Leurs Idées valent mieux que leur situation. — L'Immoralité a deux causes, l'une physique et l'autre morale. — L'excès de Travail dans les enfants devrait être réprimé, et l'éducation nationale encouragée. — Les Lois sur les Pauvres sont l'histoire des pauvres. — La cause de la Misère n'est pas le défaut d'ouvrage, mais le défaut de goût pour le travail. — Preuves de la vérité de cette proposition. — Fable d'Ériel et de Méphistophélès. — Les Gens âgés sont plus malheureux que ceux qui sont bien portants. — Les Secours sont considérés comme un droit. — Influence pernicieuse de l'aristocratie. — Défense du clergé. — Les Charités publiques sont nuisibles ; pourquoi ? — Les Lois actuelles sur les pauvres étouffent les sentiments de la nature. — Causes de la Licence. — Débordement d'Irlandais. — La Difficulté de trouver des remèdes a été exagérée. — Les Gouvernements devraient être *exécutifs*, et pas seulement

exécutoires. — Esquisse d'un projet de réforme dans les lois sur les pauvres. — Conclusions.

« L'homme est fait pour marcher la tête haute et pour regarder le ciel. » Ainsi parle le poëte, mais l'homme ne remplit pas toujours le but pour lequel il est né : il part pour le travail le corps courbé et dans l'attitude du désespoir, et il ne lève pas les yeux de dessus la terre, dont la boue a pénétré jusque dans son âme. La situation physique des classes ouvrières dans les villes de manufactures est si misérable que nous avons de la peine à en supporter la pensée. Ce n'est pas que le terme moyen des décès soit plus considérable dans les villes manufacturières que dans les districts agricoles. Dans ces derniers, les paysans sont sujets à des maladies violentes et soudaines provenant d'inflammations aiguës ; les secours de la médecine ne sont pas à portée ou sont administrés avec négligence ; la vigueur même de leur constitution sert d'aliment à la maladie ; ils sont abattus dans la fleur de l'âge, et meurent au sein de la plus brillante santé. Il n'en est pas de même de l'artisan. Celui-ci trouve les secours de l'art sous sa main ; les maladies aiguës glissent sur sa constitution lâche et pliante ; aussi son malheur ne consiste pas à *mourir plus jeune* que le paysan, mais à *vivre plus douloureusement ;* il ne connaît point la santé ; sa vie tout entière est celle d'un homme qui se nourrit de poisons lents ; la maladie ronge son cœur à loisir. *Dum vivat, moritur*. L'air renfermé et méphitique, le

travail continuel, les particules délétères qui, dans certaines fabriques, flottent sans cesse dans l'atmosphère (1), engendrent des maladies longues, douloureuses, et affligent les artisans de souffrances plus cruelles encore que celles qui menacent le savant dans son cabinet. Mais l'ouvrier n'est pas seulement exposé aux maladies causées par ses propres travaux; il porte jusque dans les fibres de ses nerfs et dans la moelle de ses os les terribles héritages des douleurs paternelles. Ses parents se sont mariés trop jeunes, incapables des travaux et des soins auxquels une union prématurée les forçait de se livrer; l'un et l'autre ayant peut-être recours aux boissons fortes dans les courts intervalles de leurs repos; la mère étant engagée dans les travaux d'une fabrique jusqu'à la dernière période de la grossesse, tandis que chaque heure qu'elle employait ainsi, créait le germe d'une nouvelle infirmité dans le corps de son enfant qui n'avait pas encore vu le jour.

Observez la jeune mère : voyez comme sa joue est pâle et enfoncée, comme ses vêtements sont misérables, comme sa maison est chétive; et pourtant ses gages et ceux de son mari pourraient suffire amplement à lui procurer toutes les nécessités de la vie, et même plusieurs de ses agréments pour adoucir ses moments de repos. Mais une prodigalité mal entendue

(1) J'ai correspondu à ce sujet avec des habitants de diverses villes manufacturières, et il paraît qu'il n'y a presque pas de fabrique qui n'engendre une maladie particulière.

convertit en misère une position qui devrait être aisée, et la jeune victime voit le jour au milieu des objets les plus tristes et les moins affectueux. Les premières années du pauvre ont été décrites de main de maître. Je vais citer ce tableau, non-seulement parce qu'il est de tout point conforme à la vérité, mais parce qu'il offre en même temps un exemple d'éloquence pathétique trop peu connu, quoique l'un des plus touchants que la littérature moderne ait produits.

« Le babil innocent de ses enfants console le pauvre des privations qu'il éprouve ; mais les enfants *très*-pauvres ne babillent point. Ce n'est pas un des traits les moins affreux de cette condition que cette absence totale d'enfance dans ses demeures. Le petit enfant gâté de parents plus riches n'apparaît dans une cabane que sous les traits d'une personne livrée prématurément à de sérieuses réflexions. Là, nul n'a le loisir de le dorloter, nul ne prend la peine de le caresser, de le consoler, de le faire danser, de flatter ses caprices. Là, personne ne songe à essuyer ses larmes par des baisers; s'il pleure, il est battu. On a dit avec grâce qu'un jeune enfant se nourrit de lait et de louanges. Mais le lait que celui-ci a pris était clair et peu nourrissant, tandis qu'en retour de ses petits jeux enfantins et de ses efforts pour fixer l'attention, il n'a obtenu que des reproches amers et continuels. Il n'a jamais possédé de jouet et ne sait pas ce que c'est qu'un hochet. Il a grandi sans avoir été bercé ou endormi par les chansons d'une nourrice; il a été de tout temps étranger aux paternelles ca-

resses, et à tous les moyens variés dont on se sert d'ordinaire pour divertir les enfants ; à ces mots sans suite auxquels ils trouvent un sens profond, aux sages impertinences, aux utiles mensonges, aux contes adroitement amenés pour leur faire oublier leurs souffrances par l'admiration qu'ils leur inspirent. L'enfant du pauvre est traîné vers l'adolescence pour vivre ou mourir comme le hasard en décidera. Il ne connaît point les doux rêves de l'enfance ; il entre tout à coup dans la vie avec toutes ses tristes réalités. Pour le pauvre, un enfant n'est point un objet d'amusement ; ce n'est qu'une bouche de plus à nourrir, des mains de plus à accoutumer de bonne heure au travail. En attendant qu'il puisse aider ses parents à gagner leur vie, il leur dispute sa part d'aliments ; il ne les console point dans leurs peines, et ne les rajeunit point en leur rappelant leur jeunesse. Les enfants des très-pauvres gens n'ont point à proprement dire d'enfance. Le cœur saigne quand par hasard, en passant dans la rue, on entend une pauvre femme causer avec sa petite fille ; et je parle même d'une personne d'une classe un peu au-dessus de ces êtres misérables que je viens de dépeindre. Ce n'est pas de poupées qu'elle l'entretient, moins encore de livres instructifs ; ce n'est point de promenades, de jeux ou d'amusements ; elle ne la loue point de sa bonne conduite à l'école : elle lui parle de repasser ou d'empeser ; du prix du charbon ou de celui des pommes de terre. Les questions de l'enfant, qui devraient respirer la curiosité et le désir d'apprendre, sont déjà marquées d'une triste et pénible pré-

voyance. Elle est déjà femme avant d'avoir été enfant, va déjà au marché; elle trafique, elle marchande, elle envie, elle murmure, elle est adroite et rusée; elle ne babille jamais. N'avions-nous pas raison de dire que les gens très-pauvres n'avaient pas de foyers domestiques (1)? »

Quel tableau à la fois simple et pathétique! Quel est l'aristarque qui oserait soutenir que ce n'est pas là un chef-d'œuvre de composition anglaise!

Mais si c'est là la situation ordinaire des enfants des pauvres, combien cette situation devient plus affreuse encore dans ceux des classes *manufacturières!* Il suffit, pour s'en faire idée, de lire les dépositions faites à l'occasion du *Factory bill*. Citons un exemple :

DÉPOSITION DE DAVID BYWATER.

D. Vous a-t-on ensuite transféré au département de la vapeur ?

R. Oui.

D. A quel âge?

R. Je crois que je venais d'avoir treize ans.

D. Ce travail était-il pénible ?

R. Oui; nous nous tenions d'un côté pour retourner le drap, et puis il nous fallait passer de l'autre côté pour le retourner encore.

D. Y êtes-vous resté quelque temps avant que l'on vous fît travailler les *longues heures?*

(1) *Les derniers Essais d'Élia*.

R. Oui ; mais il y avait tant d'ouvrage arriéré, que nous étions souvent obligés de travailler la nuit.

D. Quel âge aviez-vous quand on commença à vous faire travailler la nuit ?

R. J'avais près de quatorze ans.

D. Faites connaître à la commission quelle était la nature du travail des *longues heures* et de celui de la nuit.

R. Je commençais à travailler le lundi à une heure du matin, et je continuais sans relâche jusqu'au mardi à minuit.

D. Quels intervalles vous accordait-on pour les repas et le repos ?

R. Nous commencions le lundi à une heure du matin, et nous travaillions jusqu'à cinq ; nous avions alors une demi-heure pour nous rafraîchir ; nous nous y remettions ensuite jusqu'à huit heures, que nous déjeunions ; nous avions pour cela une demi-heure, après quoi nous travaillions jusqu'à midi, que l'on nous donnait une heure pour dîner. Nous continuions ensuite jusqu'à cinq heures, que nous avions une demi-heure pour boire. Nous nous remettions au travail, et nous avions le choix de nous reposer une demi-heure à neuf, ou une heure et demie de suite à onze heures et demie, et nous préférions presque toujours ce dernier repos. Ensuite notre travail reprenait de une à cinq, de cinq et demie à huit, de huit et demie à midi ; puis de une heure à cinq, et de cinq à onze heures et demie, dans la nuit du mardi, que nous cessions de travailler jusqu'au mercredi à cinq heures du matin.

* * * *

D. Vous avez dit qu'on vous avait mis à la vapeur ; ne prend-on pas d'ordinaire pour cela les jeunes gens les plus forts ?

R. Oui ; l'inspecteur avait dit qu'il pensait que je serais le plus fort.

D. A quelle heure commenciez-vous le mercredi matin?

R. A cinq heures, et nous travaillions jusqu'à huit, puis une demi-heure de repos, puis nous travaillions jusqu'au dîner à midi, pour lequel on nous donnait une heure ; à une heure, nous nous remettions au travail jusqu'à cinq, que nous avions une demi-heure, et nous continuions ensuite jusqu'à onze heures et demie. Nous recommencions le jeudi à une heure du matin jusqu'à cinq heures, que nous avions une demi-heure de repos, puis nous travaillions jusqu'au déjeuner à huit heures ; puis jusqu'au dîner à midi, pour lequel nous avions une heure ; à une heure, nous nous y remettions jusqu'à cinq heures du soir, que nous avions une demi-heure ; puis le travail depuis cinq heures et demie jusqu'à onze heures et demie, que nous prenions du repos jusqu'à vendredi à cinq heures du matin ; nous nous remettions ensuite à l'ouvrage jusqu'à huit heures, que nous déjeunions, puis jusqu'à midi pour le dîner, puis jusqu'à cinq heures du soir pour boire, puis jusqu'à onze heures et demie, que nous avions une heure et demie de repos ; le samedi à une heure du matin, travail jusqu'à cinq, puis de cinq et demie à huit, de huit et demie

à midi; puis de une heure jusqu'à sept, huit ou neuf heures du soir. Nous n'avions pas le repos de cinq heures pour boire le samedi, et il était bien rare que nous pussions avoir fini le samedi de bonne heure dans la soirée comme les autres.

* * * *

D. Vous avez dit que l'inspecteur vous avait choisi pour travailler à la vapeur, parce que vous aviez un air de force et de bonne santé?

R. Oui; il a dit qu'il me croyait le plus fort, et que pour cela je devais y aller.

D. Aviez-vous l'usage de tous vos membres quand vous entreprîtes ce travail long et forcé?

R. Oui, je l'avais.

D. Quel effet produisit-il sur vous?

R. Il m'affaiblit beaucoup. Je sentais une grande douleur dans les genoux.

D. Éprouviez-vous encore de la douleur dans le reste de vos membres et dans tout le corps?

R. Oui.

D. Faites-nous voir l'effet que ce travail a eu sur vos membres!

R. Il les a contournés.

(*Ici le déposant fait voir ses genoux et ses jambes.*)

D. Vos cuisses sont-elles aussi arquées?

R. Oui, l'os en est tout à fait tourné.

D. Combien s'est-il écoulé de temps depuis le commencement du travail forcé jusqu'à ce que vous ayez remarqué cet effet sur vos membres?

R. On me le dit avant que je m'en aperçusse moi-même.

D. Qu'est-ce qu'on vous dit ?

R. On me dit que mes genoux se contournaient beaucoup. Ce fut ma mère qui s'en aperçut la première.

D. Qu'est-ce qu'elle vous en dit ?

R. Elle me dit que je me tuerais si je continuais à travailler si fort.

D. Si vous aviez refusé de travailler ces longues heures, et si vous aviez demandé à n'être employé qu'un temps raisonnable, auriez-vous conservé votre place ?

R. On m'aurait renvoyé chez moi sur-le-champ.

* * * *

DÉPOSITION D'ELDIN HARGRAVE.

D. En travaillant à cette machine, n'êtes-vous pas continuellement obligé de vous remuer et de vous étendre ?

R. Oui, toujours.

D. Ne vous servez-vous pas beaucoup de votre main en l'étendant ?

R. Oui.

D. Quel effet a produit sur vous ce long travail ?

R. J'ai eu une douleur aux genoux et je me suis contourné.

D. Était-ce derrière ou sur le côté du genou ?

R. Tout autour.

D. Faites-nous voir vos jambes.

(*Ici le déposant fait voir ses genoux et ses jambes.*)

D. Vos genoux ont-ils jamais été droits ?

R. Ils étaient droits avant que j'allasse au moulin de M. Brown.

* * * *

D. Vous dites que vous avez travaillé dix-sept heures par jour, toute l'année ; était-ce sans interruption ?

R. Oui.

D. Aviez-vous le temps d'aller à l'école le jour ou la nuit ?

R. Non.

D. Savez-vous écrire ?

R. Non.

D. Savez-vous lire ?

R. Je sais lire un peu dans un A B C.

D. Où avez-vous appris cela ? Alliez-vous à l'école le dimanche ?

R. Non, je n'étais pas assez bien mis pour pouvoir y aller.

* * * *

DÉPOSITION DE M. THOMAS DANIEL,

Au sujet des enfants qu'on appelle Nettoyeurs.

D. Vous avez dit qu'il y a une grande différence dans les âges des enfants qu'on emploie. Sont-ce les plus jeunes ou les plus âgés dont le travail est le plus difficile et le plus fatigant ?

R. Les plus jeunes.

D. Sont-ce ceux que vous appelez Nettoyeurs ?

R. Oui.

D. Quel est leur âge moyen ?

R. L'âge moyen des nettoyeurs ne dépasse pas dix ans.

D. Décrivez à la commission l'emploi de ces nettoyeurs.

R. Leur emploi est de tenir les machines, pendant qu'elles marchent, nettes de toute poussière ou malpropreté qui peut voler dans l'air. Pour cela ils sont obligés de se mettre dans toutes les positions imaginables pour y arriver. Je pense que le mouvement qu'ils se donnent est plus qu'ils ne peuvent supporter, car ils sont dans une activité continuelle.

D. Ne sont-ils pas aussi obligés, pour nettoyer les machines, de se glisser à l'entour et au-dessous, et de changer sans cesse de position pour tenir les machines en ordre ?

R. Ils prennent toutes les postures auxquelles le corps humain peut s'adapter, afin d'arriver aux machines.

D. Ne sont-ils pas alors particulièrement exposés à des accidents ?

R. Ils le sont en bien des cas, mais pas autant à présent qu'ils l'étaient autrefois. Les fileurs prennent plus de soin des enfants qu'ils n'avaient coutume de le faire.

D. Pensez-vous qu'ils soient capables d'exécuter ce travail pendant l'espace de temps que vous venez de dire ?

R. Non sans nuire à leur santé et à leur vigueur.

D. Décrivez l'effet que ce travail a eu sur eux, d'après vos opérations et votre expérience.

R. Toutes les fois que ces enfants ont un moment de liberté ils s'étendent par terre, dans un état de transpiration, et nous sommes obligés de les tenir à l'ouvrage, soit par le moyen du fouet, soit par des menaces. Ils sont toujours agités. Je les considère comme étant perpétuellement dans la douleur, quoiqu'il y en ait quelques-uns d'entre eux qui ne puissent pas verser de larmes. Leur situation les rend extrêmement tristes.

D. Ils vivent donc dans un état continuel d'appréhension et souvent de terreur?

R. Ils sont toujours dans un état de terreur, et je suis convaincu que cette situation leur fait autant de mal que leur travail, leur esprit étant continuellement dans l'agitation et la crainte.

D. Vous les regardez, d'après cela, comme dans un état très-cruel et très-malheureux?

R. A tel point, que je suis très-décidé à ne jamais mettre mes enfants dans une fabrique, surtout en qualité de nettoyeurs.

D. Qu'entendez-vous en disant que ces enfants sont toujours dans un état de crainte et de terreur?

R. La cause de cette crainte et de cette terreur est la nécessité où nous sommes, pour que notre ouvrage se fasse, de les traiter toujours durement, et souvent même d'employer le fouet, ce qui m'est extrêment désagréable, car rien ne saurait être plus cruel pour les pauvres enfants.

D. Ne pensez-vous pas qu'ils trouvent leur travail plus pénible vers la fin de la journée?

R. Oui, je le pense; car nous sommes obligés de les traiter avec plus de dureté à la fin de la journée qu'au milieu. Les plus grandes difficultés contre lesquelles nous ayons à lutter se rencontrent le matin et après quatre heures du soir; j'attribue les premières aux *longues heures* de travail qu'ils ont eues la veille et qui les *hébètent.*

D. Avez-vous remarqué que vers la fin de la journée ils paraissent assoupis?

R. Très-fort.

Je pourrais multiplier sans fin les exemples; mais j'en ai dit, je pense, assez pour convaincre le jugement du lecteur, et, à ce que j'ose aussi me flatter, pour toucher son cœur.

Ainsi préparé et acclimaté aux misères de la vie, l'enfant devient un homme; il est mûr avant d'avoir été jeune, et il est forcé, par un épuisement prématuré, à chercher un affreux soulagement dans un stimulant artificiel. L'eau-de-vie de grains, non pas pure, mais frelatée, l'opium, les drogues narcotiques; tels sont les horribles ciments à l'aide desquels il répare et replâtre les ruines d'un corps délabré. Il se marie, et devient à son tour le reproducteur de nouveaux malheureux. En avançant en âge, il acquiert quelques demi-connaissances en politique, des théories législatives le séduisent et l'enlèvent à lui-même; et faut-il s'étonner si, connaissant trop bien tous les défauts du système actuel, il aspire après des innovations?

15.

Dans les villes manufacturières, les relations entre les sexes sont pour l'ordinaire grossières et dépravées. Je conviens que le nombre d'enfants illégitimes y est moins grand que dans les districts agricoles; mais on a tiré de ce fait une conclusion très-fausse. Certains économistes ont cru y trouver une preuve que les mœurs y étaient moins licencieuses. Erreur fatale! car les femmes dissolues ne sont pas fécondes. Les causes qui font que les enfants illégitimes sont moins nombreux dans les villes manufacturières, sont diverses; je n'en citerai que deux. D'abord la mauvaise santé des femmes, et ensuite la déplorable coutume de l'avortement. L'existence de ces faits ne sera niée par aucune personne qui aura examiné de près l'état actuel de la population manufacturière. La licence des mœurs influe d'une manière moins funeste encore sur les principes que sur les affections. Quand les passions sont opprimées et épuisées, les sentiments qui leur doivent la naissance demeurent assoupis; les amitiés sociales, les liens de famille, les doux et tendres rapports de mari et de femme, de mère et d'enfant, sont incompatibles avec une vie d'impureté. Les anciens nous parlent d'une nation de femmes sans mœurs qui exposaient leurs enfants. Ce récit est peut-être faux, mais celui qui l'inventa avait bien étudié la nature du cœur humain; il savait que le libertinage détruit les affections naturelles.

Au milieu de ce sombre tableau de notre population manufacturière, apparaît cependant parfois un rayon de lumière. Plusieurs ouvriers ont été avertis et non séduits par la contagion de l'exemple; et

dans ce nombre j'en pourrais citer qui, pour leurs connaissances libérales, leur excellent jugement, leurs sentiments de bienveillance, en un mot leurs vertus, mériteraient de prendre rang parmi les hommes les plus distingués de l'Angleterre. J'ai été assez heureux pour correspondre avec plusieurs personnes de la classe ouvrière, tant sur les affaires politiques comme membre du Parlement, qu'en la qualité dont je suis beaucoup plus fier, d'homme de lettres, sur différents sujets qui les avaient frappées, soit en littérature, soit en science; j'ai non-seulement suivi une correspondance avec ces personnes-là, mais j'en ai encore connu individuellement plusieurs autres de cette classe, et je puis certifier que je les ai toujours trouvées moins distinguées encore par une grande justesse d'observation que par un certain caractère noble et désintéressé. C'est parmi elles que l'on peut chercher la vraie philanthropie, sans que l'on ait besoin de prendre la lanterne de Diogène. Profondément convaincues des maux de leur race, leur premier désir, leur pensée dominante, est de les soulager. Ils n'ont point la jalousie ordinaire aux hommes qui se sont élevés un peu au-dessus de leur état; ils cherchent plutôt « à relever les malheureux qu'à se hausser eux-mêmes; » leurs projets ne regardent point leur personne, mais leur classe; leur ambition est toute divine, car elle n'est autre chose que le désir d'éclairer et de rendre heureux. L'ambition prise dans ce sens est synonyme de bienveillance. Ce sont eux qui s'efforcent d'établir des écoles pour les ouvriers, et qui font des plans d'éducation nationale,

qui crient contre le timbre sur les ouvrages de l'esprit, qui désirent que la vertu soit le fondement du bonheur. Je ne connais pas, je l'avoue, de classe d'hommes plus intéressante que celle dont je parle, ni de classe plus faite pour exciter en nous les émotions les plus douloureuses, que celle dont ils cherchent à soulager les peines.

Le trait caractéristique commun à tous les ouvriers, même au milieu de la misère qu'ils souffrent et des excès auxquels ils se livrent, est d'éprouver des désirs au-dessus de leur condition. Tous aspirent à s'instruire. Ils vont au cabaret, et n'en dissertent pas moins sur les éléments de la vertu! Supportant les épreuves les plus cruelles de la vie, elles leur inspirent une sympathie universelle pour les opprimés. « Leur patrie est le Monde. » Cette tendance est visible dans toutes leurs théories politiques. C'est du fond de leur sombre détresse qu'ils poussent les cris qui font trembler l'injustice; c'est leur voix qui s'entend la première et qui dure le plus longtemps, quand il s'agit de poursuivre l'iniquité dans toutes les parties du globe; ils font cause commune avec les Polonais dépouillés, avec les Irlandais réduits au silence par la force des baïonnettes, avec les esclaves de la Jamaïque, avec les victimes humaines de l'Indostan; partout où il y a des hommes qui souffrent, l'expérience de leurs propres maux excite leur sympathie; et leurs efforts, inutiles pour eux-mêmes, contribuent souvent à ajuster la balance du monde. Les Arabes ont un proverbe touchant, qui dit que le barbier apprend à raser sur le visage de l'orphelin; ainsi le

législateur acquiert parfois la sagesse en faisant des expériences sur le malheur.

Il existe deux remèdes à l'état de démoralisation sociale d'une grande partie des ouvriers : l'un est physique, et l'autre moral. Si vous oppressez le corps par les excès d'un travail prématuré, il faut nécessairement que le malheureux ait aussi prématurément recours aux remèdes artificiels contre l'infirmité. L'opium et le genièvre sont les drogues les moins chères ; elles corrompent l'âme et ôtent au travail sa récompense. A quoi servent des gages élevés, s'il suffit d'une seule nuit pour dépenser le gain d'une semaine ? Il ne faut donc pas faire travailler les enfants trop jeunes ni avec excès ; il ne faut pas non plus souffrir que les femmes travaillent dans les derniers mois de leur grossesse : elles n'ont pas le droit de vouer à la maladie l'enfant qui n'est pas encore né. Il est vrai que le législateur ne doit pas abuser du droit d'intervention ; mais il est le tuteur du peuple aussi bien que son exécuteur : puisqu'il punit, il peut prévenir.

Le remède moral est l'éducation. Il faut des écoles nationales, sur un plan vaste et large, qui embrassent plus que les éléments des connaissances humaines. Je m'étendrai plus au long sur ce sujet dans le livre suivant. Dans ces écoles il faut donner des leçons de mœurs sociales aussi bien qu'individuelles ; elles devront, du reste, être adaptées aux classes auxquelles elles sont consacrées. C'est moins le travail qu'on y doit apprendre que l'*habitude* du travail ; l'esprit des jeunes gens, et en particulier

des jeunes personnes, doit s'y former à la nécessité de l'économie domestique. Des écoles industrielles devront être unies à des écoles intellectuelles : jusque-là le remède est dans les mains du Gouvernement. Des particuliers peuvent y contribuer. Dans toutes les fabriques les sexes doivent être tenus soigneusement séparés dès l'âge le plus tendre, et les maîtres doivent exiger de bons certificats de ceux qu'ils emploient. Cette dernière précaution est en général trop négligée. Un ivrogne, un homme sans mœurs, obtient de l'ouvrage aussi facilement qu'un autre. La mauvaise conduite n'est donc point un malheur, ni par conséquent une honte. Le meilleur remède pour la démoralisation est d'établir le taux moral de l'opinion. Ajoutez à ces remèdes la révision des lois sur les pauvres des deux classes, tant manufacturière qu'agricole. Mais aujourd'hui tout est devenu difficile pour les gouvernements, même l'art de poser des impôts.

En parlant des lois sur les pauvres, je me trouve naturellement amené à considérer aussi l'état de la population agricole. La manière dont ces lois opèrent est l'histoire des pauvres. C'est un bien grand inconvénient pour le genre humain que la destruction d'un mal devienne souvent la source de mille autres maux. Les lois sur les pauvres ont été faites pour prévenir la mendicité, et elles ont fait de la mendicité une profession légale. Établies dans l'esprit d'une noble et sublime prévoyance, elles renfermaient en elles toute la théorie de la vertu, et elles ont produit toutes les conséquences du vice. Rien n'est souvent plus

éloigné du but d'une institution que son origine. Rome, mère d'un peuple de guerriers, fut fondée le jour consacré à la déesse des bergers. Les lois sur les pauvres, créées pour soulager les malheureux, sont devenues la cause de malheurs sans nombre.

De toutes les suppositions populaires, la plus commune parmi nos philosophes philanthropes est de croire qu'en Angleterre la pauvreté est la mère du crime : cela n'est pas tout à fait exact. La *mendicité* est en effet la mère du crime ; mais la mendicité n'est pas la pauvreté. Cette distinction est importante.

Dans les extraits qui viennent d'être publiés des dépositions faites devant les commissaires de Sa Majesté, au sujet de l'administration et de l'opération des lois sur les pauvres, se trouvent celles de M. Wontner, gouverneur de la prison de Newgate ; de M. Chesterton, gouverneur de la maison de correction du comté de Middlesex, et de M. Gregory, trésorier de la paroisse de Spitalfields. Voici ce que ces messieurs ont dit.

M. Wontner :

D. « Parmi les criminels qui ont été confiés à vos soins, combien pensez-vous qu'il y en ait eu que l'excès du besoin ait directement poussés à commettre des crimes ? Par *besoin*, on entend l'absence des moyens de subsistance, et non pas le besoin qui provient de l'indolence et de la répugnance pour un travail suivi. »

R. « D'après mes observations les plus exactes, je

crois pouvoir assurer que la proportion n'est pas de plus d'un huitième. Je tire cette conclusion, non-seulement des observations que j'ai faites comme gouverneur de cette prison (où nous jugeons mieux le fond des individus qu'on ne peut le juger au tribunal), mais encore de l'expérience que j'ai acquise pendant six ans que j'ai rempli les fonctions de maréchal de la cité, ayant sous ma direction un corps considérable d'agents de police, et voyant plus encore que ne peut voir le gouverneur d'une prison. »

D. « Parmi les criminels ainsi directement poussés à commettre des crimes par l'excès du besoin, combien jugez-vous qu'il y en ait eu qui aient été dans l'origine réduits à ce besoin par leur imprévoyance et leur indolence, et non par des causes qu'une prudence ordinaire n'aurait pu prévenir? »

R. « En examinant la classe des cas auxquels ma dernière réponse se rapporte, on trouve qu'en général les criminels ont eu des places et un travail profitables, mais qu'ils les avaient perdus par suite de leur indolence, ou de leur inattention, ou de leur dissipation, ou bien parce qu'ils étaient adonnés à la bboisson et aux femmes de mauvaise vie. Si nous pouvions examiner à fond tous les cas de cette classe, je suis convaincu que nous ne trouverions pas un individu sur trente qui ait été entièrement exempt de mauvaise conduite, et dont le crime ait été par conséquent le résultat immédiat d'un besoin irréprochable. Les crimes des enfants, depuis neuf jusqu'à treize ans, proviennent en partie de la difficulté de trouver de l'ouvrage pour des enfants si jeunes, en partie

aussi de ce que les parents, travaillant eux-mêmes, n'ont pas le temps et le moyen de surveiller leurs enfants, mais en grande partie encore de la coupable négligence des parents eux-mêmes, et des mauvais exemples qu'ils leur donnent. »

M. Chesterton dit :

« J'ai chargé un inspecteur très-intelligent, et qui, je crois, ne m'a jamais trompé volontairement, de prendre des informations sur l'histoire et les mœurs de tous les prisonniers soumis à son inspection, et qui étaient au nombre de soixante. Le résultat en fut qu'il n'y en avait *pas un* qui parût avoir été poussé au vol *par le besoin seul*. Il paraît que dans la maison de correction le nombre des détenus qui ont été mendiants est plus considérable en proportion que dans les autres prisons. »

M. Richard Gregory, trésorier de la paroisse de Spitalfields, s'était distingué pendant plusieurs années par des efforts couronnés de succès pour prévenir les crimes dans son district. On lui fit les questions suivantes :

D. « Nous apprenons que vous vous êtes particulièrement appliqué à prévenir les crimes et à étudier leur statistique ; pouvez-vous nous donner quelques renseignements sur le rapport des crimes avec la mendicité ? »

R. « Je puis déclarer, par expérience, qu'ils sont inséparables. »

D. « Mais la pauvreté, c'est-à-dire une pauvreté inévitable et irréprochable, est-elle aussi inséparable du crime ? »

R. « C'est là une distinction importante. Dans tout le cours de mon expérience, qui s'étend sur vingt-cinq années, dans un quartier très-pauvre, sujet à des changements qui deviennent la source de grandes privations pour les personnes industrieuses, je ne me rappelle qu'un exemple unique d'un homme pauvre, mais industrieux, qui, se trouvant sans ouvrage, ait volé un morceau de lard. L'ayant pris sur le fait, il fondit en larmes, et me dit que c'était le besoin seul qui l'avait poussé à ce crime ; qu'il était sans ouvrage, et qu'il mourait de faim. »

D. « Nous devons donc conclure, comme résultat de votre expérience, que la grande majorité des crimes commis dans votre voisinage, ont eu pour causes l'oisiveté et le vice, et non pas le défaut d'ouvrage ? »

R. « Oui ; et en outre que cette oisiveté et ces habitudes vicieuses sont augmentées et nourries par la mendicité et par la facilité avec laquelle des gens bien portants obtiennent de leurs paroisses des secours sans travailler. »

De ce que l'on vient de lire, on peut donc conclure que l'oisiveté et le vice sont les véritables causes des crimes et de la misère, c'est-à-dire la répugnance pour le travail et non le défaut de travail. C'est là une grande vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue, car de la conclusion que l'on en tirera dé-

pend le seul vrai principe sur lequel il faudra fonder la réforme des paroisses. Mais, dira-t-on, d'où peut provenir, dans un pays aussi industrieux que l'Angleterre, la répugnance pour le travail ? La réponse est facile. Toutes les fois que l'oisiveté sera mieux payée que le travail, l'oisiveté deviendra contagieuse, et le travail sera abandonné. En est-il ainsi parmi nous ? Voyons; la fable suivante nous l'apprendra.

Ériel était le plus bienfaisant des anges. Accoutumé à regarder d'un œil de compassion la situation des hommes, et sachant, dans le généreux esprit de la philosophie angélique, combien de fois le crime n'est que le résultat de la circonstance, il ne cessait de verser des larmes sur la situation des criminels, et il osa enfin implorer en leur faveur le Dispensateur tout-puissant des événements. Un jour, comme il parcourait la terre, selon son usage, il aperçut une pauvre femme tenant un enfant dans ses bras, et qui cherchait à se frayer une route à travers une foule de gens déguenillés, pour parvenir à la porte d'une maison située au centre d'un grand bourg. L'ange bienfaisant éprouva malgré lui de l'intérêt pour cette femme. Il entra dans la maison avec elle, et l'entendit solliciter des secours des inspecteurs de la paroisse. Elle décrivit sa position comme affreuse, et pour comble de malheur, l'enfant qu'elle tenait dans ses bras était malade de la petite vérole. Tous les inspecteurs, à l'exception d'un seul, parurent disposés à la secourir; mais celui-là s'y opposa fortement, et soutint que cette femme les trompait.

« Voici le quatrième enfant, dit-il, qu'on nous présente aujourd'hui avec la petite vérole. Je suis sûr qu'il n'y a pas tant de malades dans le village. Approchez, bonne femme, et montrez-nous votre enfant. »

La pauvre mère témoigna beaucoup de répugnance à faire voir les traits couturés de l'enfant.

« C'est de la vanité maternelle, dit en lui-même le bon ange ; ce sentiment n'a rien que de naturel. »

Elle montra les bras et les jambes : les traces de la maladie y étaient visibles ; mais elle fit de grandes difficultés pour découvrir le visage. Le pauvre petit reposait ; cela pouvait le réveiller : ces messieurs seraient choqués de l'aspect que ses traits présentaient ; d'ailleurs la maladie était contagieuse ; à quoi cela pouvait-il être bon ? Mais l'inspecteur fut inexorable. Il découvrit le visage de l'enfant, que recouvrait un fichu.

« Je m'en étais douté, dit-il d'un air triomphant ; allez, ma bonne femme... *cet enfant n'est pas à vous.* »

La pauvre femme fut anéantie par le regard de l'inspecteur : elle voulut parler ; mais elle ne put que verser des larmes ; elle se perdit dans la foule, et disparut. Il n'était que trop vrai. L'enfant avait passé dans les mains de je ne sais combien de mères, prêté par l'une à l'autre. Tantôt on avait montré son visage, et tantôt seulement sa main ; ses pustules avaient été une mine d'or pour les pauvresses : mais le sévère inspecteur se montra un second Salomon.

Pendant la durée de cette scène, une circonstance remarquable avait rempli l'ange d'étonnement. Debout derrière les autorités paroissiales, il reconnut le célèbre démon Méphistophélès; mais au lieu d'endurcir les cœurs des juges, il ne cessait de leur souffler à l'oreille la charité et l'humanité, toutes les fois qu'ils avaient l'air d'hésiter dans l'exercice de ces vertus divines. Frappé de cette inconséquence dans la conduite d'un démon, Ériel, aussitôt que l'assemblée se fut séparée, l'accosta en le félicitant de son heureuse conversion. Chacun sait que Méphistophélès aime par-dessus tout la raillerie; il proposa à l'ange une promenade pendant laquelle ils pourraient causer à leur aise. Ériel accepta, et ils avancèrent toujours, argumentant et discutant, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une chaumière dont les dehors leur parurent singulièrement propres et bien arrangés. Ils y entrèrent après avoir pris d'abord la précaution de se rendre invisibles. Ils aperçurent une femme d'une trentaine d'années, qui s'occupait de son ménage, pendant que son mari, laboureur vigoureux, partageait avec ses deux enfants un repas frugal, qui se composait de pain grossier et de fromage moisi. La chaumière et ses habitants offraient en même temps un air d'honnêteté et de mécontentement.

« Mon pauvre enfant, dit le laboureur à son fils, je ne puis pas t'en donner davantage; car il faut que nous mettions le reste de côté pour le souper. »

— « C'est bien dur, mon père, répondit l'enfant en murmurant; nous travaillons toute la journée, et nous mourons de faim, tandis que Joe Higgins, qui

est à la charge de la paroisse, travaille peu, et est nourri. »

— « C'est vrai, mon enfant, dit la mère en se retournant, et son front se couvrant de la rougeur d'une honnête fierté; mais il faut remercier Dieu de ce que nous ne sommes *pas encore* à la charge de la paroisse. »

Le père soupira, et ne dit rien.

Quand le repas fut achevé, il prit sa femme à part.

« Il est bien vrai, Jane, lui dit-il, que nous avons été élevés dans un esprit d'indépendance, et que nous répugnons à avoir recours à la paroisse; mais à quoi cela nous sert-il? Jack a raison. Higgins ne travaille pas la moitié autant que nous; et vois comme sa position est douce! Tu sais d'ailleurs que nous sommes assujettis à la taxe; de sorte que c'est réellement *nous* qui payons pour qu'il ne fasse rien. Cela est fort décourageant, Jane; je m'aperçois que cela dégoûte nos garçons du travail. Crois-moi, c'est en vain que nous voulons être plus fiers que nos voisins; il faudra bien qu'en définitive nous fassions comme eux, et ayons recours à la paroisse. »

En parlant ainsi, le père secoua la tête, et sortit.

Sa pauvre femme s'assit en versant d'abondantes larmes.

« Leur situation est vraiment bien malheureuse! » dit Ériel.

Méphistophélès fit un sourire diabolique.

Nos promeneurs quittèrent cette chaumière, et arrivèrent bientôt près d'une autre, dont l'extérieur

était malpropre et négligé. Ses habitants dînaient aussi. Leurs aliments étaient plus abondants et de meilleure qualité, mais paraissaient salement accommodés.

« Sais-tu bien, Joe Higgins, dit la maîtresse de la maison, que ce lard est beaucoup moins bon que celui que l'on donne au dépôt de mendicité ! Voilà ma sœur avec ses deux garnements qui ne travaillent point, et qui n'en ont pas moins de la viande tous les dimanches. »

— « Et les hommes, interrompt Joe, ont chacun trois pintes de bière par jour. Si nous faisions une tentative pour y entrer ? »

— « De tout mon cœur, reprit la femme ; on assure d'ailleurs que les directeurs sont des gentlemen très-obligeants. »

Les promeneurs immortels n'en écoutèrent pas davantage. Ils se remirent en route, et arrivèrent au dépôt. Là, ils ne virent partout qu'indolence et paresse, vivant dans l'abondance. Les autorités de la paroisse se vantaient de toujours acheter *des objets de première qualité*. Les mendiants mangeaient des légumes, du pain, et buvaient de la bière, et leurs enfants étaient élevés à l'école gratuite de la paroisse. Cependant, en examinant les choses de près, nos promeneurs reconnurent que le mécontentement avait pénétré jusque dans cet asile d'une félicité oisive. Ils entendirent un pauvre de mauvaise mine, disant à l'oreille de trois ou quatre jeunes gens qui l'écoutaient avec avidité :

« Après tout, vous voyez que nous ne sommes pas

aussi heureux que mon frère, qui vient d'être condamné à la déportation, et qui attend, à bord de ce ponton, le départ du bâtiment qui doit l'emmener. Vous comprenez que si nous faisons cette *affaire* dont je vous ai parlé, nous ne risquons que d'être envoyés au ponton, et alors nous serons aussi bien nourris et aussi contents que mon frère Tom. »

Les trois jeunes gens se regardèrent, et les immortels reconnurent à l'expression de leurs yeux que l'*affaire* serait bientôt faite.

« Vous commencez peut-être à comprendre, monsieur Ériel, dit Méphistophélès avec un sourire moqueur, pourquoi je me suis efforcé d'adoucir le cœur des inspecteurs de la paroisse. »

« — Hélas ! reprit l'ange d'un air de tristesse, je vois aussi qu'il n'y a pas de démon plus dangereux qu'un principe de charité mal entendu. »

Cette fable ne fait que donner une forme dramatique à un fait incontestable.

La table suivante, dressée d'après des documents officiels, fera connaître d'un seul coup d'œil la situation comparative, quant à la nourriture de chaque classe, depuis celle du laboureur honnête et indépendant, jusqu'à celle du criminel condamné et déporté. Afin de rendre la comparaison plus facile, on a calculé le poids de la viande après la cuisson.

ÉCHELLE DE COMPARAISON.

1° Le Laboureur indépendant.

D'après les comptes des dépenses des laboureurs,

il ne leur est pas possible de se procurer par semaine, en aliments solides, au delà de la quantité suivante, savoir :

Pain, 17 onces par jour, fait par semaine		119	onc.
Lard, 4 onces par semaine, dont il faut déduire une once pour perte par la cuisson, reste.		3	
Total.		122	onc.

2° Le Soldat.

Pain, 16 onces par jour, fait par semaine		112	onc.
Viande, 12 *idem*. . .	84		
Perte par la cuisson. .	28. . .	56	
Total.		168	onc.

3° Le Mendiant bien portant.

Pain, par semaine.		98	onc.
Viande.	31		
Perte par la cuisson. .	10. . .	21	onc.
Fromage.		16	
Pudding.		16	
Total.		151	onc.

à quoi il faut ajouter que, dans les dépôts de mendicité, la plupart des pauvres reçoivent :

Légumes	48 onces.
Soupe.	3 quarts (1).
Potage au lait.	3
Petite bière.	7

et plusieurs autres douceurs.

4° L'Accusé prévenu de vol.

(*Dans la prison de Lancastre.*)

Pain, par semaine.		112 onc.
Viande.	24	
Perte par la cuisson. . .	8. . .	16
Gruau d'avoine.		40
Riz.		5
Pois		4
Fromage		4
Total.		181 onc.

(*Dans la prison de Winchester.*)

Pain, par semaine.		192 onc.
Viande.	16	
Perte par la cuisson . . .	5 . .	11 onc.
Total.		203 onc.

5° Le Voleur condamné.

Pain, par semaine.		141 onc.
Viande	56	
Perte par la cuisson . . .	18 . . .	38
Orge d'Écosse		28
A reporter		207 onc.

(1) Un *quart* vaut 1 litre 13 centilitres.

Ci-contre.	207 onc.
Gruau d'avoine.	20
Fromage	12
TOTAL	239 onc.

6° LE VOLEUR DÉPORTÉ.

10 $\frac{1}{2}$ liv. de viande par semaine, ci	168 onc.	
Perte par la cuisson. .	56. .	112 onc.
10 $\frac{1}{2}$ liv. de farine, qui augmente par la panification, et fait		218
TOTAL		330 onc.

D'où il suit que le laboureur industrieux est moins nourri que le mendiant, le mendiant moins que l'homme accusé de vol, l'homme accusé de vol moins que le condamné, le condamné moins que le déporté; et, en comparant les deux extrêmes de l'échelle, on trouvera que le déporté mange à peu près trois fois autant que l'honnête laboureur.

Quel effet de pareilles lois ne doivent-elles pas produire sur notre système social, puisqu'elles offrent pour but aux espérances et à l'ambition du laboureur de devenir un mendiant, et font aspirer le mendiant aux honneurs de la déportation !

Peut-être vous consolez-vous de cette étrange anomalie en vous persuadant que nos lois sur les pauvres, avec tous leurs défauts, ont au moins l'avantage d'assurer la subsistance des personnes âgées. Hélas ! c'est tout le contraire. Les personnes âgées et

infirmes sont précisément celles dont on s'occupe le moins. Voici un parallèle entre deux classes, choisi parmi une foule d'autres. Joseph Coster, âgé de trente-quatre ans, et Anne Chapman, veuve, de soixante-quinze ans, sont de la même paroisse; Joseph Coster, dans la force de l'âge, reçoit de la paroisse 16 sch. 8 d. par semaine, ou 43 l. st. 8 d. par an; tandis qu'Anne Chapman, la pauvre veuve infirme, est obligée de se contenter de 1 sch. 6 d. par semaine, ou 3 liv. st. 18 sch. par an. Tel est le secours que l'on accorde à la vieillesse.

Et pourquoi ce vigoureux jeune homme obtient-il plus que cette malheureuse femme? Premièrement, parce que les magistrats le craignent; il est violent, il fait du bruit, il peut briser des machines et incendier des meules de foin : les vieillards ne sont point dangereux. Secondement, parce qu'il a été imprévoyant; qu'il a mis des enfants au monde sans avoir le moyen de les nourrir, et qu'il est *juste* que le gouvernement encourage l'imprévoyance en la payant. Troisièmement, parce que son salaire lui est payé sur la taxe des pauvres; ce qui vicie l'industrie, ôte au travail son indépendance, et avilit la pauvreté en la changeant en mendicité. Il arrive souvent que l'on emploie le mendiant de préférence à l'ouvrier indépendant, parce que cela soulage d'autant la paroisse, et que des ouvriers se sont réduits volontairement à la mendicité, afin de pouvoir trouver de l'ouvrage.

Ne nous flattons pas du vain espoir que ces lois attacheront les pauvres aux riches, ni que les pauvres considéreront les secours donnés par les parois-

ses comme des charités ; ils les regardent au contraire comme un droit qu'ils acquièrent, non par un mérite quelconque, mais par l'indignité ; non par de l'économie, mais par de la prodigalité ; non par une détresse véritable, mais par des mensonges plausibles. Un cordonnier de Lambeth affirma sous serment qu'il ne pouvait pas gagner plus de 13 schellings par semaine, et réclama le secours de la paroisse. Un inspecteur ayant découvert qu'il en gagnait 30, sa demande lui fut refusée. « C'est bien cruel ! dit le cordonnier ; je regardais ce secours comme un revenu en terre. J'en jouissais depuis sept ans ! »

Maintenant il est de mon devoir d'indiquer au lecteur une vérité importante. Jusqu'à quel point peut-on en toute sûreté confier à des individus le soin d'administrer des remèdes individuels ? Si jamais, penserez-vous, il a existé une aristocratie qui dût, par sa position, remédier aux mœurs de la population pauvre des provinces, c'est la nôtre. Différente de la *noblesse* dans d'autres pays, elle n'est pas rassemblée tout entière dans la capitale ; elle vit beaucoup à la campagne ; elle forme un grand nombre de rangs différents depuis le pair jusqu'au squire ; elle est répandue dans tout le royaume ; elle est même en contact avec toutes les classes ; elle est mêlée à toutes les affaires locales ; elle possède de grandes richesses ; elle peut facilement acquérir une expérience pratique... Ne diriez-vous pas que ce sont là des hommes qui doivent naturellement et avec succès lutter contre les abus qui, en démoralisant les pauvres, menacent les riches ? Hélas ! c'est exactement le con-

traire : l'influence de l'aristocratie, par rapport à ceux sur qui porte l'action des lois sur les pauvres, a toujours été indolente et négative quand elle n'a point été funeste. Chez les plus grands, elle a été négative ; l'influence des autres a été une ruine.

Je prendrai pour exemple la paroisse de Calne. Le voisin de cette paroisse, et son principal propriétaire, est le marquis de Lansdowne, dont les richesses sont incalculables. Plein d'intelligence, habile, économiste par système, son exemple, son activité, son crédit, auraient pu beaucoup contribuer à diminuer la mendicité dans son voisinage, et à éclairer les magistrats et les inspecteurs; son intérêt même lui commandait de le faire. Eh bien ! la paroisse de Calne est administrée de la manière la plus pitoyable, la plus *ignorante ;* les dépositions faites devant les commissaires pour les lois sur les pauvres ont dévoilé à son égard des abus et une impéritie sans exemple.

Suivons maintenant dans le même bourg l'influence bien plus funeste des magistrats. Les magistrats ont établi le système d'échelle, c'est-à-dire qu'ils ont insisté pour payer le salaire du travail sur les fonds de la paroisse; nous avons déjà vu le mauvais effet que cela fait. Le sous-inspecteur et les autres fonctionnaires de la paroisse de Calne ont avoué dans leurs dépositions que l'on n'avait aucun égard à la conduite des pauvres. Les ivrognes les plus incorrigibles, les blasphémateurs, les voleurs, tous étaient secourus d'après l'échelle ; les demandes étaient présentées avec un ton d'insolence et de menace. Le commissaire s'informa si les fonctionnaires de la paroisse n'avaient

jamais conduit ces hommes devant le juge de paix pour les faire punir. On lui répondit que oui, mais qu'ils y avaient renoncé, parce qu'au lieu de punir les pauvres, le juge réprimandait les fonctionnaires, et leur donnait tort.

« Par conséquent, ajouta le commissaire, tandis qu'en apparence il n'y a point d'appel au magistrat, son influence, c'est-à-dire l'influence aristocratique, est complète et sans bornes ; elle est toujours à l'œuvre par un consentement tacite, et ne cesse de produire des maux immenses et du genre le plus funeste (1). »

Partout où les magistrats interviennent, leur intervention est fatale. Soit par crainte, soit pour faire valoir sottement leur autorité, soit par une charité mal entendue, ils soutiennent les individus les plus vicieux, en dépit des remontrances des officiers de la paroisse ; ils dressent l'échelle d'après laquelle des districts tout entiers sont déclarés en état de mendicité. Par crainte de la vengeance de l'incendiaire, ils n'osent pas, quand même ils le voudraient, refuser d'admettre cet incendiaire lui-même à prendre part à la distribution. Partout où ils interviennent, la taxe

(1) « Le district de Sturminster-Newton est celui de la province où les affaires des pauvres sont le plus mal réglées, et pourtant c'est celui où la taxe est la plus considérable ; mais c'est qu'il n'y a point de district dans le comté où l'influence des magistrats soit plus grande. » (*Voyez* le Rapport de M. Okeden.) Je pourrais appuyer cette assertion par mille exemples : mais le fait est notoire.

augmente comme par enchantement, et la paroisse est ruinée. Ce sont eux qui, par un motif de politique passagère, sous le ministère de Pitt, persuadèrent au pauvre qu'il ne fallait pas rougir d'implorer l'assistance de la paroisse; ce sont eux qui ont créé et qui défendent le payement des salaires avec le produit de la taxe, et les secours accordés aux individus bien portants; en un mot, ce sont eux qui, dans ces deux cas, ont produit la maladie que nous sommes aujourd'hui appelés à guérir. Toutes les fois qu'ils n'interviennent point, on peut regarder le mal comme comparativement léger.

Stratford-upon-Avon, dit M. Villiers, est le seul lieu de la division qui ne soit pas soumis à la juridiction des magistrats du comté, et il est aussi le seul où les personnes qui payent la taxe ne soient point mécontentes. A Poole, ville grande et peuplée, l'influence des magistrats est inconnue; tout ce qui tient à la direction des pauvres est excellent. Moore-Critchell, Devizes, Marlborough en sont encore des exemples.

Voilà assez de faits. J'ai suffisamment établi mon cas. L'influence individuelle et locale a presque toujours été funeste; d'où il s'ensuit que si l'on veut réformer la législation sur les pauvres, le premier principe devra être de ne rien laisser à la discrétion de cette influence.

Avant d'examiner mon sujet sous un autre point de vue, il faut que je m'arrête un moment pour rendre justice à une classe d'hommes qui la mérite, quoiqu'en ma qualité de législateur, professant des opi-

nions libérales, il faille pour cela du courage dans un temps où l'esprit de parti est porté à un si grand excès. Mais dans le cours de cet ouvrage, j'aurai plus d'une fois encore l'occasion de prendre la défense de ces hommes contre les calomnies de l'ignorance : je veux parler du clergé. Je l'excepte en général de la censure que j'ai lancée contre les magistrats. Une certaine jalousie que le squire ressent du curé a souvent empêché le premier de profiter de l'expérience du second, et a donné lieu dans le tribunal de paix à des combinaisons qui devaient annuler l'influence éclairée et avantageuse du clergé. Nous trouverons bien des cas où un ministre actif et intelligent a réformé sa paroisse et a corrigé en grande partie les effets de l'obstination du magistrat et de la nonchalance de l'inspecteur. Mais aussi, dans ces cas, il est fort rare que l'ecclésiastique soit un rejeton de l'aristocratie.

J'ai sous les yeux un livre qui attribue à notre aristocratie plusieurs de nos établissements de charité publique. Quelle impudence ! la plupart ont été fondés par des roturiers. L'auteur se réjouit des beaux noms qu'il trouve parmi les patrons de ces institutions. Je l'en félicite ! Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les établissements de charité pourraient être réglés et administrés avec plus de sagesse qu'ils ne le sont. Examinons-les avec quelque détail. Cela nous intéressera peut-être, et nous instruira certainement.

Quoique le système des fondations pieuses soit une preuve de l'humanité d'une nation, elles exigent des règlements de la plus grande sagesse, pour ne pas conspirer, avec les lois sur les pauvres, à la destruc-

tion des mœurs. Rien n'entretient la vertu comme le sentiment de l'indépendance. Il n'y a pas de doute qu'il faille assister les pauvres... Mais comment ? en les mettant en état de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. De là, l'avantage des caisses d'épargne. Quand on leur apprend à s'appuyer sur d'autres, ils deviennent un fardeau pour l'industrie. Le révérend M. Stone a expliqué ce principe par une fiction aussi juste qu'heureuse. Il suppose un jeune tisserand, âgé de vingt-deux ans, qui épouse une servante de dix-neuf. « Songent-ils à travailler, à économiser, à s'imposer des privations pour nourrir les enfants qui viendront? Non ; ils demeurent dans Spitalfields, et comptent sur les *Institutions de charité*. La femme obtient un billet pour la « Société royale de la Maternité ; » ses couches ne lui coûtent rien ; elle a besoin d'une layette, c'est la Société de Bienfaisance qui la lui fournit : son enfant est vacciné à l'Hospice de la Vaccine. Parvenu à l'âge de dix-huit mois, il devient importun ; on l'envoie à l'École pour la Première Enfance ; puis, attendu qu'il est *indigent*, il va à la Société vêtue d'Éducation et aux Écoles du Dimanche, d'où il arrive aux Écoles vêtues de Charité. Il y reste cinq ans, et, mis gratuitement en apprentissage chez un tisserand, devient ouvrier ; puis, comme il a l'exemple de ses parents devant les yeux, il épouse une jeune fille de son âge. Son enfant, à son tour, suit la série des charités héréditaires ; l'ouvrage commence à manquer, mais il se rappelle que son père s'est trouvé pendant bien des années dans la même position, et a toujours été sauvé par la cha-

rité ; c'est donc à la charité qu'il a aussi recours. La paroisse lui fournit du charbon et du pain ; les Associations de Spitalfields, les Sociétés pour les Soupes économiques, les Sociétés de Bienfaisance, les Sociétés des Pensions, tous ces établissements lui facilitent l'agrément de vivre sans travailler, jusqu'à ce qu'enfin il se décide à puiser un revenu fixe dans les fonds de la paroisse. Il *sollicite* un extrait des registres de la paroisse ; il prouve qu'il y est établi par l'École de Charité et par l'acte d'apprentissage, et il obtient pour lui et sa famille un secours de 5 schellings par semaine. C'est au milieu de ces alternatives de secours volontaires et forcés qu'il arrive lentement au terme de son indigente existence. Avant de quitter le monde, il ferait bien de rendre grâce au public. Il est *né pour rien*, il a été *nourri pour rien*, il a été *vêtu pour rien*, il a été *élevé pour rien*, il a été *établi dans le monde pour rien*, il a obtenu *les soins de la médecine et les remèdes pour rien*, tandis que ses enfants aussi ont été *nés*, *allaités*, *habillés*, *nourris*, *élevés*, *établis et drogués*... POUR RIEN !

« Il n'y a plus qu'un seul service que la société soit en état de lui rendre, c'est de *l'inhumer* pour rien. Or, comme il meurt *indigent de la paroisse*, c'est encore la paroisse qui se charge de lui fournir un linceul, une bière, un poêle et une tombe ; ce sont les indigents du dépôt de mendicité qui portent son corps en terre, et d'autres indigents qui suivent le convoi comme pleureurs (1). »

(1) Il est bien entendu, ajoute M. Stone, qu'en décri-

Nous voyons par là que les Aumônes Publiques ne deviennent que trop souvent une prime accordée à l'indolence et au vice. Quelle triste leçon de la vanité de toute sagesse humaine cette conviction ne donne-t-elle pas au cœur ! Que de tendres sympathies perdues pour l'avantage du genre humain ! Combien les erreurs individuelles ne peuvent-elles pas pervertir jusqu'aux vertus d'une nation ! La charité est un sentiment qui flatte l'orgueil du genre humain, c'est une invention aristocratique ! Mahomet fit voir sa profonde connaissance des hommes, lorsqu'il permit le vice le plus difficile à réprimer, la licence des mœurs, et qu'il encouragea la vertu la plus facile à pratiquer, la charité. Celle-ci produit dans l'Orient les plus grands maux législatifs inhérents à ce climat ; elle réconcilie l'homme à l'idée avilissante de l'esclavage, et nourrit de toutes les erreurs théologiques celle qui refroidit le plus le cœur, la prédestination.

Voici donc en peu de mots l'effet que nos lois sur les pauvres font sur le système social ; elles encouragent l'imprévoyance, parce qu'elles fournissent à

vant ainsi l'opération de la charité dans mon district, j'ai cité un exemple *ordinaire* et non pas *extraordinaire*. J'aurais pu y joindre encore une foule de détails, dont quelques-uns auraient été d'une nature bien plus grave et plus abusive ; mais je me suis contenté de décrire l'état du district sous le rapport des secours de charité, et de montrer comment ces secours *peuvent* encourager et encouragent *réellement* l'imprévoyance et la dépendance. »

ses besoins ; elles facilitent les excès dans l'union des sexes, parce qu'elles en élèvent les fruits ; par une réaction inévitable, les bienfaits répandus sur l'indigent vicieux deviennent une source de malheurs pour l'ouvrier honnête (1) ; elles élargissent la brèche entre les riches et les pauvres : car des bienfaits forcés sont toujours reçus avec mécontentement ; elles amortissent les affections de famille de l'ouvrier, car ses enfants deviennent pour lui des objets de spéculation. M. Villiers assure avoir entendu parler, dans le comté de Glocester, d'un homme qui se plaignait d'avoir perdu tous ses enfants, et qui disait publiquement que c'était fort malheureux pour lui, puisque, s'ils avaient vécu, il n'aurait pas perdu la somme qu'il tirait de la paroisse, et qu'il aurait été à son aise.

Le docteur Chalmers cite un autre exemple encore de l'effet de ces lois, non sur l'affection paternelle, mais sur l'amour filial. « A Bury, dans le comté de Lancastre, dit-il dans son ouvrage sur l'Économie civile, certains vieux pauvres qui recevaient leurs distributions à domicile, ayant été admis dans le dépôt de mendicité avec les familles de leurs propres enfants, préférèrent passer à la maison de travail, parce que ces enfants, pour se débarrasser

(1) L'invention des hôpitaux publics a été attribuée à tort au christianisme. Ce sont les Druides qui ont fondé les premiers hôpitaux, et les Druides sacrifiaient des victimes humaines ! La charité, telle qu'elle se fait aujourd'hui, mérite sous quelque rapport le même reproche.

d'eux, leur rendaient le séjour du dépôt insupportable. »

« J'ai souvent assisté à des assemblées paroissiales, disait, il y a quelques années, M. Clarkson, dans lesquelles si je disais à un père : Vos enfants sont à vous, il me répondait : Non, ils appartiennent à la paroisse. Personne ne saurait leur faire comprendre que leurs enfants sont à eux et non pas à la paroisse. »

La paroisse leur est vraiment bien obligée.

Si les lois sur les pauvres opèrent ainsi sur les liens sociaux, elles ne sont pas moins nuisibles aux mœurs. Dans les districts ruraux, une fille commence par avoir un enfant et trouve un mari après. Une femme de Swaffham, dans le comté de Norfolk, avait eu sept enfants illégitimes, elle recevait deux schel. par tête ; si elle avait été veuve avec sept enfants légitimes, elle aurait reçu 4 à 5 schel. de moins. Un bâtard vaut donc à sa mère 25 pour cent de plus qu'un enfant légitime. On regarde comme une spéculation très-avantageuse d'épouser une demoiselle qui apporte en dot un ou deux gages d'amour.

M. Brereton, de Norfolk, qui a publié il y a quelque temps une excellente brochure sur l'administration des lois sur les pauvres, dit : « Je priai le gouverneur de la maison de charité d'une centurie voisine de me faire connaître le nombre d'enfants nés dans un certain espace de temps, en distinguant les enfants légitimes de ceux qui ne l'étaient pas. Le nombre total des naissances se montait à 77, dont 23 légitimes et 54 illégitimes ; » ceux-ci étaient donc deux fois aussi nombreux que les autres.

Les lois sur les pauvres, de la manière dont elles sont administrées aujourd'hui dans les provinces méridionales de l'Angleterre, détruisent la morale, l'indépendance et le goût du travail. A ces inconvénients il faut ajouter ceux qui proviennent des lois sur l'Établissement (1). Aujourd'hui, s'il n'y a pas d'ouvrage dans une paroisse, au lieu de transférer l'ouvrier dans une autre, vous l'attachez au sol en qualité d'indigent. Il ne faut pas oublier non plus l'exemple funeste et contagieux des vagabonds errants qui viennent d'Irlande. Ces aventuriers hiberniens, dignes successeurs des féroces colons des siècles passés, sont transportés par milliers, grâce à la bienheureuse invention de la vapeur, dans un pays où « nous nous faisons gloire de soulager les misérables. » Bien mieux traités que l'ouvrier anglais, qu'enchaînent à sa paroisse les lois sur l'Établissement, ils se répandent par tout le pays; et en quelque lieu qu'ils finissent par se fixer, ils offrent d'affreux exemples d'une indigence prodigue, séditieuse et incorrigible. Ils nous rappellent ce couple amoureux qui était venu à Gretna-Green pour se marier. Le forgeron demanda cinq guinées pour sa peine. « Comment! dit l'époux, le dernier gentleman que

(1) On trouvera d'excellentes observations sur ces absurdes lois dans une lettre de M. Richardson, de Norfolk, à lord Brougham. Dans une paroisse qu'il cite, les frais de justice encourus pour décider quel était le lieu d'établissement d'un seul pauvre, montèrent à 71 l. 2 sch. 4 d. (1,800 fr.).

vous avez marié m'a assuré qu'il ne vous avait donné qu'une guinée. »

— « Cela est vrai, répondit le forgeron, mais c'était un Irlandais. Je l'ai déjà marié six fois ; aussi l'ai-je traité comme une pratique. Quant à vous, je ne vous reverrai peut-être jamais. »

Les inspecteurs des paroisses se conduisent d'après le principe du forgeron ; ils sont extrêmement faciles pour l'Irlandais qui court le monde et se moque du pauvre de la paroisse ; l'Irlandais les traverse toutes, et reçoit la charité partout. *C'est une pratique !*

Mais quels sont donc les remèdes à ces maux? Chacun reconnaît l'inconvénient de nos lois actuelles sur les pauvres, met les mains dans ses poches et dit : « Mais que faut-il faire ? » Il en est toujours ainsi : les hommes se laissent accabler par les maux et refusent ensuite les remèdes qu'on leur propose. Il y a dans la législation moderne une impatiente lâcheté qui voit les difficultés, et ne songe qu'à la *difficulté* de les écarter. Et pourtant, par une prompte et vigoureuse réforme, on pourrait mettre un terme aux effets les plus funestes des lois sur les pauvres ; les remèdes ne sont pas aussi difficiles à appliquer qu'on le pense. Il existe plusieurs exemples incontestables d'assemblées de paroisse, ou même de simples individus qui ont montré de l'énergie ; ils ont commencé par refuser avec fermeté tout secours à des ouvriers bien portants sans ouvrage ; ils ont fait ensuite des règlements sévères pour la maison de travail, que personne ne pouvait quitter sans permis-

sion; ils ont en outre rejeté tout secours à domicile, et, par ces moyens si simples, ils sont parvenus en très-peu de temps à délivrer des paroisses entières de la mendicité, à réduire d'une manière incroyable le taux de la taxe à un tiers de ce qu'il était auparavant, et à relever le caractère moral de l'indigent presque au niveau de celui de l'ouvrier industrieux et indépendant. Ce sont là des preuves certaines que les remèdes ne sont ni difficiles dans leur application, ni lents dans leur opération. Mais remarquez bien qu'il a fallu pour cela la réunion de trois qualités bien rares dans les hommes : un grand jugement, une grande fermeté et une grande habileté.

Aucun gouvernement sage ne confiera l'application de remèdes si nécessaires aux *rares* qualités d'individus quels qu'ils soient. Il y a dans toute assemblée de paroisse, je puis même dire dans toute communauté quelconque, une inertie générale, toutes les fois qu'elles partagent un abus déguisé sous un nom spécieux. Ici, les magistrats ne veulent point se dessaisir du pouvoir; là, le fermier trouve de l'avantage à payer les gages de ses journaliers avec la taxe des pauvres; dans certains districts l'insolence et le nombre excessif des pauvres intimident la réforme; dans certains autres la charité bien intentionnée de bienfaisantes dames perpétue l'immoralité. Si l'on abandonnait aux paroisses le soin de guérir le mal, il se perpétuerait pendant un demi-siècle encore, et nous serions réveillés tout à coup de notre assoupissement par les cris affreux d'une guerre civile. Trop longtemps notre législation n'a

connu d'autre principe que celui du châtiment : celui de la prévention vaut beaucoup mieux. Un bon gouvernement est un gouvernement directeur; il doit être en avance sur le peuple; il doit faire des lois *pour* le peuple, et ne pas les recevoir toutes faites *de lui*. Maintenant nous laissons les abus se perpétuer jusqu'à ce qu'une clameur s'élève contre eux, et alors le gouvernement cède; politique funeste, qui rend le législateur faible et le peuple turbulent. *Un gouvernement ne devrait jamais céder;* il ne devrait jamais se mettre dans une position à être obligé de céder; il devrait préparer les changements nécessaires avant qu'ils ne soient exigés avec audace, et, en détournant à temps le courant de l'opinion publique, prévenir ses débordements. Quand un gouvernement agit ainsi, il est toujours fort; il ne se trouve jamais en contact avec le peuple. C'est un gouvernement de direction et non de concession; il réunit dans sa constitution les bienfaits de la liberté à la vigueur du despotisme.

En conséquence le gouvernement devrait aujourd'hui s'emparer seul de la direction des pauvres. Tout le monde convient que les lois actuelles sur l'Établissement ont besoin d'être simplifiées et réduites; la seconde mesure devrait être la formation d'un bureau possédant d'amples pouvoirs discrétionnaires; car chaque paroisse, ayant adopté en quelque sorte un système différent, exige aussi un traitement différent, et les mêmes lois ne peuvent pas être applicables partout. Les membres de ce bureau devraient être peu nombreux; car moins il y en a,

moins les frais sont considérables et plus la responsabilité est grande ; d'ailleurs une grande responsabilité donne aussi une grande énergie.

A ce bureau pourraient être attachés des membres supplémentaires qui voyageraient dans les provinces, ce qui les mettrait à même de comparer les diverses manières d'administrer dans les différents districts, sans que leurs jugements fussent obscurcis par les préjugés locaux des magistrats.

Ces commissaires devraient, comme de raison, être salariés. L'ouvrage qui se fait gratuitement est de mauvais ouvrage ; et comme ils seraient en petit nombre, la dépense n'en serait pas considérable.

Les paroisses trop peu étendues pour pouvoir fournir de l'ouvrage à leurs pauvres bien portants devraient être réunies à d'autres. J'avoue même que je serais assez d'avis d'agrandir et de consolider toutes les paroisses du royaume.

Le principal mécanisme de la réforme que je propose se trouverait dans la discipline de la maison de travail. Il est certain à présent que toutes les fois que les douceurs que l'on trouve dans la maison de travail surpassent celles que peut se procurer l'ouvrier indépendant, la mendicité augmente ; tandis qu'au contraire, elle diminue promptement partout où ces douceurs sont moins grandes. Une maison de travail doit être un lieu où l'on travaille davantage et où l'on soit moins bien nourri qu'on ne l'est dans le monde quand il existe de la concurrence.

Les asiles pour les personnes âgées ou infirmes devraient, au contraire, être rendus assez commodes

pour satisfaire les pauvres, sans toutefois devenir pour eux un objet d'ambition. Il est juste qu'il y ait quelque distinction entre la maison de travail pour ceux qui sont oisifs et la maison de repos pour ceux qui sont épuisés par le travail.

Le bureau publierait un rapport annuel qui ferait connaître l'état de la mendicité dans tout le royaume; ce qui épargnerait dans bien des cas les commissions spéciales du Parlement, si pénibles et si coûteuses.

Ce bureau deviendrait évidemment, par la suite, utile en bien d'autres cas, dont je ne citerai que deux : le recrutement et l'émigration. Il trouverait de bons soldats parmi les hommes valides et honnêtes que les circonstances privent d'ouvrage, tandis qu'il choisirait les personnes les plus aptes à l'émigration, et dirigerait leurs vues et leurs projets, débarrassant ainsi tout les ans l'État de sa population superflue.

Il est bien temps, ce semble, qu'un gouvernement si chèrement rétribué par le peuple fasse quelque chose pour lui. « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, » sont les paroles touchantes du Sauveur; et en effet aucune sagesse humaine n'a pu jusqu'ici empêcher la distribution inégale des fortunes. Mais si la législation ne peut point empêcher l'inégalité, elle doit au moins prévenir l'abus. Celui des richesses est la tyrannie; celui de la pauvreté est l'incurie. Partout où ces deux abus existent, les institutions les plus libres ne contribuent point au bonheur. Le système d'administration doit nécessairement être défectueux toutes les fois que l'on verra « la vieillesse

aller à la maison de travail, et la jeunesse à la potence. » Chez nous, l'origine du mal a été, non un esprit d'opposition, mais une charité mal entendue. Un rayon brille enfin au milieu de la sombre apathie du siècle. La prudence pourra le rendre utile ; mais comme il tient de la nature du feu, il deviendrait par notre négligence le plus terrible de nos ennemis. Il est difficile de faire bien comprendre aux grands les temps où nous vivons. Les hautes classes sont les dernières à entendre les bruits précurseurs du danger. Elles sont semblables à une personne placée sur une montagne élevée ; le bruit de l'explosion qui jette l'effroi parmi les habitants de la plaine ne parvient point à son oreille.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

EXAMEN DE L'ÉTAT DE L'ÉDUCATION ARISTOCRATIQUE ET POPULAIRE, ET DE L'INFLUENCE GÉNÉRALE DE LA MORALE ET DE LA RELIGION EN ANGLETERRE.

DÉDIÉ

A

Thomas Chalmers, DD.,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE MORALE A L'UNIVERSITÉ DE SAINT-ANDRÉ.

« Les hommes ont d'ordinaire besoin d'instruction pour pouvoir maîtriser leurs passions et vaincre leurs préjugés ; de sorte que quand vous voyez votre frère dans l'ignorance, vous le voyez dénué de ce qu'il lui faut pour les bonnes œuvres : tout maître doit faire instruire sa maison, tout gouverneur son élève, tout homme son frère, de toutes manières possibles et justes; car si les hommes meurent faute d'instruction, ceux qui les régissent mourront faute de charité. »

(L'évêque Jeremy Taylor.)

« *O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes !* »

(Perse.)

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉDUCATION DES CLASSES ÉLEVÉES.

La Religion et l'Éducation sont des sujets qui se combinent légitimement. — Remarque de Quintilien sur l'enseignement trop prompt. — *Nous* apprenons trop lentement. — La Raison pour laquelle les parents se contentent pour leurs enfants d'une éducation défectueuse. — La Supposition que des liaisons se forment dans les écoles, examinée et réfutée. — Fausseté de la supposition que des distinctions dans les écoles publiques puissent être plus tard utiles dans le monde. — L'Abolition des *bourgs fermés* influera probablement sur le nombre de jeunes gens que l'on envoie aux écoles publiques. — Ce qu'on enseigne dans les écoles publiques. — Rien que les Classiques, et ceux-ci mal. L'abus des Dotations prouvé par là. — Défense du principe des Dotations. — Nous les défendrions en vain, si leurs collateurs ne veulent pas se réformer. — Les Classes élevées seront obligées, pour leur propre sûreté, d'établir pour elles-mêmes un système d'éducation plus sage.

Monsieur,

Il n'y a point d'homme, dans ce siècle de matérialisme usé, et au milieu des jalousies discordantes de

tant de sectes rivales, qui se soit montré plus rempli que vous du désir d'étendre l'instruction parmi le genre humain, et d'y faire régner l'esprit d'un vaste et généreux christianisme. C'est donc à vous que je dédie respectueusement, et avec un profond sentiment de reconnaissance politique, cet examen de l'état actuel de notre éducation, joint à celui de notre religion. En Prusse, qui est le pays du monde où l'éducation est donnée de la manière la plus admirable, l'autorité sur le culte public de l'État est unie à celle qui s'exerce sur l'instruction publique. Le ministre de l'un est aussi le ministre de l'autre. Dans le duché de Saxe-Weimar, qui s'est montré aux yeux de l'Europe étonnée comme le foyer d'une brillante philosophie, où la liberté de conscience et la piété de conduite se sont donné la main, on peut dire que l'administration de l'instruction du peuple est confiée tout entière au clergé (1), et la lumière qui a brillé sur les hommes a été allumée aux autels de Dieu. Noble exemple pour le clergé d'Angleterre, et qui peut être regardé comme une preuve que la vertu étant le seul but et de la vraie religion et de la solide instruction, quand on unit les moyens, on facilite le succès.

J'examinerai donc, dans la même section de mon ouvrage, comme étant des sujets naturellement et

(1) Un membre laïque a été à la vérité adjoint aux commissaires ecclésiastiques de Saxe-Weimar; mais il s'unit entièrement à eux dans l'esprit ecclésiastique. Cet esprit ecclésiastique en Saxe-Weimar est la bienfaisance.



légitimement unis, l'état de l'éducation en Angleterre et l'état de la religion.

Je commencerai par traiter de l'éducation générale donnée aux classes élevées. Sur ce point, il faudra, monsieur, que je sollicite votre indulgence pendant que je lutte contre les préjugés sociaux qui empêchent surtout que la jeunesse des classes opulentes ne suive un système d'éducation plus pratique et plus noble que celui qui existe aujourd'hui. Si, au premier aspect, mon raisonnement paraît contraire à ces respectables dotations que vous avez défendues avec tant d'éloquence, vous ne tarderez pas, je pense, à reconnaître que je les approuve en principe, précisément *parce que* j'en hais les abus. Qu'elles tâchent de se réformer, tandis que c'est à nous à faire voir la nécessité de cette réforme.

« Versez rapidement de l'eau dans un vase à goulot étroit; il n'en entrera presque pas: versez-la au contraire lentement et par petites quantités, et le vase se remplira. » Telle est la comparaison dont Quintilien se sert pour montrer le tort que l'on a de vouloir apprendre aux enfants trop de choses à la fois. Mais Quintilien n'a pas prétendu que nous dussions verser l'eau dans le vase goutte à goutte, et cesser tout à coup et pour toujours aussitôt que le liquide commence à cacher la surface du fond. Telle est pourtant la méthode que nous affectons de suivre aujourd'hui pour remplir le vase de l'esprit humain. Il suffit de raisonner sans prévention pendant un seul moment pour faire voir les monstrueuses absurdités qui entrent dans l'éducation orthodoxe d'un gentilhomme.

Supposons un honnête marchand qui se dispose à faire entrer son fils en apprentissage chez un bijoutier ou un gantier, par exemple. Le simple bon sens ne lui inspirera-t-il pas sur-le-champ deux questions à se faire à lui-même? 1° Sera-t-il avantageux à mon fils de ne connaître que la bijouterie ou la ganterie seulement? 2° En ce cas, apprendra-t-il à monter des bijoux ou à faire des gants si je le mets en apprentissage chez mon voisin un tel, puisqu'il est probable que, si mon voisin un tel ne lui apprend pas cela, il ne lui apprendra pas autre chose?

Pourquoi ces questions si simples ne se présentent-elles pas à l'esprit d'un gentilhomme qui va envoyer son fils au collége d'Éton? pourquoi ne se dit-il pas: 1° Sera-t-il avantageux à mon fils de ne savoir rien que le latin et le grec? 2° Si cela est, apprendra-t-il le latin et le grec quand je l'enverrai chez le professeur K***, qui, selon toute apparence, ne lui apprendra pas autre chose?

Si tout gentilhomme se faisait ces deux questions avant d'envoyer son fils à Éton, il est probable que la place de principal serait bientôt une sinécure. Mais avant d'examiner les réponses qu'il faudrait faire à ces questions, il est nécessaire de parler de quelques motifs subtils, et non avoués, qui militent en faveur des écoles publiques, et qui engagent les parents à sacrifier les progrès intellectuels de leurs fils. Les écrivains qui se sont occupés de la réforme académique n'ont pas suffisamment touché les points que je vais traiter; car ils sont partis du principe que l'éducation seule devait être le but de la discipline sco-

lastique. Ils ont supposé que tous les hommes étaient d'accord là-dessus, tandis qu'une grande partie des personnes qui envoient leurs enfants au collége méditent en secret pour eux d'autres avantages que ceux de l'instruction.

En premier lieu, la majorité des jeunes gens qui vont au collége sont nés dans ce qu'on peut appeler l'aristocratie inférieure; ce sont les fils de gentilshommes de province, de riches négociants, d'hommes de loi opulents, de personnes enfin qui appartiennent à la « propriété constituée » du pays; il n'y en a qu'un petit nombre qui soient fils de pairs ou d'hommes d'État. Or, tout père de la première classe se réjouit dans son cœur de l'avantage qui résultera pour son fils de vivre et de se lier avec les enfants de la seconde classe. Il voit, en sus des bienfaits de l'éducation, la chance d'avancer dans le monde. « Le père du jeune Howard a la collation de dix bénéfices; le jeune Johnson peut devenir l'ami du jeune Howard et obtenir un des dix bénéfices. » Telle est la réflexion que fait le père de Johnson, en payant pour le grec que son fils ne saura jamais. « Le jeune Cavendish est fils d'un ministre; si le jeune Smith se distingue, quelles belles liaisons il pourra former! » C'est ce que dit le vieux Smith, en voyant que son fils fait d'excellents vers latins, quoiqu'il soit incapable de traduire Lucain sans dictionnaire. Les projets de la mère sont moins restreints, mais non moins aristocratiques. « Mon fils est intimement lié avec le petit lord John : quand il sera plus âgé il se verra lancé dans la meilleure société... Qui sait si

quelque jour il n'épousera pas la petite lady Mary ! »

C'est par de pareils raisonnements que des parents, qui du reste ne manquent ni de perspicacité ni de connaissance du monde, étouffent dans leur cœur la conviction que leurs fils savent mieux jouer à la balle que traduire les auteurs latins ; et tant que ces parents se laisseront attirer par l'espoir de tels avantages, ce sera en vain que nous argumenterons avec eux sur l'éducation. Nous parviendrons tout au plus à leur démontrer un point auquel ils n'attachent qu'une importance secondaire, et que peut-être, après tout, ils savent aussi bien que nous. *Nous* parlons d'élever l'enfant ; *eux* songent déjà à l'avancement de l'homme. *Nous* insistons sur la nécessité de l'instruction, mais les Smith et les Johnson ne songent qu'à la nécessité des liaisons.

Je m'arrête ici un moment, afin que le lecteur puisse remarquer une nouvelle preuve de l'influence universelle que notre aristocratie obtient sur toutes nos institutions, sur chaque pas que nous faisons dans la vie sociale, depuis le berceau jusqu'à la tombe. C'est ainsi qu'elle agit insensiblement sur les rouages de cette vaste machine, sur l'éducation de la jeunesse, source des connaissances, des mœurs et de la prospérité de l'État ; de sorte qu'il est en quelque façon moins important d'être savant que de former des liaisons avec les grands.

Mais en considérant la chose de sang-froid, nous reconnaîtrons que l'éducation de collége ne procure pas même cet avantage auquel on aspire ; et comme je suis persuadé qu'il est indispensable de commen-

cer par détruire cette idée dominante avant de pouvoir obtenir que la généralité des parents consentent à examiner plus en grand cet important sujet, je vais le discuter aussi brièvement que possible.

Dans une école publique, les enfants sont tous égaux. Ceux de qui les goûts ont le plus de rapports deviennent les amis les plus intimes, sans égard au rang qu'ils occupent dans le monde. Habitant peut-être la même maison, le hasard les lie souvent encore plus que le caractère même.

Howard, fils aîné du pair, et Johnson, fils cadet du roturier, sortent du collége en même temps; ils sont amis intimes. Nous supposons encore qu'ils se retrouvent à la même université. Mais Howard, en qualité de noble, s'inscrit au collége de la Trinité, et Johnson devient pensionnaire au collége d'Emmanuel; les connaissances qu'ils font sont de genres diamétralement opposés. Il peut arriver que Howard accepte de temps en temps un bol de punch au lait de Johnson, et Johnson une bouteille de *vin* de Howard; mais ils n'ont point de cercle commun; ils ne sont point habituellement ensemble. L'habitude ne favorise plus leur liaison; la ressemblance des plaisirs ne les persuade plus que leurs caractères se ressemblent. Pour la première fois aussi la différence du rang devient visible. Il n'y a point de lieu où les démarcations de la naissance et de la fortune soient plus faiblement indiquées qu'au collége, mais point où elles soient plus tranchées qu'à l'université. Le jeune noble est soudain complétement séparé du jeune roturier; quand il se promène, il est revêtu d'un costume particulier;

quand il dîne, il est placé à une table plus élevée, avec les chefs de son collége ; à l'église, il lit ses prières (ou peut-être l'Almanach des courses) dans une tribune privilégiée. La discipline à laquelle il est soumis est en général, comparativement parlant, douce et relâchée. Il n'est pas d'une importance majeure, pour un jeune homme qui a de si belles espérances, d'être exact soit à l'église, soit aux cours ; des législateurs héréditaires peuvent se passer de science, et à l'université, la religion ne damne point un lord. La démarcation des rangs est si strictement observée à Cambridge, que le fils aîné d'*un* baronnet adopte un costume qui doit servir à le distinguer du fils cadet d'un *autre* baronnet ; et, selon toute apparence, il jouit à l'université d'une importance qu'il n'aura jamais dans le monde. Cette observance superstitieuse des rangs ne se borne pas à ceux que donnent les titres : c'est à l'université qu'un fils aîné s'élève tout à coup au-dessus de ses frères, à cette hauteur qu'il doit conserver pendant le reste de sa vie. Une distinction marquée dans le costume, dans les repas, dans les plaisirs, et quelquefois aussi dans la discipline, fait voir de bonne heure tout le prix que l'on attache à la fortune, et à la fortune seule ; le fils cadet apprend, d'une manière incontestable, qu'il *vaut* tant de mille livres sterling de moins que son frère aîné. Il est évident que ces distinctions si subites et si marquées doivent occasionner beaucoup de froideur et d'embarras dans les amitiés formées à l'école. Les jeunes gens sont d'ordinaire en même temps fiers et timides. Notre pensionnaire Johnson, glacé et étonné de la nou-

velle position du noble Howard, n'ose pas profiter de la liaison qu'il avait précédemment formée avec lui, et notre noble Howard, quoique nous ne supposions pas qu'il éprouve le désir de *couper* son ancien ami, entouré toutefois de nouvelles occupations et de nouveaux visages, au milieu des projets et des amusements du jeune homme qui entre dans le monde; comprenant pour la première fois sa position, et fier des hommages rendus à son titre futur, notre noble Howard, dis-je, se console facilement de l'idée de voir moins souvent son ami, et passe par des degrés imperceptibles de l'oubli de son amitié à l'oubli de sa personne. Tel est le dénoûment presque inévitable des liaisons de pension, quand il y a inégalité de rang. Tous les jours on entend remarquer à l'université combien il est étrange que des jeunes gens qui étaient les meilleurs amis du monde à Éton ne se voient presque jamais à Oxford. Et c'est ainsi que s'en vont en fumée toutes les paternelles espérances de Johnson, tous les avantages d'une amitié de jeunesse, tous les rêves dorés pour lesquels le père prudent a consenti à sacrifier, moyennant un peu de latin et *pas* de grec, la première, l'irrévocable saison pendant laquelle il aurait fallu semer la graine fructifiante. Il a sacrifié la saison où la mémoire est facile et le caractère pliant, et avec elle l'occasion d'introduire dans le cœur de son fils les éléments de la vraie sagesse et de la saine morale, la science qui fait l'ornement de la vie et les principes qui doivent la diriger.

Mais je suppose que cette amitié soutienne l'épreuve, je suppose que Howard et Johnson restent

liés, qu'à l'Université ils aient étudié, mangé et cassé des réverbères ensemble, et qu'ils entrent dans le grand monde *mutuis animis amanter*, songez combien il est peu probable que cette liaison puisse se soutenir dans les scènes si différentes où leur sort va les placer tous deux. Les salles de bal et la roulette, Newmarket et Crockford, sont les éléments naturels où doit se passer la vie de l'un d'eux, mais il n'en est pas de même de l'autre. Nous ne supposerons pas que notre jeune pair se livre à aucun excès, mais seulement qu'il partage les plaisirs accoutumés des jeunes gens de son rang; nous ne le peignons pas dépravé, mais dissipé; pas pervers, mais prodigue; pas fou, mais étourdi. Remarquez bien maintenant: continuera-t-il sa liaison avec Johnson, oui ou non? La réponse est simple: si les plaisirs de Johnson sont du même genre que les siens, il la continuera, sinon il la rompra. Comment pourrait-il être intimement lié avec une personne qu'il ne rencontre jamais? Comment pourrait-il faire sa société d'un homme que le hasard n'amène jamais sur sa route? D'après cela, si Johnson doit continuer à cultiver son amitié, il faut qu'il continue de prendre part à ses occupations; les mêmes salles de bal et la même roulette doivent les réunir, et le même goût pour les plaisirs doit cimenter leur sympathie mutuelle. Mais était-ce bien là ce que, dans sa prudence, le père de Johnson avait en vue pour son fils? Désirait-il que cette amitié devînt une liaison de vices et de prodigalités? Voulait-il ruiner son fils, ou bien augmenter sa fortune? Le tableau que j'ai tracé n'a rien d'exagéré ou d'extraordinaire.

Regardez autour de vous, et dites si les liaisons entre le fils aîné du pair et le fils cadet du roturier, quand par hasard elles survivent aux épreuves du collége et de l'Université, ne sont pas pour ce dernier des sources de perte et non de profit. Le jeune homme sans fortune suit l'exemple de son opulent ami; il s'habille à la mode, il chasse, il a des intrigues, il joue, il s'endette, il se ruine précisément par cette liaison qui, dans la pensée de ses parents, devait assurer en même temps sa fortune et sa considération dans le monde. Je n'ignore pas qu'il y a par-ci par-là quelque jeune homme plus adroit et plus prudent qui trouve moyen de tirer de son ami de collége le bénéfice ou la place sujet des rêves ambitieux de ses parents; mais ces exemples sont excessivement rares; et plutôt que de fonder ses espérances de fortune sur un pareil coup de hasard, il vaudrait mieux acheter pour son fils un billet de loterie.

Ajoutez à ces considérations les accidents ordinaires de la vie du monde; la chance d'une querelle et d'une rupture; le bénéfice que l'on espère aura peut-être été vendu pour payer une dette, la place sur laquelle on comptait, donnée pour acheter un vote; et puis les délais, les humiliations, les contrariétés, les incertitudes; et faites-vous ensuite à vous-même cette question : Parmi les avantages que peut offrir une éducation publique, l'amitié des grands n'est-elle pas le dernier sur lequel il faille fonder ses espérances?

« Mais peut-être, dit le père ambitieux, mon fils se distinguera-t-il; car il a beaucoup de talent. Une fois qu'on s'est distingué à Éton, toute la vie s'en res-

sent; il entrera peut-être au Parlement; il pourra devenir un grand homme, un second Canning! »

Hélas! je veux bien convenir que votre fils a du talent, et qu'il s'est distingué au collége; mais qu'il y a peu de jeunes gens remarquables à Éton, de qui on entende parler plus tard dans le monde! Leur réputation meurt sans laisser de trace, et cela pour deux raisons: d'abord, parce que les distinctions que l'on obtient dans une école publique ne sont point une preuve de vrai talent. Les épreuves auxquelles on a coutume de soumettre l'intelligence des enfants sont de leur faire apprendre par cœur, et de leur faire composer des vers latins et grecs; or, la première n'est qu'un exercice de la mémoire, l'autre n'est que la preuve d'un assez heureux talent d'imitation. Mais non-seulement le succès de ces études n'offre point le présage d'une supériorité d'esprit dans un âge plus avancé, je dirai que ces études elles-mêmes ne sont point de nature à former l'esprit pour les travaux solides qui d'ordinaire procurent la distinction. L'éducation si vague et si superficielle que l'on reçoit aux écoles publiques, ne présente rien qui tende à assurer une prééminence quelconque, soit au sénat, soit dans la littérature. Il est fort à désirer pour les enfants de recevoir une instruction solide, mais il est bien plus important encore qu'on leur inspire et le désir et l'habitude de la chercher. Et pourtant y a-t-il beaucoup de jeunes gens qui quittent le collége avec la résolution et l'énergie nécessaires pour continuer leurs études? Le but de l'éducation générale est de former la masse, et non pas le petit nom-

bre. Si la masse est ignorante, c'est en vain que vous nous citerez la science du petit nombre. Quand même nous admettrions que cette science est due à votre système, nous aurions encore le droit de les regarder comme des exceptions, et non point comme des exemples; à plus forte raison quand il est plus que probable que leur talent s'est développé *malgré* votre système d'éducation, et non pas *à cause* de ce système; que, s'ils sont devenus illustres, ce n'est pas que leur génie ait été formé par les études de leur jeunesse, mais qu'il n'ait pas pu être étouffé par elles. Dans tous les rangs et dans toutes les professions, il y a des Shakspeare et des Burns, qui s'élèvent au-dessus des influences contraires par lesquelles les génies moins vastes sont absorbés et anéantis. Par bonheur, le hasard nous sert souvent mieux que la sagesse des hommes, et la tâche éternelle de la nature consiste à contrarier les efforts que nous faisons pour nous détériorer.

Il faut encore observer que les chances qu'il y a contre le succès futur du jeune homme qui s'est distingué à Éton, deviennent de jour en jour plus grandes. C'est qu'autrefois les hautes classes seules recevaient de l'éducation. Quoique les écoles publiques fussent mauvaises, il n'existait rien de mieux; on pardonnait de n'avoir que des connaissances superficielles, parce que cela valait mieux que de ne pas en avoir du tout.

Mais maintenant le peuple s'est réveillé. Si l'éducation n'est pas encore générale, elle a du moins pris de l'extension. Le désir de l'utile et du solide circule

dans le genre humain. Admettons que votre fils obtienne tous les honneurs académiques ; admettons qu'il entre au parlement par suite de la distinction qu'il a obtenue ; ces honneurs lui ont-ils appris les principes de la jurisprudence, les travaux de la législation, les détails des finances, les superbes mystères du commerce ? ils ne lui ont peut-être pas même enseigné l'art si simple et si commun de parler en public.

Un homme médiocre, dressé à l'habitude de reconnaître en quoi consiste la véritable science et qui possède l'application nécessaire pour la rechercher, obtiendra dans les charges publiques une bien plus grande célébrité qu'un génie de collége qui n'a rien appris de ce qu'il est utile au public de savoir. D'après cela, l'espoir de former des liaisons étant une chimère, celui d'obtenir pour votre fils une distinction permanente en suivant la marche ordinaire de l'éducation publique, est aussi une chimère. Combien de milliers d'hommes, donnant *les plus belles espérances*, sont restés inconnus, et ont perdu leur avenir dans une vaine poursuite après la réputation, contre un seul Canning, dont ils ambitionnaient la destinée !

Je dois observer ici que l'abolition de ce que l'on appelait les bourgs *fermés* (1) produira, selon toute apparence, un grand effet sur le nombre de jeunes gens que l'on envoie aux écoles publiques. Les hom-

(1) Il ne faut pas confondre les bourgs fermés (*close boroughs*) avec les bourgs pourris (*rotten boroughs*). Dans les premiers il ne manquait point d'électeurs, mais leurs voix étaient de droit acquises à quelque personne puissante ; dans

mes aiment par-dessus tout à spéculer sur l'avenir ; il n'y a pas de doute que, parmi les aventuriers en herbe envoyés à Éton, il y en avait beaucoup qui se flattaient en secret que les honneurs académiques leur ouvriraient les portes de Gatton ou d'Old-Sarum. Cette espérance est maintenant évanouie. Le peuple s'intéresse peu au talent que l'on peut avoir montré pour aligner des longues et des brèves. De sorte qu'à l'avenir il faudra nécessairement se livrer à des études d'un tout autre genre si l'avancement politique est réellement le but que l'on se propose.

Je crois avoir maintenant démontré la fausseté de l'opinion généralement reçue, que les écoles publiques offraient aux jeunes gens l'occasion de former des liaisons avantageuses, et d'arriver à une distinction permanente. Un père ambitieux, et quel père ne l'est point pour son fils ! peut donc examiner de sang-froid quel doit être le véritable but de l'éducation, et se demander si, dans une école publique, ce but est atteint. Cette partie de la question a été si fréquemment et si amplement discutée, et les défauts de notre système académique sont si généralement avoués, que je n'aurai pas beaucoup à dire sur ce sujet. Les seules branches d'instruction que l'on essaye réellement d'enseigner dans nos colléges, sont les langues mortes (1). Cependant les prospectus indiquent encore

les seconds il n'y avait réellement plus qu'une ou deux personnes qui eussent le droit de voter.

(*Note du Traducteur.*)

(1) Autrefois, quand un seigneur, ou même un riche par-

autre chose. Il est question de français et d'arithmétique, de géographie et de sphère. Mais on sait que ces cours ne sont que nominaux. En géographie, on n'apprend guère qu'à colorier quelques cartes, tandis que la géographie n'est en effet une science que quand on y joint l'histoire, le commerce, les productions du pays et des villes, dont elle ne fait qu'indiquer la position. Qu'importe qu'un enfant puisse vous dire que Povoas est sur une rive du Douro, et Pevasende sur l'autre; que le sombre habitant de Benguela regarde l'océan Atlantique méridional, et que les eaux du Terek se jettent dans la mer Caspienne? Ces connaissances deviennent utiles quand elles sont unies à d'autres branches de la statistique, mais demeurent sans aucun avantage quand elles sont seules; nouvel exemple du mauvais usage que l'on fait de la mémoire et de la frivolité de l'imitation. Et encore combien peu y a-t-il de jeunes gens qui apprennent même cela, et peu surtout qui s'en souviennent!

L'arithmétique et ce qui en dépend sont les plus remarquables de toutes les illusions scolastiques. Cette partie de l'éducation, la plus utile de toutes, est la plus négligée dans les colléges aristocratiques. Quant au français, le jeune homme qui sort d'Éton au bout

ticulier, envoyait son fils au collége, il le faisait accompagner d'un précepteur particulier, dont les leçons devaient suppléer à ce que les professeurs n'enseignaient point. Cet usage est presque entièrement abandonné; de sorte que l'éducation de l'aristocratie, au lieu de se perfectionner, s'est détériorée.

de huit ans n'en sait pas autant que sa sœur en a appris dans trois mois de sa gouvernante. Le latin et le grec restent donc toujours les seules branches de la science humaine auxquelles on accorde une attention sérieuse.

Je ne suis pas de ceux qui attachent une faible importance à l'étude des auteurs classiques ; moi-même, étudiant plein d'humilité, mais aussi de dévouement, je n'ai pas pendant si longtemps porté le thyrse pour ne pas croire dans le dieu ; et il faudrait être le pédant le plus pitoyable pour affecter de mépriser la connaissance de ces grands ouvrages qui, à leur première apparition, éclairèrent un siècle, et après leur restauration dissipèrent les ténèbres d'un autre. Une partie de la longue saison de la jeunesse ne saurait, sans contredit, être mieux employée qu'à l'examen des droits de ceux qui ont exercé une influence si vaste et si durable sur l'esprit humain. Mais il faut considérer que si autrefois on faisait bien d'accorder une attention presque exclusive à ces ouvrages, c'est qu'alors ils contenaient *tous* les trésors littéraires du monde, tandis qu'aujourd'hui ils n'en renferment qu'une partie. Pour un homme du dix-neuvième siècle, les littératures de France, d'Allemagne et d'Angleterre sont, pour le moins, aussi nécessaires que celles de Rome et d'Athènes.

Mais, nous dit-on, l'époque de l'enfance est plus indispensable à saisir pour acquérir la connaissance des langues mortes que celle des langues vivantes. Quand même cela serait vrai, ce ne serait point encore une raison pour que l'on s'appliquât aux lan-

gues mortes *seules*. Si la jeunesse est *indispensable* pour l'étude de celles-ci, elle est au moins *désirable* pour les autres ; mais le fait est que l'époque de la jeunesse est au moins aussi nécessaire à l'étude des langues vivantes qu'à celle des langues mortes, et cela parce qu'il faut savoir parler celles-là, ce qui est inutile pour celles-ci, et que les organes faciles et pliants de l'enfance sont en réalité presque indispensables pour acquérir la justesse des tons et des accents dans les langues parlées, tandis que l'on peut à tout âge, avec un peu d'effort, parvenir à comprendre les racines et les constructions d'une langue écrite.

La littérature n'étant pas l'unique occupation de la vie, l'éducation ne doit pas non plus être uniquement littéraire, et pourtant le système que j'attaque exclut, non-seulement l'étude des langues de Montesquieu et de Schiller, mais encore celle du pays dans lequel nous vivons. Ce n'est pourtant pas en latin ou en grec que votre fils doit écrire, mais en anglais : c'est en anglais, si vous désirez qu'il s'illustre, qu'il devra devenir orateur, historien, poëte ou philosophe. Savoir le latin et le grec est un luxe pour l'esprit ; savoir sa langue maternelle est une chose de première nécessité.

Mais, comme je viens de le dire, la littérature seule ne suffit point pour l'éducation. Son but est plus vaste et plus universel. Un pédant n'est presque toujours qu'un sot inutile. Le but de l'éducation est de rendre l'homme sage et bon ; et qu'y a-t-il dans l'éducation moderne qui puisse y conduire ? On n'enseigne pas une seule doctrine de science morale, on

n'inculque pas un seul principe de morale (1). Même dans les langues mortes, ce sont les poëtes et les plus poétiques parmi les historiens que l'élève explique; bien rarement le philosophe ou le moraliste. On a reproché, avec raison, à l'Université de Londres que

(1) Le seul principe de morale d'une école publique est celui que les enfants reconnaissent tacitement entre eux. Il est impossible de réunir un grand nombre d'êtres humains sans qu'il s'y forme une opinion publique, et cette opinion crée sur-le-champ un code de lois muet, mais tout-puissant. Ainsi, parmi les enfants, il y a toujours un vague sentiment d'honneur et de justice. C'est à ce sentiment que le maître se fie et dans lequel il lui arrive rarement d'intervenir; mais combien il est incertain, confus, plein d'erreurs! Il n'est incompatible, ni avec la cruauté, ni avec la tyrannie, ni avec la duplicité; il n'y a point de honte à insulter le faible et à mentir au fort, à tourmenter le nouveau venu et à tromper le maître. Ces principes croissent avec l'enfant, et insensiblement ils forment son caractère d'homme. Quel est en effet le caractère le plus commun dans le monde? C'est celui qui réunit l'arrogance à la servilité. Croirait-on que c'est même là un des motifs qui engagent certains parents à envoyer leurs enfants aux écoles publiques? « Tom va à Éton, dit tel père, *pour apprendre à connaître le monde.* » A quoi je réponds: « Votre fils apprend en effet les vices du monde, mais non pas la prudence qui devrait les accompagner. Voyez comme le jeune homme sortant de l'école est prodigue et étourdi, comme il est facilement dupé par les escrocs de tout genre, comme il fait des dettes et perd de l'argent au jeu. Vous avez rendu votre fils vicieux, mais vous ne l'avez point rendu sage. »

la religion ne faisait pas partie de l'enseignement ; mais la religion est-elle donc enseignée dans les autres institutions publiques de l'Angleterre ? Sauf toutefois un cours à l'Université, dans lequel on explique les ouvrages de Paley. Aller à l'église n'est point étudier la religion. La vie, la direction, la force de la religion, où sont-elles ? Partout je ne vois que latin et grec, grec et latin.

Mais le père hésite ; je m'aperçois qu'il ne peut se défaire de l'idée que le latin et le grec sont deux excellentes choses, qui, au fond, méritent qu'on leur sacrifie tout le reste. Puisqu'il en est ainsi, je vais raisonner un peu avec lui, et je lui dirai : « Votre fils ira donc à Éton pour apprendre le grec et le latin ; il y restera huit ans, après en avoir passé quatre dans une école préparatoire ; mais à son retour combien de latin et de grec rapportera-t-il avec lui ? Si vous avez étudié vous-même, examinez la science de ce jeune homme de dix-huit ans. Ouvrez un auteur qu'il n'ait *pas* lu, qu'il n'ait pas appris par cœur comme un perroquet ; mettez sous ses yeux les dialogues de Lucien ou la *Thébaïde* de Stace ; dites-lui de vous en traduire une page, comme vous demanderiez à votre fille de traduire une page d'un auteur français qu'elle n'a jamais vu, de Régnier ou de l'*Esprit des Lois*. Je gage qu'il s'arrêtera, qu'il rougira, qu'il hésitera, qu'il balbutiera quelques mots de dictionnaire et de grammaire, et qu'il finira par jeter le livre, en vous disant qu'il n'a jamais appris *cela* ; mais qu'il expliquera tant qu'il vous plaira Virgile ou Hérodote. Voilà donc huit années, sans compter

les quatre préparatoires, pendant lesquelles votre fils n'a point appris le latin et le grec, et n'a appris rien autre chose en place. Maintenant nous arrivons à la réponse des deux questions que nous avons faites au commencement de ce chapitre premier. Est-il nécessaire d'apprendre encore quelque chose outre le latin et le grec? Oui. Mais quand même cela ne serait pas, le latin et le grec sont-ils bien enseignés dans les écoles publiques? Non. C'est ainsi que je termine cette partie de mes réflexions.

M. Bentham, dans sa *Chrestomathia*, a rédigé un programme de ce qu'il regardait comme pouvant être bien enseigné et facilement appris dans le cours d'une éducation complète. Il y a quelque chose d'effrayant dans cette liste d'études. Elle est si vaste et si variée, qu'elle paraît en quelque sorte fantastique. La distance entre n'apprendre rien et apprendre tout est trop grande pour la franchir d'un saut. Mais sans aller jusqu'à embrasser tout le cercle des connaissances humaines, il est évident que l'éducation de notre jeunesse pourrait s'étendre bien au delà des limites qu'on lui prescrit aujourd'hui.

Il se peut que le système de Hamilton soit faux; il est probable qu'il y a un peu de charlatanisme dans celui de Pestalozzi; il est possible que la méthode Lancastrienne ait été exagérée; mais j'engage tout homme impartial à comparer les progrès d'un élève sous un bon précepteur qui suivra un de ces trois systèmes, avec ceux qu'il fait dans nos écoles publiques ordinaires (1).

(1) Le système du Moniteur a été appliqué avec le plus

Ce dont je me plains et ce dont vous, monsieur, à qui j'adresse ce livre, devez vous plaindre aussi, c'est que dans ces écoles où sont élevés nos futurs législateurs, ceux qui doivent réformer nos lois et diriger nos mœurs; dans ces écoles, dis-je, la religion n'est point enseignée, la morale n'est point enseignée, la philosophie n'est point enseignée, l'éclat des sciences plus pures et moins matérielles ne brille jamais aux regards.

Dans différents pays du continent il y a d'excellentes écoles normales fondées sur ce principe, que ceux qui doivent enseigner les autres ont d'abord besoin d'être enseignés eux-mêmes. Il est même plus important, dans une constitution aristocratique, que ceux qui sont destinés à nous gouverner soient au moins éclairés. Vous qui me lisez en ce moment êtes-vous père? Remarquez bien alors le passage suivant; des siècles se sont écoulés depuis qu'il a été écrit; mais ils n'ont point affaibli la vérité de la maxime qu'il contient. « L'intelligence vaut mieux que la science, et la vie qui se règle d'après l'intelligence est préférable à celle qui ne suit que la science. »

grand succès par M. Pillaus, de l'Université d'Édimbourg, à l'enseignement du latin, du grec et de la géographie ancienne. Il l'a appliqué pendant plusieurs années à une classe composée de 230 enfants de douze à seize ans, sans aucun autre secours que celui qu'il tirait des enfants eux-mêmes, et dans plusieurs occasions il se félicite du grand succès qu'il a obtenu de cette méthode, bornée jusqu'alors à l'enseignement des classes inférieures.

C'est ce qu'a dit le philosophe de l'antiquité de qui le génie a le plus approché de celui du christianisme. Que faut-il donc penser de cette préparation à la vie qui enseigne la science et néglige l'intelligence ; qui charge la mémoire et qui oublie l'âme ? Platon continue ainsi : « Une vie qui se règle d'après l'intelligence est seule affranchie des crimes vulgaires de notre race. C'est ce port mystique, cette Ithaque sacrée vers laquelle Homère conduit Ulysse après l'éducation de la vie. » Oh ! combien ce port est différent de celui vers lequel l'éducation moderne conduit ses adorateurs ! le port des préjugés est le seul qui soit digne de recevoir le navire des sots (1) !

Ce sont les erreurs qui se sont ainsi entées sur le système suivi dans nos écoles dotées, qui ont porté la philosophie moderne à attaquer, avec une violence hors de toute mesure, le principe des dotations elles-mêmes. Cette attaque est remplie de dangers, et si

(1) Si je me suis principalement occupé des écoles publiques, c'est que les écoles particulières sont en général montées sur le même modèle. Il est rare que les jeunes gens soient élevés chez leurs parents. Le précepteur particulier, c'est-à-dire la personne qui prend chez elle cinq ou six élèves pour les préparer pour l'Université, est en général l'homme qui instruit le mieux notre jeunesse. Tout ce qu'elle apprend de lui, elle l'apprend à fond. Malheureusement il prépare ses élèves pour l'Université et non pas pour la sagesse. C'est pourtant chez lui seulement que l'instruction religieuse fait sérieusement partie de l'éducation.

elle pouvait réussir, elle deviendrait fatale à l'étude des sciences abstraites en Angleterre. Je désire voir le principe des dotations littéraires maintenu, renforcé et régénéré, quoique je me plaigne des abus qui existent aujourd'hui dans les dotations. Vous même, monsieur, avez placé la nécessité des dotations sous un point de vue juste et sans réplique. Il faut que les hommes soient invités à la science; le public ne protége pas suffisamment les connaissances abstraites dans un pays commerçant et affairé; il n'y a pas de disposition naturelle à apprendre des sciences qui ne procurent point d'argent, une philosophie qui ne vous élève point sur le sac de laine, ou ne vous fait point voir en perspective les honneurs de la mairie. En fondant des colléges et des chaires de professeurs, vous mettez en quelque sorte la science sous les yeux de la foule, et c'est ainsi que vous attirez cette foule vers elle. Vous la revêtez de dignité, vous la récompensez, et le peuple la respecte sans s'en apercevoir. L'opinion publique suit ce qui est honoré. Honorez la science et vous l'enchaînez à cette opinion. Les dotations dans les universités font naître l'émulation dans les institutions inférieures; si elles sont bien occupées, elles produisent dans ces dernières le désir de rivaliser avec elles; si elles le sont mal, on s'efforce de les surpasser. Elles sont comme autant de balises qui indiquent les bas-fonds de notre instruction incertaine et capricieuse. Vous dites dans votre ouvrage que *huit* élèves seulement suivaient le cours de mathématiques transcendantes de Lacroix; mais il est

nécessaire que les hautes sciences soient cultivées, et c'est là encore un motif qui rend les dotations indispensables. La science se dirige toujours du côté où les dotations sont les plus fortes. Adam Smith avait fort justement observé, et vous avez confirmé ce qu'il a dit, que partout où les colléges sont plus riches que l'Église, c'est dans les colléges que l'on trouve les hommes les plus savants, tandis que c'est tout le contraire quand c'est l'Église qui est plus richement dotée que les colléges. C'est pour cela que la science réside en Angleterre chez le clergé, et en Écosse chez les professeurs. J'ajouterai à cela l'exemple de l'Allemagne, où il y a à peine un professeur qui ne jouisse d'une célébrité méritée; et celui de la France, où du temps de Voltaire, quand l'Église était si opulente, il ne put trouver qu'un seul professeur qui eût quelque mérite (et ses prétentions étaient modestes), tandis qu'aujourd'hui que l'Église est appauvrie, les efforts les plus remarquables de la philosophie chrétienne ont émané des chaires des professeurs laïques.

J'ai dit que le public ne payerait pas le professeur dans les sciences abstraites assez richement pour que nous pussions sans inconvénient l'abandonner entièrement à sa merci. Supposons toutefois que le public soit plus avide de hautes sciences que nous ne l'avions pensé; supposons qu'un professeur de philosophie pût trouver assez d'élèves pour fournir à sa subsistance, et qu'en effet il ne vécût que par eux; quel en serait le résultat probable? Il chercherait à augmenter le nombre de ses élèves; afin de l'aug-

menter, il descendrait des hauteurs de sa science, s'efforcerait de se rendre intelligible à la masse, de se mettre à la portée de tout le monde. De plus en plus tourmenté par la crainte de perdre les élèves qui le font vivre, il abandonnerait sa haute position, et finirait par ne plus enseigner que les rudiments de la science. En place de philosophes nous n'aurions plus que des dames Marcet, toujours arrêtées devant le seuil de la science, et n'osant pénétrer dans le temple.

Les dotations élèvent le savant au-dessus de l'humiliante nécessité de rabaisser son intelligence afin de gagner son pain; elles lui permettent de se livrer à la pure méditation d'où il tire l'essence d'une sagesse encore inconnue. C'est à elle que la métaphysique a dû le vaste génie de Kant, tandis que le régénérateur de la politique pratique, l'auteur de l'*Essai sur la Richesse des Nations*, a médité ses industrieux systèmes dans la tranquille retraite d'une chaire à Glasgow.

Repoussons donc ce faux et mercantile libéralisme du jour qui voudrait détruire ces siéges élevés, ces asiles de la science, et abandonner aux hasards de la sympathie publique ce qui est au-dessus de la compréhension du public. Il se peut que les dotations favorisent des ignorants; mais pourvu qu'elles produisent un seul grand philosophe, qui sans elle aurait peut-être rampé dans une sphère moins élevée, cet avantage ne compense-t-il pas bien un peu d'argent jeté à quelques ignorants? Combien de sots ne faut-il pas trouver pour balancer un seul Adam Smith? « En

formant une seule poignée de sages, disait le grand Julien, vous faites plus pour le monde que beaucoup de rois ne pourraient faire » ; et s'il est vrai que celui qui a semé un grain de blé dans un terrain auparavant inculte ait été le bienfaiteur du genre humain, pouvons-nous blâmer un système à l'aide duquel un laboureur plus noble plante dans l'esprit de ses élèves une idée inconnue jusqu'à lui ?

Mais si jamais des dotations étaient nécessaires à ceux qui cultivent les hautes sciences, c'est à présent. A mesure que l'éducation devient plus universelle, elle devient aussi moins profonde, le besoin de connaître les éléments des sciences les forcent de s'accommoder aux exigences du temps ; il règne une certaine impatience qui ne permet pas de se livrer à ce travail austère et rigoureux, à l'aide duquel l'homme peut seul étendre la sphère des connaissances humaines. Mais ce sera en vain que vous-même, monsieur, malgré toute l'influence de vos vertus et de votre génie, pourrez soutenir nos dotations scientifiques, si elles refusent de s'adapter à la marche des connaissances générales. Les hautes classes de la société commencent à sentir aussi l'insuffisance de l'éducation à la mode, et à regretter les grandes dépenses et le peu de profit du système adopté dans nos écoles et nos universités.

Un des grands avantages que l'on trouve à répandre l'instruction parmi les classes inférieures, c'est que l'on impose par ce moyen aux classes plus élevées la nécessité de s'instruire plus profondément elles-mêmes. Je pense que les nouvelles méthodes et

les nouveaux systèmes d'éducation qui réussiront le mieux dans le peuple seront, en définitive, adoptés par la noblesse. En voyant autour d'elle s'étendre l'éducation du dix-neuvième siècle, elle ne voudra plus donmer à ses enfants celle du seizième. Alors une de ces deux choses arrivera : ou les écoles publiques adopteront les nouvelles méthodes et ajouteront à leur système de nouvelles branches d'instruction, ou bien on cessera de les soutenir. Les familles les plus aristocratiques qui n'ont aucun intérêt à leurs dotations les abandonneront, et elles finiront par devenir des réservoirs monastiques pour les colléges des universités, car elles continueront toujours à offrir aux familles peu opulentes de l'aristocratie une ressource sinon pour rendre leurs enfants savants, du moins pour les placer. D'après cela, le meilleur moyen de servir la science serait, non pas de détruire les anciennes dotations, mais d'en fonder de nouvelles, d'après un meilleur principe, et dont la disposition soit en de meilleures mains.

Je viens de dire que la noblesse finira par adopter les nouvelles méthodes ; en effet, l'intérêt même de la conservation de son pouvoir l'y oblige. Si l'aristocratie prétend rester la classe la plus puissante, il faut qu'elle continue à être la plus instruite. On expliquait l'art de l'imprimerie à un roi indien, le Napoléon de sa tribu. « C'est une invention magnifique, dit-il après une pause ; mais je ne l'introduirai jamais dans mes États : elle rendrait l'instruction égale pour tout le monde, et je serais renversé. Comment pourrais-je gouverner mes sujets, si je n'étais pas

plus sage qu'eux ? » Profonde réflexion qui contient le germe de toute puissance législative! Quand l'instruction était bornée aux cloîtres, les moines étaient la partie la plus puissante de la société ; peu à peu elle s'étendit aux nobles, et alors les nobles supplantèrent les moines ; elle marcha toujours, et déjà elle commence à reposer sur le peuple. Il dépend encore de vous, aristocrates, de conserver la puissance ; songez que ce n'est qu'en laissant détourner le lit du grand fleuve que votre ville peut être prise et votre royaume renversé.

CHAPITRE II.

ÉTAT DE L'ÉDUCATION DANS LES CLASSES MOYENNES.

La Religion est plus enseignée dans les écoles à l'usage des classes moyennes que dans celles des hautes classes. — Mais les Sciences morales sont également négligées. — Le Collége du Roi et l'Université de Londres.

Je n'aurai pas besoin de m'étendre longuement sur cette partie de mon sujet : les classes moyennes, par lesquelles j'entends principalement les marchands en boutique et autres, jouissent, comme de raison, d'une éducation plus généralement égale que les classes au-dessus ou au-dessous de la leur. Cette éducation exige moins de temps que celle de l'aristocratie ; elle embrasse moins d'objets ; sa discipline est en général plus sévère ; elle comprend le latin, mais pas trop ; l'arithmétique et la calligraphie, objets qui ne sont enseignés que nominalement à l'aristocratie, sont, comme de raison, des points importants pour des personnes qui se destinent au commerce. Des thèmes anglais entrent aussi d'ordinaire dans leur éducation, et remplacent les vers latins ; mais une critique judicieuse ne venant point éclairer et élever les leçons, tout ce qu'ils acquièrent est un style assez conforme à la grammaire. On s'occupe de religion, et toutes les semaines on a coutume d'expliquer la Bible. Les différentes écoles ont naturellement, sous

ce rapport, des systèmes différents, mais, à tout prendre, celles qui sont destinées à former des marchands s'occupent plus de la religion que celles dans lesquelles les gentilshommes sont élevés. On n'y explique peut-être pas la religion en détail, mais on s'attache à son esprit, et c'est déjà beaucoup; aussi l'élève continue-t-il dans le cours de sa vie à la respecter abstraitement, quoique dans la presse de ses affaires de commerce il en néglige souvent les principes. De là vient qu'en Angleterre les classes moyennes ont plus de respect pour la religion que les autres; c'est à cela aussi qu'il faut attribuer leur tendance, souvent erronée, à la charité, en leur qualité d'inspecteurs des pauvres et de marguilliers; et le désir, si ardent chez elles, quoique si fort affaibli dans les autres classes, de sanctifier le dimanche; et leur enthousiasme pour répandre l'instruction religieuse parmi les nègres; et enfin la facilité avec laquelle les sectes dissidentes, plus sévères, trouvent parmi elles des prosélytes.

Mais si dans l'éducation de ces classes l'esprit de la religion est mieux conservé, la science de la morale, dans ses principes plus larges et plus abstraits, est entièrement négligée. La philosophie de la morale ne fait aucunement partie de l'instruction générale; elles n'apprennent point, comme la jeunesse de l'Allemagne, à penser et à réfléchir, de manière que le bien puisse en quelque sorte pénétrer dans leurs âmes et se répandre sur toutes leurs actions, sans se borner seulement à obtenir d'elles un vague respect. De là vient que leurs vues en morale sont

étroites, et les font souvent tomber, quand elles avancent en âge, dans la grande erreur qui les caractérise spécialement, savoir, de mettre plus d'importance aux apparences qu'à la réalité des vertus.

⁂ C'est dans la vue de rendre l'éducation plus générale dans les classes moyennes que l'on a fondé en dernier lieu l'*Université de Londres* et le *Collége du Roi*. La première étant destinée indistinctement à toutes les religions, toute instruction religieuse en est bannie, et c'est là la cause d'une des plus grandes difficultés contre lesquelles elle ait à combattre et de l'opposition qu'elle a rencontrée. Son capital effectif était de 158, 882 l. st. 10 sch. (3,972,000 fr.); mais cette somme, toute considérable qu'elle est, n'a pas été suffisante pour mettre l'Université au-dessus des plus grands embarras. Dans son rapport du mois de février de cette année, elle expose l'état de sa situation pécuniaire, d'après lequel elle calcule qu'au mois d'octobre prochain elle sera en déficit de 3,715 l. st. (92,000 fr). Le conseil se montre charmé des progrès de l'Université en tout, excepté en finances. Il demande de nouvelles avances aux fondateurs, sans quoi il déclare qu'il sera obligé d'annoncer « que l'institution ne pourra pas rouvrir sous la forme actuelle. » Et quel est le secours que le conseil réclame? quelle est la somme qui doit sauver l'Université, qui doit fixer cette grande source d'instruction, au sein de la plus riche et de la plus vaste capitale du monde, pour l'avantage des corps de dissidents les plus honorables de la communauté chrétienne? Mille livres sterling de plus par an! C'est

pour cette faible somme que le conseil est tourmenté, et se voit obligé d'en appeler aux fondateurs. Voyez ce que c'est que de ne pas avoir un gouvernement paternel et prévoyant ! Dans tout autre pays, le gouvernement comblerait à l'instant même le déficit. Le Collége du Roi, établi sur un plan plus vaste, et mieux doté, se montre également affligé quand il est question de la partie des livres et des sous. Il est dans la nécessité d'achever la façade qui donne sur la rivière ; il réclame pour cela des fondateurs un nouvel emprunt de dix pour cent, et l'emploi de leur crédit pour lui procurer de nouvelles souscriptions. La somme demandée est de 8,000 l. st. Comme il ne s'agit que d'un emprunt dont on promet le prompt remboursement, un gouvernement qui mettrait quelque importance à l'éducation publique ne se montrerait pas moins généreux envers le Collége du Roi qu'envers l'Université de Londres.

Dans ces deux institutions, la classe de médecine est la plus suivie. Voici l'état du Collége du Roi au mois d'avril 1833 :

Étudiants réguliers pour tout le cours d'éducation	109	305
Étudiants de passage pour diverses branches de science et de littérature.	196	
Étudiants réguliers pour tout le cours de l'éducation médicale.	77	310
Étudiants de passage pour diverses branches de la science médicale.	233	
Total général.		615

On m'a assuré aussi que, parmi les cours généraux, c'était celui de chimie qui était le plus fréquenté.

A l'Université de Londres, voici quelle était, au mois de février 1833, la proportion en faveur des sciences médicales :

Facultés des arts et du droit.	148
Faculté de médecine.	283
Total.	431

Le nombre des étudiants en médecine s'est accru progressivement.

On se plaint avec raison, à l'Université de Londres, de l'indifférence du public pour les sciences dont la connaissance n'est pas profitable à ceux qui les cultivent sous un point de vue pécuniaire, bien qu'elles exercent une grande influence sur la prospérité générale de la société ; telles que la Philosophie morale, l'Économie politique et la Jurisprudence. « Le principal but dans lequel cette Université a été fondée, dit le conseil, a été de procurer aux habitants de l'Angleterre l'occasion de se livrer à l'étude de ces sciences, et de leur assurer les facilités que l'on rencontre pour cela dans les universités étrangères. L'avantage de ces études se trouvant plutôt dans leur action graduelle sur la société que dans aucun bénéfice direct qui en résulte pour celui qui s'y livre, *il est nécessaire d'en créer le goût en faisant connaître au public, ainsi qu'à l'étudiant, la nature de ces avantages.* »

N'est-ce pas là, monsieur, le fond de vos argu-

ments en faveur des dotations ; je veux dire qu'il faut que l'étude des sciences soit *imposée* aux hommes, qui ne les recherchent jamais d'eux-mêmes ? mais cette espèce de contrainte ne saurait être l'ouvrage de particuliers, elle doit émaner du Gouvernement.

Au Collége du Roi il n'y a point de chaire de Philosophie morale ; on y regarde cette étude comme synonyme de Théologie. Dans mon examen de l'état de la morale, je crois que je serai en état de prouver que rien ne saurait être plus funeste et pour les bonnes mœurs et pour la saine religion.

Des écoles sont attachées à ces deux universités, et je pense qu'elles auront un succès plus immédiat que les colléges.

En ce moment (avril 1833) il y a déjà 319 élèves à l'école attachée au Collége du Roi, et il y en avait 249 à celle de l'Université de Londres au mois de février dernier.

A l'école du Collége du Roi, le travail de chaque jour commence par la prière et la lecture de la Bible. On y a adopté du reste le système ordinaire des grandes écoles publiques.

A l'école de l'Université de Londres, il règne une grande et peut-être prudente timidité dans les essais de nouveaux systèmes d'éducation ; pourtant on y apprend moins par cœur que dans les autres écoles, et l'on y a adopté le résultat commun et sage de tous les nouveaux systèmes, savoir, de poser des questions précises et fréquentes.

Dans les deux écoles, on remarque également que l'on s'abstient de toute punition corporelle.

Le motif qui a fait que les deux écoles ont bien mieux réussi que les colléges, c'est que l'éducation s'y termine à seize ans, précisément quand l'autre commence, et la plupart des élèves étant destinés au commerce, les parents les retirent. Si cela continue, les écoles finiront par supplanter entièrement les colléges, et l'expérience que l'on a voulu faire sera manquée.

Il est bon de remarquer qu'à ces universités, ou pour mieux dire aux écoles qui y sont attachées, les prix sont assez modérés pour ne pas être au-dessus des moyens de la bourgeoisie. Il en coûte au Collége du Roi quinze guinées quand l'élève est nommé par un fondateur, et 18 l. st. 11. sch. quand il ne l'est pas. A l'Université de Londres, il n'y a qu'un seul prix pour tout le monde, qui est de 15 l. st.

CHAPITRE III.

DE L'ÉDUCATION DU PEUPLE.

Les Gouvernements ont besoin de force afin de pouvoir se dispenser de violence. — État de l'Éducation du peuple en Angleterre. — Rapport de la commission de lord Brougham. — Il y a des Écoles dont les pauvres sont injustement privés. — D'autres d'où ils sont expulsés. — Ce qu'était anciennement l'Éducation du peuple en Angleterre. — Comment elle a été corrompue. — Progrès des Écoles du dimanche et des Écoles Lancastriennes. — Zèle bienfaisant du Clergé. — La Religion est nécessaire aux pauvres. — La Proportion des individus qui reçoivent de l'éducation est plus grande que l'on ne pense ; mais *quelle* éducation ! — Dépositions à ce sujet. — Livres de classe dans les écoles de Saxe-Weimar. — Examen comparatif de l'éducation du peuple en Prusse, etc.

Je ne chercherai point à démontrer les avantages d'une éducation générale ; je regarderai la chose comme avouée. A mon avis, la nécessité de l'éducation a été décidée il y a un grand nombre de siècles par un seul aphorisme de Sénèque : « Nous pouvons apprendre le vice de nous-mêmes, mais la vertu et la sagesse ont besoin de nous être enseignées. » Si

l'on n'admet pas ce principe, on peut encore citer celui-ci : « Nous ne discutons pas, dit lord Brougham, pour savoir *si* le peuple doit être instruit ou non ; cette question a été décidée il y a fort longtemps ; mais s'il doit être bien ou mal enseigné. »

Je me contenterai de poser ces deux maximes, et désirant éviter tout exorde superflu, je vais pénétrer sur-le-champ dans le fond de mon sujet (1).

Si jamais le peuple anglais peut se convaincre qu'un bon gouvernement doit être fort et non pas faible,

(1) Il y a des personnes qui soutiennent que l'éducation n'améliorant point les *individus*, l'éducation *générale* devient inutile ; mais à ces personnes il faudra répondre que, de même que le christianisme et la civilisation, l'éducation générale agit plus sur les masses que sur les individus. C'est ainsi que Livingston, le publiciste américain, nous apprend qu'à Boston, où depuis dix ans plus de trente mille personnes ont été élevées dans les écoles primaires, pas une seule de celles qui y ont reçu leur éducation n'a été arrêtée pour un crime. A New-York, le résultat a été le même. Sur tant de milliers d'individus élevés dans les écoles publiques de cette ville, et qui pour la plupart appartiennent aux classes les plus pauvres, il n'y a jamais eu qu'une seule personne d'arrêtée pour un délit peu important. Faites ensuite, par simple curiosité, la comparaison suivante. Il existe certain peuple dont on disait, il y a un grand nombre d'années, « Aux noces de village, aux marchés, aux enterrements, et dans d'autres réunions publiques de ce genre, hommes et femmes sont toujours ivres, et ne cessent de jurer, de blasphémer et de se battre. » Or quel est ce peuple ? *Celui d'Écosse*, maintenant si

prévoyant et non pas cédant; qu'il ne doit jamais se laisser surprendre par des maux inattendus, ni s'occuper d'expédients temporaires; si jamais nous avons le bonheur de voir poindre ce jour, alors je pense qu'un des premiers axiomes que nous établirons sera que tout ce qui regarde l'avantage du peuple ne doit point être abandonné au hasard, mais administré avec soin par les tuteurs de la nation. Alors, monsieur, nous aurons ce que la Prusse et la Hollande possèdent déjà et ce que la France ne tardera pas à avoir... UNE ÉDUCATION NATIONALE. Pour que les institutions publiques répondent à leur but, il faut qu'elles soient l'objet d'une surveillance perpétuelle.

Jamais cette vérité n'a été plus évidente que dans l'état de l'éducation primaire en Angleterre. Contemplez les nombreuses écoles de charité répandues sur toute la face du pays. Quels fruits ont-elles rapportés? Fondées avec les intentions les plus pures, combien on en a abusé! Il n'y a point de pays où des individus aient plus fait pour l'éducation du peuple, et pourtant elle est manquée; pourquoi? Parce qu'il n'y a point de pays où le gouvernement s'en soit moins occupé. Consultez les volumineux rapports, résultant de l'enquête faite il y a seize ans par lord Brougham sur les écoles de la charité. Quelle profusion de dotations! quelle masse d'iniquités! Qu'on me permette

moral, si sobre, si rangé! Mais c'est qu'aujourd'hui les Écossais reçoivent une éducation dont ils étaient privés du temps de Fletcher de Saltoun, dont je viens de citer les paroles.

de tirer encore une fois du juste oubli dans lequel elle était tombée la triste école de Pocklington. Exemple sur lequel on a beaucoup raisonné, mais que l'on n'a jamais réfuté. Cette école est largement dotée; elle est tombée en décadence : le maître jouissait d'un traitement de 900 l. st. par an; et combien d'enfants pensez-vous qu'il instruisait pour cela? *Un seul!* Qu'est devenue l'école elle-même? Elle n'existe plus; et le maître? Il se cache pour éviter les poursuites de ses créanciers. Juste ciel! Et n'y a-t-il donc personne qui soit chargé de remédier à ces abus criants? Sans doute, monsieur, les inspecteurs de cette école sont le principal et les membres du collége de Saint-Jean à Cambridge (1). Maintenant passons à Berkhampstead; c'est encore là une école richement dotée, le maître n'enseigne qu'un seul élève, et le sous-maître habite le comté de Southampton.

Ce ne sont là que deux faits pris au milieu d'une masse innombrable, mais qui doivent servir à démontrer que les dotations sont inutiles toutes les fois que la nation n'exerce pas une surveillance générale et vigilante; on commence par en abuser et elles finissent par tomber dans une décadence complète.

(1) Il paraît pourtant, par une lettre adressée à sir William Scott, que la conduite du principal et des membres de Saint-Jean doit être attribuée moins à de la négligence de leur part qu'à l'incertitude où ils étaient quant à leur droit d'inspection; mais dans un cas de cette importance, cette incertitude même n'est-elle pas un abus intolérable?

Mais si les pauvres ont été ainsi privés par la fraude d'une classe d'écoles, ils ont été expulsés d'une autre classe. Certaines grandes écoles, qui servent maintenant à l'éducation de la noblesse, des riches propriétaires et du haut commerce, avaient été dans l'origine fondées par nos ancêtres pour l'avantage des pauvres. Charter-House, Winchester, le collége du Roi, avaient tous été fondés *pro pauperes et indigentes scholares*. En l'an 1562, il y avait, à cette ancienne école, 141 fils d'habitants de Shrewsbury, dont 125 étaient au-dessous du rang d'écuyer ou de bailli, tandis que du district voisin il s'y rendait 148 enfants, dont 123 étaient au-dessous du rang d'écuyer, de sorte que sur 289 enfants, il y en avait 248 qui appartenaient aux classes moyennes ou inférieures. *Notre* siècle n'a aucune idée des variations auxquelles l'éducation du peuple était assujettie dans les siècles passés. Je le dis avec tout respect pour le talent de l'écrivain, les romans de Walter Scott ont contribué à accréditer les notions les plus fausses sur l'ignorance de nos ancêtres. Antiquaire passable dans ses ballades, il était fort inexact dans les faits (1). Lors de cette crise dans l'histoire de l'Europe, qui n'a jamais encore été profondément analysée, je veux dire le règne de Richard II, les nobles voulurent faire

(1) « Il était, dit lord Salisbury, dans une réunion publique, en parlant de Walter Scott, également distingué comme poëte, comme historien et comme antiquaire. » Ce n'est pas là faire un grand éloge de son talent poétique. Que le ciel préserve un grand homme des panégyriques d'un marquis !

une loi pour réprimer le désir d'instruction qui commençait à se répandre dans les classes inférieures. Un statut de Henri VIII défend la lecture de la Bible en particulier; à qui? Aux lords et aux squires? Non; aux fermiers, laboureurs, artisans et domestiques des bourgeois. Cette loi aurait été, ce semble, inutile, si tous ces gens-là *n'avaient pas su lire du tout!* Combien de personnes, en examinant l'histoire de la réformation de notre église, s'étonnent de la promptitude avec laquelle le peuple a assisté le roi dans la destruction de ces charitables superstitions; ils sont émerveillés de la puissance du roi et de la rapidité de la révolution; mais ils ne voient pas qu'elle a été bien moins l'ouvrage du roi que celui du peuple; ils ne reconnaissent pas que les progrès de l'éducation populaire ont autant contribué à la réformation que la volonté de l'ambitieux Tudor. Je vais citer un fait: Dans les trente années qui précédèrent cette réformation, on établit plus d'écoles de grammaire qu'il n'y en avait eu depuis deux cents ans! Comment peut-on vouloir professer l'histoire de cette époque, quand on iguore un fait si important? A mesure que les nobles devenaient moins belliqueux, ils sentaient davantage le besoin d'instruction pour eux-mêmes (1);

(1) Latimer se plaint avec beaucoup d'amertume de ce qu'il n'y a plus que les enfants des grands qui aillent au collége, et que le diable s'est introduit à l'Université, où il pousse les grands et les écuyers à envoyer leurs fils, chassant ainsi les *pauvres étudiants* qui se destinaient à l'Église.

la cour du maître d'école remplaça celle du baron ; leurs enfants fréquentèrent les institutions destinées aux classes inférieures ; les riches propriétaires suivirent l'exemple de la noblesse ; et comme l'école était alimentée par ces étudiants venus de loin, le nombre des élèves de la ville, intimidés et humiliés, diminua peu à peu. Preuve de plus combien, avec le temps, les institutions dévient de leur premier but, et combien il est nécessaire que le gouvernement veille sur tout ce qui tend à favoriser l'éducation du peuple.

Un grand pas fut fait vers cette éducation, il y a cinquante ans, par l'établissement des écoles du dimanche, et par les efforts du bienfaisant Raikes, dans le comté de Glocester. Un nouveau pas plus grand encore suivit l'introduction des systèmes de Bell et de Lancastre, en 1797 et 1798. Ils donnèrent une impulsion qui se fit sentir dans toute l'Angleterre. Et c'est ici, monsieur, le cas de rendre justice au clergé de l'Église anglicane, pour le zèle honorable qu'il a montré dans ses efforts pour instruire les pauvres. Il n'a peut-être pas mis autant d'ardeur à éclairer les *hommes*, mais il n'a rien négligé pour contribuer à l'instruction des *enfants*. Je trouve des ecclésiastiques en grand nombre parmi les fondateurs d'écoles du dimanche, d'écoles pour le premier âge, d'associations scolaires, etc. ; mais je n'en vois point parmi les personnes qui ont favorisé l'établissement des institutions d'artisans, ni parmi celles qui ont réclamé contre le timbre des feuilles périodiques. D'où naît cette différence? Le but est cependant le même. L'éducation ne se termine point avec l'enfance ; elle

est l'ouvrage de la vie entière. Ne nous hâtons pourtant pas de les condamner. Accusés par les partisans irréfléchis de l'instruction, ils n'ont peut-être pas assez examiné les effets naturels d'une instruction généralement répandue; ils s'imaginent peut-être que quand l'instruction ne se borne pas exclusivement à la religion, elle lui devient hostile. Mais le pauvre ne peut pas se passer de religion, il a besoin de ses consolations; la révélation est son millénaire, sa grande émancipation. C'est ainsi qu'en Amérique, où l'instruction est le plus répandue, la religion est l'objet de l'amour le plus vif, du plus grand enthousiasme. Là, on peut se plaindre de l'excès de religion, mais non de son absence. A l'exemple de l'Amérique, je joindrai celui de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Écosse.

C'est avec une grande satisfaction que je rends l'hommage qu'il mérite au zèle de notre clergé. Le tiers des enfants qui reçoivent de l'éducation en Angleterre sont élevés par lui; et en même temps que nous prenons sa défense, établissons une autre grande vérité, obscurcie à dessein par les calomnies de l'ignorance : le clergé chrétien, dans le monde entier, s'est toujours montré le grand propagateur et l'apôtre de l'éducation, même dans les siècles de ténèbres : les premiers coups portés au pouvoir des prêtres le furent par des prêtres eux-mêmes.

Il y a en Angleterre un bien plus grand nombre d'enfants envoyés à l'école qu'on ne le suppose communément. J'ai en ce moment sous les yeux un ouvrage sur la statistique, où il est dit que la proportion est

d'un enfant sur 17 en Angleterre, et 1 sur 20 dans le pays de Galles. Or, le fait est que la population de l'Angleterre et du pays de Galles réunie se monte à 14 millions d'habitants, et que, dans l'année 1818, le nombre d'enfants qui recevaient une éducation élémentaire était de 1,500,000, à quoi il faut en ajouter 500,000 qui étaient alors dans des écoles indépendantes, non comprises dans le rapport, ce qui fait 2 millions d'enfants allant à l'école, sur une population de 14 millions d'individus.

Nous n'avons certainement pas à nous plaindre, ni quant au nombre des écoles, ni quant à celui des élèves. Mais quel est donc notre défaut? C'est l'instruction que l'on donne dans ces écoles. La plus grande partie des enfants pauvres ne vont qu'aux écoles du dimanche, et l'éducation que l'on ne reçoit qu'une fois par semaine doit nécessairement être fort peu de chose. Indépendamment de cela, ce que l'on enseigne dans les écoles primaires se borne à un peu d'orthographe, très-peu de lecture, encore moins d'écriture, le catéchisme, l'oraison dominicale, et un ou deux chapitres de la Bible, que l'on n'explique même pas. Enfin, le chant nasal d'une hymne et la règle de l'addition, faite tant bien que mal, forment l'éducation achevée des pauvres gens. D'ailleurs, le maître et la maîtresse de ces académies ne savent guère plus eux-mêmes que ce qu'ils enseignent, et feraient bien mieux d'aller à l'école que d'en tenir une. Mais le but de l'éducation est de former un peuple réfléchi, moral, prudent, fidèle et sain. Un peu de lecture et d'écriture ne contribueront que bien

faiblement à ce but. Regardez l'Irlande : l'archevêque de Cashel ne nous assure-t-il pas que parmi les paysans irlandais, même dans le comté de Tipperary, la proportion de ceux qui savent lire et écrire est plus grande qu'en Angleterre? J'ai eu l'occasion de consulter quelques parties inédites des dépositions faites en dernier lieu au sujet des lois sur les pauvres. Écoutez ce que dit M. Hickson, témoin rempli d'intelligence.

D. « Êtes-vous d'opinion qu'un bon système d'éducation nationale améliorerait considérablement la condition des classes ouvrières? »

R. « Sans aucun doute; mais je prendrai la liberté d'observer que les classes pauvres ont besoin d'autre chose encore que d'un peu de lecture et d'écriture. A quoi sert de savoir lire quand on ne peut se procurer ni livres ni journaux (1)? J'ai connu des hommes qui, après avoir appris à lire et à écrire dans leur jeunesse,

(1) C'est avec bien de la satisfaction que j'ai trouvé ce témoin d'accord avec moi sur la nécessité d'abolir le droit du timbre sur les journaux; but auquel je n'ai cessé de travailler avec le plus grand zèle. « Je pense, dit-il dans sa réponse aux commissaires, que les Magasins à un sou sont d'une grande utilité; mais des journaux à bon marché feraient beaucoup plus de bien encore. J'ai toujours trouvé de la difficulté à inspirer à un homme ignorant de l'intérêt pour des sujets de littérature générale; mais son attention se fixe sans peine sur le récit des grands événements du jour ou sur des nouvelles locales... La cherté des journaux est un obstacle insurmontable à l'éducation des pauvres. Je pour-

l'avaient presque entièrement oublié par le défaut d'occasions de s'y exercer. »

« Dans les écoles du dimanche, chez la plupart des dissidents, dit ensuite M. Hickson, on n'enseigne guère qu'à lire la Bible et à chanter des hymnes. »

A cette occasion, permettez que j'appelle un moment votre attention sur les quatre livres qui servent à l'enseignement des classes dans les écoles populaires de Saxe-Weimar.

Le premier de ces livres est destiné aux enfants les plus jeunes. Il contient par gradation régulière l'alphabet, la composition des syllabes, la ponctuation, la formation élémentaire du langage, de petites historiettes, des maximes et des proverbes fort courts, diverts extraits, esquisses, etc. « Les maximes, dit M. Cousin, m'ont particulièrement frappé; elles contiennent, sous la forme la plus agréable, les leçons les plus précieuses, classées par l'auteur sous des titres systématiques, comme Devoirs envers nous-mêmes; Devoirs envers les hommes; Devoirs envers Dieu; Connaissance de ses attributs divins, etc.; de sorte que, dans le germe de la littérature, l'enfant reçoit aussi le germe de la morale et de la religion. »

Le second livre est à l'usage des enfants depuis huit ans jusqu'à dix; il ne se compose pas seulement d'extraits amusants : l'auteur touche aussi à des matières

rais citer vingt villages dans un rayon de quelques milles, où l'on ne reçoit pas un numéro de journal dans tout le cours d'une année. »

d'utilité générale. Il procède d'après l'idée fort juste que la connaissance des facultés de l'âme doit précéder un peu les explications plus profondes de la religion. Sous la forme d'un entretien entre un père et ses enfants, le livre traite d'abord de l'homme et de ses qualités physiques ; puis de la nature et des facultés de son âme, avec quelques notions de notre perfectibilité progressive et de notre héritage d'immortalité ; troisièmement enfin, il contient les premiers et plus simples éléments d'histoire naturelle, de botanique, de minéralogie, etc.

Le troisième ouvrage se compose de deux parties, chacune divisée en deux chapitres. La première partie est un examen de l'homme, considéré comme animal raisonnable ; elle résout les questions suivantes : Qui suis-je? Que suis-je capable de faire? Que devrais-je faire? Elle assigne la distinction entre les hommes et les bêtes, entre l'instinct et la raison ; elle s'efforce de rendre les grands fondements moraux de la vérité clairs et simples, au moyen d'images familières, et de l'emploi des termes les plus intelligibles.

Si le premier chapitre de cette partie est destiné à exercer les facultés réfléchissantes des élèves, le second ne néglige point celles de la perspicacité ; on y trouve des chansons, des énigmes, des fables, des aphorismes, etc.

La seconde partie de ce troisième ouvrage contient d'abord les éléments de l'histoire naturelle dans toutes ses subdivisions, des notions de la géographie, des droits naturels de l'homme, de ses droits civils, avec quelques leçons d'histoire universelle. Un appen-

dice est consacré à la géographie et à l'histoire spéciale de Saxe-Weimar.

Le quatrième livre, qui n'est pas adapté seulement à Saxe-Weimar, jouit d'une grande réputation dans toute l'Allemagne. Il a été composé pour des élèves plus avancés. Il ressemble un peu à l'ouvrage précédent, mais il est plus étendu sur certains points. Il est aussi varié, mais il traite plus en détail des droits et des devoirs des sujets. Il amène le jeune homme, déjà rendu raisonnable comme être humain, à comprendre ses devoirs de citoyen. Tels sont les quatre livres de classe en usage dans les écoles de Saxe-Weimar; tels sont les fondements de cet esprit d'union, d'intelligence et d'élévation qui distingue les habitants de ce duché.

Pardonnez, monsieur, si je continue la comparaison entre l'Angleterre et les autres pays de l'Europe; pardonnez si du petit duché de Saxe-Weimar, que certaines personnes trouveront sans doute facile à gouverner, je passe au royaume de Prusse, dont la population est à peu près semblable à la nôtre, et, comme la nôtre, aussi subdivisée en un grand nombre de sectes religieuses différentes. Là, une éducation universelle est regardée comme le principe nécessaire et fondamental de l'État. Voyons ce que l'on enseigne dans les écoles populaires établies dans chaque district, chaque ville, chaque village du royaume entier.

La loi prussienne rendue en 1819 distingue deux degrés dans l'éducation populaire : *les écoles élémentaires* et *les écoles bourgeoises*.

Cette même loi explique noblement le but de ces deux écoles. « Ce but, dit-elle, est de développer les facultés de l'âme, la raison, les sens et la force physique. Il embrassera la religion et la morale, la connaissance de l'étendue et des nombres, de la nature et de l'homme, les exercices du corps, la musique vocale, le dessin et l'écriture.

« Toute école élémentaire enseigne nécessairement les objets suivants :

« L'instruction religieuse, pour la formation des mœurs, conformément aux vérités positives du christianisme.

« La langue du pays.

« Les éléments de la géométrie et les principes généraux du dessin.

« L'arithmétique pratique.

« Les éléments de la physique, de la géographie, de l'histoire naturelle, mais plus spécialement l'histoire de la patrie de l'élève. Ces branches de connaissances doivent-elles être enseignées avec économie et sèchement? *Non*, ajoute la loi; l'enseignement devra en être répété aussi souvent que possible par les occasions qui seront offertes en apprenant à lire et à écrire, indépendamment des leçons particulières et spéciales données sur ces sujets.

« L'art du chant, afin de développer la voix des enfants, *d'élever leurs âmes*, de perfectionner et d'ennoblir les mélodies, tant populaires que sacrées.

« L'écriture et les exercices gymnastiques qui fortifient tous nos sens, surtout celui de la vue.

« Les arts manuels les plus simples, et quel-

ques instructions sur les travaux de l'agriculture. »

Tel est le programme de l'éducation dans les écoles élémentaires en Prusse ; éducation qui exerce la raison, éclaire l'esprit, fortifie le corps et fonde la disposition au travail et à l'indépendance. Comparez à ce programme celui de nos écoles du dimanche et de tous les maigres réservoirs de notre avare éducation ! Mais ce qu'il faut admirer le plus dans le système prussien, ce ne sont pas les lois elles-mêmes ; c'est l'esprit qui règne dans ces lois et qui les a dictées ; l'appréciation si complète de la dignité de l'homme et du but qu'il doit remplir ; des devoirs du citoyen, du pouvoir, de l'égalité et de l'héritage de l'âme humaine. Et pourtant on prétend que, dans ce pays-là, le peuple est moins *libre* que chez nous ! S'il n'est pas aussi libre, il est au moins beaucoup plus *considéré*.

Dans l'école plus avancée (*l'école bourgeoise*), on enseigne :

« La religion et la morale.

« La langue du pays, la lecture, la composition, des exercices par le style et l'invention, l'étude des classiques nationaux.

« Le latin est enseigné aux enfants, avec certaines restrictions, *afin d'exercer leur jugement* (1), soit qu'on les destine à passer dans des écoles plus élevées,

(1) C'est là le grand but de toute étude qui, au premier aspect, peut paraître superflue ; comme celle des éléments de la géographie et des mathématiques. Ce n'est pas par eux-mêmes que ces éléments sont utiles, c'est par la manière

ou à se consacrer directement à leurs diverses professions.

« Les éléments des mathématiques et une étude approfondie de l'arithmétique pratique.

« La physique, en tant qu'elle explique les plus importants phénomènes de la nature.

« La géographie et l'histoire, combinées de manière à procurer à l'élève la connaissance des divisions de la terre et de l'histoire du monde. La Prusse, son histoire, ses lois, sa constitution, seront l'objet d'une étude spéciale.

« Les principes du dessin dans tous les cas.

« L'écriture, le chant et les exercices gymnastiques. »

Telle est l'éducation donnée par la Prusse à tous ses enfants. Remarquez qu'il n'y a point là de théories, point de programme d'expériences nouvelles; c'est l'éducation véritable, réellement donnée, et réellement reçue. On calcule que treize enfants sur quinze, entre sept et quatorze ans, vont aux écoles publiques; les deux autres sont probablement élevés dans les écoles particulières ou chez leurs parents; de sorte que tout le pays reçoit de l'éducation; et *quelle* éducation! Remarquez que la Prusse n'est point un petit État facile à gouverner; c'est un pays qui s'étend sur un vaste espace de terrain, composé de diverses nations, parlant des langues et croyant

dont ils exercent les facultés de l'esprit; l'instruction n'est rien, comparativement parlant : la manière de l'acquérir est tout.

à des religions différentes ; mais l'énergie d'un bon gouvernement a vaincu toutes ces difficultés. Remarquez encore que les détails que je viens de donner ne sont point fondés sur une autorité ancienne, douteuse, incompétente ; ils sont tirés de l'ouvrage que j'ai cité plus haut, composé, non par un Prussien, mais par un étranger; non par un voyageur crédule, un faiseur de livres sans jugement, mais par un témoin oculaire, un observateur, un homme accoutumé à examiner, à réfléchir, à élever d'autres hommes, en un mot par un des esprits les plus profonds de la France, par un conseiller d'État, professeur de philosophie, membre du conseil royal de l'instruction publique, par un homme qui met la plus grande sagacité dans toutes ses recherches, dont le nom seul est garant de l'exactitude de ses rapports, par Victor Cousin. C'est lui qui publia ces détails, par l'ordre d'un ministre français, dans le but d'établir en France un système semblable. En faisant cet extrait, j'ai voulu apprendre aux lecteurs anglais ce qui *peut* se faire, en leur montrant ce qui se *fait*, et, pour me servir de l'expression même de Cousin, « c'est de la Prusse que j'écris ; mais c'est à l'Angleterre que je pense. »

Ce sujet étant d'une haute importance, mais peut-être un peu aride pour le commun des lecteurs, j'ai rejeté le reste de ce que j'avais à dire, et le résultat de mes observations, à l'Appendix A, que l'on trouvera à la fin de ce volume. On y verra l'esquisse d'un système pratique d'Éducation universelle. J'ai insisté sur la nécessité d'y faire entrer la religion comme

principe vital; j'ai montré comment, en suivant le sage exemple de la Prusse, nous pourrons obvier à l'obstacle qu'élève la différence des sectes, et les unir dans un plan d'éducation qui comprendra la religion et respectera toutefois les différentes croyances religieuses. En même temps j'ai indiqué le moyen de faire face aux frais.

Avant de conclure j'ai encore une réflexion à faire. Quelle que soit l'éducation que nous adopterons, la paix et la tranquillité de l'ordre social exigent *qu'elle soit passablement égale*, et qu'elle pénètre partout. Il faut remarquer comme une importante vérité que les excès qui ont lieu dans la société proviennent non pas de l'instruction, mais de l'*inégalité* qui existe dans l'instruction. Quand la civilisation avance par bonds et par convulsions, ses progrès peuvent à la vérité être grands, mais ils sont marqués par la terreur et les désastres. Quand certains hommes jouissent d'une éducation infiniment supérieure à celle d'autres hommes à peu près du même rang qu'eux, les premiers éprouvent nécessairement une ambition inquiète dont les seconds deviennent sans le savoir les instruments. Alors règnent de vagues mécontentements et de dangereuses rivalités. C'est alors que les démagogues sont à craindre, et que les visionnaires acquièrent du pouvoir. C'est alors qu'ont lieu les révolutions pendant lesquelles les hommes n'arrivent à la sagesse que par un terrible intervalle de désordre. Mais quand l'instruction est également répandue dans la société, quand un homme ne possède aucun pouvoir fascinant et dangereux sur l'esprit d'un autre,

alors les démagogues ne peuvent faire aucun mal, et les théories sont en sûreté. C'est cette égalité d'instruction, produisant l'unité de sentiments, qui caractérise les seules nations que nous voyons aujourd'hui rester tranquilles au milieu de la fermentation générale des esprits, n'importe que leur constitution soit celle d'une monarchie absolue ou d'une démocratie pure. Si d'un côté vous voyez la sécurité, le patriotisme et l'ordre régner dans la bruyante démocratie américaine, vous les voyez aussi dans le despotisme du Danemarck et dans la subordination de la Prusse. Le Danemarck a même refusé une constitution libre, parce qu'il a trouvé le bonheur dans la liberté d'une instruction commune. Les sources qui fécondent le monde moral suivent la même loi que celles qui arrosent le monde matériel ; elles tendent toujours vers le niveau. Si vous leur opposez des digues, elles les rompent dans leur impétuosité ; si vous les laissez couler, elles fertilisent tout autour d'elles en se rendant majestueusement à l'océan sans bornes de la perfectibilité humaine.

CHAPITRE IV.

EXAMEN DE L'ÉTAT DE LA RELIGION.

Le Caractère national se montre dans les différents genres de christianisme. — La Religion ne doit pas être séparée des émotions du cœur et rendue exclusivement la matière du raisonnement. — Demi-libéralisme commun à toute noblesse. — Ses effets avilissants. — Froideur de la chaire. — Ses causes. — Influence des hautes classes sur la Religion. — Patronage de l'Église. — Description d'un curé de campagne. — Déposition de l'évêque de Londres, au sujet des nouvelles églises. — Cause politique de la faiblesse de l'Église anglicane. — Si l'Église anglicane a besoin d'être réformée, il faut pourtant qu'elle soit maintenue. — Raisons en sa faveur. — Mais si elle doit rester religion de l'État, il faut qu'elle devienne plus qu'elle ne l'est une portion de l'État.

Gibbon a remarqué, non sans apparence de raison, que « dans la manière dont les différentes nations professaient le christianisme, on pouvait distinguer clairement la différence de leur caractère. Les habitants de la Syrie et de l'Égypte s'abandonnent à une dévotion paresseuse et contemplative; Rome aspire de nouveau à l'empire du monde, et l'esprit des Grecs, vifs et bavards, se consume en disputes de

théologie métaphysique. » En appliquant cette idée aux temps où nous vivons, il semble que nous pourrons reconnaître dans la religion des Allemands leur repos contemplatif, et leur tendresse patriarcale de sentiment; dans celle des Américains, leur impatience de tout faire, et leur passion pour les spéculations nouvelles; les Français, vains et belliqueux, donnent à leurs cérémonies religieuses l'empreinte de leur passion pour l'éclat et pour les effets de théâtre; tandis que les négociants susceptibles de l'Angleterre manifestent dans leur religion leur attachement pour la décence des formes et des apparences extérieures. Il est incontestable que, parmi nous du moins, les signes extérieurs et visibles sont regardés comme les meilleures, peut-être même les seules marques de la grâce intérieure et spirituelle. Nous étendons nos spéculations de ce monde jusque sur notre fin dans l'autre, et nous respectons notre voisin en proportion des apparences *respectables* qu'il garde.

Il y a chez nous et dans ce siècle un certain esprit de *rationalisme*, résultat de cette philosophie matérielle que, selon moi, nous avons trop aveuglément encensée; un certain désir d'être logique en toutes choses, de définir ce qui est inexplicable, et de démontrer ce qui ne saurait être démontré. Or, ce sentiment est opposé à l'ardente dévotion qu'exige une religion qui met au nombre de ses premiers devoirs le sacrifice des intérêts personnels et des passions humaines. L'esprit léger et dénigrant des Français les pousse à modérer la foi par la raison, jusqu'à ce que cette foi, privée de son essence même, cesse en quel-

que sorte d'exister. En Angleterre, l'amour de ce que l'on appelle le bon sens, cette aversion commerciale pour tout ce qui tient à la poésie et à l'imagination, hormis seulement dans les fictions, caractère distinctif de la nation, tend au même but. Le premier de ces peuples voudrait faire de la religion un jeu d'esprit; l'autre, plus respectueux, mais non pas plus sage, le réduit à un calcul d'affaires.

Pour comprendre les effets, pour supporter les châtiments, pour être remplis de l'ardeur de la religion, nous avons besoin d'autres facultés que de la raison seule; il nous faut toute la sensibilité, toute la poésie de notre nation. Nous devons appliquer au grand œuvre de Dieu le même esprit de critique que nous employons pour les chefs-d'œuvre des hommes. Nous n'examinons pas les tableaux de Raphaël, ni les ouvrages du génie de Milton, par des analogies mathématiques. Nous ne demandons pas sans cesse : « Qu'est-ce que cela prouve? » Nous nous efforçons de les juger avec la même force d'imagination par laquelle ils ont été créés. Pourquoi rejetterions-nous cette philosophie idéale et immatérielle seulement quand nous examinons ce qui, plus que toute autre chose, réclame son exercice, les œuvres de Dieu?

L'ambition, la gloire, l'amour, n'exercent une si grande influence sur les affaires de la terre que parce qu'ils ne reposent pas sur les calculs de la raison seule; parce qu'ils sont soutenus par tout ce qui constitue l'idéal de la vie, et tirent leur jeunesse et leur vigueur des sources vivifiantes du cœur. Or la religion n'est que l'amour avec un nom et pour un but

sacré... c'est l'amour de Dieu. La philosophie n'a point de route moyenne à tenir : elle ne peut que choisir entre le scepticisme et une foi ardente.

Il y a une sorte de libéralisme bâtard, commun à l'aristocratie de tous les pays, et qui est surtout remarquable dans la portion de la nôtre qu'on appelle les Whigs ; ce libéralisme n'est favorable ni à une religion pure ni à une morale élevée ; il est le résultat d'une connaissance rétrécie du monde, de la connaissance des cercles et des coteries. Les hommes qui mènent une vie d'indolence et de plaisir acquièrent, dans son cours, l'expérience des motifs les plus petits et les moins honorables qui font agir leur espèce, et ils appliquent cette expérience à tout. Ils s'imaginent qu'il ne faut jamais croire aux protestations de personne, parce qu'ils savent que l'hypocrisie est commune chez les grands. Chez eux, à vrai dire, la vertu n'est qu'un nom. Ils prennent au sérieux les définitions ironiques de Fielding.

« Un patriote. — Un candidat pour une place. »

« La politique. — L'art de s'en procurer une. »

« L'amour. — Ce mot s'applique à notre goût pour certains mets. On s'en sert au figuré pour exprimer les principaux objets de nos désirs. »

« La vertu.
« Le vice. } — Sujets de conversation. »

« Le mérite. — Le pouvoir, le rang, la richesse. »

« La sagesse. — L'art de les acquérir tous trois. »

Ils propagent ce code par le moyen de cette in-

fluence que nous appelons la Mode, et la morale est menacée sourdement parce que nous cessons de croire à son existence. Mignet a observé avec une grande profondeur que, dans les révolutions, les hommes ne tardent pas à devenir ce que l'on croit qu'ils sont. Dans les temps ordinaires, un peuple tout entier peut devenir ce que l'on ne cesse de soutenir qu'il est. Les Romains conservèrent une sorte de vertu rude et gigantesque tant qu'on leur persuada que cette vertu était naturelle à des Romains. Les patriciens *roués* qui précédèrent César mirent si fort à la mode ce vice, que tous les hommes étaient corrompus, qu'il n'y eut bientôt plus de honte à être comme tout le monde.

Une fois que nous jetons du ridicule sur ce qui est grand et généreux, l'effet s'en fait sentir jusque dans notre législation et notre religion. Le Parlement a adopté le ton des libertins de clubs. Il est rare que l'on ose s'adresser aux opinions élevées, ou faire un appel aux sentiments vertueux ; l'éloquence se réduit à des attaques contre des individus, ou à des insinuations contre la sincérité des partis.

Un de mes collègues de la Chambre des Communes, homme d'une profonde instruction, et rempli de cette haute philosophie que nous acquérons dans le cabinet, en méditant sur les principes dont nous ne voulons jamais nous départir, convaincu en outre que la législation devrait être la science du bonheur, exprima en ma présence d'une manière fort éloquente la pénible surprise qu'il avait éprouvée en voyant cette assemblée en appeler sans cesse aux passions

les plus viles, et regarder avec une sorte d'incrédule pitié tous ceux qui en ressentaient de plus nobles. Elle se vante, dit-il, d'avoir pris pour devise « point d'hypocrisie, » et elle ne croit point à la sincérité de ce qu'elle ne comprend pas ; comme si l'honneur pouvait jamais consister à nier l'existence même de l'honneur.

Cette habitude de l'esprit rend vulgaire le ton de l'éloquence, et nous en retrouvons l'effet jusque dans la chaire. L'amour des convenances et des convenances seules ; l'idée que tout ce qui s'en dispense est vicieux et tout ce qui les dépasse, de l'hypocrisie, refroidit le zèle du clergé anglican. Il n'est pas comme il faut d'être trop éloquent ; le monde aristocratique veut que ni un prédicateur ni une femme ne fassent trop de bruit. Un prédicateur très-populaire qui se laisserait emporter par son zèle pour le salut de ses ouailles, au point de se servir d'une figure inattendue, d'un geste trop véhément, serait accusé de trahir la dignité de sa profession. Bossuet, chez nous, aurait perdu sa réputation, et saint Paul aurait couru risque de passer pour un charlatan.

Entrons dans cet édifice sacré et rempli d'auditeurs ; c'est une église à la mode. Voyez comme elle est bien peinte et blanchie avec soin ; comme les clous dorés et le drap rouge dans les tribunes ont l'air neuf ; comme le clerc a la mine respectable ; le vicaire passe aussi pour un jeune homme de fort bonnes manières. Le curé va commencer le sermon ; c'est un homme très-savant et l'on assure même qu'il ne peut pas manquer d'être évêque au premier jour, car il a publié une comédie grecque, et il a été précepteur de

lord Glitter. Observez-le bien : que son organe est monotone ! que son débit est froid ! que ses traits sont impassibles ! et pourtant quelles sont les paroles qu'il prononce? « Fuyez, dit-il, la colère qui vous attend ; songez à vos âmes immortelles. Rappelez-vous, ah! rappelez-vous combien est grande la responsabilité de la vie! Que le compte que nous avons à rendre sera minutieux! Et ce compte pourra vous être demandé au moment où vous vous y attendrez le moins ! » C'est là ce qu'il dit, et il débite ces phrases terribles de ce ton nonchalant dont il dirait à son laquais : « John, faites servir le dîner. » Si l'homme le plus calme du monde conjurait un garde-chasse de ne pas tuer son chien favori, il parlerait avec mille fois plus d'énergie, et ce prédicateur s'efforce de sauver les âmes de toute une paroisse, de toutes ses connaissances, de tous ses amis, de tous ses parents, de sa femme (c'est cette dame que vous voyez là-bas en chapeau bleu, et dont il connaît sans doute parfaitement tous les péchés) et de ses six enfants, dont le salut éternel doit lui être encore plus précieux que leur avancement dans ce monde ; malgré cela, comme il demeure admirablement le maître de ses émotions! Je n'ai vu de ma vie d'homme aussi calme que lui. « Mais, mon cher monsieur, me dit un auditeur à la mode, ce calme est du décorum ; c'est la marque caractéristique du clergé de l'Église anglicane. »

Hélas ! le docteur Young ne pensait pas ainsi, lorsque, s'apercevant qu'il ne produisait pas sur ses auditeurs l'impression qu'il désirait, il s'arrêta tout court et fondit en larmes.

Ah! monsieur; Young était un grand poëte, mais chacun sait qu'il n'était pas tout à fait orthodoxe.

Ainsi que je l'ai déjà dit, cette froideur extrême qui caractérise le débit de l'Église anglicane est due à l'influence aristocratique, qui, regardant le ridicule comme le plus grand des crimes, pose le *bon goût* comme la première règle de conduite. Je connais pourtant un évêque, homme d'un très-grand mérite, qui est si pénétré des maux qui doivent résulter de cette manière de prêcher, pour la religion elle-même, qu'il envoie tous les jeunes ecclésiastiques qui lui demandent des conseils au célèbre acteur M. Jones, afin d'apprendre de lui à mettre de la chaleur dans leur élocution. L'axiome qui dit : « Pour me faire sentir, il faut que vous ayez l'air de sentir vous-même, » est aussi vrai dans la chaire que sur le théâtre.

Il arrive souvent, quand nous comparons la valeur du bénéfice à l'apathie du prédicateur, que nous sommes obligés de nous écrier avec le prince de Conti : « Hélas! le bon Dieu est bien mal servi pour son argent. »

L'influence des hautes classes sur la religion est souvent pernicieuse, en ce que les bénéfices de l'Église sont pour la plupart la propriété de l'aristocratie, et que le patron d'un bénéfice, ainsi qu'il est au fond très-naturel et même très-pardonnable, le donne pour l'ordinaire à un de ses parents ou à un ami intime. De là vient que la prédication du salut dégénère en un office héréditaire, et que les plus grands libertins d'un collége sont chargés en sortant

de veiller au salut des âmes. A ce sujet, je dois pourtant observer que les suites de cet abus ne sont pas aussi funestes que l'on pourrait le supposer d'après une déduction purement théorique. Le libertin, devenu curé, change pour l'ordinaire d'une manière extraordinaire, du moins quant aux apparences. Il y a peu d'ecclésiastiques de l'Église anglicane dont la conduite soit notoirement dépravée ou livrée à des excès coupables. Ce même décorum qui glace la généreuse ferveur de la vertu, retient aussi le penchant pour le vice. Mais, quoique le néophyte cesse d'être un homme *vicieux*, je doute fort qu'il soit devenu *vertueux*. Sa morale est celle de la vie sociale ordinaire. Il fait des visites, il accepte des dîners, il joue au whist, et lit tous les samedis soir le *John Bull*. Mais connaît-il ces sacrifices de tous les moments, cette charité exaltée, cette intimité avec les pauvres, ces efforts que rien ne saurait lasser pour leur bonheur, leur éducation, leurs progrès en tout genre; cette sympathie pour leurs besoins, cette paternelle inspection sur leur conduite dont Goldsmith a tracé un tableau si touchant, mais qu'Oberlin a pratiquée! Ces vertus se retrouvent, à la vérité, dans beaucoup de membres de notre clergé, mais non pas dans cette classe dont je m'occupe en ce moment. Dans celle-ci, il y a un vaste abîme entre le pasteur et ses ouailles.

On concevra facilement que cette séparation entre l'ecclésiastique et son troupeau, séparation si particulière à l'Angleterre, est encore le résultat de cette même influence qui se reconnaît dans toutes les opé-

rations du système social. La doctrine aristocratique, d'après laquelle il est indispensable qu'un prédicateur soit un homme comme il faut, l'assujettit à toutes les notions de l'aristocratie. Quand il aurait les meilleures intentions du monde, sa position ne lui permet point de les faire valoir. S'il est riche ou si son bénéfice est richement doté, il faut qu'il garde sa dignité; souvent aussi sa paroisse est trop étendue pour qu'il puisse la parcourir tout entière lui-même. Il distribue de la soupe et du charbon; il souscrit à toutes les charités publiques, mais son nom n'est pas béni dans les chaumières de tous les pauvres (1); il inspire du respect, mais n'a point d'influence; il est bon, mais il est trop grand. On peut lui appliquer ce que Bâcon dit des philosophes: « Ils donnent peu de lumière, parce qu'ils sont trop élevés. »

Quant au pauvre vicaire, ce n'est pas sa dignité qui fait l'embarras de sa situation; mais il en a d'autres qui lui sont particuliers. Il est pauvre, mais c'est un homme comme il faut; il connaît sa naissance et son rang, et il ne peut pas se compromettre. Il est obligé de faire respecter jusqu'à sa pauvreté. Il prêchera devant les paysans, il les plaindra quand ils

(1) L'évêque de Londres a eu bien raison de dire, dans sa déposition devant la commission de sir A. Agnew: « De simples sermons prononcés en chaire inculqueront difficilement les devoirs de la religion aux pauvres, si le prédicateur ne complète pas ses leçons dans des conversations particulières. » Et combien de telles conversations sont rares!

seront malheureux, il se privera du nécessaire pour venir à leur secours, mais il ne peut guère les visiter souvent. C'est ainsi qu'un certain orgueil règne parmi les prédicateurs mêmes de l'humilité, et que les distinctions féodales continuent à exister dans la religion quand elles disparaissent de la politique. La charité cesse d'être de la sympathie, pour devenir de la condescendance. Je vais citer à ce sujet un fait que je tire des dépositions reçues par la commission du Parlement pour la stricte observance du dimanche. L'évêque de Londres a déclaré qu'il avait désiré que dans les nouvelles églises les pauvres fussent placés indistinctement avec les riches; mais que ceux dont les contributions soutenaient les églises s'étaient refusés à ce mélange qu'ils trouvaient humiliant. Quelle est donc cette religion de l'aristocratie, qui donne de l'argent pour construire des églises, mais sous la condition qu'elle y conservera les distinctions qui la séparent des pauvres? Ce principe agit nécessairement sur les ecclésiastiques, qui sont les fils cadets de cette aristocratie, ou qui du moins ont été élevés avec elle dans les mêmes colléges.

Mais tandis que les prédicateurs de l'Église anglicane se séparent ainsi des pauvres, ceux des sectes dissidentes sont au milieu d'eux, sont tirés de leur sein. Pleins de véhémence dans la chaire, ils s'adressent aux passions de leurs ouailles; familièrement assis à leurs foyers, ils captent leur sympathie. Les pauvres se choisissent, d'après cela, un ministre dissident, par la même raison que les habitants des îles de Tonga cherchent pendant la vie de leur mère légi-

time une seconde mère pour les soigner. La mère Église dispense négligemment ses consolations spirituelles, tandis que la mère adoptive est soigneuse à l'excès; car sans cela elle n'obtiendrait pas d'attachement en retour; et c'est ainsi que peu à peu elle attire à elle tout l'amour que la nature avait destiné à l'autre.

Il est encore une autre cause de la faiblesse de l'Église anglicane, c'est que ses membres s'accordent rarement avec le peuple en opinions politiques, tandis que le plus grand nombre des sectes dissidentes favorisent plus ou moins le parti populaire; par ce moyen, ces dernières acquièrent du pouvoir en consultant l'opinion, et deviennent les maîtresses des peuples en affectant de n'être que leurs amies.

Je serais cependant bien fâché que l'on interprétât mal mes paroles. Je ne voudrais pas que les prédicateurs d'une religion pure et sans passion se mêlassent avec ostentation à la politique du jour, et qu'ils se fissent voir au sein du bruit et du tumulte de la fougue démocratique. Mais s'il n'est pas nécessaire qu'ils agissent ouvertement en faveur du peuple, rien ne saurait être plus dangereux à leur crédit et à leur influence que de se distinguer par leur activité *contre* lui. Chaque vote impopulaire des évêques est un coup porté aux fondements de l'Église. La religion est l'empire sur le cœur humain; aliénez le cœur, et l'empire cesse. Mais si la composition de l'Église était moins exclusivement aristocratique, si ses membres, de même que dans les jours de sa puissance et de sa pureté, sortaient plus généralement du sein de la

multitude qu'ils doivent régir, il est probable qu'ils seraient tout comme aujourd'hui les appuis de l'ordre et d'un gouvernement fort; tandis que leurs principes étant moins suspects au peuple, lui paraîtraient réellement dictés par un esprit de paix, et non point, comme à présent, par l'influence oligarchique et mondaine des intérêts temporels. Les premiers patriarches de la réformation avaient d'ailleurs, dans leur sagacité politique, prévu ce qui arriverait quand l'Église deviendrait en quelque sorte un établissement assuré pour les fils cadets des grands. La liturgie de l'Église anglicane soutient seule les sectes dissidentes (1).

Mais si l'avantage que nous devons retirer de notre religion établie, et son influence naturelle, se trouvent ainsi contrariés et diminués, cherchons un remède au mal, et ne détruisons pas la religion même. C'est une chose digne de remarque, que les deux plus habiles avocats d'une religion de l'État aient été l'un un dissident, vous, monsieur, et l'autre un déiste, David Hume; circonstance qui devrait rendre les philosophes du jour moins intolérants dans leurs accusations contre ceux qui soutiennent la même opinion. L'aphorisme de Hume qui dit que partout où le clergé

(1) L'idée vulgaire que les ecclésiastiques doivent être d'une naissance distinguée, est non-seulement particulière à l'Angleterre, mais aux modernes. Les plus grands hommes de l'Église catholique sont sortis du peuple, et chez nous même voyez les Latimer, les Barrow, les Clarke, les Warburton, les Tillotson, les Taylor : tous ces grands hommes étaient des roturiers.

dépend uniquement du peuple pour sa substance, il s'efforce de stimuler son zèle par tous les prestiges du fanatisme, est bien prouvé, ce me semble, par l'exemple de l'Amérique. Ce n'est pas que la religion se perde quand l'État ne s'en occupe point; mais elle se subdivise en mille formes qui luttent les unes avec les autres en ardeur et en extravagance. La peuple n'abandonne jamais une foi qui le flatte et qui le console; il est plutôt disposé à la porter à l'excès. S'il n'y avait plus de religion de l'État en Angleterre, elle serait remplacée par une austérité sombre et triste; car chez nous l'esprit de secte est l'ennemi des arts et des amusements qui embellissent l'existence. Les nouvelles croyances lutteraient donc ensemble de fanatisme et de sévérité, excès auxquels l'Église, malgré ses défauts, a toujours offert un utile contre-poids. D'ailleurs on peut observer aussi que malgré son esprit aristocratique elle a souvent, dans les districts ruraux, contribué à amortir l'esprit également aristocratique des gentilshommes de province. J'ai déjà remarqué que toutes les fois que les lois sur les pauvres avaient été bien administrées par un magistrat, c'est que ce magistrat était un ecclésiastique. Je ne dirai qu'un mot sur l'admirable argument dont vous vous êtes servi, monsieur, pour défendre la dotation du clergé d'après le même principe que celles des écoles, savoir, que les hommes ne sentant pas la *nécessité* de la religion aussi vivement que celle des aliments et des habits, on pouvait sans inconvénient leur abandonner le soin de se procurer ceux-ci, tandis que c'était à un gouvernement sage à prévoir le be-

soin qu'ils auraient de celle-là. J'insiste surtout sur l'influence favorable qu'une religion de l'État et l'esprit de secte exercent mutuellement l'une sur l'autre, les sectes servant à animer le zèle du clergé, et la calme dignité de celui-ci retenant dans les justes bornes les ébullitions de l'extravagance des sectaires. Chacun s'aperçoit des défauts de notre établissement ecclésiastique ; mais peu de personnes reconnaissent les avantages du système en lui-même. Or, comme ces défauts proviennent presque tous de sa composition trop aristocratique, il n'y a, pour les corriger, qu'à transférer le droit de collation aux bénéfices, des particuliers au gouvernement. Dans un pays libre, où la plus grande publicité règne dans tout ce qui se fait, le patronage de l'État, bien administré, deviendra le patronage du peuple, tandis qu'il sera exempt du danger qui existerait s'il dépendait du peuple seul. L'opinion publique veillera sur les nominations ; elles cesseront d'être des *affaires de famille ;* elles ne seront plus exclusivement aristocratiques. Un mélange plus sage et plus harmonieux de toutes les classes, depuis les plus hautes jusqu'aux plus basses, en sera le résultat ; le mérite pouvant plus ouvertement aspirer aux honneurs, le zèle en sera plus encouragé, mais non pas le zèle du fanatisme ; les pasteurs ne seront plus en collision avec leurs troupeaux, sur lesquels ils régneront avec une dignité plus calme. Dans l'Église comme dans l'éducation et dans les lois sur les pauvres, quand le mécanisme est compliqué, l'administration la plus avantageuse est celle d'un État libre.

CHAPITRE V.

LE DIMANCHE.

Erreur théologique des Puritains. — Une trop grande contrainte produit un trop grand relâchement. — L'Observance du dimanche considérée sous un point de vue législatif. — Deux causes de démoralisation sont liées à son infraction. — La Manière d'y remédier. — L'Amusement vaut mieux que l'oisiveté ; comparaison des paysans français et anglais. — L'Instruction vaut mieux que l'amusement. — Le Danseur de corde et le Philosophe. — Conséquence que l'on peut déduire des dépositions faites devant la commission. — Corroboration du principe de cet ouvrage.

L'observance du jour de repos est une question qui ne me paraît pas avoir été considérée législativement d'une manière convenable. Il est parfaitement évident que le dimanche des chrétiens n'est pas le sabbat des Juifs ; on ne saurait disputer non plus que, dans les premiers siècles de l'Église, il ne fût un jour de récréation aussi bien qu'un jour de repos ; les premiers réformateurs de l'Église anglicane continuèrent à le considérer sous cet aspect. On permettait alors des jeux aux pauvres et des tournois aux riches.

La différence qui distinguait principalement l'esprit du puritanisme de celui de l'Église anglicane était que le premier tirait sa doctrine et son caractère principalement de l'Ancien Testament, et le second du Nouveau. D'après cela, les puritains, par une grossière erreur théologique, adoptèrent le cérémonial rigoureux du sabbat judaïque, que notre Sauveur avait aboli, et auquel tous ses premiers disciples avaient substitué une institution plus modérée. La conséquence de l'excès de contrainte que l'on a introduit dans le cérémonial en Angleterre a été qu'à mesure que certaines personnes devenaient plus rigides dans leur observance du culte et des rites de l'Église, les autres se relâchaient dans la même proportion. Quand il était généralement entendu que la première partie de la journée devait être consacrée au culte et la seconde à la récréation, tout le monde suivait l'un et se livrait à l'autre; mais quand une classe condamna la journée entière à des cérémonies et à de la contrainte, auxquelles elle joignit une certaine ostentation de pédante dévotion, l'autre classe, par une réaction nécessaire, et par le résultat inévitable du ridicule, tomba dans l'excès contraire. Des animosités politiques vinrent favoriser la différence des sectes, et aujourd'hui encore il y a deux genres d'argumentateurs sur l'observance du dimanche, dont les uns demandent trop et dont les autres accordent trop peu. Les absurdes et monstrueuses propositions de sir André Agnew ont beaucoup nui au respect que toutes les classes devraient témoigner pour cette institution.

Mais quand même on ne considérerait pas le côté religieux de la question, l'esprit d'une bonne législation exige que quand une cause évidente de démoralisation existe, on s'efforce de l'écarter.

Il paraît, d'après les dépositions faites devant la commission de sir A. Agnew, que le dimanche est généralement observé dans toutes les classes, excepté les plus pauvres (1), que les églises se remplissent dès qu'elles sont construites, et que même les places réservées pour les classes ouvrières sont d'ordinaire encombrées de personnes. Il n'y a, comme je viens de le dire, que les classes les plus pauvres, dans les grandes villes, qui se dispensent d'y aller, et si nous en recherchons la cause, nous la trouvons dans les suites d'une intempérance habituelle. C'est donc à détruire cette funeste habitude, première source du mal, que la législation doit s'appliquer. Elle doit s'efforcer de remédier aux deux causes qui favorisent l'ivrognerie le dimanche, non-seulement parce qu'elle porte atteinte à la solennité de ce jour, mais encore parce qu'elle souille les mœurs de l'État.

J'ai dit qu'il y avait à cela deux causes : la pre-

(1) Le plus grand nombre des marchands *respectables* de la capitale désirent ardemment que la loi intervienne pour prohiber toute espèce de commerce le dimanche ; mais j'ai lieu de croire que c'est moins par piété que par jalousie des petits marchands qui, en servant les pratiques le dimanche, les attirent aussi le lundi, ou bien forcent les marchands *plus respectables* d'être aussi *obligeants* qu'eux, ce qui les empêche d'aller passer la journée à leur campagne dans leur *propre cabriolet*.

mière est l'usage de payer les salaires le samedi soir. Une journée entière d'oisiveté suivant immédiatement la recette d'une somme d'argent, l'ouvrier qui, dans la capitale surtout, est en général dissipé, va au cabaret le samedi soir, y retourne le dimanche matin, oublie sa femme et ses enfants, et dépense, pour flatter ses vices, le gain d'une semaine qui aurait dû servir à nourrir sa famille. Si, au lieu de cela, il était payé le vendredi soir, et s'il était obligé de retourner au travail le samedi matin, il n'oserait pas se griser, parce qu'il n'aurait pas devant lui une journée d'oisiveté pour se remettre. L'argent tomberait, selon toute probabilité, dans les mains de la femme, et serait dépensé d'une manière convenable. Tous ceux qui connaissent bien le pauvre sans éducation savent que ce n'est que dans le moment même où il vient de recevoir de l'argent qu'il est tenté de le mal dépenser, et qu'en le recevant le vendredi, la nouveauté serait déjà un peu passée le dimanche matin. Je suis convaincu que ce changement serait suivi des résultats les plus avantageux; on l'a déjà essayé en divers endroits, et toujours avec le plus grand succès.

Du reste, la loi devrait plutôt s'occuper du samedi que du dimanche; car tous les agents de police s'accordent pour déclarer (fait très-singulier) qu'il se commet plus d'excès le samedi soir qu'aucun autre soir de la semaine, et que la soirée où il s'en commet le moins est celle du *dimanche*.

La seconde cause qui favorise l'intempérance le dimanche est le règlement qui permet aux cabarets

de rester ouverts le samedi soir jusqu'à une heure très-avancée, et le dimanche matin jusqu'à onze heures. Le cabaret est sans contredit le lieu le plus funeste pour le pauvre, tant à cause de la tentation qu'il y trouve de se livrer à des excès, qu'à cause des êtres méprisables avec lesquels il s'y rencontre. Le mari y va pour boire, la femme y vient pour le ramener, mais, en attendant, elle prend un verre pour lui tenir compagnie et pour se consoler de ses défauts. C'est ainsi que le vice s'étend sur les deux sexes, et retombe enfin sur les enfants. Ces repaires devraient, surtout dans la capitale, rester entièrement fermés le dimanche, et clore de bonne heure le samedi soir. Je ne pense pas que la législation puisse prendre aucune mesure directe pour remédier aux principales causes de démoralisation qui empêchent l'observance du dimanche de la part des pauvres.

Mais, loin de fermer tous les lieux de récréation qui sont ouverts en ce moment, il est évident que tous ceux qui ne favorisent pas l'ivrognerie sont, pour les pauvres gens, autant d'encouragements à la sobriété. Ainsi, des *jardins à thé* un peu éloignés des villes, où il serait interdit de débiter le dimanche des liqueurs fortes d'aucun genre, pourraient être, sous ce rapport, fort utiles aux classes ouvières. Ils le sont même déjà aujourd'hui. Nous savons, par les déclarations des agents de police, que les excès et les désordres sont fort rares dans ces lieux de récréation ; et leur avantage consiste en ce que l'ouvrier peut y conduire sa femme et ses filles, ce qu'il

ne peut pas faire au cabaret; ils préviennent, d'après cela, l'égoïsme, le principal défaut des ivrognes; ils resserrent les liens et les affections domestiques, tandis que la présence de sa fille impose à l'ouvrier un frein agréable, et dont il ne s'aperçoit pas lui-même. Je suis convaincu que c'est la facilité que le paysan ou l'artisan français trouve à s'amuser en famille qui fait qu'il ne cherche point à s'amuser sans elle, et l'innocent attrait de la *guinguette* triomphe des plaisirs abrutissants du cabaret.

Comme je traversais la Normandie, pendant une belle soirée de dimanche, j'entendis un paysan français refuser une partie que lui proposait un de ses camarades : « Je ne le puis pas, disait-il, car il faut que j'aille à la *guinguette* avec ma femme et mes chers enfants. »

Le dimanche suivant, je me trouvai dans le comté de Sussex, et passant à cheval devant une chaumière, j'entendis un vigoureux laboureur qui en sortait, dire en grognant à un gros garçon qui se balançait sur une barrière : « Tu verras un peu après la truie, Jim, mon enfant; je vais passer un moment au Lion Bleu, *pour me débarrasser de ma femme et de la maudite marmaille.* »

Les plaisirs innocents que l'on peut prendre chez nous le dimanche sont en si petit nombre, qu'un écrivain français, embarrassé pour en trouver, a dit avec une heureuse *naïveté,* qu'en Angleterre le dimanche est *un jour qu'on distingue par un* POUDING !

Mais, monsieur, tout en me persuadant que des plaisirs innocents et sociaux sont le premier pas à faire

vers l'amélioration des inconvénients qu'un jour d'oisiveté entraîne pour les pauvres, je n'en suis pas moins prêt à reconnaître que la conservation du repos du dimanche est pour eux de la plus haute importance morale. Les réflexions et des lectures instructives perfectionnent l'esprit plus encore que la douce gaieté de la récréation. L'homme est né pour un but élevé et pour des destinées immortelles. Il n'y a pas de mal qu'il s'en occupe quelquefois sérieusement, ou qu'il s'entretienne en silence avec son propre cœur. Mais la loi ne peut rien à cela; il n'y a que l'éducation qui puisse l'y porter. Plus les pauvres seront éclairés, plus ils auront de ressources nobles et pures, qui mieux encore que l'amusement les préserveront de l'ivrognerie et du vice. Il faut donner aux oisifs des plaisirs innocents, et il faut prévenir l'oisiveté elle-même par les ressources de l'instruction; car une fois que l'on connaît les plaisirs de l'esprit, on perd le goût des amusements frivoles.

« Pourquoi ne vous amusez-vous jamais? demanda le danseur de corde au philosophe.

— « J'allais précisément *vous* faire la même question, » répondit le philosophe.

Je ne saurais terminer ce chapitre sans indiquer un des résultats des dépositions faites devant la commission parlementaire nommée lors de la proposition de sir A. Agnew pour une plus stricte observance du dimanche. Toutes ces dépositions concourent à attaquer de la manière la plus forte l'influence de l'aristocratie. C'est au mauvais exemple qu'elle donne,

que sont imputés tous les crimes qui se commettent en Angleterre : car, en premier lieu, il est dit que la non-observance du dimanche est l'origine de tous les crimes, et secondement, la non-observance du dimanche est attribuée au mauvais exemple donné par l'aristocratie. Je ne citerai à ce sujet que la seule déposition de l'évêque de Londres. « Il est difficile, dit sa seigneurie, de calculer jusqu'à quel point les travaux du ministère sacré sont contrecarrés, surtout dans les villes, par le mauvais exemple que donnent les riches. » Ce savant prélat, en insistant après cela sur la nécessité de mettre une extrême prudence dans les mesures législatives que l'on voudrait prendre à l'égard des pauvres, quand il s'agit de fautes que leurs supérieurs commettent avec impunité, observe que si la conduite des hautes classes était en général exemplaire, elle rendrait superflue toute législation pour les pauvres ; mais il avoue qu'il n'ose pas se flatter qu'un pareil état de choses puisse avoir lieu de longtemps.

Je vous demanderai, monsieur, si ce n'est pas là précisément ce que je n'ai cessé de dire depuis le commencement de cet ouvrage, et je vous demanderai en même temps si vous ne pensez pas que j'aie rendu quelque service à mon pays en démontrant que les maux qui ont découlé d'en haut sur le peuple ne sont pas, comme le prétendent les disciples d'un fol et imprudent radicalisme, émanés soit de la monarchie, soit de l'Église anglicane, mais uniquement de la forme particulière de nos combinaisons aristocratiques et de l'influence toute puissante qu'elles ont

acquise. Une fois que vous êtes parvenu à exposer au grand jour les inconvénients d'une influence morale, quelle qu'elle soit, il est impossible de calculer jusqu'à quel point vous avez diminué le pouvoir délétère qu'elle possédait.

CHAPITRE VI.

ÉTAT DE LA MORALE.

Réfutation d'une erreur populaire dans la recherche de l'origine des Mœurs, de la Religion et de la Philosophie. — Il est important d'étudier la Morale comme une science. — Tort invariable fait à la Religion et aux Mœurs toutes les fois que les ecclésiastiques seuls ont enseigné la Morale. — Avantages pour la Religion de la culture des sciences morales. — Les Anglais sont arriérés dans ces sciences, ce qui nuit à leur sentiment moral. — Lois fautives. — Distinction entre la vertu publique et la vertu privée. — Respect pour les apparences. — Anecdote d'une danseuse de l'Opéra. — Une Science abstraite est nécessaire pour arriver à des résultats pratiques. Règles de Religion mal appliquées. — Bishop, l'assassin. — Charités publiques. — On attribue trop d'influence à la peur. — Immoralité de certains impôts. — Le genièvre. — Progrès de l'intempérance. — Singulière déposition à ce sujet. — Une trop grande délicatesse sur le décorum des sexes nuit au but qu'elle se proposait. — Licence des mœurs en Angleterre. — Toutes nos notions sont vagues et incertaines. — Le manque de sciences morales laisse trop d'influence au monde, d'où naît un respect exagéré pour le rang et les richesses.

Il y a des personnes qui désireraient que nous n'ap-

prissions jamais la morale comme une science séparée; elles voudraient la borner uniquement à des expositions théologiques, et rendre les ecclésiastiques seuls professeurs de la morale. C'est là une erreur très-commune en Angleterre; elle procède des intentions les plus pures, mais elle produit les conséquences les plus funestes, non-seulement à la morale, mais à la religion elle-même. Ces personnes prétendent que la religion et la morale, ayant la même origine, doivent demeurer inséparables. Des notions justes à cet égard étant d'une haute importance, nous allons examiner l'origine de l'une et de l'autre, et je crois que vous ne tarderez pas à reconnaître qu'elles sont essentiellement distinctes; comme vous découvrirez en même temps comment elles se sont trouvées liées, il en résultera la preuve de la nécessité de cultiver la morale comme une science séparée.

Quand les hommes contemplent pour la première fois les phénomènes de la nature, ils tremblent, ils admirent, ils sentent la présence d'un pouvoir au-dessus d'eux; ils connaissent un Dieu! Telle est l'origine de toute religion, excepté de la religion révélée.

Quand les hommes se réunissent en société, quand ils se choisissent un chef ou construisent une cabane, ou acquièrent une propriété individuelle dans un arc ou un canot, ils sentent la nécessité d'un frein et d'une obligation; alors ils font des lois, et regardent comme un devoir d'y obéir (1). C'est ce devoir, résul-

(1) Si nous adoptions la métaphysique de certaines écoles,

tat de l'utilité, qui est l'origine de la Morale (1).

Mais il est naturel que l'homme veuille se rendre favorable la Divinité, que son étonnement et son effroi lui ont fait deviner. Il cherche à découvrir ce qui doit plaire à cette divinité inconnue et ce qui peut l'offenser. Il l'investit de ses propres qualités, qu'il porte seulement à un degré bien plus élevé; c'est par elles qu'il la juge; d'où il conclut que les mêmes attentats contre la morale qui interrompent l'harmonie de la société humaine, doivent aussi déplaire à la déité qui y préside. A la terreur de la loi, il ajoute le courroux de Dieu. De là l'origine de la liaison entre la religion et la morale.

Ces deux grands principes de l'ordre social étaient dans le commencement distincts, et le résultat d'opérations de l'esprit tout à fait différentes. L'homme, seul dans un désert, aurait conçu la religion; ce n'est que quand il se mêle à d'autres hommes qu'il conçoit la morale.

Mais l'homme qui veut plaire à Dieu et comprendre les lois par lesquelles il agit sur la nature physique et intellectuelle, après avoir commencé par

nous supposerions que la religion et la morale sont toutes deux des principes inhérents de l'âme; mais, même dans ce cas, il serait facile de prouver qu'elles sont le résultat de principes différents, ou du moins d'opérations entièrement distinctes du même principe.

(1) Ainsi l'origine de la loi et celle de la morale sont simultanées sans être exactement semblables. La nécessité de *créer* une loi est l'origine de la loi; la nécessité d'*obéir* à la loi est l'origine de la morale.

adorer, ne tarde pas à examiner. C'est là l'origine de la Philosophie. Chez les premiers peuples de la terre, la philosophie est en effet toujours née de la religion. Mais cette philosophie, si elle est le *résultat* de la religion, devient nécessairement la *science* de la morale ; et comme la sagesse humaine marche avec plus de sûreté quand elle traite des choses connues et véritables, que de celles qu'elle ne peut ni connaître ni voir, il s'ensuit que, chez les peuples de l'antiquité, l'exposition de la morale a constamment corrigé l'extravagance de la religion. Les croyances ont disparu, mais la morale subsiste ; aujourd'hui même, fondue dans le code du christianisme, elle fait la base de nos principes et l'héritage impérissable que nous devons transmettre à notre postérité, mais que nous devons aussi agrandir.

Je viens donc maintenant de faire voir l'origine distincte de la religion et de la morale ; j'ai montré comment la philosophie guide la première, éclaire la seconde, et combien il a été heureux pour le monde que la philosophie, ne bornant point ses spéculations à la théologie, ait aussi cultivé la morale comme une science.

Il est juste, d'après cela, que la science de la philosophie morale soit cultivée dans toute sa liberté et toute sa hardiesse, comme un moyen non de supplanter l'instruction religieuse, mais de la corroborer, de la purifier et d'en agrandir la sphère. Il n'y a pas jusqu'aux philosophes qui se sont le plus élevés contre la religion révélée, et se sont égarés dans le matérialisme et le scepticisme, qui n'aient contri-

bué sans le savoir, et sous deux rapports différents, à maintenir l'existence et l'énergie de la religion. En premier lieu, ils ont réveillé les talents et stimulé la science de l'Église, et ont, par là, donné naissance aux nombreux défenseurs dont elle se glorifie avec raison; en second lieu, la vigilance de la philosophie en fait comme une gardienne de la pureté de la religion, qui la préserve à la fois de la férocité du fanatisme et de la léthargie de la superstition. De même que l'on a dit que Rome maintenait sa vertu par les efforts constants d'énergie auxquels la puissance de Carthage l'obligeait, de même aussi la vigueur de la religion est préservée par les attaques libres et perpétuelles de la science philosophique. Le docteur Reid a dit : « Je regarde les écrivains sceptiques comme des hommes dont la mission est de faire des trous dans l'édifice des connaissances humaines, partout où il se montre faible ou dégradé; et, quand ces trous sont réparés, l'édifice devient plus ferme et plus solide qu'il n'était auparavant. »

Je regarde comme une suite de quelques préjugés, au sujet de cette vérité, de quelque crainte ignorante pour la religion si la morale était étudiée comme une science distincte et individuelle, que l'Angleterre soit restée si indifférente aux recherches métaphysiques, et qu'elle soit aujourd'hui si arriérée, sous ce rapport, en comparaison de la France, de l'Allemagne, et même de l'Écosse. Partout où je jette les yeux autour de moi en Angleterre, je suis frappé du défaut de culture des sciences morales. On rend des lois, on se forme des opinions, on recommande des

institutions, mais toujours d'après les vues les plus erronées de la nature humaine et des opérations les plus nécessaires de l'esprit. On a fait une vaste séparation entre les vertus privées et les vertus publiques. On s'imagine que ce sont des qualités qu'il est possible de posséder les unes sans les autres. On dit d'un homme qu'il est sans probité en politique, en protestant que l'on est loin de vouloir attaquer son caractère personnel. Appuyant la morale sur le décorum seul, nous laissons s'établir parmi nous une échelle basse et commune pour l'opinion, et les habitudes nivelantes d'une vie toute livrée au commerce ne sont point relevées par les idées plus nobles et plus spirituelles qu'une philosophie bien cultivée répand parmi les peuples.

J'ai entendu raconter une anecdote d'un père qui cherchait une gouvernante pour ses filles. Une danseuse de l'Opéra se présenta. Le père se récria. « Eh quoi ! dit la danseuse, ne suis-je pas en état de remplir cette place? Je puis enseigner la danse, la musique, le français et les bonnes manières. » — « C'est très-possible... mais pourtant... une danseuse... réfléchissez... » — « Oh ! si ce n'est que cela, reprit la dame, *je puis changer de nom!* » J'admire encore moins la *naïveté* de la danseuse que sa sagacité. Elle savait que, neuf fois sur dix, quand les Anglais demandent de la vertu, ils n'attachent de prix qu'au nom.

Par suite d'une folie étroite et aveugle, nous croyons en Angleterre que les connaissances abstraites sont en opposition avec les connaissances pratiques; mais

songez bien que toute loi qui ne s'applique pas au peuple, qui manque son but, qui ne s'exécute pas, est une preuve que le législateur ignorait ou l'esprit de la loi qu'il rendait, ou l'esprit du peuple pour lequel elle était faite; c'est-à-dire qu'il manquait d'expérience abstraite. Il n'y a point de pays où l'on fasse autant de lois inexécutables qu'en Angleterre.

Ce même défaut fait que nous jugeons la morale par des règles religieuses qui lui sont inapplicables. Les journaux crurent être assurés que l'assassin Bishop s'était réconcilié avec Dieu; pourquoi?... parce qu'il avait confessé à l'aumônier de Newgate la manière dont il s'y était pris pour faire mourir sa victime! Les charités publiques, dont nous avons démontré la funeste influence sur les mœurs du peuple quand elles ne sont pas administrées avec le plus grand soin, sont regardées comme admirables *par elles-mêmes*; la turbulence, les séditions, la corruption et les vices qui souillent les élections, sont considérés comme des parties *essentielles* de la liberté. Les uns adhèrent au passé sans en comprendre la morale; les autres s'élancent aveuglément vers l'avenir, et se livrent à des expériences sans avoir un seul principe pour les guider.

Quand la religion n'est point soutenue par les sciences morales, il y a toujours du danger que nous n'accordions trop au principe de la *crainte*. Ce principe si commun en théologie est ensuite transporté dans notre éducation et dans nos lois. Nous élevons nos enfants à l'aide des verges (1). Nous gouvernons nos

(1) Le célèbre prédicateur méthodiste Wesley terminait

pauvres par la coërcition. Nous nous efforçons sans cesse d'abaisser nos semblables par la terreur, au lieu de les régler par la raison. Ce n'est pas ainsi que parlait la grande âme de Bossuet lorsque, dans son beau sermon *pour la Profession de madame de La Vallière*, cet illustre prédicateur cherche à élever l'âme vers le ciel. Il ne parle point alors de terreur et de châtiment, mais de célestes tendresses, et de l'absence de toute crainte sous les ailes du Tout-Puissant. « Quelle est, s'écrie-t-il, la seule voie par laquelle nous nous approchions de Dieu et devenions parfaits?... Ce n'est que par l'amour. » Vérité profonde, qui, en nous enseignant un plus noble esprit de religion, nous apprend aussi les trois principes, ceux de l'éducation, de la morale et des lois. Mais le discours de Bossuet n'est pas du genre de ceux qui se font parmi nous.

Je remarque le même défaut de connaissances morales dans nos impositions fiscales. Certains impôts qui sont posés doivent nécessairement engendrer des vices; d'autres sont supprimés comme dans le but de les augmenter. Nous avons taxé à cent pour cent la distribution des connaissances utiles, ce qui, en les renchérissant, ne fait que faciliter la contrebande des leçons les plus pernicieuses. Nous avons ôté l'im-

souvent ses sermons par cette phrase : « Maintenant, je vais prononcer votre sentence; » ou bien : « Retirez-vous, réprouvés, dans le feu éternel. » Le même Wesley recommande de fouetter souvent les enfants pour leur enseigner l'humilité.



pôt du genièvre, et à compter de ce jour commença une époque terrible de démoralisation nationale. «Autrefois, dit le sage prélat dont j'ai déjà plus d'une fois cité les dépositions, lors de ma première arrivée à Londres, je ne voyais presque jamais une femme sortir d'un cabaret; maintenant j'en rencontre souvent tenant dans leurs bras des enfants à qui elles font part de la liqueur qu'elles boivent. »

L'intempérance est la plus grande tache nationale de nos pauvres, et nos législateurs ne cessent de l'encourager. Ils prohibent l'instruction; ils mettent des obstacles à la récréation; ils ne favorisent que l'ivrognerie.

Indépendamment de l'excès d'importance que nous attachons aux apparences, nous avons le défaut de croire que la morale n'a d'influence que sur la liaison des sexes. Chez nous, la morale n'est autre chose que l'absence du libertinage : c'est un synonyme d'une de ses propriétés, la chasteté; tandis que par immoralité nous n'entendons que l'intempérance dans les plaisirs de l'amour. Je ne nie point que cette vertu ne soit d'une immense importance; mais comme les yeux les plus forts ne peuvent pas se fixer continuellement sur le même objet sans loucher, ainsi, quand nous ne nous attachons qu'à un seul point de morale, quelque précieux qu'il soit, notre vision est altérée pour les autres. Et ce qu'il y a de plus remarquable parmi nous, c'est que c'est précisément notre respect exclusif pour la chasteté qui occasionne cet énorme excès de prostitution qui existe dans toute l'Angleterre, et auquel on n'a pas même essayé de

remédier. Notre grand respect pour les femmes chastes nous inspire une dédaigneuse apathie pour celles qui ne le sont point. Nous ne nous embarrassons aucunement ni de leur nombre, ni de ce qu'elles souffrent, ni de la profondeur à laquelle elles descendent dans les égouts du crime. C'est ainsi que dans les districts agricoles rien ne saurait égaler le honteux abandon des paysannes. Les lois qui favorisent les enfants naturels sont un encouragement à la licence, et, comme je l'ai fait voir plus haut, il arrive souvent que le mendiant épouse la mère de plusieurs enfants illégitimes, afin de se donner de nouveaux droits aux secours de la paroisse. Dans nos grandes villes, un mépris également systématique pour les malheureuses victimes de l'ignorance et de la misère souvent plus que du péché, produit des conséquences non moins funestes. La police ne s'occupe point, comme en d'autres pays, de leur position et de leur santé. Le terme moyen de leur carrière est calculé à *quatre ans*. Jamais on ne visite leur demeure ni les lieux qu'elles fréquentent ; ce qui donne lieu à une masse effroyable de maladies, d'intempérance et de vols. Il semble que quand on méprise trop un vice, on ne fasse que le subdiviser en une foule d'autres vices aussi dangereux que le premier.

Faute de cultiver la morale comme une science, toutes ses règles deviennent vagues, vacillantes, incertaines ; elles se ressentent d'une partialité ou d'une persécution individuelle. Telle personne est proscrite par la société pour une faute que telle autre commet avec impunité. Une femme se laisse enlever, et on

l'appelle une *créature abandonnée;* une autre fait la même chose, ce n'est qu'une *dame infortunée*. Miss *** est traitée avec respect par les mêmes spectateurs qui ont forcé Kean à s'expatrier. Lord *** maltraite sa femme et la quitte; personne ne le blâme; lord Byron est abandonné par la sienne et il est banni de la société. Ce serait en vain que nous voudrions tâcher d'expliquer ces distinctions; tout en elles est arbitraire et capricieux. Elles proviennent tantôt d'une popularité non méritée, tantôt d'une réaction dans l'opinion publique qui ne l'est pas davantage. Chez nous la morale n'a point de vigueur, point de système fertile et organisé; elle va toujours par sauts et par bonds; tantôt elle s'attache aux formes et aux noms; tantôt c'est le respect pour les apparences et tantôt pour la propriété; la seule chose à laquelle elle s'unisse avec force et avec constance est une idée qui doit sa naissance à l'esprit de l'aristocratie et du commerce: la valeur du rang et le prix des richesses.

CHAPITRE VII.

QUEL DEVRAIT ÊTRE LE BUT DES MORALISTES ANGLAIS DE CE SIÈCLE.

Influence de la Philosophie sur le monde. — Mal qui résulte de notre attention exclusive à Locke. — La Philosophie est la voix d'un certain besoin intellectuel. — Quel est aujourd'hui ce besoin. — Quelle devrait être la véritable morale qu'il faudrait inculquer. — Portrait d'un Moraliste.

Il paraît, d'après ce que je viens de dire, que, par suite de la tendance naturelle du commerce et d'un genre d'aristocratie imparfaite et qui n'a rien qui élève l'âme, les facultés basses et mercantiles s'emparent du caractère national, tandis que celles qui sont plus spirituelles et plus nobles sont peu encouragées et faiblement estimées. La vie civilisée, toujours agissante, avec les détails minutieux dont elle occupe et harasse l'âme, exige un stimulant perpétuel à des vues plus vastes et à des sentiments plus élevés; quand celles-ci sont rares et faibles, l'opinion se fixe sur un niveau mesquin et sordide.

L'Angleterre n'a fait aucun progrès en connaissances métaphysiques depuis Locke. Quelques person-



nes ont passé dans l'école écossaise ; d'autres ont continué les principes de Locke dans les théories d'Helvétius ; un très-petit nombre se sont risquées dans les mers inconnues de la philosophie kantienne, et cela au moment même où l'Allemagne venait de la dépasser ; mais, à tout prendre, la philosophie de Locke est encore aujourd'hui le *système* des Anglais, et tout ce qu'ils ont ajouté à sa morale est comme saturé de son esprit. La beauté, la hardiesse et l'intégrité de son caractère, la circonstance qui lui fait rattacher son nom à une grande époque dans la liberté de penser ; tout cela se réunit pour maintenir son ascendant sur le cœur anglais, et sa croyance connue dans notre immortalité, nous a aveuglés sur le matérialisme de ses doctrines.

Peu de personnes se doutent de l'influence qu'une âme forte exerce insensiblement sur des masses d'hommes et sur un espace de temps qu'un esprit superficiel ne conçoit pas la possibilité d'embrasser. C'est à notre attachement exclusif pour Locke que j'attribue en grande partie ces formes antispirituelles et matérielles que notre philosophie a strictement conservées depuis ; aussi je regarde comme une grande erreur dans le système d'éducation suivi à l'Université de Cambridge, que Locke soit *le seul* métaphysicien que l'on y étudie officiellement, sans que l'on y consulte aucun des ouvrages qui ont réfuté ses erreurs et ennobli son système.

Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que la place que Locke tient comme métaphysien soit occupée par Paley comme moraliste. De tous les systè-

mes d'égoïsme déclaré et sans mélange que l'esprit humain ait jamais imaginés, celui de Paley est peut-être le plus grossier. C'est avec raison que Mackintosh a observé que la définition de la vertu suffit seule pour caractériser son code tout entier. « La vertu est l'acte de faire du bien aux hommes, en obéissance à la volonté de Dieu, et *afin de gagner le bonheur éternel.* » De sorte que les actes les plus vertueux que les hommes puissent faire en obéissant à Dieu, s'ils proviennent de tout autre motif que du *désir de la récompense qu'il accordera*, soit de la reconnaissance pour ses bontés passées, soit d'amour ou de vénération, ne sont point des actes de vertu; il y a plus, si, s'épurant davantage encore, l'âme se détachait de toute idée de récompense, elle violerait la définition de Paley, et ses actes deviendraient des péchés! Que dire d'une Université qui adopte le matérialisme pour code de métaphysique, et l'égoïsme pour code de morale?

La philosophie devrait être la voix du principal besoin intellectuel de chaque siècle. Il y a une certaine époque où les hommes ont besoin de tolérance et de liberté; il faut à leurs pensées un organe commun. Telle fut la mission de Locke, tel fut le service qu'il rendit au genre humain. Mais aujourd'hui il ne nous manque plus qu'un petit nombre de théories nouvelles sur les points déjà établis. Notre besoin intellectuel est à présent d'élargir et de spiritualiser la liberté de penser que nous avons acquise; la philosophie de notre siècle avance en incorporant le bien, mais en corrigeant les fautes de celle qui l'a précé-

dée. Aucun philosophe ne s'est présenté chez nous pour satisfaire à ce besoin.

Je veux dire par là que la philosophie doit toujours s'opposer à l'erreur qui domine dans l'opinion populaire à chaque époque différente; d'où il suit qu'aucune école de philosophie ne saurait être permanente. Tantôt on peut avoir besoin d'une philosophie froide et matérielle, et tantôt on peut retirer de l'utilité de tout ce qu'une philosophie idéalisante a de plus extravagant.

Si nous ne possédons pas aujourd'hui ce qu'il nous faut, ce n'est pas qu'il n'y ait des esprits qui sentent ce qui nous manque sans pouvoir y suppléer eux-mêmes. En attendant, ils ne sont pas pour cela inutiles; ils peuvent en hâter l'apparition, en s'efforçant, autant qu'il est en eux, de dématérialiser et d'élever le taux de l'opinion, de purifier les influences physiques et mondaines, de polir ce qui est trop grossier, d'ennoblir ce qui est trop bas. Telle est, selon moi, la véritable morale qu'exigent les besoins de notre siècle, et que l'écrivain, comme le législateur anglais, qui veulent réellement servir leur pays, ne doivent pas cesser de lui mettre sous les yeux. Pour y parvenir, ils doivent surtout veiller sur eux-mêmes, repousser autant que possible les préjugés de l'usage et de la faiblesse humaine, et l'égoïsme qu'ils voient régner autour d'eux; se défaire en politique de l'ambition de l'aventurier ainsi que d'un vil désir de richesse et de pouvoir; enfin il faut que leurs paroles comme leurs écrits respirent un juste enthousiasme pour les véritables sources de grandeur et de vertu.

APPENDIX.

(A)

ÉDUCATION POPULAIRE.

Nécessité d'un Ministre et d'un Conseil d'instruction publique. — L'Éducation a été retardée par l'indiscrétion de ses défenseurs. — Il est nécessaire que la Religion en soit la base. — Manière d'obvier à la difficulté résultant de la différence des sectes. — Comparaison avec la Prusse. — Utilité de joindre des écoles de travail à toutes les écoles intellectuelles. — Esquisse d'un plan d'Éducation nationale. — Écoles normales. — Règlement des fonds pour le soutien des écoles.

Dans mes observations sur l'éducation populaire, j'ai fait voir qu'il ne suffisait pas de fonder des écoles, mais qu'il fallait encore dresser le plan d'une véritable éducation; j'ai montré la nécessité d'une constante vigilance pour qu'elles ne s'écartent jamais de leur but primitif, et pour faire en sorte que l'éducation devienne ce qu'elle doit réellement être, la source de l'instruction et de la vertu. En faisant le parallèle avec la Prusse, j'ai indiqué l'immense différence qui existe entre un pays où l'éducation est

une affaire d'État et celui où elle est abandonnée à la merci des individus. Je crois, d'après cela, indispensable, si nous voulons introduire en Angleterre une éducation universelle, qu'il y ait un ministre de l'instruction publique assisté d'un conseil. Je demande cela d'abord pour donner un certain poids moral, une certaine dignité à l'éducation même, et ensuite parce qu'il me paraît nécessaire de confier ce département à un fonctionnaire responsable à la fois envers le Parlement et envers le public.

A la vérité, il ne serait pas possible de transporter en Angleterre le système tout entier d'éducation prussienne. En Prusse, les parents sont obligés d'envoyer leurs enfants à l'école, ou de prouver qu'ils sont élevés chez eux. On ne supporterait pas en Angleterre une obligation de ce genre. Heureusement le désir de l'éducation est devenu depuis quelque temps si général, qu'il suffira au Gouvernement d'en préparer les moyens pour que l'on s'y prête volontairement de toutes parts. Deux motifs seuls arrêtent encore bien des gens, il faut s'efforcer de les détruire : le premier est la crainte que, dans une instruction générale, la religion ne soit négligée, et le second celle qu'en enseignant au pauvre à penser, on ne lui fasse oublier qu'il est né pour travailler.

Je suis convaincu que rien n'a fait plus de tort à l'éducation populaire en Angleterre que l'opiniâtreté avec laquelle les uns ont insisté pour la combiner avec la religion de l'État seule, et les autres ont voulu en exclure totalement la religion. Quant à ces derniers, je n'entrerai pas ici avec eux dans une discus-

sion théologique ; j'écris en législateur qui désire parvenir à un certain but, et qui cherche les moyens d'y arriver. Je veux établir une éducation universelle ; je m'aperçois que d'autres le veulent comme moi ; je reconnais les matériaux, mais tellement dispersés et désorganisés, que je saisis naturellement tous les secours qui s'offrent à moi pour vaincre les difficultés que je rencontre en mon chemin (1). Je vois un clergé nombreux, opulent, généreux, favorable à l'éducation, fondant des écoles, élevant déjà près de huit cent mille enfants ; je pèse dans la balance son nom et ses richesses, ainsi que la grave sanction de son autorité évangélique, et je me demande si j'aurai ces hommes et ce pouvoir avec ou contre moi? Leur appui serait pour moi du plus grand avantage ; leur inimitié me deviendrait funeste. Je me demande ensuite ce qu'ils veulent. Exigent-ils que la religion soit enseignée seule? Refusent-ils d'étendre et de fortifier l'éducation par des connaissances plus générales, applicables aux besoins journaliers de la vie? Nullement. Ils demandent seulement que, dans un pays chrétien, la religion chrétienne soit considérée comme le fondement de l'éducation. Vous, phi-

(1) C'est avec bien de la satisfaction que je me rencontre en ceci avec M. Cousin, chez qui l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de l'éloquence, de la sagacité ou du bon sens ; or, le philosophe M. Cousin, écrivant sur l'éducation, a senti la nécessité pratique d'avoir la religion en sa faveur en France. Combien cette nécessité n'est-elle pas plus grande en Angleterre !

losophe, vous dites : « Je ne veux point empêcher qu'on enseigne la religion, mais, afin d'empêcher les tiraillements qu'occasionne la différence des croyances religieuses, je désire embrasser toutes les sectes dans un plan général d'instruction civile, en laissant aux parents le soin de donner aux enfants l'instruction religieuse selon leurs différentes croyances. »

Je suis convaincu que rien ne saurait être plus pur que les intentions du philosophe; mais je lui demanderai ce qu'il en penserait si l'ecclésiastique disait : « Nous voulons fonder un système d'éducation pour tout le peuple : dans ce système nous ne voulons rien enseigner que la religion; ce n'est pas que nous prétendions empêcher l'élève d'acquérir des connaissances civiles; mais ne voulant pas nous mêler dans les diverses opinions qui existent à ce sujet, nous laisserons aux parents le soin de leur enseigner, hors de l'école, les théories qui leur paraîtront les plus plausibles. »

Certes, le philosophe ne consentirait pas à cela, ni moi non plus. Mais alors, pourquoi exiger plus de complaisance de la part de l'ecclésiastique? A moins d'être un hypocrite, il est impossible qu'il considère l'instruction religieuse comme moins nécessaire que l'instruction civile. Il ne saurait croire qu'il ne faille cultiver que l'esprit et abandonner l'âme. Je dirai plus, si nous prétendions fonder un système d'éducation nationale dans laquelle la religion ne fût pas comprise comme un principe nécessaire, je doute que l'opinion publique en permît l'établissement. Le clergé, justement alarmé, redoublerait d'efforts pour

répandre sa propre éducation ; le peuple n'oserait envoyer ses enfants aux écoles nationales ; la philosophie, en voulant semer l'union, ne recueillerait que la discorde, et le soin de l'éducation, au lieu d'être partagé par le clergé, tomberait entièrement dans ses mains.

Mais, comment échapperons-nous à la grande difficulté que la différence des sectes apporte à l'unité dans l'éducation ? Je réponds en citant la conduite de la Prusse : « La différence de religion, dit la loi prussienne, ne doit point être un obstacle à former une école ; seulement, dans cette école, il faut avoir égard à la proportion numérique des habitants de chaque croyance, et, tant qu'il sera possible, il faudra joindre au principal maître qui professera la religion de la majorité, un second maître qui aura la foi de la minorité. »

Cette même loi dit ensuite : « La différence de religion dans les écoles chrétiennes produit nécessairement des différences dans l'instruction religieuse. Cette instruction doit toujours être d'accord avec les doctrines et l'esprit de la foi pour laquelle les écoles ont été ordonnées. Mais dans toute école d'un État chrétien, l'esprit dominant, et qui est commun à toutes les sectes, est une pieuse et profonde vénération pour Dieu. Aussi chaque école pourra recevoir des enfants de toutes les sectes chrétiennes. Des maîtres veilleront avec le plus grand soin à ce qu'il ne soit exercé aucune contrainte, aucun prosélytisme non permis. A quelque secte que l'élève appartienne, des maîtres *particuliers* et spéciaux seront chargés

de son éducation religieuse. Dans les lieux où il serait impossible à la commission de l'école de se procurer un maître spécial pour chaque secte, les parents, s'ils ne veulent pas que leurs enfants soient élevés dans la croyance dominante de l'école, seront priés de vouloir bien entreprendre de les faire instruire dans leur propre religion. »

Voilà comment l'État prussien a su mettre en harmonie une éducation universelle avec l'existence de sectes diverses. Pourquoi l'Angleterre ne ferait-elle pas ce que la Prusse a pu faire? Je propose donc que l'État établisse une éducation universelle; je propose qu'elle soit fondée sur l'instruction religieuse, et combinée avec elle; et par le moyen que j'ai indiqué, j'écarte la difficulté des sectes différentes.

Je vais m'occuper maintenant de détruire la crainte de ceux qui pensent que si les enfants des pauvres apprenaient à raisonner ils seraient moins disposés au travail. Je propose pour cela que toutes les écoles populaires pour l'instruction intellectuelle réunissent aussi une école de travail et d'industrie. Je propose que, dans les écoles de filles, les diverses branches de travail féminin forment une partie principale de l'instruction, et qu'on y joigne surtout ces habitudes d'économie domestique et d'activité qui manquent si essentiellement aux femmes dans les villes manufacturières.

Je propose, ce qui se fait aussi en Prusse, que tout garçon élevé aux écoles populaires apprenne les premiers éléments de l'agriculture et de la science manuelle; qu'il acquière l'amour et l'habitude du travail,

ainsi que l'aptitude pour s'y livrer; que la première leçon de son code de morale soit celle qui lui enseigne le prix de l'indépendance ; qu'il obéisse par la pratique à la règle de son catéchisme, et qu'il apprenne à gagner sa vie.

Je propose par-dessus tout, et afin d'obtenir un système d'éducation complet sous tous les rapports, l'établissement d'écoles normales. Il en faudrait une dans chaque comté. Des séminaires de ce genre ont été fondés dans tous les pays où l'on attache de l'importance à l'éducation du peuple. En Amérique, en Suisse, en France, et surtout en Allemagne, leur succès a été grand et rapide. M. Cousin donne dans son ouvrage des détails fort intéressants sur celles qui ont été établies en Prusse.

Voici donc l'ordre des écoles que je propose :

1° Les écoles pour la première enfance. Il en existe déjà beaucoup en Angleterre, mais leur nombre est encore bien loin de ce que les besoins exigeraient. Dans Westminster il y a environ neuf mille enfants de deux à six ans qui pourraient aller à ces écoles, tandis qu'il n'y en a réellement que mille qui y aillent.

2° Les écoles primaires et universelles, auxquelles il faudrait attacher des écoles industrielles, et qui pourraient être, comme en Prusse, divisées en deux classes, l'une d'une éducation plus élevée que l'autre.

3° Les écoles du dimanche. Quant à celles-ci, je pense qu'il en existe déjà assez pour les besoins du pays.

4° Enfin les écoles normales, pour former des instituteurs.

N. B. Dans le reste de cet Appendix l'auteur entre dans divers détails sur les moyens de faire face aux frais que l'établissement de ces écoles entraînerait. Ces détails, purement locaux, seraient sans intérêt et souvent même incompréhensibles pour des lecteurs français. Le traducteur a cru devoir les supprimer.

FIN DU PREMIER VOLUME.

L'ANGLETERRE

ET

LES ANGLAIS.

« . . . . *Ordine gentis*,
« *Mores*, *et studia*, *et populos*, *et prælia dicam*. »

(VIRGILE.)

« Nous devrions de temps en temps nous examiner nous-mêmes ; le résultat naturel de cet examen serait de nous corriger. Mais les étrangers n'*examinent* pas au fond notre situation ; ils ne font que jeter un regard sur sa surface. Pourquoi publier des volumes sur d'autres pays et garder le silence sur le nôtre ? pourquoi dans nos recherches nous montrer des lynx en Afrique et des taupes en Angleterre ? en un mot, pourquoi une nation ne serait-elle jamais critiquée par nos compatriotes ? »

(MONTAGUE.)

L'ANGLETERRE

ET

LES ANGLAIS,

PAR

Edward Lytton Bulwer,

ECUYER, M. P.,

AUTEUR DE PELHAM, DEVEREUX, ET EUGÈNE ARAM;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR JEAN COHEN.

TOME II.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

CHAPITRE PREMIER.

Influence de la Presse. — Cette Influence tient plutôt à l'opinion qu'à l'instruction. — Sa Voix est plus conforme à la vérité à l'égard des choses qu'à l'égard des personnes. — Procès entre le cheval du duc de Wellington et celui de lord Palmerston. — Qui les Journaux représentent-ils? — Ceux qui les achètent. — Conclusion importante tirée de ce fait. — Ce ne sont pas les pauvres, mais les parasites des riches qui achètent les Journaux amateurs de scandale. — Le Valet et l'Artisan. Si une partie de la Presse *représente* l'opinion, l'autre partie la *forme*. — Effet qui résulte de la conservation de l'anonyme dans les Journaux. — Différence entre un Rédacteur en chef en France et en Angleterre. — Pourquoi la Presse est-elle contraire à l'Aristocratie? — Effet probable de l'abolition du droit de timbre sur les Journaux. — Esprit intellectuel de l'époque. — Tradition orientale.

Permettez, mon cher Monsieur, que je mette votre nom en tête de la section de mon entreprise qui traite de l'esprit intellectuel de l'époque. J'ai lieu de croire que vous consacrez les heures d'un loisir tranquille et plein de dignité à la composition d'un ouvrage qui, lorsqu'il sera achevé, remplira un grand vide dans la littérature anglaise : je veux dire l'histoire de cette littérature elle-même. Vous trouverez

peut-être, d'après cela, quelque intérêt à contempler l'esprit littéraire de l'époque à laquelle votre ouvrage devra se terminer, et à errer, à la vérité avec un guide peu exercé, sur les bords de ces fleuves de lumière, à la source desquels vous avez remonté avec toute la persévérance d'un antiquaire et tout l'enthousiasme d'un savant.

Mais avant d'entrer dans la partie la plus agréable de notre sujet, avant de critiquer les productions de la presse, il est nécessaire que nous examinions la nature de l'influence qu'elle exerce.

Jusqu'ici j'ai tracé dans les différentes parties de mon travail l'influence, tant visible que cachée, de l'aristocratie; maintenant je vais examiner la nature de cette puissance hostile, seule digue formidable que nos relations morales lui aient encore opposée. On a beaucoup raisonné sur l'influence de la presse; mais je ne sache pas qu'on ait encore rien écrit sur ce sujet dans le but d'examiner plutôt que de déclamer. Pour moi, je vais pénétrer sur-le-champ jusqu'au fond du sujet, et, avec votre permission, je ne perdrai pas le temps à m'occuper de considérations secondaires.

Certaines personnes, plus ardentes que profondes, ont l'habitude de répandre des louanges sans réserve sur la presse. Son influence est, selon elles, l'influence des lumières; c'est plutôt celle de l'opinion. Des classes nombreuses d'hommes ont certaines manières de voir en politique, en commerce et en morale. Un journal prospère en s'adressant à ces classes; il met au jour toute la science nécessaire pour faire valoir

ou expliquer les vues de ses protecteurs ; mais en même temps il donne en quelque sorte un corps aux préjugés, aux passions, au fanatisme de secte, qui animent toujours une classe d'hommes fortement opposée à une autre. Ce journal est donc l'organe de l'opinion qu'il représente, et il en exprime en même temps les vérités et les erreurs, le bien et le mal.

Il est impossible, d'après cela, que le journal que vous considérez comme juste par rapport aux sentiments qu'il exprime, le soit aussi par rapport aux personnes dont il parle. Quand il cite des faits, il n'en parle jamais avec impartialité. « Ciel ! mon cher Monsieur, avez-vous appris ce qui vient d'arriver ? Le cheval du duc de Wellington a renversé un pauvre enfant ! » Aussitôt voilà un journal whig qui s'empare de cette lamentable histoire, qui la commente, l'exagère ; le duc de Wellington est rudement tancé : on donne à entendre qu'il est indifférent à la vie de ses semblables. Le journal tory répond ; il avoue le fait, mais il l'explique différemment. C'est l'enfant qui a couru comme un imbécile sous les pieds du cheval ; d'ailleurs cet animal n'obéissait point au mors. Il n'y avait nullement de la faute du cavalier. Quelle injustice de reprocher au duc de Wellington un accident qu'il ne faut attribuer qu'à l'inadvertance d'un enfant et à la mauvaise bouche d'un cheval ! Tout à coup voilà que l'affaire prend un aspect bien différent. Ce n'était point le cheval du duc de Wellington qui a renversé l'enfant, mais celui de lord Palmerston. Cette fois c'est le tour du journal tory à triompher.

Quel indigne mensonge de la part de la feuille whig, et quelle atrocité de lord Palmerston! Tous les reproches si vivement repoussés quand ils s'adressaient au duc, sont maintenant prodigués au vicomte. Il n'y a absolument que la personne et le parti de changés. Voilà un exemple de la puissance de la presse. C'est précisément la force qu'elle met à soutenir les opinions, qui l'empêche d'être juste envers les personnes. Elle nous apprend, à la vérité, des faits; mais c'est l'interprétation de ces faits qui fait la matière de la discussion. Longtemps après que le public est devenu unanime au sujet de telle ou telle mesure, il demeure encore douteux et partagé au sujet des hommes qui l'ont exécutée. En ceci, le peuple est encore l'écho fidèle de l'opinion, et le journal éphémère est le type de l'éternelle histoire.

Les journaux étant donc les organes d'opinions diverses, le résultat en est l'influence de l'opinion, parce que le journal qui s'adresse à la classe la plus nombreuse est celui qui a le plus d'abonnés. Son influence est proportionnée au nombre de ses lecteurs, et c'est ainsi que l'opinion la plus populaire finit par devenir la plus grande puissance.

Mais de ceci naît une profonde considération sur laquelle on n'a pas encore suffisamment appuyé. Un journal représente l'opinion, mais l'opinion de qui? *des personnes parmi lesquelles il est principalement répandu*. Qu'en résulte-t-il? Que le prix du journal doit avoir une influence considérable sur l'expression de l'opinion, parce que c'est le prix qui règle en grande partie l'étendue de la circulation de la feuille,

et que son opinion est conforme à l'opinion de la majorité de ses lecteurs.

Supposons qu'il fût possible d'élever le prix de tous les journaux quotidiens à deux schellings le numéro, quelle en serait la conséquence? Qu'un nombre infini des plus pauvres abonnés abandonneraient la feuille, et que le cercle de ses lecteurs se bornerait à ceux qui auraient le moyen d'en payer le prix. Elle ne s'adresserait plus dès lors qu'aux opinions et aux intérêts de cette classe opulente et peu nombreuse; si elle n'obtenait pas son approbation, elle ne pourrait pas subsister; son opinion seule serait représentée; l'opinion de la masse serait négligée, et un journal, au lieu d'être l'organe du *public*, serait l'expression du sentiment *oligarchique*. Quoique l'ensemble des richesses en Angleterre soit assez également partagé entre les whigs et les tories, le plus grand nombre de personnes à la fois lisantes et qui ont du bien sont, à ce que l'on assure, des tories. Si ce calcul est exact, l'augmentation de prix que je suppose, transférerait sur-le-champ l'influence de la presse aux tories; le *Standard* et l'*Albion* deviendraient les deux journaux quotidiens les plus répandus.

Si ce principe est vrai quand il s'agit d'une augmentation de prix, le contraire doit l'être aussi dans le cas d'une diminution. Donc, si le journal qui coûte aujourd'hui sept pence se vendrait pour deux, qu'en résulterait-il? Que la vente s'étendant de ceux qui ont le moyen de payer sept pence à ceux qui n'en peuvent donner que deux, une autre majorité serait consultée, les sentiments et les désirs d'hommes plus

pauvres qu'aujourd'hui obtiendraient des organes, et par suite une nouvelle opinion influerait sur nos relations sociales et sur nos dispositions législatives.

De même que l'extension de la franchise électorale a donné du pouvoir aux classes moyennes, de même aussi une circulation plus étendue de la presse en donnerait à la classe ouvrière. Pour ceux qui soutiennent le principe que le Gouvernement est institué pour l'avantage du plus grand nombre, ce doit être, comme de raison, un triomphe de voir les intérêts du grand nombre acquérir ainsi forcément une voix plus directe (1).

Il est évident que quand les yeux du peuple auront appris à se fixer sur ses véritables intérêts, ce ne seront pas les écrits des démagogues qui lui plairont le plus selon toute apparence, les journaux les moins chers paraîtront les plus ennuyeux et les plus abstraits aux lecteurs d'un rang élevé. La connaissance des principes du commerce et des vérités de l'économie politique est d'une importance si vitale aux pauvres, que ces principes et ces vérités seront les principaux sujets que traiteront les journaux consacrés à leur usage. Ne suivant point, comme les riches, une carrière de simple amusement, la frivolité, la médisance et le plaisir peu satisfaisant que procurent les déclamations, n'ont aucun attrait pour eux. Tous les

(1) Il parle de soi-même, que si l'on retirait les droits de timbre sur les journaux, il faudrait immédiatement organiser l'instruction publique comme un contrepoids aux appels que la presse ferait aux passions.



grands principes du monde politique dérivent d'un seul fondement ; de la bonne direction du travail : or, peut-il y avoir un sujet plus intéressant, plus inépuisable pour ceux qui vivent de travail ? Nous pouvons déjà nous faire une idée, par le *Magasin à un sou*, de ce que sera probablement le principal caractère des journaux à bon marché composés pour les classes ouvrières. L'artisan trouve le *Magasin à un sou* amusant ; c'est le plus ennuyeux de tous les ouvrages périodiques pour l'homme riche.

Les aristocrates ont donc tort quand ils prétendent que, pour plaire au peuple, il faudrait que les journaux s'abaissassent jusqu'à flatter les plus viles passions. Non ! c'est là au contraire le défaut des journaux aristocratiques. Les pauvres industrieux ne s'amuseraient pas de la lecture de l'*Age*.

Le valet de chambre d'un seigneur reçut un jour la visite de son frère, ouvrier de Sheffield. Le dimanche suivant, le maître passant devant un bureau de distribution de journaux dans le Strand, aperçut les deux frères arrêtées devant la croisée, et regardant les annonces séduisantes du contenu des diverses feuilles. La foule lui ayant pendant quelques instants barré le passage, il entendit le dialogue suivant :

« Regarde donc, Tom, dit le valet de chambre, quelle variété de nouvelles il y a dans ce journal ! Procès extraordinaire pour adultère entre un lord et la femme d'un curé. — Aventure de Jack*** (Tu sais, Tom, que Jack est un de nos hommes à la mode) avec la veuve ***. — Scène qui s'est passée chez Crocky. Oh ! que c'est drôle ! Tom, as-tu sept pence

sur toi? pour moi, je n'ai que *de l'or;* achetons ce journal. »

« Une variété de nouvelles! dit Tom avec humeur; tu appelles donc cela des nouvelles? Que me font un lord et un homme à la mode! Crocky! Est-ce que je connais Crocky, moi? Voici une grande feuille où j'en aurai du moins pour mon argent. Conseils aux ouvriers. — Rapport détaillé de la discussion au sujet de l'impôt sur la propriété. — Lettre d'un émigrant de la Nouvelle-Galles méridionale. — Voilà ce que j'appelle des nouvelles. »

« Sottises que tout cela, » dit le valet de chambre étonné.

Mylord continua sa promenade, assez édifié de ce qu'il venait d'entendre.

La médisance des salons forme les nouvelles de l'office, et les actes de la législation ont seuls de l'intérêt pour la fabrique.

Mais, tandis que le caractère distinctif de l'influence de la presse est, en général, de *représenter* l'opinion, on ne saurait nier qu'elle ne possède aussi la prérogative plus noble de la *former*. Quand nous considérons que de tous les grands noms qui répandent de l'éclat sur la littérature périodique, de tous ces grands écrivains il n'y en a peut-être pas un seul qui n'ait travaillé à quelque journal; quand nous nous rappelons que Scott, Southey, Brougham, Mackintosh, Bentham, Mill, Maccullock, Campbell, Moore, Fonblanque, auxquels je puis ajouter M. Southern, un des principaux rédacteurs du *Spectateur*, dont les écrits jouissent d'une réputation que les autres ne

partagent pas, grâce à l'usage adopté de garder l'anonyme; quand, dis-je, nous nous rappelons que tous ces hommes distingués n'ont cessé, pendant un grand nombre d'années, de répandre dans les journaux les trésors de leur science et de leurs réflexions il est impossible de ne pas reconnaître que la presse, dont ils étaient l'ornement, ne faisait que représenter d'un côté les opinions qu'elle formait de l'autre.

Mais il est fort rare que les journaux quotidiens fassent autre chose que représenter l'opinion politique. Ce sont les Revues, soit mensuelles, soit trimestrielles (et, dans deux seuls cas, des journaux hebdomadaires), qui ont aspiré à l'honneur de la *créer*. La raison en est évidente : une feuille quotidienne ne tire son influence que de sa vente journalière; le capital qu'elle exige pour son exploitation est si énorme, la réputation que l'on gagne en y travaillant est si faible et si passagère, qu'en général on ne la regarde que comme une spéculation de commerce. Or, des opinions nouvelles ne sont pas des opinions populaires; se laisser aller avec le torrent est la devise nécessaire de l'écrit qui recherche un succès de vente. Il suit de là que le journal qui représentera le mieux l'opinion sera celui qui contribuera le moins à la former. Plus un journal promulgue de doctrines nouvelles, moins il circule d'une manière étendue dans le public.

A cet égard, la lumière morale ressemble à la lumière physique : tandis que nous contemplons avec plaisir les objets qui la réfléchissent, notre œil se ferme avec douleur à l'aspect du globe d'où elle émane.

Un des caractères distinctifs des journaux anglais est le secret profond qui se garde à l'égard du nom des écrivains qui y travaillent. Les principaux avantages que l'on allègue en faveur de cet anonyme sont au nombre de trois : d'abord la facilité de parler des hommes publics avec moins de réserve ; secondement, celle de pouvoir, en examinant les ouvrages, ne considérer que leur mérite réel, tandis que si vous étiez connu de l'auteur, votre jugement pourrait perdre de son impartialité ; troisièmement enfin, cet anonyme vous permet d'émettre certaines opinions qui vous paraissent utiles, mais que les circonstances de votre position, la prudence ou la timidité pourraient vous engager à taire, si vous étiez nécessairement obligé d'attacher votre nom à tout ce que vous écrivez. Je suis d'avis que ces avantages ont été, d'un côté, fort exagérés, et que, de l'autre, on n'a pas assez réfléchi aux inconvénients qui en sont la suite.

Quant à ce qui regarde le premier de ces avantages, il est clair que si vous pouvez parler des hommes avec moins de réserve, vous avez aussi plus de facilité à violer la vérité à leur égard. Dans un pays despotique, où l'expression d'un sentiment libre est puni par les fers, l'usage de l'anonyme peut être une précaution nécessaire ; mais, en Angleterre, qu'est-ce qui peut porter un écrivain public à reculer devant son devoir ? Si ses ouvrages ne dépassent pas les limites tracées par la loi, il n'a rien à craindre en avouant son nom ; s'il viole la loi, l'anonyme ne le protége pas. Si, d'un autre côté, vous mettiez votre nom à vos écrits, vous ne pourriez pas parler des

hommes publics avec autant d'acerbe véhémence; vous ne pourriez pas répéter les accusations et propager toutes sortes de bruits avec la plus entière indifférence pour la vérité. Vous n'oseriez pas insérer dans les journaux des paragraphes de *nouvelles* personnelles, sans vous être assuré d'avance de leur exactitude; vous ne voudriez pas chaque jour répandre des anecdotes que vous êtes dans l'obligation de rétracter le lendemain.

Il est certain que si le journaliste attachait son nom à ses articles, il se trouverait soumis à la salutaire influence de cette même opinion publique qu'il se vante d'influencer ou d'exprimer; il serait aussi plus constant dans ses opinions, et plus prudent dans l'examen de celles des autres. Les journaux gagneraient en estime ce qu'ils perdraient en scandale. J'ai dit que tout pouvoir constitutionnel devrait être responsable, mais le pouvoir anonyme échappe à la responsabilité.

Passons au second avantage de l'anonyme, celui qui regarde la critique littéraire. Vous dites que, par ce moyen, vous pouvez mettre plus d'impartialité dans le jugement que vous portez sur les ouvrages, que si l'auteur, étant peut-être votre ami, savait que c'est vous qui devez le juger. C'est là l'argument le plus commun, et en même temps le plus faux que l'on allègue en faveur de l'anonyme. Demandez à toute personne qui une seule fois aura été derrière les coulisses des journaux littéraires, et vous saurez que c'est précisément la coutume de garder l'anonyme qui favorise la partialité et le respect pour les

personnes que l'on a voulu éviter. Presque toute la critique littéraire, aujourd'hui, n'est que le résultat public des amitiés particulières. Quand un ouvrage a été généralement vanté dans les journaux, vous pouvez être à peu près sûr que l'auteur a de nombreuses liaisons avec la presse périodique. Juste ciel! que de travail n'en coûte-t-il pas pour faire bien mousser un livre! Je ne prétends pas que la critique ait, dans ses éloges, aucun motif contraire à la probité; en mesurant sa conduite d'après l'échelle des sentiments particuliers, elle peut même passer pour honorable.

« C'est bien peu de chose que le livre du pauvre un tel; mais le pauvre un tel est un si bon enfant, qu'il faut bien que je lui donne un coup de main. »

— « C*** m'a envoyé son ouvrage pour que je fasse un article. C'est bien ennuyeux, car cet ouvrage est horriblement mauvais; mais il faut que je sois poli, car il sait que c'est moi qui dois le critiquer. »

— « Quoi! les Poésies de D***? Ce serait bien mal de ma part si je les attaquais, après toutes les bontés qu'il a pour moi; après avoir dîné chez lui hier. »

Ce sont ces considérations et une foule d'autres du même genre, que les journalistes ne désavouent même pas, et dont ils rient eux-mêmes tout les premiers, qui donnent la couleur à la plupart des Revues. Ce voile si impénétrable pour le monde n'en est point un pour les auteurs amis du journaliste. Ils savent fort bien quelle est la main qui protége ou qui frappe; et le critique est d'autant plus porté à rendre service à son ami, qu'il est bien sûr que le public ne saura jamais quel est celui qui l'a trompé. Pour que l'anonyme pût

réellement atteindre au but qu'il se propose, il faudrait qu'il fût complétement et sincèrement gardé. Mais qu'il y a peu de cas où cela soit possible! Il n'y a qu'un Junius dans le monde. Aujourd'hui il n'existe pas un seul journal dont les rédacteurs, cachés au public, ne soient parfaitement connus des auteurs. Ainsi donc, sous le point de vue de la critique, les avantages de l'anonyme se réduisent à rien. On porte le masque, non pas pour se mettre à l'abri des importunités de l'amitié, mais pour cacher au public tout ce que cette amitié obtient de nous; de sorte que les inconvénients que le secret devait prévenir, sont précisément ceux qu'il produit, et contre lesquels il met dans l'impossibilité de se tenir en garde. Il est évident qu'on oserait bien moins se livrer à ses sentiments personnels, si l'on était obligé de se nommer. D'abord la contrainte qu'inspire l'opinion publique ne permettrait pas à un critique d'une réputation connue de manquer de probité littéraire, et ensuite il y aurait toujours assez de personnes qui découvriraient et publieraient sur-le-champ l'enchaînement de motifs illégitimes qui ont dicté les éloges et la censure du journaliste. Si l'on révélait aujourd'hui inopinément les mystères du métier, ah! quelle serait la rage et l'étonnement du public (1)! Que d'hommes de paille

(1) L'influence de certains libraires sur certains journaux littéraires a été le sujet de nombreuses plaintes de la part des journaux dans lesquels ces libraires n'étaient *point* intéressés. Cette accusation remonte au temps de Voltaire. Mais chez nous l'abus est si facile à découvrir, que je

prononçant des jugements sur les ouvrages immortels du siècle ! que d'ignorants décidant sur les chefs-d'œuvre des arts ! que d'auteurs de tout genre désappointés de gloire et de profits, se vengeant du mépris du

m'imagine qu'il a été un peu exagéré. J'ai connu un journal hebdomadaire que ses rivaux accusaient de favoriser un libraire, tandis que celui-ci se plaignait, quoique actionnaire, d'y être plus maltraité qu'aucun de ses confrères. Ayant pris la peine d'examiner la chose, je découvris en effet que les ouvrages que ce libraire publiait n'obtenaient certainement pas la juste proportion d'éloges qu'ils méritaient. Il est évident qu'aussitôt qu'un journal acquiert de l'influence, les profits de l'entreprise deviennent si considérables, qu'il ne saurait valoir la peine, pour un libraire actionnaire, de compromettre le succès de son journal en vantant des ouvrages qui ne le mériteraient point, surtout quand on songe que la part qu'il y a n'est point un secret. L'influence des coteries est un mal bien plus réel, bien plus grand, contre lequel il est beaucoup plus difficile de se tenir en garde, que contre celle des libraires. On ne croirait pas quelle peine l'auteur de l'ouvrage le plus remarquable éprouve pour obtenir un article, quand il n'appartient pas au nombre des rédacteurs ou de leurs amis intimes. Cette misérable influence tend à créer un monopole en littérature, et, ce qui est encore pis, c'est qu'il en résulte que les juges et ceux qui sont jugés étant les mêmes personnes, une Revue trimestrielle n'est autre chose qu'une ligue d'écrivains qui se sont réunis pour se jeter mutuellement en toute occasion de l'encens à la figure, et ne laissant tomber sur les autres que quelques regards d'indifférence quand ils n'ont rien de mieux à faire.

public sur leurs malheureux rivaux ! que de présomption, que de fausseté, que d'ineptie, que de perfidie ! que de malveillance dans le blâme, que de mauvaise foi dans les éloges! Un pareil tableau mériterait la plume d'un Quévédo.

Mais ce ne serait pas là le seul avantage que le public retirerait de la publicité des noms des rédacteurs. Il ne connaîtrait pas seulement leurs motifs, mais encore leur capacité, et par ce moyen il se laisserait bien moins souvent tromper dans ce qui regarde les sciences et les arts, parce que, ces sujets étant le plus souvent au-dessus de la portée des lecteurs, ils se fient aveuglément au journaliste inconnu qu'ils regardent comme une autorité à laquelle il n'y a rien à opposer.

Il y a encore un argument qui a été allégué en faveur des critiques anonymes, mais celui-là est tellement absurde qu'il mériterait à peine d'être réfuté, si quelques personnes ne le répétaient très-sérieusement. On a dit que par ce moyen l'aristarque pouvait prendre avec son auteur certaines libertés sans courir le risque de recevoir une balle de pistolet dans la tête. Quant à moi, je voudrais bien savoir quel est le genre de critique qui pourrait faire courir un pareil danger au journaliste. Nous ne sommes pas dans un siècle où l'on se batte pour des bagatelles. Un auteur deviendrait la fable des trois royaumes s'il lui prenait fantaisie d'envoyer un cartel au critique qui aurait dit du mal de son livre seulement; et s'il était assez fou pour cela, l'autre ne le serait certainement pas assez pour accepter son défi. Cela est vrai,

me dira-t-on, mais si le journaliste, non content d'attaquer l'ouvrage, veut avoir aussi le droit de tomber sur la personne de l'auteur? Si c'est là en effet la liberté qu'on réclame pour lui, je demanderai à mon tour quel avantage il peut y avoir pour le public à attaquer le caractère d'un homme qui a fait un mauvais ouvrage. La critique gagne-t-elle quelque chose à être personnelle? Dans ce cas nous devrions prendre nos journalistes à la Halle, parce que les injures qu'ils diraient seraient au moins débitées dans un langage original. La cause de la saine littérature sera-t-elle avancée quand on saura que Hazlitt a des boutons dans la figure? A-t-on corrigé les défauts du pauvre Byron en fouillant les mystères de sa vie privée? en l'espionnant, en le calomniant, en l'abreuvant de dégoûts? N'est-ce pas là plutôt ce qui a rendu plus sombre et plus soupçonneuse cette âme si noble dans l'origine? Calomnié par d'autres, son esprit susceptible a calomnié à son tour; la franchise qui lui était naturelle s'est changée en réserve, suite inévitable du soupçon, et au lieu de corriger l'écrivain, ce genre de critique n'est parvenu qu'à dépraver l'homme.

Je demanderai encore pourquoi un pauvre auteur doit être seul choisi parmi tout le reste du genre humain, au plaisir ou à l'instruction duquel son but est de contribuer, pour qu'on lui inflige une si cruelle torture? Est-il donc d'une nature moins délicate et moins sensible que les autres hommes, qu'il faille se donner tant de peine pour le blesser? Était-il absolument nécessaire d'inventer un système tout parti-

culier pour le persécuter à la fois avec cruauté et avec impunité? Pourquoi la décence qui, envers les autres victimes de la censure du monde, modère sa sévérité, doit-elle ne point exister pour lui? Pourquoi doit-il être seul privé du droit de la défense personnelle? Pourquoi se dégagerait-on envers lui seul de la salutaire crainte qui, à l'égard de tous les autres hommes, nous impose un frein qui contribue à l'agrément des relations sociales?

Il ne serait peut-être pas bien facile de répondre à ces diverses questions. Shakspeare a dit que la calomnie était moins excusable que le vol; mais il y a certaines tribus à demi civilisées qui vont plus loin encore; elles assurent que la calomnie est un crime moral plus grave que l'assassinat; car, disent-elles avec une admirable subtilité de distinction, quand vous prenez la vie d'un homme, vous ne lui ôtez que ce qu'il devait nécessairement perdre tôt ou tard; mais quand vous lui enlevez sa réputation, vous lui faites perdre ce que sans vous il aurait peut-être conservé toujours. D'ailleurs le meurtre est un crime qui a ses limites; il ne saurait s'étendre au delà du tombeau, mais quand vous calomniez, la tombe même ne met point un terme à l'injure; votre mensonge peut aller à la postérité, et continuer encore, après de nombreuses générations, à noircir la mémoire de votre victime.

Les habitants des îles Sandwich assassinèrent le capitaine Cook, mais ils rendent les plus grands honneurs à sa mémoire; ses restes sont en vénération parmi eux, et leurs prêtres remercient les dieux de

leur avoir envoyé un si grand homme. Cette inconséquence apparente vous étonnerait-elle? Hélas! c'est ainsi que nous traitons les grands hommes! Nous les assassinons par les armes de la calomnie et de la persécution; et puis nous adorons les restes de nos victimes.

Le troisième motif pour lequel on prétend qu'il est utile de garder l'anonyme quand on écrit dans les journaux, c'est qu'il y a parfois certaines opinions que vous désireriez publier sur les événements ou sur les hommes, mais que votre position ou la timidité de votre caractère vous obligerait de cacher s'il était absolument indispensable d'y attacher votre nom.

Si d'après ce que je viens de dire il est certain que le système de la critique anonyme est mauvais par lui-même, cet argument prouverait seulement que cette règle souffre certaines exceptions, et quant à cela je l'avouerai volontiers. Il n'y a qu'un charlatan qui puisse prétendre que la maxime qu'il pose est sans exception aucune. Mais j'ajouterai que les personnes qui auraient le droit de se prévaloir de ces exceptions sont en très-petit nombre, et qu'en supposant que les journaux adoptassent pour système *général* de faire connaître au public les noms de leurs collaborateurs, rien n'empêcherait qu'un article anonyme ne vînt par-ci par-là rompre l'uniformité et rendre la critique plus piquante (1).

(1) Il parle de soi-même qu'en blâmant l'anonyme je n'ai pu avoir en vue que les journaux. Toutes les fois qu'un auteur désire publier un ou plusieurs ouvrages sans y mettre

Je prévois que j'aurai bien de la peine à faire adopter mes idées. Les journalistes, égarés par certaines opinions vagues des avantages d'un système adopté depuis si longtemps, et dont on ne s'est jamais encore plaint, se roidissent contre un changement dont ils auraient au contraire tout à gagner, pour leurs personnes comme pour leur profession. Jamais la presse ne s'élèvera au rang qu'elle est faite pour atteindre, tant que, dans l'esprit du public, elle s'associera à tous les genres d'apostasies politiques et de calomnies personnelles. Les nombreuses exceptions qu'il peut y avoir ne parviendront jamais qu'à acquérir une faveur individuelle qui ne rejaillira point sur la classe. Ce serait en vain que l'on voudrait nier que le journaliste qui, par ses talents et par le canal auquel il les applique, exerce sur les affaires de l'État une influence plus grande que celle d'aucun pair du royaume, n'est réellement un homme important que dans son cabinet; dès qu'il se montre dans la société, il est exposé au risque d'être accusé de tous les délits passés et présents du journal qu'il s'efforce au contraire de contenir et d'épurer, sans compter qu'à son aspect on éprouve involontairement cette crainte qu'inspire la présence d'un espion, et que produit nécessairement l'habitude des écrits anonymes. En un mot, ce déplorable usage est la seule cause qui fait que des hommes qui possèdent

son nom, comme l'a fait sir Walter Scott, il ne saurait y avoir aucun inconvénient à cela, les tiers n'y étant jamais intéressés.

un si grand pouvoir politique ne jouissent pas aussi d'un rang social qui y soit proportionné. Il favorise l'ignorance aux dépens de la science, et sauve le méchant en le confondant avec l'honnête homme.

Dans un roman espagnol un cavalier et un escroc se rencontrent.

« Voudriez-vous bien me dire, seigneur, demande l'escroc, pourquoi vous sortez avec un manteau? »

— « Parce que je désire que l'on ne sache pas qui je suis, répondit le cavalier; mais permettez-moi de vous faire la même question. »

— « Parce que je désire que l'on me prenne pour *vous*, » répondit froidement l'escroc.

Les habitudes des honnêtes gens sont souvent la protection des fripons.

En attendant que je voie arriver l'heureux jour où mes vœux seront comblés à cet égard, et où j'aurai en outre la satisfaction de penser que j'ai contribué au changement, je vais vous raconter une aventure qui est arrivée l'autre jour à un de mes amis.

D*** est un homme fin et spirituel qui aime à étudier les caractères et qui se mêle toujours des affaires des autres. Il est d'une curiosité extraordinaire, et sait relever cette faiblesse en disant qu'il aime à se livrer au talent qu'il possède pour l'observation. Il y a quelque temps, D*** fit un voyage à Calais; pendant sa courte mais intéressante traversée, il s'amusa à examiner les passagers que la Providence avait placés dans le même paquebot que lui. A peine son œil scrutateur eut-il fait le tour du pont, qu'il fut attiré avec une force irrésistible vers la figure d'un étran-

ger qui était assis seul, enveloppé dans son manteau, et qui paraissait livré à ses réflexions. La curiosité de mon ami fut sur-le-champ excitée. L'étranger avait un air de dignité remarquable, quelque chose de mystérieux, de triste et de majestueux. D*** résolut à tout prix de satisfaire l'appétit vorace d'instruction qui s'était élevé dans son sein; il s'approcha de l'étranger, et voulant entamer la conversation par un acte de politesse, il lui offrit le journal qu'il tenait. L'étranger le regarda un moment, puis il secoua la tête, et lui répondit :

« Je vous remercie, monsieur; je sais déjà ce qu'il contient. »

Il sait ce qu'il *contient!* répéta D*** en lui-même, et pourtant il n'a pas dit qu'il avait vu la *feuille*. Ses paroles étaient peu de chose, mais son air! L'étranger était évidemment un homme d'importance, peut-être un diplomate. Mon ami fit encore une tentative pour nouer connaissance, mais le mouvement du paquebot commençait à incommoder l'étranger. Des maladies de ce genre ne sont pas favorables au désir de former une liaison. Mon ami, désappointé et trompé dans son attente, rentra en lui-même; et plus tard, au milieu du tumulte du débarquement, il perdit de vue son compagnon de voyage. D***, suivant sa valise qu'entraînait devant lui une brouette étrangère, arriva dans la cour de l'hôtel Dessain; et là, comme il se promenait en long et en large pour passer le temps, il vit tout à coup devant lui le mystérieux étranger. Le temps était chaud, c'était un plaisir que de rester au grand air. D*** prit une chaise près de

la porte de la cuisine, se mit à parcourir le même journal qu'il avait auparavant offert à l'étranger, et que le maudit mal de mer ne lui avait pas permis de lire à bord du bateau à vapeur, avec cette tranquillité que notre sentiment national de *comfort* nous apprend que mérite la lecture d'un journal. Toutes les fois qu'il lui arrivait de lever les yeux, il voyait l'étranger qui se promenait dans la cour, et qui, de temps en temps, s'arrêtait devant une calèche verte, avec cet air d'affection paternelle qui disait que cette voiture était à lui.

Tout indiquait que l'étranger éprouvait de l'impatience; tantôt il tirait sa montre, tantôt il regardait le ciel; puis il sifflait un air; puis il murmurait: « Ces maudits Français! » Tout à coup un monsieur entra dans la cour; sa marche était rapide et son air prévenant. On ne pouvait pas méconnaître en lui un Français. Les yeux des deux étrangers se rencontrèrent; ils se reconnurent. Il était clair que l'Anglais attendait le Français: le *bonjour, mon cher,* de l'un, et le *how do you do?* de l'autre, ayant servi d'introduction à la conversation, mon ami D*** eut le bonheur d'entendre l'entretien suivant:

Le Français. « Je suis ravi de vous faire mon compliment sur la position distinguée que vous tenez en Europe. »

L'Anglais (faisant la révérence et rougissant). « C'est plutôt à moi à vous féliciter de votre avénement à la pairie. »

Le Français. « Ce n'est qu'une bagatelle, Mon-

sieur, une pure bagatelle ; le résultat naturel de mon influence sur le peuple. Vous ne manquerez pas sans doute d'être élevé aussi à la pairie dans la fournée qu'il *faudra* bientôt faire. »

L'Anglais (avec un sourire forcé indiquant un peu de dédain, mais encore plus de mortification). « Non, Monsieur, non ; *nous* ne faisons pas des pairs tout à fait aussi facilement. »

Le Français. « Facilement ! Mais sir George *** et M. W*** n'ont-ils pas été faits pairs ? L'un n'est rien qu'un *élégant*, et l'autre rien qu'un *gentilhomme de province*. Vous ne pouvez pas certes comparer les droits qu'ils pouvaient avoir à ce rang avec votre grand pouvoir et votre influence en Europe. »

L'Anglais. « Hem !... ah !... hem !... ce sont des hommes d'une haute naissance, et qui possèdent de grands biens en terres. »

Le Français (prenant une prise de tabac). « Ah ! je croyais que les Anglais commençaient à se défaire de leurs préjugés aristocratiques : *Virtus est sola nobilitas*. »

L'Anglais. « Ces préjugés sont peut-être *respectables*. Je dirai en passant que nous avons été un peu surpris en Angleterre de *votre* élévation à la pairie. »

Le Français. « Surpris !... *diable !* et pourquoi ? »

L'Anglais. « Hem !... A dire vrai... le rédacteur d'un journal... Ah !... hem ! »

Le Français. « Le rédacteur d'un journal ; mais qui donc aurait des droits au rang politique, si ce n'est ceux qui possèdent le pouvoir politique ? Votre journal, par exemple, est plus formidable pour un

ministre que ne saurait l'être un duc, quel qu'il soit. D'ailleurs, vous savez que, chez nous, M. Delalot, M. Thiers, M. de Villèle, M. de Châteaubriand, en un mot presque tous les grands hommes que vous pourriez nommer, écrivent dans les journaux. »

L'Anglais. Vraiment! mais en conviennent-ils? »

Le Français. « Sans doute! ils en sont fiers. Comment sans cela acquerraient-ils de la réputation? »

L'Anglais. « Chez nous, s'il arrive qu'un membre du Parlement nous envoie un article, c'est sous le sceau du plus grand secret. Quant à lord Brougham, la plus grave accusation qu'on ait jamais portée contre lui a été d'avoir écrit dans certain journal. »

Le Français. « Et lord Brougham a-t-il réellement écrit dans ce journal? »

L'Anglais. « Monsieur, c'est une question fort délicate que vous me faites là. »

Le Français. « Pourquoi tant de réserve? En France, les rédacteurs des journaux sont aussi connus que s'ils signaient leurs articles, ce que du reste ils font très-souvent. »

L'Anglais. « Eh bien, si l'on savait qu'un homme écrivît un article pour mon journal, tous les autres journaux tomberaient sur lui, et lui reprocheraient de s'avilir. Moi-même, qui y écris tous les jours, je me fâcherais très-fort si les fats des clubs m'en accusaient en face.

Le Français (appuyant son doigt contre son nez). « Je comprends; vous n'avez pas chez vous l'orgueil de classe qu'il y a en France. Chez nous le noble est fier de montrer qu'il a du pouvoir auprès de ceux qui

parlent au peuple ; l'écrivain plébéien est bien aise de recevoir un certain éclat de la coopération d'un noble ; c'est ainsi que chaque classe donne de l'importance aux autres. Mais vous écrivez tous cachés par un voile ; et il y a tant de misérables qui profitent de cet incognito, que l'honnête homme est obligé de s'en servir pour lui-même. C'est pour cela, monsieur, que vous ne tenez pas, pardonnez-moi si je vous le dis ; le rang que vous devriez tenir dans la société, et que vous m'étonnez, en trouvant étrange que moi, qui, sans vanité, dispose tous les matins des opinions de tant de milliers de personnes, j'obtienne le frivole honneur de la pairie. »

Ces derniers mots furent prononcés avec un air de dédaigneuse dignité.

« Messieurs, le dîner est servi, » dit le garçon ; et les deux étrangers passèrent dans le salon, laissant D*** dans un état d'agitation difficile à décrire.

« Garçon, garçon ! dit-il à voix basse, et en faisant un signe de la main, quel est ce gentleman anglais ? »

— « C'est mister... comment l'appelez-vous ?... le rédacteur... l'éditeur du ***. »

— « Ah ! et le Français ? »

— « C'est M. B*** de V***, pair de France, rédacteur du ***. »

— « Juste ciel ! s'écria D***, quelle rencontre ! »

Tel est le récit que mon ami D*** m'a fait de la conversation entre ces deux grands hommes. Il me paraît fort probable que, dans cette occasion, le talent de D*** pour l'observation aura été éclipsé par son imagination. Je ne donne donc pas cette anecdote pour

authentique, mais je vous prie seulement de me dire si vous ne trouvez pas qu'elle aurait très-bien pu se passer ainsi. Si vous ne l'admettez pas comme vraie, vous avouerez du moins qu'elle est vraisemblable.

Mais l'usage des écrits anonymes ne se serait pas soutenu si longtemps parmi nous s'il n'avait pas été sanctionné par l'aristocratie. Ce sont les écrivains de cette classe qui ont le plus insisté sur le secret, parce qu'il leur facilitait le moyen d'attaquer leurs ennemis sans être connus. L'infortuné lord Dudley meurt, et ce n'est qu'alors que nous apprenons qu'une de ses meilleures productions est une attaque furieuse dans une Revue trimestrielle contre un homme avec qui il vivait dans l'intimité. Je le répète, il n'y a que deux genres d'individus pour qui l'anonyme puisse être désirable. Le gentilhomme perfide qui craint d'être abandonné par les amis qu'il outrage, et le vil calomniateur qui tremble de recevoir des coups de bâton de l'homme de qui il médit.

Il me reste encore une considération à présenter avant de terminer ce chapitre : j'ai dit plus haut que l'influence de la presse était le principe le plus contraire à l'aristocratie. Ceci a été répété bien des fois; mais ce fait peut donner lieu à plusieurs réflexions nouvelles.

L'influence de la presse est l'influence de l'opinion ; cependant il y a très-peu de temps encore que l'opinion générale était décidément aristocratique. La classe à laquelle la presse s'adresse le plus est la classe moyenne, et pourtant, comme nous l'avons déjà vu,

c'est dans la classe moyenne que l'aristocratie anglaise avait jeté les plus profondes racines.

Comment, d'après cela, la presse est-elle devenue le principe le plus opposé au pouvoir aristocratique ? En premier lieu, cette partie de la presse qui crée l'opinion a été en général anti-aristocratique, et ses arguments, peu populaires dans l'origine, ont par degrés gagné du terrain. En second lieu, le système de l'anonyme, qui favorise les attaques personnelles, et qui, pour plaire au goût du public, doit toujours attaquer les grands de préférence aux citoyens obscurs, a facilité les progrès de l'opinion contre le corps aristocratique, par l'exagération la plus absurde des vices ou des faiblesses de ses membres. C'est ainsi qu'avant la révolution française les caquets des antichambres firent plus de mal que les ouvrages des philosophes. Quant à nous, il est incontestable que les romans, qui depuis quelque temps ont été lus avec tant d'avidité, et qui prétendent décrire la vie de la haute société, ont dégoûté le public par leurs descriptions perpétuelles d'hommes sans cœur, de femmes sans pudeur, de politesse sans dignité, et d'existences sans utilité.

La troisième raison de l'hostilité de la presse politique contre l'aristocratie se trouve dans la position personnelle des rédacteurs de journaux. Il n'y a point de classe en Angleterre qui vive plus éloignée qu'elle des influences aristocratiques. Quoique faisant partie des classes moyennes, ces rédacteurs ne dépendent pourtant pas comme elles de la faveur des grands ; quoique gens de lettres, ils ne sont point recherchés

comme les auteurs, et n'ont aucune occasion de se mêler familièrement avec les classes supérieures, de s'adoucir par les politesses d'usage, et d'acquérir pour le rang et la richesse ce respect dont il est si difficile de se défendre quand on les approche de près. Ne voyant les grands que de loin, ils connaissent leurs vices, parce qu'ils sont publics, et ignorent les qualités ou l'aménité qui les rachètent, parce qu'elles ne dépassent guère le seuil de leurs demeures. Il m'est arrivé d'observer avec plaisir et curiosité l'effet que produit souvent sur un journaliste le simple contact d'un homme d'un rang élevé. Il est charmé de son urbanité, étonné de son peu d'orgueil apparent; en perdant de vue l'apostat pensionné et titré, il ne voit plus en lui que l'homme aimable; aussi le premier article qu'il écrit après cela est, en dépit de lui-même, moins sévère que les précédents. Un des adversaires les plus acharnés de lord Eldon, ayant eu occasion d'aller le voir, fut tellement frappé des manières douces et bienveillantes de l'homme qu'il venait d'attaquer, qu'il prit la résolution de ne plus jamais écrire un seul mot contre lui. C'est ainsi que les moindres incidents de la vie individuelle enchaînent souvent l'homme dans l'exercice de ses devoirs les plus sacrés.

Mais en général la masse des rédacteurs de journaux formant un corps séparé, qui n'est point soumis à l'influence de ceux qu'il examine, est naturellement disposée à coopérer, jusqu'à un certain point, avec les créateurs de l'opinion. C'est ce qui fait que dans les crises qui arrivent si souvent en politique,

la partie représentative de la presse embrasse communément l'opinion la moins aristocratique, qu'elle ne pousse pas, à la vérité, à ses dernières limites, mais aussi loin que son propre intérêt le permet. Dans tous les changements ou transactions de pouvoir politique, il y a des moments où il ne s'agit que de savoir, parmi les doutes qui agitent l'esprit public, lequel sera exprimé le premier pour devenir une décision.

A ces causes de l'influence anti-aristocratique de la presse, il faut encore en ajouter une plus grave et plus profonde que toutes les autres. Un journal ne se borne pas à discuter des questions, il indique dans ses pages si variées les résultats des divers systèmes; les procédures devant les tribunaux, les condamnations, les abus dans les institutions, l'inégalité dans les impôts, tout est soumis aux regards du public; de sorte que si bien peu de personnes savent comment il faut s'y prendre pour redresser les griefs, tout le monde avoue que les griefs existent. D'un autre côté, il est certain que ce sont toujours les classes non privilégiées qui sont lésées. Aucune puissance prépondérante ne peut se soutenir longtemps dans un État sans se favoriser elle-même, souvent à son insu. Si notre gouvernement était aristocratique, une grande partie de nos lois ont nécessairement dû l'être. Son influence a dû se faire sentir dans notre système d'impositions, dans les actes de notre législature, dans la liste des pensionnaires de l'État; et ce dernier point, quoique en réalité le moins grave de tous, est celui qui devait se faire sentir le plus péniblement à un

peuple commerçant et déjà accablé de charges publiques. Il ne faut pas oublier non plus que tandis que les abus d'un système sont palpables, les motifs les plus justes pour y persévérer sont d'ordinaire abstraits et philosophiques. C'est donc ainsi que la presse agit le plus fortement contre l'aristocratie. Un simple récit touche plus qu'un raisonnement. Dans le premier cas, la presse joue le rôle de témoin ; dans le second, celui d'avocat.

Et pourtant cet esprit de révélation est le plus grand des bienfaits de la liberté de la presse. Du moment où un abus est publié, on peut être sûr qu'il sera tôt ou tard écarté. Pour me servir du langage d'un moraliste sublime : « Les erreurs cessent d'être dangereuses dès qu'il est permis de les réfuter. On sait alors que ce sont des erreurs ; elles tombent dans l'abîme de l'oubli, et la vérité seule surnage sur le vaste océan des siècles. » C'est par cette publicité que l'homme approche le plus près de la science universelle du Créateur ; elle est le plus grand résultat connu jusqu'ici de l'union, car elle est l'expression de la pensée générale. Aussi ne pouvons-nous songer, sans une profonde émotion, aux résultats possibles de la grande mesure que le législateur devra tôt ou tard accorder, celle de l'abolition du timbre des journaux politiques. Aussitôt que la première confusion qui suit toujours immédiatement la suppression d'un ancien monopole se sera calmée, quand tous les hommes, riches ou pauvres, pourront publier les connaissances qu'ils auront acquises dans leur cabinet ou devant leur métier, les effets qui en résulteront pour la science hu-

maine et pour le perfectionnement des hommes sont incalculables. On peut s'en faire une légère idée en jetant un regard sur les volumineuses dépositions faites devant les commissaires spéciaux du Parlement. Elles renferment des trésors de science pratique, maintenant perdus pour le bien général. Il ne faut pas oublier non plus que l'ouvrier apprend le mieux de l'ouvrier, de même que, dans le système lancastrien, on a trouvé que les meilleurs maîtres pour les enfants étaient des enfants comme eux. Qu'il est donc heureux l'homme qui, dans un esprit de divine prophétie, prévoit le bonheur de ses semblables, comme une suite certaine d'une mesure législative à laquelle il contribue de toutes ses forces et par ses vœux, et par ses écrits, et par ses actes! Il voit passer sous ses yeux tous les bienfaits qui seront les fruits de ses efforts, jusque dans les siècles les plus reculés, de même qu'Adam, d'après la tradition indienne des plaines de Dahia, vit sortir de ses reins, sous la forme de petites fourmis, toutes les générations humaines dont il était destiné à être le père, et les vit reconnaître et adorer la puissance divine qui les avait créées.

CHAPITRE II.

LITTÉRATURE.

Observations d'un Allemand. — De grands Écrivains et point de grands Ouvrages. — Pauvreté de notre Littérature actuelle dans tous les genres, excepté dans les ouvrages d'imagination. — Histoire. — Compositions politiques. — Les Belles-Lettres sont particulièrement stériles. — Remarques sur les ouvrages d'Israëli, de Hazlitt, de Charles Lamb et de Southey. — Causes de la décadence des Belles-Lettres et de la prééminence soutenue des ouvrages de fictions. — Révolution faite par les Journaux. — La Faculté imaginative a réfléchi la Philosophie du siècle. — Pourquoi Scott et Byron ont représenté l'esprit de leur génération. — Le mérite des Poëmes de la jeunesse de lord Byron a été exagéré. — Défaut de grandeur dans leur conception. — Le mérite de ses Tragédies a été au contraire méconnu. — Courte analyse pour servir de Démonstration de cette opinion. — Pourquoi ces Tragédies n'ont pas répondu à l'attente du public. — Réfutation de l'assertion que lord Byron manquait de variété dans ses caractères dramatiques. — Le Siècle s'est identifié avec lui *seul*. — Souvenir de la sensation produite par sa mort. — Transition de l'esprit intellectuel de l'époque de l'idéal à l'état réel. — Cause de l'avidité avec laquelle on recherche les romans qu'on appelle *fashionables*. — Leur Influence. — Nécessité de

cultiver l'imagination. — Dispositions intellectuelles et tendance actuelle du siècle.

« Vous vivez dans une grande époque littéraire pour votre nation, me dit l'autre jour un Allemand ; vous avez aujourd'hui parmi vous des écrivains magnifiques, dont les noms sont connus dans toute l'Europe ; mais permettez-moi de vous adresser une seule question. A l'exception des poëtes, où sont leurs écrits ? quels sont les grands ouvrages en prose de vos contemporains dont vous puissiez me recommander la lecture ? et en particulier quels chefs-d'œuvre avez-vous produits depuis peu en critique et en belles-lettres ? »

Cette question, et la réponse peu satisfaisante que je me vis forcé d'y faire, me fit réfléchir à mon tour à la cause pour laquelle, possédant incontestablement aujourd'hui de très-grands écrivains, nous avions pourtant très-peu de bons livres. Depuis vingt ans les facultés intellectuelles ont foisonné en feuillage, mais ont produit peu de fruits, si ce n'est sur un seul arbre, dont la fertilité extraordinaire contraste avec la stérilité des autres, et peut être regardée comme un des phénomènes les plus étonnants du temps où nous vivons ; cet arbre est celui de l'imagination. Quand on me demande quels grands ouvrages nous avons produits depuis vingt ans, ma mémoire me rappelle sur-le-champ les chefs-d'œuvre des poëtes et des écrivains d'imagination. Les ouvrages de Byron, de Wordsworth, de Scott, de Moore, de Shelley, de Campbell, se précipitent sur-le-champ

à ma bouche; je pourrais même citer des auteurs plus modernes, dont la réputation n'est pas encore mûre, et dont l'influence se fait à peine encore sentir, longtemps avant que des ouvrages d'un genre plus grave se présentassent à mon souvenir.

En résumé donc nous sommes fort riches en ouvrages d'imagination, fort pauvres en littérature plus sérieuse.

En histoire nous n'avons pas même des noms du second ordre; nous avons des commentateurs sur l'histoire plutôt que des historiens, et l'obscurité qui règne dans l'atmosphère deviendra évidente quand on songe que nous sommes forcés de nous éclairer aux rayons d'un *** et d'un*** (1).

Je réserve pour un chapitre particulier ce que j'ai à dire sur la Philosophie morale, où la réputation de deux ou trois grands noms n'ôte rien à la stérilité générale. Si quelques ouvrages de mérite dans ce noble département de la science ont été *publiés*, ils n'en sont pas pour cela mieux *connus* du public, quoique dans le siècle où nous vivons le *jargon* de la philoso-

(1) Si nous ne possédons point d'hommes en état de saisir les événements des siècles passés, nous en avons un au moins qui, dans le véritable esprit des anciens historiens, a décrit avec des couleurs classiques les scènes dans lesquelles il a lui-même joué un rôle. Il a laissé à la postérité les annales d'une grande guerre, tracées avec la philosophie de Polybe et avec plus d'éloquence que César, quoiqu'il n'en ait pas toujours la simplicité. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'ouvrage dont je parle est l'*Histoire de la Guerre de la Péninsule*, par le colonel Napier.

phie morale soit adopté avec une affectation si générale.

Nous sommes aussi privés de grands ouvrages dans la partie de la littérature politique qui ne se rapporte point à l'économie politique, et cependant, chose singulière, nous ne sommes pas sans écrivains, dont plusieurs n'ont peut-être été surpassés par personne. Southey, Wilson, Cobbett, Sidney Smith, le profond et vigoureux rédacteur de l'*Examiner,* l'auteur original et spirituel du *Catéchisme de la loi sur les Céréales*, et plusieurs autres que je pourrais nommer, sont des hommes qui ont deployé des talents de l'ordre le plus élevé, dans des écrits qui n'étaient pourtant point destinés à survivre à la circonstance qui les avait fait naître. En littérature mêlée, ou ce que l'on appelle communément les *Belles-Lettres*, nous n'avons pas beaucoup enrichi la collection qui nous avait été léguée par le siècle de Johnson. Il y a pourtant un écrivain dont je ne puis m'empêcher de citer le nom de préférence aux autres, pour l'élégant commérage auquel il s'est livré dans ce genre, et je le cite d'autant plus volontiers, que je trouve qu'on ne lui a pas rendu toute la justice qu'il mérite. Le lecteur a sans doute déjà deviné que l'homme dont je parle n'est autre que vous-même, l'auteur des *Curiosités de la Littérature*, des *Calamités des Auteurs*, et surtout de l'*Essai sur le Caractère littéraire*. Dans les deux premiers ouvrages vous m'avez paru faire pour la littérature ce que Horace Walpole faisait pour la cour, tirant de certains traits minutieux, que vous êtes trop sage pour regarder comme des bagatelles, les conclu-

sions les plus nouvelles et les vérités les plus gracieuses ; de sorte qu'en ayant l'air de causer familièrement, vous faites en réalité de la philosophie. Mais vous avez une qualité qu'Horace Walpole n'a jamais possédée, qualité nécessaire dans la république des Lettres, mais prohibée à la cour des Rois : c'est la tendre sensibilité qui souvent se mêle à vos charmantes réflexions. Ainsi je citerai, par exemple, comme une des plus touchantes conceptions du caractère humain que l'on puisse trouver, même dans le roman le plus parfait, votre *Essai sur Shenstone*. Ce qui distingue particulièrement vos écrits est la pénétration étonnante avec laquelle vous développez le caractère littéraire dans ses détours les plus compliqués et ses teintes les plus variées. Vous vous identifiez complétement avec les personnes dont vous parlez ; vous entrez dans leur cœur, dans leur esprit, dans leurs caprices, dans leurs habitudes, dans leurs bizarreries ; et cette qualité, si rare même sur le théâtre, était tout à fait inconnue dans les moralistes. Vous glissez d'un caractère à un autre, et en les examinant vous en créez de nouveaux ; vous tirez de vos seules recherches ces vues nouvelles et ces déductions hardies que le poëte emprunte à son imagination. Le galant et rusé Raleigh, le mélancolique Shenstone, l'antiquaire Oldys, sont tous analysés avec des traits différents et avec une égale profondeur. Vous ne négligez pas même les personnages secondaires. Ainsi, comme l'a dit La Fontaine,

Un roi prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage.

Mais le plus beau de ces ouvrages est, selon moi, l'*Essai sur le Caractère littéraire*. Celui qui l'a lu une fois y reviendra toujours avec le même plaisir. C'est un de ces livres rares, dont chaque partie est ornée, et pourtant subordonnée à l'ensemble, dans lequel chaque page offre une beauté nouvelle, sans qu'il y ait nulle part un défaut.

Vous vous rappelez sans doute la vigoureuse attaque faite, à une certaine époque, contre une école particulière d'écrivains; bien des années se sont passées depuis lors, et en regardant en arrière vers les ouvrages que ces années nous ont fournis dans la branche des *Belles-Lettres*, ces auteurs si calomniés se présentent involontairement à notre souvenir. Le premier d'entre eux est M. Hazlitt, homme d'un esprit nerveux, original, d'une grande richesse d'expression, d'une raison froide, d'une imagination ardente, mais d'une instruction imparfaite, d'un goût capricieux et dépourvu de règle. Le principal défaut de ses essais est qu'ils sont vagues et sans but, ils forment une suite de brillantes observations sans résultat. Si après avoir achevé la lecture d'un d'entre eux vous en êtes plus savant, il semble que vous le soyez devenu par hasard. Un aphorisme à demi impertinent, jeté au milieu de l'Essai, a annoncé la vérité, que, selon toute apparence, la péroraison va de nouveau envelopper dans sa première obscurité. Il a aspiré a l'honneur d'être un critique universel. Il a fait des commentaires sur les arts et sur les lettres, sur la philosophie, les mœurs et les hommes; mais, quant à ceux-ci, son autorité me paraît encore moins

sûre que pour le reste; il s'occupe plutôt de débiter des phrases spirituelles sur les caractères que de peindre les caractères mêmes. Je crois qu'il manquait de connaissance personnelle des hommes, et il se laissait souvent entraîner par ses préventions; mais comme dans les lettres et les arts la prévention aveugle moins que quand il s'agit des hommes, il y est souvent profond et toujours ingénieux, et le jeu perpétuel de son imagination rachète les défauts que l'on peut parfois reprocher à son goût.

L'Indicateur de M. Leigh Hunt contient quelques-unes des critiques les plus délicates et les plus fines qui existent dans notre langue. Sa sympathie douce et enjouée avec la nature, sa perception des sources les plus cachées du beau, répandent un charme inimitable sur ses compositions, mais il n'a pas encore été égal à lui-même dans ses ouvrages en prose; et sa réputation doit jusqu'à présent principalement se fonder sur ses délicieux poëmes que le siècle commence à apprécier.

En énumérant les ouvrages du genre dont je m'occupe, je ne saurais passer sous silence les *Essais d'Élia*. Leur beauté consiste dans la délicatesse des sentiments. Depuis Addison, aucun écrivain n'a montré un *humour* aussi parfait; si parmi les conceptions de M. Lamb il n'y en a point qui, prise individuellement, puisse se comparer aux tableaux achevés de sir Roger de Coverley, les caractères qu'il a dépeints sont plus variés que ceux d'Addison, et la tournure de son esprit est plus pathétique. Ses compositions sont si travaillées, polies avec tant de soin,

qu'elles ressemblent plutôt à de la poésie qu'à de la prose ; elles sont aussi parfaites, dans leur genre, que les Odes d'Horace, et quand parfois, comme dans l'exorde de son invocation à *l'Ombre d'Elliston*, il commence ainsi : « O le plus joyeux des esprits qui fut un jour uni à un corps, vers quels lieux as-tu enfin volé? etc. », on pourrait presque croire qu'il avait pris Horace pour son modèle.

Mais le plus varié, le plus savant, le plus parfait de tous nos contemporains qui aient écrit soit des ouvrages, soit des articles de journaux, est incontestablement le docteur Southey. *La Vie de Nelson* est généralement reconnue pour être la meilleure biographie du jour. *La Vie de Wesley* et *le Lion de l'Église*, quoique défigurés par quelques préventions et quelques préjugés, sont distingués comme compositions littéraires, par un style à la fois simple et riche, par de la dignité et par de l'aisance. Il n'y a point d'écrivain qui sache mieux que lui fondre les grâces académiques du style du siècle passé avec la vigueur populaire qui distingue le nôtre. Ses *Colloques* sont, je crois, l'ouvrage dont il est le plus fier, mais ce n'est pas, selon moi, celui qui fait le mieux connaître le caractère de son génie. Il est surchargé de citations et d'allusions, et manque du charme de cette verve pleine de simplicité, si particulière à Southey. Si je voulais expliquer en détail l'esprit de Southey, analyser ses propriétés, et expliquer ses apparentes contradictions, je remplirais de lui seul les deux volumes de cet ouvrage. Je me bornerai donc à répondre à deux accusations qui ont été portées contre lui.

On a prétendu qu'il avait été d'une inconséquence extrême dans la politique, et totalement dépourvu de philosophie dans sa morale. Quant à moi, je pense que l'esprit de parti a rendu injuste envers lui. Sa conduite politique me paraît complétement justifiée dans la célèbre lettre qu'il a écrite à certain membre du Parlement, et, pour sa morale, c'est moins la philosophie qui lui manque que la logique. Sa philosophie est large et savante; mais elle est tout entière fondée sur des hypothèses, et plus poétique que métaphysique. Ce que je dirai plus tard de Wordsworth pourrait aussi s'appliquer à Southey, si ce dernier avait été moins passionné, surtout en politique.

Je prendrais plaisir à continuer cette critique individuelle, mais dans un ouvrage de la nature de celui-ci les exemples ne sont donnés que pour servir à démontrer certain état particulier de la littérature, et les noms des auteurs que j'indique ne doivent être considérés que comme des citations d'un livre dont on transcrit un passage, parce qu'il s'applique à la démonstration que l'on veut faire, et non pas parce qu'on le regarde intrinsèquement comme meilleur que les autres.

Revenant donc à ma première observation, il est impossible, en citant quelques noms remarquables dans cette branche de littérature, de ne pas être frappé du petit nombre de ceux qui restent. Le siècle est littéraire; nous possédons des hommes de lettres distingués, et nous ne trouvons nulle part leurs ouvrages. Mais le fait est que nous devons les chercher non dans des volumes séparés et avoués, mais dans

les recueils périodiques. C'est dans les journaux que nos hommes de lettres modernes dont le mérite est le plus éminent, ont acquis leur réputation; c'est là que nous rencontrons le brillant et satirique Jeffrey, le spirituel et logique Sidney Smith, et Wilson, dont la critique est si pleine de chaleur et de richesse, et Macauley, dont la vigueur est si nerveuse et l'imagination si étincelante; enfin c'est dans les recueils périodiques que Southey a publié plusieurs de ses pièces les plus estimées. Il y a plus; nous avons vu souvent ces pièces détachées réimprimées en volume, et augmenter sous cette nouvelle forme les trésors de notre littérature. C'est de cette singulière circonstance que nous devons partir pour tirer nos conclusions, et commencer notre examen de l'esprit intellectuel de notre siècle.

La révolution qui a été effectuée par la littérature périodique, de même que toutes les autres révolutions, n'est point le résultat de causes immédiates; elle a commencé dès le règne de la reine Anne. Le succès du *Tatler* et du *Spectator* ouvrit un nouveau champ à l'émulation des hommes de lettres, et avec la sympathie qui existe naturellement entre la littérature et la politique, les mêmes canaux dans lesquels l'une coulait, offraient une tentation égale à l'autre; des hommes de l'esprit et du rang le plus élevé furent charmés d'avoir recours à un moyen constant et fréquent de parler en public. Une fois que la mode en fut adoptée, les avantages qu'il présentait furent trop évidents pour qu'il ne continuât pas, et ce fut ainsi que l'exemple de Chesterfield et de Pul-

teney, de Johnson, de Goldsmith et de Mackensie contribua à soutenir la dignité d'un genre d'écrits si modestes en apparence, et qui exigeaient par conséquent tant de perfections pour conserver leur importance. A mesure que les livres se multiplièrent, l'art de la critique devint une profession. Le *Journal des Savants* de France eut en Angleterre des imitateurs, dont les rédacteurs formèrent un corps constitué, et s'érigèrent en tribunal formidable. Cependant les abus que nous avons signalés dans le système de l'anonyme se firent sentir de bonne heure dans les publications périodiques. Quand le public commença à s'ennuyer du *Monthly Review*, on vit paraître l'*Edinburgh Quarterly Review*, qui fut longtemps le meilleur de tous nos journaux littéraires, et du succès duquel on peut dater la détérioration de notre littérature de fonds. L'effet que ce journal produisit, le ton de sa critique à la fois brillant et philosophique, le mystère qui s'y rattachait, la perfection de sa composition, firent que l'on tint à honneur de compter parmi le nombre de ses rédacteurs. Le temps qui s'écoulait entre la publication d'un numéro et l'autre était favorable aux habitudes et aux goûts des écrivains les plus savants, et qui travaillaient avec le plus de difficulté; ils consentirent volontiers à condenser dans un essai la matière qu'ils auraient sans cela délayée dans un volume, et trouvaient, pour la première fois, qu'en contribuant, pour une part seulement, à ces publications variées, ils obtenaient, sans courir le risque d'une chute, un succès égal, quoique moins durable, que celui que leur aurait

valu un ouvrage isolé. La gloire était même en quelque sorte doublée ; car indépendamment du mérite individuel des articles, chacun d'eux recueillait une partie de la réputation du recueil entier. Ajoutez à cela le prix élevé de la rémunération pécuniaire, jusqu'alors inconnue dans les ouvrages périodiques, et si tentant pour les besoins immédiats des écrivains les plus jeunes, qui s'assuraient ainsi d'un bénéfice certain, sans danger de perte, et sans sentir les inquiétudes qui accompagnent la mise au jour d'un livre. Quelques années après, le *Quarterly Review* vint partager le succès de celui d'*Edinburgh,* et les moyens de publicité se trouvèrent par là doublés. Ce fut ainsi que peu à peu, comme je viens de l'observer, la littérature des journaux finit par se mettre entièrement à la place des grandes compositions individuelles, et, pour comble de malheur, les auteurs ne tardèrent pas à sentir que la durée probable du succès et de la réputation d'un article n'était pas assez longue pour qu'il leur valût la peine de mettre dans sa composition tout le soin qu'ils auraient pu ; de sorte qu'ils se négligèrent de plus en plus ; leurs raisonnements devinrent moins profonds, et les faits sur lesquels ils les appuyaient moins exacts.

Mais, par bonheur, il y eut une faculté du génie que les recueils ne purent pas attirer complétement à eux, je veux dire la faculté IMAGINATIVE. Le poëte et le romancier n'eurent aucun motif pour dépecer leurs conceptions dans les graves et savantes revues trimestrielles ; ils furent encore obligés de publier des ouvrages séparés, de s'exposer à une responsa-

bilité individuelle, d'en appeler au temps comme au seul tribunal compétent pour les juger; enfin de méditer, de préparer et de perfectionner. C'est là la principale raison pourquoi la littérature d'imagination a été cultivée plus généralement et avec plus de succès qu'aucune autre. Dans les autres branches les meilleurs écrivains consacrent leur temps aux revues, et laissent aux écrivains médiocres le soin d'écrire des livres.

La faculté imaginative ainsi abandonnée à sa tendance naturelle, il était tout simple que l'esprit et l'agitation du siècle exerçassent sur les efforts qu'elle produisit leur tendance la plus directe et la plus permanente. C'est donc dans la poésie et dans la prose poétique que nous devons chercher ces rapports qui existent dans les changements intellectuels et moraux qu'offrent le caractère et les sentiments d'un peuple.

Il y a, dans la civilisation, une époque pendant laquelle les hommes ne savent pas encore séparer les principes applicables aux changements à faire, d'un vague rapport à d'anciens antécédents; alors les améliorations, pour être orthodoxes, ne doivent point être considérées comme des nouveautés, et on ne les regarde que comme des retours vers quelque perfection momentanément oubliée. Pendant cette époque, chaque détail concernant les temps passés est accueilli avec un intérêt profondément respectueux. Les coutumes de leurs ancêtres ont alors pour les hommes un attrait qui tient de la superstition, et l'esprit même d'innovation ne dédaigne pas de cher-

cher des aliments dans le dévouement à l'antiquité. Ce fut précisément à cette époque que le génie de Walter Scott peignit des traits les plus frappants les images que l'on désirait retracer ; il satisfit ainsi le siècle dans un besoin dont ce siècle ne se rendait compte qu'à demi, et représenta l'opinion à peine exprimée. A cette époque aussi, on commençait à se dégoûter de la littérature de celle qui l'avait immédiatement précédée ; on sentait vaguement que notre poésie refroidie et asservie par le goût français qui s'y était mêlé, avait besoin de remonter au ton national et primitif. Les *ballades* de Percy avaient fait soupçonner les trésors que recélaient des mines longtemps abandonnées ; mais surtout on commençait à mieux apprécier Shakspeare ; un sentiment plus pur et plus profond de ce qu'il valait succédait aux critiques grossières qui avaient obscurci son mérite. On ne se bornait plus à l'admirer, on l'étudiait ; enfin on aimait, non-seulement les produits de son génie poétique, mais encore le langage antique et majestueux dont ils étaient revêtus. Sir Walter Scott fut le premier qui profita des dispositions de l'esprit public ; il représenta d'une manière vive et animée ces manières, ces sentiments des siècles passés que la poésie et la philosophie étaient également portées à regarder d'un œil favorable. Aussi le sage historien consultera-t-il ses ouvrages à la fois comme formant une époque dans la littérature poétique, et comme réfléchissant le sentiment moral du siècle. La prose de ce grand écrivain n'a fait que continuer l'effet produit par ses vers, que les jeter dans un monde plus fami-

lier; mieux adaptée au grand nombre, elle est une réverbération du ton primitif qui en porte le retentissement à une plus grande distance.

Peu d'année saprès, le génie sombre et méditatif de Byron donna pour ainsi dire un corps à un autre sentiment du siècle, plus profond et plus durable; mais je me persuade que la critique, en cherchant à découvrir les causes de la sensation produite par ce poëte, n'a pas suffisamment appuyé sur celles qui, en réalité, y ont le plus contribué.

Examinons :

Dans la première partie de cet ouvrage, en essayant de retracer les causes qui influaient sur le caractère national des Anglais, j'ai attribué en grande partie au ton et aux formes particulières à notre aristocratie, cette réserve et cette insociabilité qui règnent si universellement dans toutes les classes de nos citoyens. J'ai encore rapporté aux mêmes causes, combinées avec l'ostentation du commerce, ce clinquant et ce vide des occupations du grand monde, ainsi que cet orgueil et cette humeur chagrine, inquiète et mécontente, produits par une infinité de petites distinctions sociales, par la lutte éternelle à laquelle ces distinctions donnent lieu, et par les humiliations qui en doivent nécessairement résulter. Ces sentiments, lents effets d'une longue suite de siècles, se développèrent de plus en plus, à mesure que les suites de la civilisation et des richesses rendirent l'influence aristocratique plus générale sur les classes inférieures. Au milieu du luxe et des plaisirs de la cour, qu'y a-t-il de plus naturel que la satiété chez les

grands, et un orgueilleux mécontentement chez leurs émules ? La paix qui venait d'être conclue, et la trêve qui avait lieu dans l'irritation continentale, permettaient aux hommes le loisir de se livrer avec plus d'abandon à ces sentiments qui ne laissaient pas d'avoir leur côté poétique ; et le public, qui n'était plus forcé par la guerre et par la carrière entraînante de Napoléon, de tourner son attention à la vie animale, put accorder sa sympathie à l'écrivain qui, le premier, représenterait sa pensée. Et ce fut cette même pensée, ces mêmes sources de sentiment, cette même satiété, ce même mécontentement, cette humeur si sombre et si mélancolique, résultat de certains systèmes sociaux, que les deux premiers chants de *Childe-Harold* semblèrent tout à coup représenter. Ils touchèrent la corde la plus sensible du cœur du public ; ils exprimèrent ce que tout le monde sentait. La position de l'auteur ayant en même temps attiré la curiosité, on découvrit que ce caractère avait un singulier rapport avec le sentiment qu'il dépeignait ; son rang, sa mélancolie supposée, jusqu'à la réputation de beauté dont il jouissait, ajoutèrent un intérêt naturel à son génie. Il devint le type, l'idéal de l'état de l'âme qu'il représentait, et le monde associa volontiers sa personne avec ses ouvrages, parce que ce public semblait ainsi donner un corps, plein à la fois de grâces et de dignité, au principe des sentiments qu'il nourrissait depuis longtemps, et de ses émotions les plus communes. Sir Philip Sidney représenta le sentiment populaire dans le siècle d'Élisabeth, et Byron dans le nôtre. Chacun d'eux devint la poétique

d'un siècle mis en action, et attira sur sa personne un enthousiasme que son génie seul ne méritait pas. C'est en vain, d'après cela, que nous prétendons aujourd'hui critiquer froidement les premiers chants de *Childe-Harold* ou les contes orientaux qui les suivirent. Ceux-ci s'adressèrent à un autre sentiment encore du siècle; je veux dire ce besoin d'aventures extraordinaires que devaient nécessairement créer en nous les vicissitudes d'une guerre terrible et la carrière si courte et si brillante du moderne Alexandre. En relisant maintenant ces poëmes, nous nous étonnerons peut-être de l'admiration que nous avaient inspirée la prétendue philosophie de leurs paroles et la fausse grandeur de leurs pensées. Mais, afin de les bien juger, nous devons nous rappeler les sentiments auxquels ils s'adressaient chez les nations comme chez les individus; il faut souvent retourner en arrière pour comprendre comment leurs émotions ont été excitées. Nous accordions à la poésie de lord Byron de la vérité et de la profondeur, parce qu'elle exprimait nos propres pensées; précisément comme dans les affaires de la vie ou dans les discours des orateurs, nous regardons comme les plus sensés les hommes qui sont le plus d'accord avec nous, qui embellissent et relèvent, mais ne combattent point nos propres impressions. Aussi, en suivant la carrière de ce poëte remarquable, nous découvrirons qu'il est devenu moins populaire, non pas parce que son génie s'est affaibli, mais parce qu'il s'est adressé avec moins de force au sentiment régnant de son époque. Je suis convaincu, d'après cela, que les critiques à

venir reconnaîtront que, dans ses tragédies, qui n'ont jamais eu un fort grand succès, il se présente comme un génie d'un ordre bien plus relevé que dans ses contes orientaux, ou dans les deux premiers chants de *Childe-Harold*. Le vrai génie poétique se développe plutôt dans la conception d'un ouvrage que dans son exécution, et c'est là ce qui, le plus souvent, fait la véritable différence entre le mélodrame et la tragédie. Dans les premiers poëmes de lord Byron, il n'y a presque aucune conception nette; il n'y a point d'harmonie de plan qui embrasse un tout vaste, conséquent, systématique; point de suite d'événements amenés avec art, s'avançant à travers des caractères richement variés et une lutte de passions contraires, vers un grand et inévitable dénoûment. En examinant, par exemple, *le Corsaire*, celui de ses contes qu'il a travaillé avec le plus de soin, et qui a eu le plus de succès, nous reconnaîtrons évidemment dans sa conception un défaut d'élévation. Un pirate fait prisonnier, délivré par une favorite du harem, qui se sauve et qui retrouve sa maîtresse morte, il n'y a certes rien dans le plan de cette histoire qui soit au-dessus du mélodrame, tandis que les incidents ne présentent point assez de fertilité d'invention pour balancer le manque de grandeur dans la conception première. D'ailleurs, en lisant ce conte, comme tous ceux qu'il a composés, on peut remarquer que, dans les moments les plus passionnés, il décrit *une* passion et non pas la lutte de diverses passions; et la peinture de la passion était pourtant son principal mérite aux yeux du vulgaire. Or ce n'est

que le tableau des émotions opposées, lorsqu'elles se combattent, qui exige le pinceau délicat, les profondes recherches ou la vigueur gigantesque qui sont le sceau du génie poétique vraiment sublime, lorsqu'il trace des caractères dans un ouvrage d'imagination. C'est ainsi que la lutte intérieure de Médée est plus terrible que sa résolution; les passions qui combattent dans le sein de Didon sont le triomphe du talent de Virgile. Tout auteur de mélodrame peut décrire un meurtre, mais Shakspeare seul a pu peindre l'irrésolution, l'horreur, le *combat* de Macbeth. Quand les héros de Byron commettent un crime, ils s'y décident du premier coup; nous n'assistons point au temps d'arrêt, à la réflexion, à la souffrance se terminant par la résolution; il n'entre point dans cette analyse délicate et subtile des motifs humains qui excite un si terrible effroi et demande un talent si consommé. Si Shakspeare avait imaginé une Gulnare, il nous aurait probablement offert avec d'affreux détails le moment où elle s'arrête devant la couche de son époux endormi. Nous aurions vu la faiblesse d'une femme luttant contre son projet sanguinaire; elle se serait rappelé, avec horreur peut-être, que sur le sein qu'elle se préparait à frapper, sa tête avait coutume de reposer; elle se serait détournée, elle aurait reculé devant son dessein; elle aurait levé une seconde fois le poignard; vous auriez entendu respirer la victime endormie; Gulnare aurait frémi, mais tout en frémissant elle aurait frappé! Mais cette chambre de mort, théâtre sur lequel Shakspeare aurait déployé tout son génie, est restée fer-

mée pour Byron. Il nous décrit le crime et néglige tous ses terribles préparatifs. Voyez encore Parisina; combien d'occasions d'exercer son art le poëte ne laisse-t-il pas échapper! Comme Sophocle aurait analysé avec détail tous les sentiments divers qui remplissaient ce cœur adultère! l'amour, l'honneur, la douleur, l'effroi, l'horreur pour l'inceste et la violence de la passion! Mais Byron nous conduit sur-le-champ au rendez-vous criminel, et ce que le récit avait de tragique se fond, autant que le sujet le comporte, dans une description érotique. Si, lors de ses premiers poëmes, Byron avait inventé l'histoire d'Othello, il ne nous aurait point épargné le meurtre de Desdémone, mais il aurait négligé les entrevues avec Iago. Ainsi les premiers poëmes de lord Byron ne peuvent prendre rang parmi les chefs-d'œuvre de l'art, ni par la conception du plan, ni par la fertile invention des incidents, ni surtout par la description exacte et détaillée des passions.

Mais à une époque plus avancée de sa vie, des notions plus élevées et plus mystérieuses de sa profession lui furent révélées, et je serais assez porté à croire que ce fut la connaissance qu'il fit de Shelley qui l'engagea à diriger son esprit méditatif vers la recherche métaphysique des motifs et des actions des hommes, qui conduisent aux sources profondes et cachées du caractère, et donnent une idée plus complète de la science de l'analyse poétique.

De là vient que ses tragédies offrent une conception d'un ordre plus élevé, et une plus grande vigueur d'exécution que ses autres poëmes, même les

plus célèbres. Que peut-il y avoir de plus pur et de plus noble que le caractère d'Angiolina dans le *Doge de Venise?* Je ne connais pas, parmi toutes les femmes peintes par Shakspeare, une description plus vraie, plus fidèle, non-seulement de la nature, ce ne serait là qu'un faible mérite, mais de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus rare dans la nature. Arrêtons-nous ici un moment; nous ne suivons point un chemin battu. Ce caractère n'a pas encore été bien compris. Un écrit insultant pour la vertu d'Angiolina a été tracé sur le trône du doge par Steno, jeune patricien. Le doge demande la tête du calomniateur; le tribunal des Quarante le condamne à un mois de prison. Quels sont les sentiments d'Angiolina à la première insulte? Écoutons-la parler :

« Si j'y attache de l'importance, ce n'est point à cause du mensonge même de ce téméraire imposteur, mais pour l'effet, pour la profonde et mortelle impression qu'il a produite sur l'âme de Faliero.

* * * *

Marianne. Certes, le Doge ne peut vous soupçonner.

Angiolina. Me soupçonner!... Steno lui-même ne l'a pas osé...

* * * *

Marianne. Il mériterait d'être sévèrement puni.

Angiolina. Il l'est déjà.

Marianne. Eh quoi! l'arrêt serait rendu?... Est-il condamné?

Angiolina. C'est ce que j'ignore ; *mais il a été découvert.*

* * * *

Marianne. Un sacrifice est dû à la vertu calomniée.

Angiolina. Qu'est-ce que la vertu, si elle a besoin d'une victime, ou s'il faut qu'elle dépende des discours des hommes? Le Romain dit en mourant que la vertu n'était qu'un nom; elle ne serait vraiment que cela si un souffle humain pouvait la créer ou la détruire. »

Quel profond sentiment de la dignité de la vertu! Angiolina ne veut pas même concevoir qu'elle *puisse* être soupçonnée, ou qu'une insulte qui lui est faite puisse avoir besoin d'autre châtiment que de l'indignation de l'opinion. Marianne demande si, quand Angiolina donna sa main au doge,

« Avec cette étrange disproportion entre vos années, et, permettez-moi d'ajouter, avec des caractères si différents, »

elle éprouvait de l'amour pour l'ami de son père, pour son époux; et elle ajoute :

« Avant ce mariage, votre cœur n'a-t il point été sensible pour quelque noble jeune homme dont l'âge s'accordait mieux avec une beauté telle que la vôtre? ou bien n'auriez-vous pas rencontré depuis quelqu'un qui, si votre belle main était encore en votre pouvoir, pût prétendre aujourd'hui à la fille de Loredan?

Angiolina. J'ai répondu à votre *première* question quand je vous ai dit que je m'étais mariée.

5.

MARIANNE. Et la seconde?
ANGIOLINA. *N'a pas besoin de réponse.* »

Cette conception ne vaut-elle pas celle de la douce épouse du Maure? C'est le même cœur pur, serein, tendre, mais peu passionné, qui ne connaît l'amour que comme une abstraction et non comme une réalité; qui, de même que Platon, donne à la vertu une forme visible et ne lui reconnaît plus de rivale; et pourtant cette femme, si digne, si fière, n'a rien de sévère dans sa nature. Si elle pardonne à Steno, ce n'est pas seulement par un effet du calme dédain de la chasteté; car elle dit au doge :

« Oh! si ce calomniateur si faux et si léger avait payé de son jeune sang son absurde libelle, jamais, à compter de ce moment, mon cœur n'aurait joui d'un instant de bonheur, jamais un sommeil tranquille n'aurait fermé ma paupière. »

Ici le lecteur remarquera avec quel art plein de délicatesse la tendresse et la charité du sexe réchauffe une supériorité de sa nature froide et impassible. Quelle réunion des plus belles qualités d'une femme : la fierté qui méprise le reproche et la douceur qui le pardonne! On ne saurait rien imaginer à la fois de plus simple et de plus grand que ce caractère, et que l'histoire à laquelle il se rattache. Un vieillard octogénaire époux d'une jeune femme dont le cœur ne s'égare jamais; aucun épisode d'amour ne vient troubler la pureté de sa route; aucune jalousie

déshonorante ne jette une ombre sur l'éclat de sa réputation; elle apparaît au milieu de la terrible scène, tout angélique dans ses qualités, et cependant tout humaine dans la forme sous laquelle elles se montrent. Byron fait entendre lui-même que dans ses premières années il aurait rabaissé la beauté antique de sa conception par une imitation de la jalousie d'Othello; je crois même que, plus jeune encore, il aurait rendu Angiolina coupable; il aurait peut-être mêlé un intérêt plus passionné à la pathétique sévérité du sujet; mais que cet intérêt eût été d'un ordre moins élevé! Qui oserait comparer Parisina avec Angiolina! Je me contente d'indiquer seulement la majesté et la vérité qui règnent dans la conception du caractère du doge; sa fougueuse et aveugle colère contre le calomniateur, glacée tout à coup par la faiblesse du châtiment, et transportée au tribunal qui a rendu l'arrêt; le mépris que son orgueil patricien lui inspire pour lui-même quand il se voit compromis dans un complot avec des conspirateurs plébéiens; sa tendresse paternelle et patriarcale pour Angiolina, exempte à la fois d'un amour ridicule et de la faiblesse de son âge; la noblesse tragique dont cet amour est revêtu; et ce talent consommé et même sublime qui, dans une position où tous les transports d'Othello auraient pu trouver leur place, a su rendre la passion encore plus noble et plus délicate; car dans le Maure l'amour humain et physique est peut-être trop marqué; dans le doge cet amour a, au contraire, complétement disparu.

La conception des *Deux Foscari* n'est pas moins

belle. Combien l'amour de la patrie est plein de tendresse et d'originalité dans Jacopo ! Les contours en sont grecs mais le coloris est italien ; vous reconnaissez ce patriotisme naturel aux doux climats du Midi. Le cœur,

« Qui, toutes les fois qu'il battait pour Venise, éprouvait ce même désir inquiet que ressent la colombe quand elle est loin de son nid ; »

ce patriotisme d'une nature toute particulière qui aime l'air, le souffle de Venise ; qui change la cité des lagunes en une maîtresse adorée et visible ; qui ne craint ni les tortures, ni la mort, ni le déshonneur pour jouir pendant une heure seulement de sa présence ; tout cela est à la fois véritablement original et profondément tragique. C'est en vain qu'on lui accorde la vie, il demande la liberté ; c'est en vain qu'on lui accorde la liberté, il demande Venise, il lui est impossible de séparer ces deux biens.

« J'ai pu supporter mon cachot, car j'étais à Venise ; j'ai pu supporter la torture, car il y avait dans l'air natal quelque chose qui soutenait mon courage...

* * * *

« Mais, loin de Venise, il me semblait que mon âme elle-même dépérissait dans mon sein. »

C'est en vain que Marina, cette épouse si courageuse, si aimante, s'écrie :

« Ton amour pour ce sol ingrat et tyrannique

est une passion et non du patriotisme ; » c'est dans cette vérité même que gît l'originalité et le pathétique de cette conception digne d'Euripide. En vain lui rappelle-t-elle le sort de tant millions d'hommes

« Qui ont été des exilés héréditaires ; »

Il répond :

« Pourrait-on compter les cœurs qui se sont brisés en secret à l'idée de cette séparation, ou, après qu'elle a été accomplie, ont succombé à cette maladie qui évoque du fond des abîmes de l'Océan les champs verdoyants de la patrie ? »

* * * *

« Vous appelez cela une faiblesse ! je soutiens que c'est de la force ; elle est la source de tout sentiment honnête. Celui qui n'aime pas sa patrie ne peut rien aimer. »

En vain Marina réplique encore avec des arguments qui paraissent inattaquables :

« Obéissez-lui donc, puisque c'est elle qui vous chasse. »

Avec quel découragement il lui répond :

« Ah ! c'est là la difficulté. Je sens comme une malédiction maternelle qui pèse sur mon âme. »

Remarquez aussi comme le caractère austère de son vieux père, endurci, pétrifié en quelque sorte

par le système dénaturé de la politique vénitienne, contraste admirablement avec celui du fils. Chez tous les deux le patriotisme est la passion dominante; mais comme le développement en est différent!

Il arrive le premier au tribunal dans ce funeste procès contre le dernier, le seul fils qui lui reste.

Mais quels éclairs vous font pourtant connaître les angoisses paternelles! avec combien d'art votre sympathie est excitée en sa faveur, et votre répugnance pour sa sévérité changée en admiration pour son dévouement!

« Marina. Que dirai-je à Foscari de la part de son père?

Le Doge. Qu'il obéisse aux lois.

Marina. Et rien de plus? Ne le verrez-vous pas avant qu'il ne parte? ce sera peut-être la dernière fois.

Le Doge. La dernière fois!... mon fils!... la dernière fois que je verrai le dernier de mes enfants! *Dites-lui que je viendrai.* »

La même connaissance exacte et profonde des sources les plus pures de l'effet dramatique qui avait appris à notre grand poëte à tempérer la sévérité du père lui fait aussi relever la faiblesse du fils. Jacopo ne montre point de lâcheté en quittant Venise. Les tortures ne l'effrayent point; il sourit à la vue de la mort. Et que cette mort est tragique!

(*Entre un Officier avec des gardes.*)

« L'Officier. Seigneur, la barque est au rivage, le vent s'élève, nous sommes prêts à vous suivre.

Jacopo. Et moi, à partir. Encore une fois, mon père, votre main!

Le Doge. La voici. Hélas! que la tienne tremble!

Jacopo. Non, vous vous trompez; c'est la vôtre qui tremble, mon père. Adieu.

Le Doge. As-tu encore quelque prière à me faire?

Jacopo. Non... aucune. (*A l'Officier.*) Seigneur, veuillez me donner votre bras.

L'Officier. Vous pâlissez; souffrez que je vous soutienne... Plus pâle encore!.... holà! au secours! qu'on apporte de l'eau!

Marina. Ah, il se meurt!

Jacopo. Non, je suis prêt... Ma vue est étrangement troublée... où est la porte?

Marina. Retirez-vous; laissez-*moi* le soutenir... Mon tendre ami! Oh Dieu! que les battements de ce cœur sont faibles!... et ceux de ce pouls!

Jacopo. La lumière! Est-ce la lumière que je vois?... Je me sens faible.

(*L'Officier lui présente de l'eau.*)

L'Officier. Il se sentira peut-être mieux au grand air.

Jacopo. Je n'en doute pas. Mon père... ma femme... vos mains!

Marina. Je sens la mort dans cette pression froide et humide. Oh Dieu!... mon Foscari, comment vous sentez-vous?

Jacopo. Bien! » (*Il meurt.*)

Il meurt; mais où? A Venise; à l'éclat de ce ciel

bien-aimé; dans l'air de ce délicieux climat! Il meurt; mais quand? au moment où il va quitter ce climat et ce ciel pour jamais! Il aurait pu s'écrier avec un autre patriote moins illustre et d'un siècle plus moderne : *Il mio cadavero almeno non cadrà fra braccia straniere... e le mie ossa poseranno sulla terra de' miei padri.* Observez maintenant combien le pathétique est augmenté par les discours des acteurs qui surviennent.

« L'Officier. Il n'est plus!

Le Doge. *Il est libre.*

Marina. Non... non, il n'est pas mort; il faut qu'il y ait encore de la vie dans ce cœur... il n'aurait pas voulu me quitter ainsi.

Le Doge. Ma fille!

Marina. Tais-toi, vieillard! je ne suis plus maintenant la fille de personne... tu n'as point de fils. O Foscari! »

Et comme après cela toute la terreur de la catastrophe est résumée quelques vers plus loin, lorsqu'au milieu des plaintes de la veuve désolée, le vieux doge s'écrie :

« Mes malheureux enfants!

Marina. Ah! vous le sentez donc, à la fin... *Vous!* Où est maintenant l'homme d'État avec son stoïcisme? »

Que cette raillerie, si cruelle et pourtant si naturelle, fait frémir! C'est bien une épouse qui parle. Quelle joie sauvage règne dans l'amertume de ces paroles :

« Ah !... où est maintenant l'homme d'État avec son stoïcisme ? »

Et comme ensuite le caractère du doge se dévoile tout entier ! Quelle angoisse lorsqu'en se jetant par terre à côté du corps de son fils, il répond par ce seul mot :

« Ici ! »

Je ne sais si la tragédie n'aurait pas dû se terminer par ce mot. La vengeance de Loredan, dont l'accomplissement forme la catastrophe, ne la termine pas aussi bien que le cœur brisé du patriote exilé et l'orgueil humilié du patriote juge.

Les mêmes notions élevées de l'art qui caractérisent ces grands drames se montrent aussi dans le *Caïn* et le *Sardanapale*. La première de ces pièces portant plus visiblement l'empreinte de la jeunesse de Byron, est par cela même connue ; et son mérite est si généralement avoué, que je n'arrêterai pas le lecteur en louant ce que personne n'a songé à blâmer ; mais je dirai un mot sur le *Sardanapale*.

Le génie que Byron a développé dans cette tragédie est d'un genre plus pompeux et plus varié que dans aucun autre de ses ouvrages. La magnificence efféminée, le courage incertain, la royale générosité de Sardanapale, l'ardeur fière et hardie du soldat Arbace, la ruse du vieux prêtre Belesès, montrent une connaissance plus étendue du cœur humain, et offrent des contrastes plus frappants encore que la noblesse classique de Marino Faliero ou le profond pathétique des Foscari. D'ailleurs ce drame est mieux adapté à

la représentation théâtrale qu'aucun autre de ceux que Byron a composés. La pompe des décorations, la vie et l'intérêt de l'action, lui procureraient, j'en suis persuadé, un grand succès dans le public, qui se laisse beaucoup entraîner aujourd'hui par les yeux. Mais la principale beauté de cette pièce consiste dans la conception du caractère de Myrrha. Cette jeune fille grecque, à la fois brave et tendre, aimant son époux, mais aspirant après la liberté; adorant en même temps et son pays et l'aimable Barbare; quelles combinaisons de sentiments nouvelles et dramatiques! C'est, comme je l'ai dit plus haut, dans cette *lutte* des émotions que gît le triomphe de l'art.

« Pourquoi, » dit Myrrha en raisonnant avec elle-même,

« Pourquoi aimé-je cet homme? Les filles de mon pays n'aiment que des héros. *Mais je n'ai point de pays!* L'esclave a tout perdu, excepté ses liens. Je l'aime, et c'est là l'anneau le plus pesant de ma longue chaîne... Aimer ce que nous n'estimons pas!

* * * *

« Il m'aime, et je le paye de retour; l'esclave aime son maître, et voudrait le délivrer de ses vices; sinon, il me reste encore un moyen de recouvrer la liberté; et si je ne puis lui apprendre à régner, je pourrai peut-être au moins lui faire voir la seule manière dont un roi doive quitter son trône. »

L'héroïsme de cette belle Ionienne est toujours porté au plus haut point possible, sans pourtant jamais dépasser la nature. La tristesse mêlée de fierté

avec laquelle elle songe à sa patrie; son amour ardent et généreux auquel ne se joint aucune traee d'égoïsme; son désir passionné et *grec* de relever le caractère de Sardanapale, afin de justifier à ses propres yeux le sentiment qu'elle éprouve pour lui; la sévérité grave et douce en même temps qui s'unit à toutes ses autres qualités; la fidélité dépourvue de crainte, par le secours de laquelle il lui devient possible de tenir d'une main ferme la torche qui doit servir à allumer le bûcher où marchent à la fois l'Assyrien et la Grecque, bûcher rendu sacré à ses yeux par la mémoire d'Alcide; toutes ces diverses combinaisons sont le résultat du sentiment le plus pur et de l'art le plus noble. Les dernières paroles qu'elle prononce sur le bûcher soutiennent bien la grande conception de son caractère. En ce moment, sa pensée se reporte naturellement sur sa patrie, dont elle est éloignée; mais elle est rappelée sur-le-champ vers son époux, qui périt à côté d'elle; et, unissant ces deux affections si différentes, elle s'écrie :

« O terre, adieu! Et toi surtout, le plus doux pays de la terre, chère Ionie, adieu! Sois toujours libre et belle, et que la désolation n'approche jamais de toi! Ma dernière prière fut pour toi; mes dernières pensées, à l'exception d'une seule, s'adressèrent à toi.

SARDANAPALE. Et celle-là?
MYRRHA. *Elle est à vous.* »

Le sujet de la pièce est digne de la pensée qui en a créé l'héroïsme. La chute d'un puissant empire, le tableau animé d'un siècle ténébreux et reculé, la

ruse d'un prêtre conspirant avec la rude ambition d'un soldat, causes les plus ordinaires des révolutions dans les premiers temps du monde; une catastrophe auguste et magnifique ; le plus brillant suicide dont la terre ait été témoin!... quel vaste champ pour le génie ! quelle conception digne de ses travaux !

Le plus grand reproche que l'on ait fait à Byron a été de manquer de variété dans ses caractères. Tous les critiques répètent qu'il ne peint jamais qu'une seule personne sous des costumes différents. Jamais erreur populaire ne fut plus absurde. L'observation peut être exacte pour ses premiers poëmes, mais est complétement fausse pour ses dernières pièces. Où pourrait-on trouver des caractères plus fortement contrastés, plus essentiellement variés et différents, que ceux de Sardanapale, roi d'Assyrie, et de Marino Faliero, doge de Venise; ceux du prêtre Belesès, taillé dans le granit primitif de la nature, et de Jacopo Foscari, composé des éléments les plus doux des climats méridionaux; puis la passionnée Marina, la majestueuse et délicate Angiolina, l'héroïque Myrrha, qu'on dirait une déesse de la mythologie de sa patrie, avec tous ses charmes et toutes ses faiblesses? Il suffit de nommer ces caractères pour réfuter une assertion à laquelle on a accordé jusqu'à présent une foi implicite, et qui peut servir d'exemple à la philosophie de la critique populaire. C'est d'après les premiers ouvrages d'un auteur que l'on porte sur lui un jugement irrévocable, et dont rien ne peut faire ensuite revenir.

Mais puisque les tragédies de Byron offrent la preuve

d'un génie si mûr et si profond, pourquoi leur succès a-t-il été si incomparablement inférieur à celui de ses premiers poëmes? On dira peut-être que la forme dramatique est par elle-même un obstacle à un grand succès populaire; cependant cela n'est pas exact; car je me rappelle encore la vive et curieuse impatience avec laquelle tout le public attendait le *Doge de Venise*, l'avidité avec laquelle on en dévora la lecture, et jusqu'à quel point l'attente générale fut déçue. Si la forme dramatique avait été la cause de ce manque de succès, la pièce aurait été dès l'origine accueillie avec froideur, tandis que la manière dont elle fut reçue démontre, au contraire, que c'est au drame même et non à son titre de drame qu'il faut l'attribuer. D'ailleurs *Manfred*, l'un des ouvrages les plus vantés de Byron, offre aussi la forme de drame. Une des causes du peu de succès des pièces de théâtre vient peut-être de ce que le *style* en est moins riche et moins harmonieux que celui des autres poëmes; mais la principale cause doit se chercher *dans cette facilité à sortir de lui-même dont on lui a tant reproché de manquer*. Les caractères étaient parfaitement conçus, mais ce n'étaient pas eux que nous attendions et que nous désirions voir. Cette forme mystique et idéale dans laquelle nous nous revoyions nous-mêmes avait disparu de la scène; nous cherchions en vain cet égoïsme touchant, expression du cœur universel, de nouvelles figures passaient sous nos yeux dans le miroir enchanté, mais c'était notre propre ressemblance que nous voulions reconnaître; la ressemblance de ces sentiments cachés avec lesquels le

poëte s'était identifié, et dont l'habitude ne nous avait pas encore rassasiés : telle fut la véritable cause de notre désappointement. Byron s'adressait aux passions, aux sentiments, aux pensées qui sont de tous les temps, et non plus à ceux qui étaient particuliers au siècle.

« Ce n'est pas le jour de sa mort que notre ami a cessé de vivre, *mais le jour où il s'est séparé de nous*.

* * * *

« Il se tenait à côté de nous comme l'image de notre jeunesse, transformant pour nous la réalité en un songe, revêtant les objets palpables et familiers des exhalaisons dorées de l'aurore. »

(*Wallenstein*, de Coleridge.)

Le regret que nous éprouvâmes quand Byron cessa de nous offrir cette image idéale sous laquelle seule notre égoïsme aimait à le considérer, est encore plus évident que la manière dont nous jugeâmes dès lors son caractère. Notre indignation contre lui devint plus vive, non pas à cause des défauts que nous découvrîmes en lui, mais parce qu'il ne nous offrait plus les attributs dont notre imagination l'avait paré. Le public le traitait comme une maîtresse traite son amant, pardonnant plutôt un crime qu'une faiblesse, et sentant son jugement acquérir plus de justesse à mesure que son imagination perd de ses illusions. Si tout ce que l'on a publié sur son compte, depuis sa mort poétique et prématurée, avait seulement con-

firmé nos illusions ; s'il avait conservé l'auréole et la majesté dont nous l'avions entouré, ces détails auraient pu nous le représenter comme bien plus fautif qu'il ne l'était, et nous lui aurions volontiers pardonné même des crimes, pourvu qu'ils s'accordassent avec le caractère élevé et ténébreux que nous lui attribuions. Mais sa faiblesse, son défaut de sincérité, ses petits caprices, ses passions féminines, son orgueil vulgaire, et ses manières parfois grossières, c'est là ce que nous ne pouvions pas pardonner, parce qu'ils choquaient et raillaient notre amour-propre. C'étaient comme autant de reproches sardoniques de l'aveugle fausseté de notre jugement ; ils rabaissaient l'idéal de nos cœurs ; ils humiliaient la vanité de notre nation ; nous avions associé le poëte avec nous-mêmes ; nous avions ressenti *ses* émotions comme l'expression perfectionnée et exaltée des *nôtres*, et tout ce qui humiliait notre ressemblance nous humiliait nous-mêmes. Ses faiblesses blessaient notre amour-propre ; il était le représentant de la poésie de nos propres cœurs, et toutes les fois qu'il se montrait indigne de la confiance que nous mettions en lui, nous étions offensés comme d'une trahison à la majesté de la cause commune.

Mais le moment peut-être où nous avons le mieux senti jusqu'à quel point nous avions identifié notre poésie avec sa personne, fut celui où la nouvelle de sa mort nous parvint. Jamais je n'oublierai l'étrange, l'atterrante sensation que cette nouvelle occasionna. J'étais à cette époque précisément à cet âge moitié adolescent et moitié homme, où les sympathies poétiques sont le plus vives. La jeunesse commençait pré-

cisément alors à se détourner un peu de Byron pour se porter vers Shelley et Wordsworth ; mais l'instant où nous apprîmes qu'il n'était plus nous ramena à lui sans aucune rivalité. Nous ne pouvions croire que sa carrière, si brillante, se fût si promptement terminée. Une si grande partie de nous-mêmes mourait avec lui, que l'idée de sa mort nous paraissait impossible, contraire à la nature. On eût dit que la terre s'était arrêtée dans son orbite. Nous nous reprochions comme autant de crimes tout le mal que nous avions dit de lui, et le culte que nous avions rendu à son génie n'approchait pas de l'amour qu'il nous inspirait. Nous pouvions dire comme le poëte :

« Son dernier soupir a dissipé le charme ; la terre désenchantée a perdu tout son lustre. Où sont maintenant ses brillantes tours, ses montagnes d'or ? Toutes, rentrées dans l'ombre, n'offrent plus qu'un désert dépouillé... qu'une triste vallée d'années ! LE GRAND MAGICIEN EST MORT ! »

(YOUNG.)

Quoiqu'un pareil langage puisse paraître exagéré, nos contemporains savent qu'il n'y a pas de paroles en état d'exprimer ce que l'Angleterre entière éprouva à cette mort solitaire, sur une terre éloignée, au milieu de sauvages étrangers, loin de la sœur, de l'épouse, de l'enfant, de qui ses lèvres mourantes balbutiaient les noms en terminant dans la désolation une vie de douleur, en rendant son dernier soupir

dans le pays immortel sujet de ses premiers chants, et où désormais

Là Mort et là Gloire se reposeront ensemble.

Aujourd'hui encore, malgré le temps qui s'est écoulé depuis lors, tous les sentiments dont nous fûmes oppressés se retracent avec vivacité à ma mémoire. Quoique je ne partage pas toute la vague admiration qui fut accordée à ses ouvrages les plus estimés, et que je reconnaisse dans sa personne bien des choses que la vertu doit déplorer et la sagesse condamner, je ne puis m'empêcher de songer à lui comme à un ancien ami qui me rappelle les plus beaux temps de ma jeunesse, et qui a emporté avec lui dans la tombe une poésie d'existence que rien ne saurait me rendre, et sur le compte duquel tout reproche, même juste, semble porter atteinte à la fidélité de l'amour.

« LE BEAU A DISPARU POUR NE PLUS REVENIR. »

Je me suis arrêté si longtemps sur Byron, d'un côté, parce que ce sujet, quoique usé, n'est point épuisé (1), d'un autre, parce que je vois un esprit de dépréciation dont on ne se rend pas compte, s'élever contre ce grand poëte, et que je regarde comme le

(1) En avançant aussi la nouvelle doctrine que ses drames valent mieux que ses premiers poëmes, il était nécessaire de développer la conception de ces drames.

devoir d'un critique de s'opposer avec zèle au caprice et aux simples changements de mode dans l'opinion ; en dernier lieu enfin, parce qu'en examinant l'esprit intellectuel du siècle, il était nécessaire d'indiquer en détail la manière dont le plus célèbre de ses représentants en a servi d'exemple, et l'a identifié avec sa personne.

Mais, tandis que ma principale tâche est de m'occuper des écrivains le plus évidemment influents, je ne dois pas entièrement passer sous silence ceux dont l'influence moins apparente n'en a été, sous quelques rapports, que plus profonde, et sera peut-être plus durable. De ce nombre je ne citerai que deux, Wordsworth et Shelley. Je suis convaincu que ces deux poëtes ont influé sur l'esprit du siècle à un point dont ne se font pas la moindre idée ceux qui ne considèrent que le degré de popularité dont ils jouissent. Je crois que l'action de Wordsworth surtout a été d'un caractère plus élevé et plus purement intellectuel que celle d'aucun autre écrivain de notre siècle. Le génie de Wordsworth est surtout allemand. Cette assertion étonnera peut-être les personnes qui se sont accoutumées à l'idée que le génie allemand ne se manifeste que dans des contes extravagants, dans l'expression d'une passion ampoulée, et dans de mystiques *diableries*. Wordsworth est Allemand par ses sentiments singulièrement casaniers, par la manière exacte et détaillée dont il laisse son amour pour la nature pénétrer dans les plus petits chaînons qui en lient les détails entre eux. Il ne possède pas, à la vérité, les nombreuses facettes qui donnent tant d'é-

clat à Goëthe ; mais il ressemble à une certaine partie de l'esprit de Goëthe ; c'est-à-dire à cette disposition respectueuse, contemplative, s'imposant à elle-même la tâche d'étudier tout ce qui appartient au NATUREL. Ses idées sont en outre empreintes d'une espèce de *torysme* plein de délicatesse, résultat du mélange de son respect pour le passé, de son mépris pour les faibles cris qui retentissent à la surface de ce vaste abîme que nous appelons le public, et enfin du ferme désir qu'il éprouve du maintien de la paix, dans l'intérêt des lettres et de la philosophie, désir qui distingue si éminemment le grand peintre du Tasse et de Wilhelm Meister. Si les dogmes particuliers de Wordsworth sont erronés, et je crois qu'ils le sont, il faut du moins remarquer qu'ils ne l'égarent que quand il est simple, et jamais quand il cherche à s'élever au sublime. Mais quelle est la partie de l'esprit du siècle que Wordsworth représente, et qu'enseigne-t-il? Réfléchissons. Toutes les fois qu'il existe un grand combat entre deux partis opposés, il se trouve toujours dans ces partis un petit nombre d'individus qui ne s'attachent qu'à ce que leurs dogmes ont de plus noble et de plus spirituel, et qui ne partagent ni l'inimitié, ni la fureur, ni tous les motifs humains et intéressés qui guident la masse. Or, Wordsworth représente cette troupe d'élus dans un des partis, et Shelley dans l'autre. Wordsworth est l'apôtre de ceux qui demeurent attachés à la partie la plus spirituelle de ce qui existe : à la religion et à ses demeures, au royalisme et à ses monuments, gages de la sainteté qui ombrage le passé. Shelley, au con-

traire, est plus impétueux, mais d'un esprit également intellectuel et ultramondain; il spiritualise les idées de ceux qui abandonnent le passé et le présent, et qui, avec les espérances les plus élevées et la philanthropie la plus hardie, s'élancent dans l'avenir, s'attachent non-seulement à des choses qui ne sont point encore, mais même à des spéculations fondées sur ces choses. Scott et Byron sont des poëtes qui représentent une philosophie, résultat des passions, ou du moins de l'action de la vie; Shelley et Wordsworth représentent celle qui naît de l'intelligence, et qui appartient à ce qui est contemplatif et idéal. Il est naturel que les deux premiers aient de nombreux auditeurs, et les deux autres des auditeurs choisis. En effet, les derniers sont moins encore poëtes que métaphysiciens, et du reste l'on reconnaît avec certitude qu'ils n'ont pu apparaître que dans un temps de transition. Mais je pense que des deux c'est Wordsworth qui a exercé sur son siècle l'influence la plus bienfaisante; car si le défaut de ce siècle est d'être trop matériel, la poésie de Wordsworth est incontestablement la mieux faite pour épurer, exalter; pour offrir le contrepoids le mieux adapté à la balance qui penche trop vers la terre. Sa poésie a suppléé pour nous au défaut d'une philosophie immatérielle; elle est réellement de la philosophie, et elle appartient à l'école immatérielle. Il n'y a point d'écrivain qui dégrossisse mieux l'esprit, si je puis m'exprimer ainsi. Son cercle est resserré, mais par cette raison même, ses adorateurs lui sont d'autant plus attachés. Au milieu des travaux du monde, ils célè-

brent le repos sacré de sa muse, et ils perpétuent sans aucun doute ce culte tranquillisant, de génération en génération, jusqu'à ce que le dévouement du petit nombre devienne l'habitude de la masse.

Shelley, avec un génie plus hardi et plus dramatique, avec un style plus fort, n'est pas moins intellectuel dans ses compositions, et malgré sa jeune audace, qui l'avait porté à nier l'existence de Dieu, sa poésie est singulièrement éthérée et pleine de spiritualité. Elle aspire sans cesse après le ciel et l'immortalité, et la Divinité, dont il a douté, se venge en imprimant son image sur tout ce que le poëte entreprend. Mais, pour le moment, Shelley s'est soumis à ne point être compris; il s'est rendu l'apologiste d'esprits soi-disant mystiques et de rêveurs insensés, car un excellent maître peut avoir de très-mauvais disciples. Les jeunes voluptueux du Jardin ne s'imaginèrent-ils pas que le vice avait reçu la sanction d'Épicure, et les jeunes casuistes des écoles n'ont-ils pas appris le pyrrhonisme de Berkeley? L'imitateur de Wordsworth peut être prosaïque et puéril, mais il est impossible qu'il s'éloigne beaucoup de la nature; le génie de Wordsworth ressemble au patriotisme de certains voyageurs qui, dans leurs courses les plus éloignées, emportent avec eux une portion de leur terre natale. Mais les facultés moins tranquilles et plus ambitieuses de Shelley ont moins de rapport avec les objets que l'on voit et que l'on connaît. Soit qu'il prête un langage à Pan, à l'Asie, à Demiourgos; qu'il fasse chanter le Nuage, qu'il peigne l'amour d'Alphée pour Aréthuse, ou que dans les

magnifiques détours de son admirable diction il suive l'esprit de la poésie dans Alastor, ou celui de la Liberté dans la Révolte d'Islaam, toujours il demande que nous nous intéressions à des choses qui n'ont rien de terrestre ou de familier, à des choses que lui seul a le pouvoir de rattacher à la nature, et que ceux qui l'imitent laissent entièrement hors de son empire.

Je répète donc que, selon moi, pour ce qui regarde le siècle où nous vivons (dans la postérité il en sera peut-être autrement), l'influence, tant poétique que morale de Shelley, a été beaucoup moins purifiante et moins salutaire que celle de Wordsworth. Tous deux sont des hommes d'un ordre intellectuel plus pur et peut-être plus élevé que Byron ou Scott; et quoiqu'ils n'aient pas possédé le même pouvoir sur les émotions journalières de l'âme, et que ce pouvoir se soit étendu sur un nombre bien moins grand de sujets, ils ont néanmoins été les fondateurs d'une dynastie d'opinions bien plus profondes et plus sublimes.

Il paraît donc que, dans chacun de ces quatre grands poëtes, la littérature d'imagination a usurpé la place qui était due à la littérature philosophique. C'est ainsi que de temps en temps l'Imagination se charge du rôle de la Raison, et devient la source des Révolutions, parce qu'elle est l'organe de l'Opinion.

J'en reviens à l'impression plus vaste, plus populaire, plus importante qui a été faite sur le siècle. Goëthe nous dit que quand il eut écrit Werther, il se sentit comme un pécheur qui vient de soulager

son âme par une confession générale de ses fautes, et fut comme inspiré pour commencer une nouvelle existence. L'esprit d'un grand écrivain est le type de l'esprit général. A certaine époque le public, oppressé en quelque sorte par un poids particulier de passion ou de pensée, a besoin de s'en débarrasser par l'expression; mais une fois qu'il l'a exprimée, il est rare qu'il y revienne ; il passe vers une nouvelle gradation intellectuelle; il entre avec Goëthe dans une nouvelle existence : c'est là une des raisons du peu de succès des imitateurs; ils répètent un chant que nous n'avons plus le désir d'entendre. Quand Byron eut disparu, le sentiment qu'il avait représenté n'éprouvait plus le besoin de s'épancher. Nous nous retournâmes avec un soupir vers la vie matérielle ; sortant de cette longue rêverie, nous nous adressâmes, par une réaction naturelle, aux objets actifs et journaliers qui étaient devant nos yeux. Nous y mîmes même d'autant plus d'ardeur, que la mort d'un grand artiste produit toujours une certaine indifférence pour l'art. Nous ne pouvons souffrir ni qu'on l'imite ni qu'on fasse autrement que lui; nous conservons l'empreinte et nous brisons le moule. De là suit ce grand attachement à la Réalité, qui se montra peu de temps après la mort de Byron, et qui continue, peut-être avec plus de force encore, à marquer le caractère du temps. Nous voulons voir partout de l'Utilité, même dans les travaux de l'esprit. Byron, par la sévérité avec laquelle il traita l'Angleterre, et par la satire qu'il fit de notre système social, contribua plus qu'on ne le pense à dégager l'esprit du peu-

ple de plusieurs de ses plus forts préjugés nationaux; la longue durée de la paix et le mauvais état de nos finances nous engagèrent naturellement à porter un œil scrutateur sur notre véritable situation, à examiner les lois dont nous étions si fiers, et à éplucher cette constitution que, jusqu'alors, nous avions cru de notre devoir d'admirer. Nous étions dans la situation d'un homme qui, après un long cours de prodigalités, commence enfin à devenir prudent et économe, à calculer sa conduite, et à compter sa fortune. Ce fut ainsi que, par degrés, la politique absorba toute notre attention; et au lieu de poëtes et d'artistes, nous ne songeâmes plus qu'aux hommes d'État et aux économistes. Ce fut alors que Canning d'abord, et Brougham ensuite, représentèrent plus qu'aucune autre personne l'esprit intellectuel qui avait abandonné l'illusion pour la réalité.

En attendant, l'excès de répugnance pour la poésie qui se manifesta après la mort de Byron, avait augmenté le besoin des fictions en prose. La nouvelle carrière que Walter Scott avait commencée tendait aussi à donner au peuple du goût pour un genre de composition qui, auprès des gens bien élevés, n'avait besoin d'aucune nouvelle recommandation, car ceux-ci ne trouvaient pas qu'il fût possible d'ajouter de la dignité à une branche de la littérature que Cervantes, Fielding, Lesage, Voltaire et Fénélon avaient déjà placée à côté du poëme épique. Mais ce ne fut pas comme autrefois, le grand roman seul qui fut lu parmi les classes élevées, mais des romans de toute espèce. Dans ces ouvrages, même les plus légers et les

plus éphémères, on retrouvait quelque chose de l'esprit moral du siècle. Les romans de la vie du grand monde offrent l'exemple de sentiments profondément enracinés, et qui produisirent une révolution peu ordinaire. A mesure que l'aristocratie était devenue plus sociable, et que la mode eut permis aux membres des classes moins élevées l'espoir de franchir les limites de la fortune pour devenir elles-mêmes de quasi-aristocrates, le peuple rechercha avidement les peintures des mœurs qu'il aspirait à imiter et des cercles auxquels il n'était plus impossible d'appartenir. Mais comme à cette émulation se mêlait aussi du mécontentement, attendu qu'il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus, la satire des folies et des vices des grands rendit leur histoire plus piquante. Ce tableau de l'aristocratie, tracé par la main sévère d'un philosophe, aurait paru trop révoltant pour que la vue en pût être supportée; mais sous la plume légère du romancier, il fut recherché avec avidité. C'est à cela qu'il faut attribuer la vogue de trois ans dont jouirent les romans qu'on appelait *fashionables*, vogue qui fut un trait caractéristique du siècle. Dans le nombre de ces romans, il y en eut qui affectèrent à la fois de flageller la mode, et de remplir un but d'utilité; tels furent les ouvrages de M. Wood, et il n'y en eut point dont le succès fut plus grand.

L'effet produit sur l'esprit politique de la génération par quelques-uns de ces romanciers fut extraordinaire, quoiqu'ils n'eussent d'autre mérite que d'avoir, sans le savoir, dévoilé la fausseté, l'hypocrisie, l'insolence arrogante et vulgaire de la vie patri-

cienne. Lus par toutes les classes, dans chaque ville, dans chaque village, ces ouvrages ne pouvaient manquer, comme je viens de le dire, de faire naître une indignation mêlée de dégoût à l'aspect de l'ostentation de frivolité, du ridicule mépris pour la vérité, la nature et le genre humain, de la vanité et de l'absurdité, qu'à tort ou à raison ces romans donnaient pour le portrait fidèle de la société aristocratique. Les *utilitaires* se plaignirent de ces ouvrages, qui remplissaient avec une rapidité inexprimable le but auquel les *utilitaires* eux-mêmes tendaient.

Pendant que ces ouvrages légers convertissaient la multitude, des écrivains plus graves confirmaient leur effet; mais la société elle-même ignora le changement qui se faisait imperceptiblement dans sa manière de sentir, jusqu'à ce que ce soudain changement lui fut révélé comme par un choc électrique. Au moment même où une *vieille* époque expirait avec George IV, la fermentation causée par des élections populaires concourut, avec les trois journées de Juillet en France, pour donner un ton décisif à l'époque *nouvelle*. La question de la Réforme fut proposée, et, au grand étonnement de la nation elle-même, tous les cœurs se réunirent pour en saluer l'aurore. A compter de ce moment l'esprit intellectuel, qui jusqu'alors n'avait été dirigé qu'en partie vers la politique, en fut complétement absorbé, et tous les ouvrages, même les plus légers, qui depuis lors ont obtenu un succès général et décidé, se sont attachés à developper soit les erreurs du système social, soit les vices du système législatif.

Je m'abstiens de citer des exemples des premiers ; quant aux seconds, je nommerai les ingénieuses fictions de miss Martineau et la vaste réputation qu'elles ont obtenue.

On ne demande plus maintenant la description des simples frivolités de la mode ; l'esprit public, une fois décidé à examiner l'aristocratie, a pénétré de la surface jusqu'au fond ; il a *sondé* la plaie, et à présent il veut la *guérir*.

Telle est la position où se trouve aujourd'hui l'esprit intellectuel du siècle ; il demande l'utile, mais il ne se refuse pas à l'accueillir sous une forme familière. Cette position, favorable à une instruction ordinaire, à des vues étroites ou à un génie médiocre, peut cependant frayer la route et fonder le succès du triomphe à venir d'une philosophie hardie ou d'une imagination profonde et subtile.

Le caractère dominant de notre esprit intellectuel est en ce moment on ne saurait plus encourageant pour les espérances de l'humanité ; ce caractère est la bienveillance. Nous éprouvons une vive sympathie avec la grande masse du genre humain ; nous devons ce sentiment en grande partie aux philosophes, mais en partie aussi aux écrits de miss Edgeworth et de Scott, qui cherchèrent leurs héros parmi le peuple, et qui surent intéresser par un tableau vrai, sans aucun mélange de déclamation, de leurs modestes aventures, de leurs fautes et de leurs vertus ; nous le devons encore en partie, quoique sans nous en douter, à la sombre misanthropie de Byron ; car plus nous avions partagé avec force le sentiment, plus

aussi au réveil la réaction fut forte ; enfin nous la devons à la philanthropie rêveuse de Shelley et à la tendresse patriarcale de Wordsworth. C'est ce sentiment que nous devons nous entendre pour soutenir et pour développer. Il nous est arrivé pur et brillant, sorti d'une épreuve de plusieurs siècles, résultat de mille erreurs, mais né pour les guérir et pour les racheter.

Diodore de Sicile nous raconte que le feu ayant pris à une forêt, dans les Pyrénées, quand la chaleur pénétra jusqu'au sol, un pur ruisseau d'argent sortit de la terre, et révéla pour la première fois l'existence de ces mines qui plus tard devinrent si célèbres.

C'est ainsi que, par des causes en apparence éloignées, et souvent au milieu des flammes qui, au premier aspect, ne nous présentent que des images de désolation, nous tirons les effets les plus précieux et découvrons des trésors qui enrichissent les générations à venir.

CHAPITRE III.

Ouvrages à bon marché. — Distribution des connaissances. — Conséquences nécessaires qui en résultent. — Plus le public est nombreux, moins les écrivains sont profonds. — Anecdotes du Dr ***. — Idées sur la manière de remplir la source tout en épanchant les eaux. — Histoire du professeur de langue italienne.

Je crois en vérité, monsieur, que notre ingénieux compatriote Josué Barnes, en décrivant avec tant de soin la nation des Pygmées, était inspiré d'un esprit prophétique, et qu'il avait en vue de nous faire connaître sous une ingénieuse allégorie l'empire des journaux à un sou; car en premier lieu ces petits étrangers sont, comme les Pygmées, d'une valeur et d'une férocité merveilleuses; ils tiennent tête à leurs ennemis, quelle que soit leur force; ils se répandent partout, ils s'emparent du pays, ils ne vivent que peu de temps, et sont d'une fécondité prodigieuse.

Mais il faut convenir que leur ambition est bien plus vaste que celle de leurs modèles; ceux-ci se bornaient à un territoire limité : mais ces Pygmées de notre temps nous inondent de toutes parts, et repoussent avec une rude insolence nos vénérables in-folio de la place qu'ils occupaient. La rage des li-

vres à bon marché ne se borne pas aux Journaux à un sou; des bibliothèques portatives de toute espèce ont été entreprises, et permettent d'enseigner tout ce qu'il peut être utile de savoir, dans de petits volumes reliés en perkale, pour la modique somme de 5 schellings par mois. Excellentes inventions qui, après avoir fait connaître jusqu'à quel point l'esprit de compilation est ingénieux, ont fini par succomber sous leur propre nombre, et se sont ensevelis sous les cadavres des in-quarto, dont ils avaient avec tant de succès usurpé l'empire.

Les livres à bon marché sont de fort bonnes choses par eux-mêmes. Tout ce qui augmente le nombre des lecteurs dans le public tend nécessairement à égaliser les connaissances qui déjà existent dans le monde; mais le procédé par le moyen duquel les connaissances se répandent, n'est pas celui qui en augmente le degré. Le maître d'école communique à ses élèves la science qu'il possède, mais, par la même raison, il ne lui reste guère de temps pour en acquérir lui-même davantage.

Je rendrai ceci plus clair en vous racontant une anecdote de notre ami le Dr***. Vous savez que c'est un homme d'une science vaste et profonde; vous savez aussi qu'il n'est pas surchargé de ces métaux précieux sur l'histoire desquels il sait si bien raisonner. Or, il y a quelques mois, il alla présenter à un libraire riche et entreprenant un ouvrage qu'il venait de composer, et qui était rempli des recherches les plus curieuses et les plus savantes. Le libraire secoua la tête, et dit après un moment de réflexion :

« Veuillez m'apprendre, monsieur, combien il y a de personnes en Angleterre qui connaissent les principes *secondaires* qui vous ont conduit au résultat auquel vous êtes arrivé ? »

— « Il n'y en a pas cinquante, monsieur ! » s'écria le docteur avec tout l'enthousiasme d'un homme qui vient de faire une découverte.

— « Et combien y en a-t-il qui soient en état de comprendre les principes *élémentaires* que renferme votre premier chapitre ? »

— « Oh ! répondit le docteur d'un air d'indifférence, ces principes-là ne sont que des vérités fondamentales en mécanique que tout fabricant devrait savoir, et que bien des dandies littéraires se plaisent à citer, parce qu'ils croient par ce moyen passer pour savants ; aussi trouveriez-vous plusieurs milliers de personnes à qui le contenu de mon premier chapitre est familier ; mais je puis vous assurer, monsieur, que vous n'aurez pas besoin d'en lire beaucoup plus loin pour... »

— « Pardonnez-moi, docteur, interrompit le libraire ; si vous tenez à écrire pour les cinquante personnes dont vous m'avez parlé, il faudra que vous imprimiez cet ouvrage pour votre compte ; mais si vous voulez vous adresser aux mille, c'est autre chose. Voici votre manuscrit ; brûlez tout, excepté le premier chapitre : comme spéculation de commerce le reste n'a aucune valeur ; mais si vous pouvez étendre ce premier chapitre jusqu'à la dimension d'un volume, que vous intitulerez : *Éléments de ***, mis à la portée de tout le monde ;* alors, avec vo-

tre nom, je crois, monsieur, pouvoir vous en offrir trois cents guinées. »

Nécessité n'a point de loi. Les *éléments* furent publiés, pour apprendre à plusieurs milliers de personnes ce que mille autres savaient avant elles, et les *découvertes* restent dans le pupitre du docteur, où elles ne deviendront lucratives que quand quelque homme plus riche les *inventera* et les répandra; après quoi l'on viendra demander au pauvre docteur de les mettre *à la portée de tout le monde*.

Remarquez maintenant une conséquence fort curieuse de cette histoire. Supposez qu'une science quelconque ne soit cultivée que par cinq cents personnes *seulement*, et qu'elles l'aient toutes portée au même degré, un livre qui leur apprendrait ce qu'elles savent déjà ne trouverait point de débit auprès d'elles, tandis qu'elles s'empresseraient d'acheter celui qui leur dirait plus qu'elles ne savent. Dans ce cas la position du docteur aurait été renversée, et ses *découvertes* lui auraient rapporté plus d'argent que ses *éléments*. De sorte que nous pouvons observer que le ton des ouvrages est en général d'autant plus scientifique que le nombre des lecteurs est plus restreint. Aussi tout écrivain jugeait autrefois nécessaire, quand il composait un livre, d'y donner les soins les plus scrupuleux; de le remplir du produit d'une vie tout entière d'études, d'en polir le style à l'aide de la lime classique, et d'en tourner les périodes avec toute l'élégance académique. Il savait que la plupart de ceux qui liraient son ouvrage seraient capables d'en apprécier les beautés et d'en découvrir

les négligences ; mais à mesure que le cercle des lecteurs s'est agrandi, les auteurs sont devenus moins difficiles, précisément parce que les lecteurs superficiels étaient devenus plus nombreux que les critiques sévères. Ils continuaient à écrire pour la majorité, mais le caractère de la majorité était changé. Ainsi Ascham est plus savant que Raleigh, Raleigh plus qu'Addison, Addison plus que Scott.

Il est naturel que des écrivains désirent faire sensation, car on fait sensation en obtenant l'approbation du grand nombre, et non pas en se faisant admirer de quelques élus. De là la profusion d'ouvrages amusants, familiers et superficiels. On s'en plaint, comme si c'était la preuve que les auteurs dégénèrent, tandis que cela prouve seulement que le nombre des lecteurs augmente. Aujourd'hui personne n'équiperait un vaisseau pour qu'un moderne Colomb allât découvrir de nouveaux mondes, mais chacun s'empressera de prendre des actions dans l'entreprise d'un bateau à vapeur de Douvres à Calais. Ce que je viens de dire est si vrai qu'en France, où le public lisant est moins nombreux qu'en Angleterre, le ton de la littérature est plus noble et plus élevé, au lieu qu'en Amérique, où ce public est infiniment plus étendu que chez nous, le ton de la littérature est aussi infiniment plus superficiel (1).

(1) M. Cousin, en parlant des professeurs qui, désespérant d'obtenir un auditoire grave, veulent en avoir au moins un nombreux, a parfaitement expliqué ce principe. « Dans ce « cas, dit-il, c'en est fait de la science ; car, on a beau faire,

Mais comme d'un côté la dissémination des connaissances parmi les ignorants est une chose fort avantageuse, et que de l'autre il est cependant nécessaire de veiller à ce que les sciences puissent se perfectionner, c'est ici que les dotations dont j'ai parlé dans le livre précédent peuvent devenir éminemment utiles. Le seul moyen de parvenir à la fin que l'on doit se proposer est, selon moi, la fondation de chaires pour les hautes branches de la littérature et des sciences, auxquelles seraient attachés des traitements assez considérables pour offrir un but honorable à l'ambition. La seule difficulté serait de choisir ceux à qui serait confié le droit de nommer les professeurs. Je pense que, pour exciter l'émulation, il devrait y avoir des corps électoraux différents qui y nommeraient chacun à son tour. Ce seraient les trois branches de la législature, les différentes universités nationales, et (quelque extravagante que l'idée en puisse paraître au premier aspect) je voudrais même que les académies étrangères eussent le droit de faire quelques-unes des nominations. Je suis certain que neuf fois sur dix elles choisiraient les professeurs les plus convenables. Les nations étrangères sont, pour les grands efforts du génie, les représentants de la Postérité

« on se proportionne à son auditoire. Il y a dans les grandes « foules je ne sais quel ascendant presque magnétique qui « subjugue les âmes les plus fermes; et tel qui eût été un pro- « fesseur sérieux et instructif pour une centaine d'étudiants « attentifs, devient léger et superficiel avec un auditoire su- « perficiel et léger. »

même. Je conviens que c'est là un projet qui ne sera probablement jamais réalisé, et j'avoue encore qu'il présente des difficultés assez graves ; mais ce qui est incontestable, c'est qu'un remède quelconque à la situation actuelle est devenu absolument nécessaire. Un professeur populaire ressemble beaucoup maintenant à certain maître de langue italienne qui a eu un succès prodigieux dans une nouvelle expérience qu'il a faite sur ses élèves. J *** était un homme très-habile, et sachant une infinité de choses que personne autre que lui ne désirait de savoir. Après l'avoir vu pendant plusieurs années avec un habit percé aux coudes, je l'ai rencontré l'autre jour parfaitement bien mis, et se promenant de l'air d'un homme dont les finances sont dans l'état le plus prospère.

« Je suis bien aise, mon cher monsieur, lui dis-je, de voir que le monde sait enfin vous apprécier! »

— « Cela est vrai, » me répondit-il.

— « Vos ouvrages se vendent sans doute admirablement bien? »

— « Bah! je n'ai pas pu trouver de libraire pour les acheter; c'est ce qui m'a fait songer à un *métier* plus lucratif que d'écrire des livres. Je donne des leçons d'italien. »

— « D'italien! mais il me semble que la dernière fois que je vous ai vu vous m'avez dit que vous ne saviez pas un mot de cette langue. »

— « J'en conviens; mais dès que j'ai eu des écoliers je me suis mis à l'étudier. J'ai acheté un dictionnaire; le matin j'apprends la leçon que je dois enseigner le soir à mes écoliers; et j'ai découvert que je leur

expliquais bien mieux le peu que j'avais tout frais dans ma mémoire, que si j'en avais sû beaucoup qui n'aurait fait que m'embarrasser. Tout mon art consiste à être toujours en avance d'*une leçon* sur mes élèves ! »

CHAPITRE II.

LE STYLE.

Il est plus clair, plus naturel et plus chaud qu'autrefois; — Mais moins érudit et moins poli; — Plus chaud, mais plus porté à l'extravagance. — Cause des succès des ouvrages d'imagination. — M. Starch et ses dogmes. — Tout grand écrivain corrompt sa langue. — L'école classique et romantique. — *Nos* écrivains ont réuni les deux écoles.

Si les observations que j'ai faites dans mon dernier chapitre sont exactes, et si les livres deviennent moins savants à mesure que le public lisant devient plus nombreux, il est évident que dans la même proportion et pour la même cause le style deviendra moins soigné et moins poli que quand l'auteur, s'adressant à un petit nombre d'hommes instruits, trouvait dans chacun de ses lecteurs un critique éclairé. Les ouvrages destinés à la multitude doivent être clairs et concis. Le style du jour a donc dû gagner en clarté ce qu'il perdait en érudition.

Un auditoire nombreux exige avant toutes choses une manière naturelle et franche dans l'homme qui lui adresse la parole. Il ne supporte aucun de ces détours oratoires dans lesquels les académiciens se

délectent. Il en résulte que le style est en général aujourd'hui plus simple qu'il n'était, avec moins de respect pour les périodes arrondies et les phrases cadencées; il a moins d'harmonie et plus de vigueur. En attendant il est à regretter que l'on néglige les beautés d'un genre plus élevé et plus délicat, les allusions fines et les grâces ingénieuses. Il serait à désirer que nous pussions avoir à la fois la simplicité et la richesse, et que notre éloquence, comme celle de l'orateur romain, avec une apparente liberté de mouvements, prît soin d'accompagner chaque accent de l'harmonie qui lui convient.

La même cause qui donne de la simplicité au style moderne lui communique aussi de la chaleur; il n'a plus ni la froide gravité de Johnson, ni les chaînes argentées qui résonnaient aux gracieux mouvements de Goldsmith, ni l'élégance mesurée de Hume. Mais d'un autre côté cette chaleur devient parfois de l'extravagance, et acquiert, surtout dans les écrivains les plus jeunes, un ton exagéré et une affectation inutile de passion et d'énergie. C'est ce défaut, porté à un plus haut degré encore que chez nous, qui rend si ridicules les romanciers français du jour, et dont nous ne sommes préservés que par notre auditoire qui est plus sérieux et plus sévère que le leur.

Quelques critiques peu réfléchis prédisent que la vogue des romans se passera. Je crois au contraire qu'elle augmentera en proportion que le cercle des lecteurs s'étendra. Leurs descriptions et les appels qu'ils font aux émotions les plus familières au cœur, conviennent à la foule.

Vous connaissez M. Starch. C'est un homme qui professe le plus grand respect pour ce qu'il appelle *la pureté primitive de la langue*. Il est l'ennemi irréconciliable des mots nouveaux ; il s'est créé deux fantômes qui le poursuivent partout : l'un est le *latinisme*, et l'autre le *gallicisme*. Il retrouve ces fantômes effrayants dans toutes les compositions modernes. Il se vante d'écrire en saxon, et son style marche en effet aussi nu qu'un Picte. A dire vrai, rien ne saurait être plus sec et plus dépourvu de grâce que ses compositions, et cependant il prétend qu'elles seules aujourd'hui sont *véritablement anglaises*. Mais il est dans une grande erreur. Ce n'est pas dans cet anglais-là qu'aucun écrivain digne d'être lu a jamais écrit. La langue est comme le sol ; si vous le réduisez à ce qu'il était du temps de ses premiers habitants, vous le dépouillez de sa beauté, de sa pompe et de sa fertilité pour n'en plus faire qu'un désert. On s'étonnera peut-être de ce que je vais dire ; mais je suis en état de le prouver. Les divers siècles où notre littérature a brillé du plus grand éclat, ont été ceux où notre langage a le plus emprunté aux langues étrangères. L'esprit des lettres de l'antiquité passant dans notre langue encore vierge, créa la littérature elle-même. A l'époque d'Élisabeth nous fîmes des emprunts au grec et au latin, et surtout à l'italien. Sous le règne de la reine Anne, nous eûmes la même obligation à la France, car rien ne saurait être plus français que la prose d'Addison et les vers de Pope. Aux jours qui précédèrent immédiatement les nôtres, indépendamment d'un retour vers nos anciens auteurs, c'est-à-dire vers ceux qui

avaient emprunté aux Italiens et aux Français, nous avons pris en outre une grande partie du caractère rêveur et *clair de lune*, du mélange de chevalerie et de mysticisme qui marqua les principaux ouvrages du temps, des chefs-d'œuvre de l'Allemagne. Je suis assez porté à croire que tout grand écrivain corrompt un peu la langue : son instruction lui fournit des tournures et des grâces qu'il tire des langues étrangères, et son génie les applique et les rend populaires. Milton fut le plus grand poëte de notre pays, et il n'y a peut-être pas un idiotisme anglais qu'il n'ait violé ou un terme étranger qu'il n'ait emprunté. Voltaire accuse le bon La Fontaine d'avoir corrompu sa langue, et plus tard le même reproche fut fait à Voltaire lui-même. Rousseau mérita l'accusation plus encore que Voltaire. M. de Chateaubriand et madame de Staël corrompirent le style de Rousseau, et Courier a ajouté de nouvelles licences aux libertés que Voltaire s'était permises. Rien ne pouvait être plus simple et plus exempt de prétention que le style de Scott, et cependant on ne cessa de lui reprocher d'avoir souillé la pureté de notre langue ; de sorte que l'on peut dire qu'elle dut ses plus beaux triomphes à ceux qui ont le moins respecté ses formes.

C'est du moins une consolation, au milieu des déclamations de Starch, de songer que le commerce intellectuel dans les langues étrangères ressemble à cet autre commerce plus vulgaire, c'est-à-dire que, s'il corrompt, il faut du moins avouer qu'il enrichit.

Vous savez, mon cher monsieur, qu'en France, ce pays si gai, où il faut toujours une dispute ouverte

pour l'amusement des spectateurs, où la noblesse encouragea la démocratie pour le seul plaisir de la discussion, et où la religion elle-même fut lancée comme un volant qui tomba par terre dès qu'un des joueurs oublia de le ramasser ; en France, dis-je, les hommes s'amusent encore à disputer sur les mérites repectifs des deux écoles romantique et classique. Ces écoles existent parmi eux, la chose est certaine ; mais ce qui l'est moins, c'est le mérite des élèves que l'une et l'autre ont produits.

Les Anglais ne se sont point disputés à ce sujet, et la conséquence en a été que leurs écrivains ont essayé d'amagalmer les deux genres. Ainsi le style de Byron est à la fois classique et romantique, et peut, d'après la juste observation de la Revue d'Édimbourg, plaire également à un Gifford et à un Shelley. Et ce Shelley lui-même, que certaines personnes mettent à la tête de l'école romantique, s'est formé sur le modèle des classiques. Son génie est éminemment grec ; il est devenu romantique précisément parce qu'il était particulièrement classique.

Ainsi, pendant que chez l'étranger ces deux écoles ont déclaré que l'union entre elles était incompatible, nous les avons tranquillement unies, sans nous donner la peine de rien dire à ce sujet. Dieu seul sait à quels excès d'absurdité nous nous serions laissés entraîner, par esprit d'émulation, si nous avions jugé convenable de créer deux partis pour se disputer sur leur prééminence (1) !

(1) La question de la différence entre l'école classique et

l'école romantique n'a été qu'une affaire de forme ; au nom du sens commun, à quoi sert de se disputer sur les unités et autres sottises de ce genre? La Médée aurait toujours été une tragédie grecque quand toutes les unités y auraient été négligées, et Faust aurait été également romantique, nonobstant la plus stricte observation des règles. C'est dans les poëmes d'Homère et de Pindare, d'Eschyle et d'Hésiode, qu'il faut chercher l'esprit de l'antiquité, tandis que ces messieurs croient le trouver dans les règles d'Aristote : comme si un sculpteur, au lieu d'étudier la statue de l'Apollon, étudiait l'échelle qui en règle les proportions.

CHAPITRE V.

LE DRAME.

Le Public ne paye pas toujours pour s'amuser. — État du Théâtre français. — Le Drame assassine en France et vole en Angleterre. — Plagiats effrontés tirés des anciens dramaturges. — Jack Old-Crib. — Influence des Lois. — Ce sont de bons drames qui nous manquent, non le talent dramatique. — Les Allusions politiques doivent-elles être bannies du théâtre ? — Recherche de ce qui devrait composer les véritables sources de l'intérêt dramatique. — La Simplicité et la Magnificence. — Examen de la Simplicité. — Les Rois ne sont plus les agents qui conviennent pour exciter les émotions tragiques. — Par conséquent les anciennes règles de la critique tragique ne sont plus applicables aux temps modernes. — Seconde source d'intérêt dramatique. — Examen de la Magnificence. — Le Germe de la nouvelle tragédie repose dans le Mélodrame, comme celui de la poésie moderne dans les Ballades.

« On peut toujours laisser au public le soin de ses amusements ; il ne manquera pas de les bien payer. » Tel fut le discours que me tint l'autre jour un mathématicien, de l'air d'un homme qui désirait avec bienveillance donner à entendre que les romans rap-

portaient trop d'argent à leurs auteurs, et que le Roi devrait bien faire une pension de 5,000 l. st. au moins à un aussi grand mathématicien que lui.

« Le pensez-vous réellement, monsieur? lui répondis-je. Je voudrais bien dans ce cas que vous m'expliquassiez ce qui se passe par rapport au théâtre. Acteurs, auteurs, directeurs, chanteurs, décorateurs, jongleurs, lions et éléphants de Siam, tous s'évertuent jour et nuit pour nous amuser, et pourtant j'ai lieu de croire que les entrepreneurs ne font point fortune. »

— « C'est possible; mais c'est qu'en Angleterre... le monopole... les auteurs ne sont point protégés... les théâtres sont trop grands... la liberté du commerce... »

— « Vous avez parfaitement raison; mais voyez la France : il ne saurait y avoir de législation plus favorable à l'art dramatique. Les auteurs y sont protégés; il y a un ministre spécialement chargé de ce qui regarde les théâtres; les salles sont nombreuses; il n'y a point de censure, et pourtant l'art n'y est pas plus florissant qu'ici. Le gouvernement est obligé d'accorder des subventions considérables aux théâtres, qui, sans cela, seraient forcés de fermer. Messieurs du public payent à la vérité quelque chose aux violons, mais pas tout à fait ce qu'il leur faut pour vivre. Vous voyez donc qu'il n'est pas toujours vrai que le public paye bien ses amusements. »

Si cela est ainsi en France, je crains que cela ne soit encore bien plus vrai en Angleterre; car en France l'amusement est une nécessité, tandis qu'ici

ce n'est qu'un objet de luxe. « L'amusement est un des besoins de l'homme, » dit Voltaire; *oui, M. de Voltaire, de l'homme français*. En Angleterre, grâce à nos impôts, nous ne comptons pas encore l'amusement parmi nos besoins de première nécessité.

Mais par toute l'Europe la gloire du théâtre commence à perdre de son éclat, comme s'il y avait certains arts dans le monde qui dussent briller pendant un temps et puis s'éteindre comme un volcan épuisé. En France, ce n'est pas seulement la prospérité du théâtre qui baisse, c'est le talent même des auteurs, malgré tous les encouragements qui leur sont prodigués. Les écrivains français ont ouvert une nouvelle époque pour l'art en renonçant totalement à la nature. Ils n'essayent plus maintenant que d'écrire des choses extraordinaires; ils veulent exciter la terreur en vous montrant des Croquemitaines qui n'ont jamais existé. Quand Garrick voulait faire frémir, il ne faisait que changer l'expression de sa physionomie; quand un enfant veut vous effrayer, il met un masque. Les auteurs français sont comme les enfants.

Les dramaturges français auront bientôt épuisé tout le catalogue des crimes extraordinaires, et, quand cela sera fait, ils n'auront plus de sujets de pièces. Après *la Tour de Nesle*, que pourraient-ils encore imaginer en fait d'atrocité? Dans cette pièce l'héroïne empoisonne son père, poignarde et noie tous les amants qu'elle peut se procurer (l'auteur ne dit pas combien elle en a eu), a une intrigue avec l'un de ses fils, et assassine l'autre! Après un pareil portrait du beau sexe, il serait difficile de deviner quel autre modèle

de perfection féminine les poëtes français essayeront de nous présenter.

Le théâtre français est misérable ; il est devenu le champ de bataille des deux écoles, et les combattants ne se sont pas donné la peine d'ensevelir leurs morts.

Si le théâtre en France vit d'assassinats, en Angleterre il subsiste de vols. Il s'empare de tout ce qu'il peut se procurer ; tantôt il pille un vaudeville français, et tantôt il devient sacrilége et pénètre avec effraction dans le domaine de la Bible. Les plus honnêtes d'entre nos auteurs regardent avec mépris ceux qui volent les étrangers, et par un esprit de noble patriotisme n'exercent leurs actes de brigandage que sur les écrivains de leur pays. Ils s'imaginent que de voler du vieux n'est pas commettre un vol ; ce sont de véritables fripiers de livres.

Jack Old-Crib est un auteur dramatique de ce genre. Jamais homme ne s'est tant élevé contre la frivolité de ceux qui pillent les vaudevilles français. Leur défaut de magnanimité l'afflige cruellement ; il rougit du succès qu'obtient Tom Fribble en traduisant les petites pièces en un acte de Scribe ; il le traite de plagiaire, tandis que lui, Jack Old-Crib, vole cinq actes tout entiers, et, plus effronté que Fribble, n'avoue pas même sa faute. Il vole l'intrigue, les caractères, le style de la collection de Dodsley, et dit avec un sourire majestueux qu'il « ressuscite l'ancien drame. »

Il faut convenir qu'il y avait, pour la détérioration actuelle de la littérature dramatique, bien des raisons qui dépendaient uniquement de l'état des lois.

En premier lieu, quel homme en état d'écrire autre chose pourrait consentir à travailler pour le théâtre, où une chute est si douloureuse et un succès si peu profitable? Secondement, les deux grands théâtres, ayant gâté le goût du public par les pièces à spectacle, se sont privés eux-mêmes du moyen de jouer désormais de bonnes comédies, parce qu'ils ne trouveraient point de spectateurs. D'un autre côté, les petits théâtres étant illégaux et ne jouant que par tolérance, les actionnaires ne veulent point risquer dans leur exploitation des sommes considérables; les emplacements en sont en outre mal choisis, et le public qui les fréquente n'a pas le goût très-épuré. Nous pouvons espérer de remédier à quelques-uns de ces inconvénients. Vous savez, monsieur, que j'ai présenté au Parlement deux bills, dont l'un a pour but de protéger les auteurs dramatiques, et l'autre d'exciter l'émulation entre les théâtres. Le premier de ces bills a reçu la sanction royale, et a maintenant force de loi. Je me flatte que le second ne sera pas moins heureux, et je compte sur le plus heureux effet de cette mesure.

Mais il y a aussi d'autres causes de détérioration contre lesquelles la loi ne peut rien, et quand nous contemplons l'état du théâtre chez l'étranger, nous sommes forcés d'avouer que nous doutons du succès de notre expérience. Ce qui rend d'ailleurs ce succès plus douteux encore, c'est la pensée que, même en détruisant la cause de détérioration, nous ne pouvons pas en même temps annuler l'effet qui en a résulté. Le public une fois gâté par les pièces à spectacle, on

ne peut pas lui redonner du goût pour des ouvrages d'un genre plus noble. Il est plus facile de créer le goût que de le ressusciter. Cependant il ne faut point désespérer. Ce qui peut nous laisser quelque confiance dans l'avenir, c'est que ce n'est pas le talent dramatique qui a manqué à nos auteurs. J'ai déjà parlé des magnifiques tragédies de lord Byron ; je puis y ajouter la terrible composition de *Cenci*. Il ne faut pas non plus que nous oubliions *la Mirandola* de Barry Cornwall, ni l'*Evadne* de Sheil; ouvrages qui, dans toute autre époque, auraient obtenu un rang élevé et permanent sur le théâtre. Les pièces de M. Knowles, quoique les éloges qu'on leur a donnés soient exagérés, et quoiqu'elles soient peut-être un peu défigurées par des imitations d'anciens poëtes, sont pourtant des ouvrages d'un grand mérite, et incontestablement supérieurs aux pièces françaises du jour, excepté seulement les chefs-d'œuvre de Victor Hugo.

Il est certain encore que la plus grande partie de nos ouvrages d'imagination en prose ont été écrits d'après les règles du drame plutôt que celles du poëme épique, et découvrent dans leurs auteurs un grand talent pour le théâtre, s'ils avaient trouvé de l'encouragement à s'appliquer à cette partie. En un mot, ce sont de bonnes pièces qui nous manquent, et non pas le talent des écrivains. L'agitation politique au milieu de laquelle nous vivons est surtout défavorable aux arts ; quand le peuple est occupé, il ne songe point à s'amuser. La grande raison pourquoi les Athéniens, malgré leur préoccupation politique, se pressaient

en foule au théâtre, c'est que chez eux le théâtre même était politique. La tragédie représentait les sentiments, et la comédie les caractères du temps. Une représentation théâtrale était donc pour les Athéniens une gazette en même temps qu'une comédie. Nous bannissons la politique de la scène, et par ce moyen nous la privons d'une de ses principales sources d'intérêt. Dans les dépositions des témoins devant la commission dramatique, il a été généralemen avoué que le but de la censure n'était pas de prévenir l'immoralité sur la scène, mais bien les allusions politiques. Je conviens qu'il peut y avoir en cela un excès. Quand on parle politique au peuple, on ne doit pas s'adresser à son imagination, mais à sa raison. En attendant, je doute que jamais le théâtre devienne populaire tant qu'on ne lui permettra pas d'exprimer les émotions que ressent le peuple. Conçoit-on que dans un moment où la politique se mêle à tout elle ne soit bannie que du théâtre seul? Ne dirait-on pas en voyant jouer une de nos pièces modernes que l'on assiste à cette célèbre représentation de Hamlet, dont, « à la demande particulière d'une partie du public (la noblesse), le rôle de Hamlet a été retranché? »

Mais comme on veut à toute force maintenir la censure et bannir la politique du théâtre, tâchons de nous contenter des grands avantages qui, j'espère, auront été effectués pour le théâtre d'ici à un an. Par la loi qui déjà a été rendue, les auteurs n'auront plus de plainte grave à former. Une bonne pièce, si elle a du succès, leur assurant un bénéfice

quelconque tant qu'elle sera au répertoire, deviendra pour eux la source d'un revenu permanent. Quelques-uns des meilleurs écrivains du temps, car les meilleurs sont souvent les plus pauvres, seront par là encouragés à écrire pour le théâtre, et écriront, non pour obtenir un succès de circonstance, mais dans l'espoir d'une réputation durable. Par la seconde loi, qui, je l'espère, sera promptement adoptée, tous les théâtres seront autorisés à jouer des pièces régulières : on ne se plaindra plus alors du défaut de concurrence, ni de la grandeur disproportionnée des salles; il y aura des théâtres en nombre suffisant et de toutes les dimensions. Je pense, toutefois, que nos grands théâtres continueront à jouir d'une influence marquée; le monopole les a égarés, l'émulation rectifiera leur direction. Ce sont là de grandes réformes; tâchons d'en profiter, et voyons si, en dépit de la langueur qui s'est emparée du drame chez nos voisins, nous ne pourrons pas ranimer sa vigueur nationale chez nous.

Pour effectuer cette restauration, examinons quels sont les véritables mobiles d'intérêt dramatique qui appartiennent à notre siècle; empruntons la baguette divinatoire, et cherchons à découvrir les nouvelles sources qu'elle nous indiquera.

C'est à tort que l'on a voulu trouver ces sources d'intérêt dans le renouvellement de l'ancien drame; car on n'a point réfléchi que le théâtre devait toujours représenter les divers changements importants dans l'esprit littéraire du monde. Les véritables mobiles de l'intérêt tragique aujourd'hui sont dans la

simplicité et la magnificence. Des récits d'un genre familier qui trouvent de l'écho dans le cœur du peuple, les matériaux d'une tragédie villageoise qui réveillent un intérêt commun à tous les spectateurs, le pathétique et la passion de la vie journalière, telles que les histoires de Jeannie Deans ou de Carwell, sont une des grandes sources d'émotions auxquelles l'auteur dramatique de notre génération doit appliquer son génie. Dans l'origine c'était avec raison qu'on choisissait les personnages de tragédie parmi les grands. Il était convenable alors que l'héroïne fût une reine et l'amant un guerrier; *car alors il n'y avait point de peuple!* On supposait que les émotions étaient d'autant plus tragiques que le rang de ceux qui les éprouvaient était plus élevé. Maintenant nous avons appris à croire en un monde réel, et c'est à cette croyance que nous devons en appeler au théâtre si nous voulons plaire au spectateur. Nous savons que ce n'est pas dans les cours que règnent les plus fortes passions; nous savons que les grands sont des personnages qu'il est sage et convenable de respecter, comme des cérémonies vivantes dans lesquelles une nation fait montre de sa grandeur et flatte son propre orgueil. Pour moi, j'avoue que je suis loin de croire que les rois doivent nécessairement être pires que les autres hommes (1); mais nous savons aussi que vivant au milieu de formes et dans une

(1) Si cela était, les rois seraient pour le monde de terribles fléaux; mais ils auraient au moins *quelque chose de bon* pour le théâtre. La cause pourquoi ils ont cessé

atmosphère d'étiquette et de frivolités, il est impossible que leurs âmes soient aussi grandes, leurs passions aussi fortes, leurs émotions aussi tragiques, que celles des hommes chez qui l'activité constante de la vie stimule sans cesse les désirs et tend les facultés. Les passions sont les éléments de la tragédie; tout ce qui affaiblit et règle les passions est utile aux mœurs et mauvais pour le théâtre. Un homme vertueux qui ne prêche jamais contre la raison est un être fort respectable, mais un piètre héros. D'ailleurs les temps héroïques et les premiers siècles du christianisme se sont accordés pour attribuer aux têtes couronnées une sainteté mystérieuse et solennelle. Députés d'agents surnaturels, ils étaient les dieux et les démons de la terre; les cœurs des hommes étaient forcés de prendre un intérêt sombre et irrésistible à leurs actions; de sorte que quand ils paraissaient sur le théâtre il était naturel que le spectateur transportât sur leurs images les sentiments que lui inspiraient les originaux.

La croyance qui attachait en quelque sorte à un monarque la puissance et la sainteté d'un dieu, donnait comme de raison une dignité plus qu'humaine à son amour, et une terrible sublimité à ses malheurs. Les désastres qu'il éprouvait étaient comme autant de châtiments pour son penple; les spectateurs ressentaient un intérêt personnel à son triomphe ou à sa chute. Par cette raison les rois étaient les héros les

de nous y inspirer de la terreur, c'est parce qu'aujourd'hui ils sont si rarement coupables de crimes gigantesques.

plus convenables pour la scène tragique, parce que leur apparition sur le théâtre avait quelque chose de sublime; la superstition du spectateur prêtait une grandeur gigantesque à l'auguste infortuné, et unissait au pathétique de l'intérêt humain la terreur de la religion. D'ailleurs, et dans les temps classiques et dans ceux de la féodalité, les peuples se représentaient moins eux-mêmes qu'ils n'étaient représentés dans leurs chefs. Quand Shakspeare fit paraître Henri V sur le théâtre, les spectateurs ne voyaient pas seulement en lui un roi, mais le type de leur propre triomphe, l'incarnation, pour ainsi dire, des trophées d'Azincourt et de l'abaissement de la France. Enfin, pour ajouter encore à l'intérêt qui entourait le héros tragique, la Sagesse, l'Éducation et la Gloire étaient également le partage exclusif des grands : on le croyait du moins, et peut-être avec quelque raison, puisqu'eux seuls jouissaient des avantages de l'instruction.

La vue des rois ne réveille donc plus aujourd'hui les émotions terribles et mystérieuses qu'elle inspirait autrefois. Les rois ne sont plus les organes de la destinée. L'intérêt qu'ils excitaient s'est évanoui avec leur puissance, et il s'est réfugié parmi le peuple. C'est donc parmi le peuple que l'auteur tragique doit invoquer le génie de la tragédie moderne, et apprendre les ressorts qu'il doit faire mouvoir.

Il suit de là qu'un nouvel ordre de choses s'étant élevé dans le monde matériel, les anciennes règles (1)

(1) Je conviens que le théâtre ne doit pas seulement re-

instituées pour peindre le monde matériel par le monde idéal, tombent en poussière.

La Simplicité est donc une des sources et la principale, selon moi, de la tragédie moderne; ses matériaux se tirent des douleurs, des passions, des caractères variés qui se rencontrent dans les rangs différents d'un peuple instruit et civilisé; matériaux mille fois plus riches, plus subtils, plus compliqués que ceux que l'on trouve sur le trône, dont il est facile de reconnaître la stérilité par la monotonie de caractère qui régnait dans la tragédie ancienne. Le prince éternel et son éternel confident; le traître ambitieux et le tyran jaloux; la belle captive et sa fidèle amie; nous n'aurions pas eu si souvent cette liste de personnages, si les auteurs ne s'étaient pas crus limités nécessairement aux intrigues, aux événements et aux créations d'une cour.

Une seconde souree de la tragédie moderne, et bien différente de la première, est, comme je l'ai dit, la Magnificence. L'art véritable ne rejette jamais les matériaux qu'il a sous la main. Le théâtre a

présenter, mais encore ennoblir la nature; son image doit être spiritualisée; mais c'est ce qu'il peut faire de quelque rang que ses caractères soient tirés. Clarisse Harlowe appartient aux classes moyennes; mais aurait-on pu spiritualiser davantage le caractère d'une reine? Le Curé de campagne de Goldsmith est la nature prise sur le fait, mais la nature ennoblie. Faust est un savant Allemand, mais il participe plus du grand idéal qu'aucun prince, à l'exception de Hamlet, que la magie même de Shakspeare ait idéalisé.

acquis une pompe et un éclat inconnus aux époques de sa précédente histoire. Les machines les plus compliquées, les plus belles illusions de la scène, me transportent en un instant d'une extrémité du monde à l'autre. Le public est tellement accoutumé à cette magnificence, qu'il ne peut plus s'en passer. Accordons-lui donc ce qu'il demande. Au lieu de lui reprocher son goût pour ce qui plaît aux yeux, que nos poëtes s'efforcent d'ennoblir l'art du décorateur. Qu'ils empruntent tout ce qu'ils pourront aux muses rivales, mais qu'ils trouvent moyen de les tenir subordonnées à celle du grand art qu'ils professent. En un mot, qu'ils ne négligent pas ces brillants accessoires ; mais qu'au lieu de les prodiguer dans des mélodrames, ils les fassent contribuer à l'effet de la tragédie elle-même. L'étonnante richesse du théâtre moderne, en ce qui a rapport à l'illusion de la scène, ouvre au poëte un champ dans lequel ses prédécesseurs ne pouvaient point pénétrer. Ce que le poëte épique ne peut décrire que par des mots, l'écrivain tragique peut le montrer aux regards et l'amener vivant sur la scène.

La Magnificence est donc la seconde source de l'inspiration dramatique moderne. On n'a qu'à voir en effet, d'un côté, l'intérêt que le public prend à la représentation des pièces telles que *les Joueurs*, *la Femme du Soldat*, *Clari*, *la Pie voleuse*, ainsi que l'admiration que lui inspire la splendeur d'un de ces mélodrames à grand spectacle qui se représentent pendant les vacances de Pâques. Les premières, qui rentrent dans le domaine de la tragédie popu-

laire ou dramatique, n'ont cependant aucun mérite comme poëmes; les caractères sont souvent triviaux, et le style est sans noblesse; quant aux secondes, la nullité du dialogue et l'absurdité du plan les mettent à tous égards au-dessous de la critique. Mais supposons un moment ces deux genres cultivés par des hommes d'un véritable génie, nous aurions trouvé le véritable moyen de rendre au théâtre son éclat, parce que le public serait attiré à la représentation de pièces qui joindraient au genre d'intérêt qu'il cherche, un mérite réel en état de satisfaire aux exigences des hommes instruits. Le poëte qui voudra tenter cette nouvelle route fera bien d'étudier Shakspeare, car lui aussi est allé à la postérité pour avoir parlé à son siècle. Byron et Scott, Goëthe et Schiller, tous ont pris le germe d'une impulsion populaire, dans lequel ils ont soufflé une vie glorieuse par l'effet de leur propre génie. Ce que les ballades de Lewis furent pour Scott, les mélodrames simples ou pompeux le seront pour le Scott que le théâtre attend.

CHAPITRE VI.

PHILOSOPHIE MORALE.

Tout grand mouvement a sa philosophie. — La Philosophie de notre siècle est celle des Économistes. — Les Moralistes sont affectés, mais ne sont point réduits au silence par le ton général des recherches spéculatives. — Les nôtres sont par conséquent de l'école matérielle.—Bailey.—Mill.—Hazlitt. — Bentham. — Caractère de la philosophie de Bentham, etc. — Bentham est plus grand comme législateur que comme moraliste. — Insuffisance du principe du plus grand Bonheur. — Il est étrange qu'aucune école idéale ne se soit élevée parmi nous. — Les chaires rétribuées sont le meilleur moyen de perfectionner les études que le public n'est pas en état de payer.

Tout grand mouvement dans un siècle civilisé a sa réflexion, et cette réflexion est la philosophie de l'époque. Le mouvement qui commença en Angleterre par la réformation de l'Église, et qui fit des progrès assez lents pendant les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, finit par acquérir assez d'énergie pour faire notre grande révolution républicaine. Il eut son représentant philosophique dans l'âme profonde, studieuse et innovatrice de Bacon. Le mouvement qui

rétablit Charles II sur le trône, qui remplit la cour, dont le seuil était naguère obscurci par la sombre majesté de Cromwell, d'hommes sans honneur et de femmes sans honte, ce mouvement exigeait sa ressemblance; il lui fallait une philosophie qui lui fût propre, un miroir moral de la réaction d'une liberté turbulente et fanatique, tombant dans la léthargie et dans le vil contentement d'un despotisme dissolu; il lui fallait un système où l'esclavage fût donné comme le principe de la législation, et l'égoïsme comme le caractère distinctif des mœurs : cette philosophie, cette réflexion, ce système, trouvèrent leur représentant dans Hobbes. Cependant une époque plus sévère approchait; une pensée plus fière voulait une autre analogie; le mouvement avançait de la restauration vers la révolution; il fallut encore à ce mouvement sa philosophie; il la rencontra dans Locke. Son esprit offrit le type des sentiments qui produisirent la révolution; la voix de cette révolution se fit entendre dans sa philosophie, qui rapportait toutes choses à la raison seule. Plus tard, l'esprit de recherche fut stimulé par un commerce qui devenait de jour en jour plus vaste, ce commerce ne pouvait se passer de la philosophie, non plus que le mouvement de la civilisation qui croissait toujours, quoique d'une manière moins visible. Le représentant de ce nouveau mouvement fut l'auteur de *la Richesse des Nations*.

Toute philosophie, lorsqu'elle est assez vaste et assez profonde pour représenter son époque, dure pendant un certain temps, et nous fournit une suite d'es-

prits plus ou moins brillants, qui, soit en l'attaquant ou en la défendant, en l'imitant ou en l'expliquant, en continuent l'influence pendant une époque plus ou moins longue, jusqu'à ce qu'arrive le moment où, bannie de la scène comme les décorations d'une pièce qui n'est plus au répertoire, elle est rejetée dans le magasin des vieilleries, pour faire place au nouveau système auquel les besoins de l'époque nouvelle ont donné l'existence. Aujourd'hui nous vivons encore sous l'influence de la philosophie d'Adam Smith. Les esprits qui, autrefois, se seraient consacrés à des recherches de métaphysique et de morale, se livrent à des études plus matérielles. L'économie politique remplace l'éthique, et l'on nous offre des traités sur les théories des rentes, au lieu d'essais sur la théorie des motifs.

Mais pendant que cette influence toute positive amortit la tendance générale vers les autres branches du commerce intellectuel, elle ne saurait toutefois condamner entièrement au silence le petit nombre d'esprits dévoués et graves qui refusent de s'abandonner au courant et poursuivent dans la solitude leurs méditations indépendantes. Je crains pourtant que si elle ne leur impose pas silence, elle les *affecte* du moins; le goût du matérialisme, dans une des branches de la science, doit matérialiser la pensée qui s'exerce dans une autre. Il s'ensuit que tous nos modernes moralistes anglais sont de l'école matérielle. Je ne m'étendrai pas pour le moment sur l'école écossaise, que l'esprit d'Adam Smith a en quelque sorte abandonnée pour se naturaliser parmi nous; je ne

parlerai pas de Dugald Stewart, qui fait plutôt de la philosophie qu'il n'est philosophe, quoique je le regarde comme le plus parfait critique de la philosophie des autres que notre langue ait produit : il a fait pour la philosophie ce que Schlegel, a fait pour la littérature; mais avant d'en venir au plus célèbre moraliste de l'époque, j'indiquerai à ma manière le petit nombre de ceux qui se sont distingués dans ces recherches. M. Bailey, de Sheffield, a publié quelques réflexions pleines de grâce sur la Vérité et sur la Formation des Opinions; elles sont écrites dans un esprit libéral et un style d'une pureté remarquable. M. Mill a développé les théories de Hartley, et en a formé une nouvelle Analyse de l'Esprit Humain. Il a montré, dans cet ouvrage, une grande pénétration, mais il l'a écrit dans une forme si resserrée et si *spartiate*, que de vouloir l'abréger serait en quelque manière anatomiser un squelette. Il exige une étude soignée et pénible, et participe à la logique sévère de ses traités plus connus sur le Gouvernement et l'Éducation. C'est le seul ouvrage purement métaphysique qui, à ma connaissance, ait fait quelque sensation en Angleterre depuis quinze ans.

M. Hazlitt nous a aussi laissé un ouvrage de sa jeunesse, intitulé : « Essai sur les Principes de l'action humaine. » Cet ouvrage est peu connu, on le trouve difficilement, mais il est rempli de remarques originales et mérite d'être lu avec attention (1).

(1) Je ne parle pas ici des ouvrages de M. Godwin, parce qu'ils appartiennent plutôt au dernier siècle qu'à



Dans la science de la jurisprudence, M. Austen a éclairci plusieurs questions compliquées, et a développé un sujet stérile avec une éloquence élevée, preuve de plus de l'utilité des chaires. Cet ouvrage n'est autre chose que la réimpression d'un cours, et n'aurait peut-être jamais été composé de nos jours, si l'auteur n'avait pas été *obligé* de faire son cours.

Mais en philosophie législative et morale, Bentham doit, sans contredit, être considéré comme le maître le plus célèbre du siècle, et qui a eu le plus d'influence. Peu de personnes ont avoué les obligations qu'elles lui avaient, et cependant il y en a un nombre infini qui, par des voies détournées et souvent sans s'en douter elles-mêmes, ont imbibé ses opinions.

Les mêmes causes qui ont rendu si féconde l'école des Économistes, ont aussi agi sur la philosophie de Bentham. Elles ont porté son génie à examiner plutôt les hommes que l'homme, à rechercher les défauts de nos lois, l'hypocrisie et la fausseté de notre système social; elles ont contribué à la forme matérielle et au genre de son code, et à ces notions d'utilité qu'il croyait avoir inventées, mais qui avaient été incorporées dans la moitié des systèmes qui s'étaient élevés

celui-ci, tant par leur caractère que par leur influence. M. Hope, l'auteur d'*Anastase*, nous a laissé un ouvrage philosophique, dont l'édition a été depuis supprimée, et il serait difficile de décider si c'est par le style ou par la force qu'il se montrait moins digne du beau génie de l'auteur. Lady Mary Shepherd a fait preuve d'une perspicacité peu commune dans son essai sur la « Relation entre les Causes et les Effets. »

en Europe depuis que Condillac eut greffé son sensualisme sur la réflexion de Locke. D'autres causes plus cachées et peut-être plus puissantes encore contribuèrent aussi à former l'esprit et la philosophie de Bentham. Il avait précédé la grande révolution française ; les matériaux de ses pensées avaient été posés sur les mêmes fondements d'opinion que ceux sur lesquels les partisans les plus éclairés de la révolution voulaient élever cet édifice qui devait défier un second déluge, et qui n'offre d'autre souvenir que celui de la confusion des ouvriers. L'âme tout entière de Bentham était saturée de la philosophie du dix-huitième siècle, qui commença par adopter ce que les argumentateurs français appelaient le Principe de l'Humanité, c'est-à-dire le principe de la philanthropie, qui considère les intérêts des masses plutôt que ceux des individus. Bentham n'avait point de miséricorde, point de tolérance pour les réunions ou compagnies d'hommes, qu'il regardait comme les interrupteurs ou les accapareurs du pouvoir du grand nombre. Il les jugeait inévitablement dirigés par des motifs vils et captieux, motifs que, d'après sa philosophie, ils étaient *forcés* d'avoir. Son code de morale, original dans ses résultats, est, à bien des égards et sans doute à son insu, un choix de ce qu'il y a de meilleur dans les diverses théories d'un siècle. Le système de Condillac avait besoin d'un code de morale, Helvétius le lui fournit ; la morale d'Helvétius avait besoin d'un législateur, et il le trouva dans Bentham. Je suis, d'après cela, d'avis que deux genres de causes se sont réunis pour produire Bentham :

les unes nationales et les autres appartenant à l'Europe ; c'est-à-dire à la fois celles qui, chez nous, produisirent les économistes, et celles qui, en France, donnèrent naissance à Helvétius, Diderot, Volney, Condorcet et Voltaire. Il réunit, ce qui n'avait pas encore été fait, l'esprit philanthropique et l'esprit pratique. Il ne déclama pas contre les abus ; mais il les attaqua immédiatement par la racine. Il fut le Thésée de la réforme législative ; non-seulement il pénétra dans le labyrinthe, mais il détruisit le monstre.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'une foule de choses sont arrivées et arrivent encore tous les jours, tant en Angleterre qu'en Europe et dans le monde entier, qui n'auraient peut-être jamais eu lieu si Bentham n'avait pas existé, et pourtant ses ouvrages n'ont point été lus par beaucoup de personnes ; la plupart d'entre eux, vu la difficulté du style et du sujet, sont probablement condamnés à n'être jamais très-populaires. Il agit sur les destinées de ses contemporains en influant sur l'esprit d'une petite fraction parmi ceux qui pensent ; de là ses principes fondamentaux avancèrent plus loin ; ils se firent connaître, quoique la source en demeurât inconnue ; on se familiarisa avec eux, et ils réussirent. J'ai dit que nous vivions dans un siècle de transition, dans un siècle de doute et d'inquiétude, où toutes les bornes, usées par le temps, sont déplacées, où les éléments héréditaires des sociétés sont désunis, où les anciennes opinions et les anciens sentiments, les coutumes et les institutions de nos ancêtres tombent en pous-

sière, où le monde spirituel et temporel est en même temps obscurci par l'ombre du changement. Le commencement d'une de ces époques périodiques dans l'histoire du genre humain, est salué par les esprits ardents, comme un nouveau millénaire, comme une grande réforme iconoclaste, dans laquelle tous les faux dieux doivent être détruits. Mais à moi de pareilles époques n'apparaissent que de sombres passages que le genre humain est obligé de traverser dans sa route, comme des temps de désastres pour notre esprit, des temps dans lesquels nous ne devons nous réjouir d'être entrés que par l'espoir d'en être plus tôt sortis. L'incertitude est le plus grand de tous nos maux, et je ne conçois point de bonheur tant qu'on n'ose pas croire fermement à sa durée.

Ce siècle est donc celui de la *destruction!* C'est en vain qu'on voudrait se le dissimuler; il est impossible de le caractériser d'une autre manière. Notre sort serait vraiment digne de pitié, si la reconstruction ne devait pas s'y préparer encore. Or quelle a été l'influence de Bentham sur son siècle? Elle a été double. Il a aidé à détruire, mais il a aussi aidé à reconstruire. C'est lui qui a rendu si général l'esprit d'examen et de doute; car il doutait de tout. La tendance de son âme, à la fois sceptique et systématique, et cela au plus haut degré, le porta à ramener autant que possible tous les phénomènes spéculatifs à leurs éléments primitifs, et à réexaminer non-seulement les conclusions admises, mais encore les prémisses avouées. Il traita tous les sujets comme s'ils n'avaient jamais été traités avant lui. Par ce moyen, toutes

les fois qu'il détruisait une opinion reçue il était sûr au moins d'avoir toujours quelque chose de bon ou de mauvais à mettre à la place ; et c'est en cela qu'il s'est distingué favorablement des philosophes français qui le précédèrent et le surpassèrent même dans l'œuvre de la destruction. C'est aussi peut-être à cela que nous devrons le bonheur de traverser plus doucement cette crise de transition que les nations du continent, et de moins perdre du bien dont nous jouissons déjà, en cherchant à nous délivrer du mal que nous voulons repousser. Ce sera là une grande reconnaissance que nous aurons à Bentham ; car il est certain que les hommes qui aujourd'hui prennent l'initiative des changements qui s'opèrent dans les opinions et les institutions, ont puisé dans ses ouvrages et dans l'esprit de sa philosophie la partie la plus importante de leur culture intellectuelle.

Je m'étais d'abord proposé de donner dans cette partie de mon ouvrage une légère esquisse du système de Bentham, et d'indiquer les points sur lesquels je pense qu'il s'est trompé, ainsi que le bien et le mal qu'il a pu faire ; mais comme cette esquisse, bien que courte, aurait été nécessairement abstraite, j'ai préféré la rejeter à la fin du volume, sous la forme d'Appendix. En considérant Bentham comme législateur et comme moraliste, je me suis permis de le placer beaucoup plus haut sous le premier rapport que sous le second, et je me suis efforcé de combattre l'infaillibilité de son application du principe d'utilité, en montrant les théories dangereuses et avilissantes que l'on en peut déduire, et que l'on en déduit

en effet. Même en législation, son principe du plus grand bonheur n'est pas aussi clair et aussi incontestable qu'on le croit communément. « Le plus grand bonheur du plus grand nombre, » doit, dit-on, être notre guide invariable! Cela serait-il vrai? Je pense qu'on aura voulu dire le plus grand bonheur du plus grand nombre d'hommes *vivants* et non pas à venir; car si c'est de toute la postérité qu'on a voulu parler, quel législateur sera notre guide? qui peut prévoir l'avenir? Or, puisqu'il s'agit des hommes vivants, combien souvent n'arrivera-t-il pas que, pour faire *leur* plus grand bonheur, il faudra céder à leurs plus grandes erreurs!

« Dans le moyen âge, me dit un jour le plus spirituel écrivain de notre temps, le plus grand nombre trouvait évidemment son plus grand bonheur à brûler les sorcières. En refusant aux hommes la satisfaction de faire un feu de joie des vieilles femmes, on leur causait un chagrin et une inquiétude véritables; ils étaient convaincus qu'en les laissant vivre ils compromettaient leurs troupeaux et leurs moissons. Il fallait donc qu'une législation sage, parfaite, inattaquable (car c'est ainsi que le dogme la désigne), permît de pareils feux de joie? Le principe du plus grand bonheur est excellent en théorie générale, mais n'est pas toujours un axiome incontestable. »

On peut observer qu'en Angleterre la marque caractéristique de la philosophie du siècle a été sa forme *matérielle*. Aucune école idéalisante ne s'est élevée parmi nous pour combattre les successeurs de Locke; et cela est d'autant plus remarquable, qu'en Écosse

et en Allemagne l'état des écoles matérielles s'affai blit déjà, et la philosophie élève ses regards vers les astres placés au delà de la sphère d'attraction de notre terre.

Mais en Allemagne comme en Écosse c'est au système des chaires et des dotations qu'il faut attribuer ce résultat; et pourtant un pareil système serait bien plus nécessaire au sein de la vie active d'un peuple libre et commerçant que dans la profonde tranquillité dont jouissent les États de la Germanie. Chez nous, il est le seul moyen à l'aide duquel nous puissions faire faire des progrès à une science qui se trouve dans l'impossibilité absolue de procurer aux plus pauvres d'entre ses disciples une subsistance et même une réputation que leur assureraient sans peine des études moins abstraites. Les chaires *créent* insensiblement le goût qu'elles semblent *forcer*; elles maintiennent la gloire morale de la nation chez l'étranger, en même temps qu'elles contribuent à rectifier et à élever son caractère chez elle-même.

CHAPITRE VII.

LE PATRONAGE.

Influence du Patronage sur les Arts et les Sciences. — Deux genres de Patronage : — Celui des Individus et celui de l'État. — Le Patronage individuel est, dans certains cas, pernicieux. — Le patronage individuel est souvent un assujettissement au Goût individuel. — Les Mœurs domestiques ont de l'influence sur les Arts. — La petitesse des maisons. — Le Grand Seigneur et les deux Tableaux. — Qu'est-ce que le patronage de l'État ? — C'est celui qui contribue à élever le Peuple, et par conséquent à encourager le Génie. — Les Qualités qui font parvenir aux honneurs peuvent servir de baromètre du respect que l'on éprouve pour l'Intelligence, la Vertu, la Richesse ou la Naissance. — Remarque d'Helvétius. — Histoire d'un jeune homme qui a des Espérances. — Résumé et conclusion à tirer de ce Chapitre.

Avant de parler de l'état des sciences et de celui des arts en Angleterre, il est nécessaire de s'entendre sur un point important, si l'on veut se former une juste idée des uns et des autres. Quelle est la véritable influence du patronage? Je suis d'avis, monsieur, que cette question n'a jamais été bien examinée. Les

uns attribuent une très-grande efficacité au patronage, tandis que d'autres pensent qu'il n'en a aucune. Selon moi, on tombe dans l'erreur de confondre deux espèces de patronage tout à fait différents : celui des individus et celui de l'État. Je regarde le patronage des individus comme nuisible, toutes les fois qu'il n'est ni soutenu ni corrigé par une instruction généralement répandue dans le public. Celui de l'État, au contraire, est en général avantageux. En Angleterre, quoiqu'on se plaigne beaucoup du défaut de patronage, nous n'en manquons pas du moins dans les arts; mais il est tout de la même espèce. C'est du patronage individuel; l'État ne s'en mêle en aucune façon.

Or, monsieur, je pense que quand le public est indifférent, le patronage des particuliers est pernicieux. En premier lieu, parce qu'il entraîne nécessairement l'influence du goût individuel. Georges IV (car chez nous le roi est un particulier et n'est point l'État). Georges IV, dis-je, aimait l'école de peinture hollandaise, et dès lors on ne vit plus partout que de gros paysans et des chandeliers de cuivre. Secondement, et c'est ici une observation sur laquelle on n'a jamais suffisamment insisté, les habitudes domestiques d'une nation exercent une grande influence sur les arts. Si les habitants n'occupent pas de grandes maisons ils ne peuvent pas acheter de grands tableaux. L'aristocratie anglaise, quelque riche qu'elle soit, aime à vivre dans des salons angulaires de vingt-cinq pieds en carré; elle n'a pas de vastes pièces ni de longues galeries. Si elle achetait de grands tableaux

elle ne saurait pas où les mettre. Il serait absurde d'exiger qu'elle protégeât la grande école historique, tant qu'on ne pourra pas la faire demeurer dans de grandes maisons historiques. Une dimension commode est donc la première chose à considérer quand il s'agit de placer un tableau. C'est là une première raison très-simple pourquoi l'école historique ne fleurit point parmi nous. Ce sont des particuliers qui protégent la peinture; les particuliers achètent des tableaux pour des maisons particulières, de la même manière que l'État les achèterait pour les édifices publics. Un artiste peignit un tableau d'histoire pour un lord qui possédait une d'entre le petit nombre de maisons vastes qui se trouvent à Londres; deux ans après ce lord le pria de le changer contre un petit tableau de chevalet qui ne valait pas la moitié de son prix.

« Votre seigneurie aura sans doute découvert quelques grands défauts dans mon ouvrage? » dit l'artiste piqué.

— « Pas le moins du monde, répondit fort innocemment le lord; mais le fait est que j'ai *changé de maison.* »

Il n'y avait plus de place pour le tableau d'histoire, et ce qui était l'ornement d'une maison ne fut plus qu'un embarras dans l'autre.

A cela il faut ajouter que le patronage individuel facilite l'esprit de coterie. Le patron à la mode fait tout ce qu'il peut pour favoriser l'artiste à la mode. D'un autre côté, si ce patronage encourage l'intrigue parmi les artistes à la mode, il pervertit souvent le génie des grands hommes; il commande, il plie, il

force son protégé à se soumettre à toutes sortes de caprices. C'est lui qui fit tracer des routes à Michel-Ange, et employa Holbein à dessiner des fourchettes et des salières.

Non! le patronage individuel n'est point avantageux à l'art, mais il y a un patronage qui l'est, c'est celui de l'État; et encore seulement jusqu'à un certain point. Supposé qu'il existât dans le pays un ardent amour, une profonde vénération pour l'art ou pour la science, l'État ne pourrait qu'essayer de perpétuer ces sentiments. Mais si cet amour, cette vénération, n'existent point, l'État pourrait probablement contribuer à les faire naître ou à les exciter. Il faut que la grande masse du peuple soit remplie des sentiments qui produisent la science et l'art avant que l'art et la science puissent se naturaliser complétement parmi nous. L'esprit d'un État peut former ces sentiments parmi les citoyens. C'est là le seul patronage avantageux qu'il puisse accorder. Que faut-il faire pour obtenir la faveur du peuple? il faut s'accommoder au goût du public. D'après cela, si vous voulez que le public encourage les arts sublimes et les hautes sciences, il faut former à cela le goût du public. Les rois le peuvent-ils faire? les patrons particuliers le peuvent-ils? ils le peuvent toutes les fois que le goût du public, après avoir été longtemps à se former, n'a plus besoin que d'un développement ou d'une impulsion. On a remarqué avec raison que François Ier, vrai patron des arts, avait devancé son siècle; il établit le patronage à sa cour; mais il ne fut pas en état de répandre le goût dans le peuple.

Aussi son influence se dissipa-t-elle sans produire aucun résultat national. Il protégea des étrangers, mais ne stimula point le génie indigène. Mais plusieurs François de suite, ou, ce qui revient au même, l'effet de la protection prolongée de l'*État* aurait probablement eu à la fin pour résultat de diriger l'esprit public vers l'admiration de l'art, et cette admiration aurait produit un goût éclairé qui aurait donné au peuple la volonté de cultiver telle science ou tel art qui aurait apparu dans son sein.

L'art est le résultat de la recherche du Beau; la science, celui de la recherche du Vrai. Il faut répandre dans un peuple la culture de la Vérité et l'amour de la Beauté pour que la science et l'art y puissent être généralement compris.

C'est à cela que tendrait naturellement une éducation meilleure et plus élevée; de sorte que l'éducation, par ce moyen, perfectionnerait l'influence du patronage, et agirait probablement sur la disposition de l'État. Mais si ce que j'ai dit des dotations est vrai, savoir, qu'il faut encourager, pousser les hommes à s'instruire, il n'est pas moins vrai qu'il faut que la science ait ses stimulants et ses récompenses. Je ne pense pas comme M. Babbage, que des places dans le ministère fussent les récompenses les plus convenables pour les savants. Je serais fâché de voir nos Newton devenir secrétaires d'État de l'Irlande, et nos Herschel lords de la Trésorerie. J'aimerais mieux voir les honneurs sortir naturellement de la situation dans laquelle de pareils hommes seraient placés, que de les transplanter de cette situation dans une autre

qui exigerait beaucoup moins d'effort de génie en général, et qui serait bien moins adaptée au génie particulier qu'ils ont déployé. Voici ce que je dis : il ne faut pas que l'État se montre insensible aux services ou à la distinction d'aucune classe d'hommes quelle qu'elle soit ; il faut qu'il témoigne une vive sympathie pour l'honneur qu'il reçoit des triomphes de l'art ou de la science, et que s'il accorde des récompenses à d'autres gens de mérite, il doit (non pas pour distinguer l'immortalité, mais pour donner de l'élévation à l'opinion publique) accorder aussi des honneurs à ceux qui ont poussé à l'amour du beau ou à la connaissance du vrai. Je suis d'accord avec certains économistes sur les points suivants, savoir : que le patronage seul ne saurait produire un grand artiste ou un grand philosophe ; que ce n'est que par suite d'une connaissance superficielle de l'histoire, que voyant en même temps un siècle de patrons et un siècle d'arts et de sciences, de vains enthousiastes ont soutenu que le patronage produisait l'art ; je conviens avec eux que Phidias était célèbre dans la Grèce avant qu'il ne fût honoré par Périclès ; que l'astronomie n'a rien gagné à ce que sir Isaac Newton ait été fait directeur général de la monnaie ; qu'aucune expérience vulgaire ne saurait produire une grande découverte ou un grand tableau, et qu'une inspiration si mesquine et si mercenaire ne se présente pas même aux âmes majestueuses qui sont seules douées du pouvoir créateur. Mais ce n'est pas pour produire un petit nombre de grands hommes que je veux que l'État accorde des honneurs aux hommes qui perfectionnent les sciences et les arts :

c'est pour répandre dans tout le pays le respect et la vénération pour les distinctions les plus pures de l'esprit humain. Si la coutume existait chez nous d'élever et d'honorer les arts et les sciences, je ne pense pas que nous parvinssions par là à créer un Newton ou un Michel-Ange ; mais nous accoutumerions l'esprit du public à respecter et à honorer cette grandeur qui n'a rien de commun avec le monde, et qui pourtant obtiendrait les distinctions mondaines, tout comme on fait respecter la vertu par les honneurs qu'on lui rend. Si dans la situation actuelle des choses il était possible de réaliser le vœu et la théorie philosophique, qui ferait accorder des pairies à vie à des hommes distingués par les qualités éminentes de leur esprit, une pareille institution élèverait par degrés le caractère de la pairie ; elle la rendrait populaire, parce que le peuple y verrait une récompense pour tous les genres de talents, et non pas seulement pour des aventuriers militaires, judiciaires et politiques ; elle diminuerait en quelque sorte le respect vulgaire et exclusif que l'on accorde à la naissance et aux richesses seules, et quoiqu'elle ne dût pas suffire pour stimuler le petit nombre d'esprits indépendants qu'il y a dans le monde à cultiver les arts et les sciences pour eux-mêmes, elle créerait dans la masse cette culture générale des arts et des sciences qui suit toujours les grandes récompenses mondaines attachées à certaines branches de connaissances humaines.

On demandait un jour à un ministre pourquoi il ne donnait pas de l'avancement au mérite ; il répondit sèchement : « Parce que ce n'est pas par mon mérite

que j'ai avancé. » Il est ridicule d'espérer que les hommes de génie obtiendront des honneurs dans un État où les honneurs sont prodigués à des hommes d'*accident*, et c'est ce qui arrive chez nous plus que partout ailleurs; car il ne suffit pas d'être bien né pour obtenir les dignités de l'État, mais d'être né *dans une certaine coterie*. Un gentilhomme qui n'avait pas un schelling dans le monde, demanda l'autre jour en mariage une héritière. Le père de la demoiselle s'informa, d'une manière délicate, quelle était la fortune du prétendant.

— « J'ai peu de chose à présent, répondit-il; mais j'ai de grandes espérances. »

— « Ah! vraiment... des espérances! »

— « Oui, et vous pourrez facilement comprendre combien elles sont vastes, quand je vous aurai dit que j'ai deux cousins, dont l'un est un Grenville et l'autre un Grey. »

Pour conclure, donc, le patronage de riches particuliers, quand le public est assez peu éclairé pour le recevoir comme une mode sans en examiner le mérite; un patronage qui ne peut que donner de l'argent sans procurer les honneurs, n'est point avantageux aux arts ou aux sciences; le patronage de l'État, au contraire, est avantageux, non pas en créant des hommes supérieurs en aucun genre, mais en produisant un goût général et un respect public pour la culture des sciences et des arts. Dans un siècle civilisé l'esprit des grands hommes est au-dessus de l'influence des lois et des coutumes. Leur monde est en eux-mêmes, et ils n'en sortent que pour jeter

un regard vers l'immortalité. Mais les lois et les coutumes peuvent faire opérer ces esprits dans un champ plus vaste ; elles peuvent étendre la sphère de leur influence ; elles ne créeront point des orateurs, mais elles rendront l'assemblée plus nombreuse et plus attentive, et conduiront pour ainsi dire à travers une atmosphère invisible d'estime populaire le jeu de leurs divins accents, jusqu'à l'oreille de leurs auditeurs respectueux.

CHAPITRE VIII.

ÉTAT DES SCIENCES.

Le public ne récompense dans les Sciences que ce qui s'adresse à ses besoins. — Les hautes Sciences ne doivent par conséquent pas être livrées à ses seuls encouragements. — Exemple d'un homme exécutant l'invention d'un autre, seulement par le défaut de moyens mécaniques dans l'inventeur. — Si le public ne peut pas récompenser les hautes Sciences, l'État le devrait faire. — De quelle manière elles sont encouragées ici. — Comparaison sous ce rapport entre le Continent et l'Angleterre. — Il y a trois classes d'hommes scientifiques. — Rien ne saurait décourager la première ; — Le public récompense la seconde ; — La Classe intermédiaire est découragée par l'indifférence. — L'influence aristocratique devient pernicieuse par le moyen de la Société Royale. — Sociétés inférieures sur différentes branches d'instruction. — Nature de l'Ambition. — Ses Motifs et son But sont communs aux philosophes et aux autres hommes.

Je suivrai dans ce chapitre un des principes que j'ai avancés dans le dernier.

Tout ce qui s'adresse aux besoins de l'homme sera payé par les besoins de l'homme ; de là la véritable sagesse de la doctrine d'économie politique, qui laisse

au public le soin de rémunérer ce qui est utile ;

Parce que,

1° Ceux qui consomment un objet quelconque sont meilleurs juges de son mérite que le gouvernement ne peut l'être ;

2° Le profit qui résulte de la vente de cet objet est proportionné au nombre de personnes qui en tirent de l'avantage. Il est par conséquent naturellement rémunéré en proportion de son utilité ;

3° L'inventeur sera bien plus porté à perfectionner son invention et à l'adapter au goût ou au besoin de ses pratiques, que s'il était récompensé par le gouvernement, qui payerait l'invention, mais non pas les perfectionnements subséquents.

Mais il arrive que la partie des sciences qui s'adresse à l'utilité immédiate n'en est pas la partie la plus élevée. Les sciences reposent sur certains grands principes d'une nature large et générale ; de ces principes il en dérive d'autres secondaires, dont l'application partielle aux arts de la vie perfectionne les fabriques et crée des machines. Les principes secondaires sont donc les sources de l'Utile.

Afin de comprendre, de découvrir et d'appliquer pleinement les principes primaires et généraux, il faut des habitudes d'esprit et des modes de recherches qui ne s'obtiennent que par de longues années consacrées à de profondes réflexions et à des méditations abstraites. Mais des esprits de cette classe sont rares, et les principes auxquels ils s'appliquent sont

en petit nombre. Il n'y a point d'encouragement national qui pût augmenter d'une manière sensible le nombre de pareils esprits ou de pareils principes.

Il existe une seconde classe d'intelligence qui s'attache à la découverte de principes moins généraux.

Enfin il y a une troisième classe d'intelligence qui applique avec succès des principes déjà découverts à des buts d'utilité pratique. Cette dernière classe n'a en général besoin que d'être modérément versée dans les sciences, d'avoir un esprit porté aux combinaisons avec une connaissance des détails de l'atelier, et peut-être encore une certaine dextérité manuelle dans les arts mécaniques et chimiques.

Il est rare que cette troisième classe d'intelligence soit jointe à la seconde, et plus rare encore qu'elle le soit à la première; mais *quoiqu'elle soit la dernière en rang, elle est la seule que le public récompense, et la seule par conséquent que l'on puisse sans inconvénient abandonner à l'encouragement du public*.

Supposez encore qu'un homme découvre quelque théorie frappante et éminemment utile, le défaut de capitaux, ou l'état imparfait des arts mécaniques, peut lui rendre impossible d'appliquer sa découverte à un but pratique. Ceci se prouve par l'histoire tout entière des découvertes scientifiques. Je vais en citer quelques exemples.

La doctrine du calorique latent, sur laquelle repose le grand perfectionnement de la machine à vapeur, avait été découverte par le Dr Black. Pour l'appliquer avec succès à la machine à vapeur, il fal-

lait d'immenses ressources mécaniques. Cet avantage fut réservé à l'industrie de Watt et aux grands capitaux de M. Boulton.

Le principe du paradoxe hydrostatique était connu depuis deux siècles avant qu'on l'appliquât aux manufactures.

La presse de Bramah, qui produit presque toutes les fortes pressions dont nos arts ont besoin, est fondée sur ce principe; mais l'imperfection où se trouvait l'art de construire les machines n'en a permis l'application que depuis fort peu de temps.

Le gaz appelé *chlorine* fut découvert par un chimiste suédois vers l'an 1770. Quelques années plus tard un autre philosophe découvrit que ce gaz possédait la propriété de détruire l'infection, et depuis ce temps il a formé la base de presque toutes les substances désinfectantes. Plus tard encore, un troisième philosophe découvrit sa propriété de blanchir les fibres des étoffes de toile et de laine, et il devint alors dans les mains des hommes pratiques une nouvelle base de l'art du blanchiment.

Le fait que les fluides arrivent à l'état d'ébullition plus promptement dans le vide que quand ils sont soumis à la pression de l'air, était connu depuis longtemps; mais l'application de ce principe à l'ébullition du sucre fit la fortune de l'inventeur.

Il serait inutile de multiplier de pareils exemples : ils se présentent journellement.

On peut donc laisser au public le soin de récompenser l'application de la science à des usages utiles; mais non pas la *découverte* des théories sur lesquelles

cette application est fondée. Il est donc nécessaire qu'il y ait dans la constitution, soit de la société, soit de l'État, quelque principe qui, par les honneurs rendus à la haute science, ait pour résultat sa constante application à la pratique. Quels sont les encouragements de cette nature qu'obtiennent les Anglais ? Examinons.

Dans toute société opulente on trouvera un nombre considérable de personnes pourvues de moyens suffisants pour pouvoir se procurer les objets de luxe d'usage parmi celles de leur classe, sans avoir besoin de consacrer leur temps à acquérir des richesses. Des plaisirs de divers genres forment l'occupation de la plus grande partie des personnes de cette classe, et il est évident qu'il serait à désirer de pouvoir diriger les plaisirs d'une partie de la société vers l'avantage des autres parties. Au nombre des occupations des individus qui se trouvent dans cette position, la littérature et la science trouvent parfois place, et le stimulant de la vanité les pousse à exceller dans la branche qu'ils ont choisie. Ceux qui cultivent les éléments les moins graves de la littérature ne tardent pas à découvrir qu'il y a pour eux du profit à vendre leurs ouvrages, et l'intérêt leur fait trouver une occupation sérieuse dans ce qui ne devait être d'abord qu'un amusement. Ceux qui se livrent aux sciences trouvent un profit semblable, mais moins grand, dans la vente de livres élémentaires; il est évident pourtant que ceux qui suivent les routes les plus élevées, tant dans la littérature que dans les sciences, ne retireront aucun avantage de cette source de revenus. En atten-

dant, le profit qui a été obtenu engage le petit nombre de personnes d'une autre classe à entrer dans la même carrière. Ce sont des hommes possédant une fortune plus médiocre, mais dont les goûts les portent avec force vers la littérature ou la science, et qui espèrent, par ce moyen, ajouter quelque peu à leur aisance. Si, dans le pays, il existe des institutions telles que des chaires ou professorats, ou s'il y a des places spécialement consacrées à des personnes possédant une réputation littéraire ou scientifique, alors il s'élève naturellement une classe de personnes dont l'éducation a particulièrement pour but de les rendre capables de remplir ces chaires ou ces places, et leur nombre dépend en quelque façon de celui de ces places et de l'impartialité que le gouvernement met dans ses choix. S'il y en a beaucoup, et si elles procurent des richesses ou un rang dans la société, alors la littérature ou la science est considérée comme une profession. En Angleterre, les parties transcendantes des sciences sont cultivées par un petit nombre de personnes possédant des fortunes indépendantes, par un petit nombre d'autres qui se flattent d'ajouter une somme peu considérable à un revenu déjà médiocre, et enfin par le nombre plus petit encore de celles qui occupent les places consacrées aux sciences, telles que nos chaires dans nos universités; mais en Angleterre, la culture de la science n'est pas une profession. En France, au contraire, les institutions du pays ouvrent un vaste champ à l'ambition des hommes qui se livrent aux sciences. En Prusse, le nombre des emplois scientifiques est plus considé-

rable encore, et la politique du gouvernement, jointe à la disposition personnelle du souverain, ajoute à l'effet de ces institutions. Dans ces deux pays, la science est considérée comme une profession, et dans tous les deux, ceux qui la cultivent avec succès manquent rarement de parvenir à la richesse et aux honneurs.

Le contraste entre l'Angleterre et le continent est fort singulier sous un rapport. Chez nous, il arrive parfois de trouver des hommes d'une fortune indépendante, cultivant la science avec ardeur, par le seul amour de la science, et acquérant même une réputation européenne; je crois qu'il serait difficile de citer un seul exemple de ce genre sur le continent.

Comme on a révoqué en doute le revenu que les savants français obtenaient de leurs diverses places, je me suis procuré des renseignements officiels, et je puis assurer qu'il y a deux ans M. Cuvier retirait 38,000 francs de cinq places; M. Thénard, 31,900 de six places; M. Gay-Lussac, 40,400 de sept places, et M. Poisson, 25,500 francs de cinq places. Ce sont là les traitements fixes que ces messieurs reçoivent; mais à cela il faut ajouter les émoluments qu'ils retirent de certaines commissions dont ils font momentanément partie; et remarquez que deux d'entre eux jouissent d'un logement gratuit.

Sans prétendre comparer leur mérite à celui de nos compatriotes, prenons quatre noms de personnes bien connues en Angleterre pour les découvertes scientifiques qu'elles ont faites : les professeurs Airey, M. Babbage, sir David Brewster et sir John Herschel. Sans entrer dans des détails, il suffira

de dire que les traitements réunis de toutes les places qu'ils occupent se montent à 700 l. st. (17,500 fr.), et qu'il n'y a qu'une seule de ces places à laquelle un logement soit attaché !

Après avoir ainsi comparé l'encouragement pécuniaire donné à la science dans les deux pays, jetons un regard sur la position sociale qu'elle occupe dans l'un et dans l'autre. Le ton de l'opinion publique tout entier est différent dans ces deux pays par rapport à la science; en France, deux des personnes dont je viens de parler sont pairs (MM. Cuvier et Thénard), et dans la dernière loi qui vient d'être rendue sur la pairie, les membres qui se sont distingués par leurs découvertes sont communément compris parmi les personnes entre lesquelles cette assemblée devra se recruter. La Légion d'Honneur est aussi ouverte au mérite dans les sciences comme dans la vie civile, et les vues de Napoléon, dans l'institution de cet ordre, sont d'autant plus remarquables, qu'elles émanaient du chef militaire d'une nation de qui l'attachement à la gloire des armes est passée en proverbe.

Les extraits suivants du discours adressé par le premier consul au conseil d'État, en 1802, sont dignes de fixer l'attention.

« La découverte de la poudre à canon eut aussi une influence prodigieuse sur le changement du système militaire et sur toutes les conséquences qu'il entraîna. Depuis cette révolution, qu'est-ce qui a fait la force d'un général? ses qualités civiles; le coup d'œil, le talent, l'esprit, les connaissances adminis-

tratives, l'éloquence, non pas celle du jurisconsulte, mais celle qui convient à la tête des armées, et enfin la connaissance des hommes; tout cela est civil. Ce n'est pas maintenant un homme de cinq pieds dix pouces qui fera de grandes choses. S'il suffisait, pour être général, d'avoir de la force et de la bravoure, chaque soldat pourrait prétendre au commandement. Le général qui fait de grandes choses est celui qui réunit les qualités civiles. C'est parce qu'il passe pour avoir le plus d'esprit, que le soldat lui obéit et le respecte. Il faut l'entendre raisonner au bivouac; il estime plus le général qui sait calculer que celui qui a le plus de bravoure. Ce n'est pas que le soldat n'estime la bravoure, car il mépriserait le général qui n'en aurait pas. Mourad-Bey était l'homme le plus fort et le plus adroit parmi les Mameluks; sans cela il n'aurait pas été bey. Quand il me vit, il ne concevait pas comment je pouvais commander à mes troupes; il ne le comprit que lorsqu'il connut notre système de guerre. Dans tous les pays, la force cède aux qualités civiles. Les baïonnettes se brisent devant le prêtre qui prêche au nom du ciel, et devant l'homme qui impose par sa science. Ce n'est pas comme général que je gouverne, mais parce que la nation croit que j'ai les qualités civiles propres au gouvernement; si elle n'avait pas cette opinion, le gouvernement ne se soutiendrait pas. Je savais bien ce que je faisais lorsque, général d'armée, je prenais la qualité de *membre de l'Institut;* j'étais sûr d'être compris, même par le dernier tambour.

« Le propre des militaires est de tout vouloir des-

potiquement ; celui de l'homme civil est de tout soumettre à la discussion, à la vérité, à la raison : elles ont leurs prismes divers ; ils sont souvent trompeurs : cependant la discussion produit la lumière. Si l'on distinguait les hommes en militaire et en civil, on établirait deux ordres, tandis qu'il n'y a qu'une nation. Si l'on ne décernait des honneurs qu'aux militaires, cette préférence serait encore pire, car dès lors la nation ne serait plus rien. »

Il est inutile de remarquer que ces opinions sont exactement le contraire de celles qui règnent en Angleterre, et que le mérite militaire ou politique est le seul que nos institutions reconnaissent.

L'État, en Angleterre, ne récompense le savant ni par le rang, ni par les richesses ; la comparaison entre l'Angleterre et le continent est frappante et décisive à cet égard. Il s'ensuit donc, comme je l'ai dit plus haut, que les sciences ne sont cultivées que par ces grands esprits qu'aucun découragement ne peut arrêter, et par ces esprits du troisième ordre qui ne s'appliquent qu'à l'utilité. L'ordre intermédiaire néglige la culture des sciences, qui ne lui procurerait ni un rang honorable dans la société, ni même une honnête aisance. Une seconde conséquence de cet état de choses, c'est que l'éclat qu'émettent les grands esprits que nous possédons n'est pas aussi répandu qu'il devrait l'être ; et quoique le perfectionnement continuel des machines adaptées aux arts sociaux démontre que la science pratique et populaire est, à tout prendre, proportionnée aux besoins d'un grand peuple commerçant, il n'en est pas moins vrai que la

science *spéculative* est resserrée, et que les applications utiles de la science seraient beaucoup *plus* nombreuses si les spéculateurs théoriciens étaient plus communs. Je suis convaincu que nous ne suppléerons à ce qui nous manque sous ce rapport qu'en augmentant le nombre et le traitement des chaires dotées, et en accordant aux savants une part dans les distinctions honorifiques de l'État, afin d'élever le ton de l'opinion publique, de faire de la science une profession, et d'attirer sur elle les ambitions particulières.

Nous devons observer aussi que l'influence aristocratique en Angleterre a considérablement altéré le réservoir destiné à la science, la source naturelle de ses distinctions, je veux dire la Société Royale. Afin de rendre la Société *respectable*, on exige une somme assez considérable pour y être admis. « Il faut remarquer, dit M. Babbage, que tous les membres payent la même contribution, et que la somme que l'on exige aujourd'hui est de 50 l. st.; il n'y a pas encore longtemps que c'était 10 l. en entrant et 4 l. par an. » Or, les savants n'ont pas encore trouvé la pierre philosophale; et il y en a plus d'un qui mériterait, avant tous les autres, d'être membre de la Société, et à qui la dépense nécessaire ferait peur. En second lieu, et toujours pour rendre la Société *respectable*, l'esprit aristocratique veut qu'elle soit encombrée d'hommes opulents et d'un rang élevé. Imaginez sept cent quatorze membres de la Société Royale! Comment veut-on qu'un savant se sente honoré de faire partie d'une société de sept cent quatorze

personnes, dont les cinq sixièmes n'ont jamais écrit une ligne dans les *Transactions philosophiques* (1)? Le grand nombre ôte toute émulation, tandis que l'admission du rang, sans distinction de mérite, rabaisse l'échelle d'après laquelle ce mérite se mesure. M. Davies Gilbert est un homme dont l'instruction n'est pas à dédaigner, mais avec cela il possède une fortune considérable ; aussi le conseil déclare-t-il que M. Davies Gilbert est « *incontestablement* le membre qui convient le mieux pour la place de président. » Il faut convenir que cette préférence est très-flatteuse pour les autres membres de la Société auprès desquels M. Gilbert n'est qu'un enfant, sous le rapport de la science. Vous croirez peut-être que le pays doit se vanter de voir tant d'hommes d'un rang élevé aspirer à l'honneur d'appartenir à une société scientifique ? Peut-être regarderez-vous cela comme une preuve que ces hommes cultivent eux-mêmes les sciences ? Vous pourriez avec tout autant de raison conclure qu'ils cultivent l'art de vendre de la marée, parce que par suite d'une courtoisie du même genre, ils font partie de la corporation des poissonniers. Ils s'entendent aux sciences tout comme à la vente du

(1) Ce qu'il y a de plus remarquable, d'après M. Babbage, c'est qu'un homme de mérite, s'il est peu connu, est sûr d'être repoussé au scrutin, tandis qu'un homme riche, absolument inconnu, est non moins certain d'être accueilli. C'est ainsi qu'une société fondée pour l'encouragement de la science va sur les brisées d'un club à la mode !

poisson. En 1827, sur cent neuf membres *qui avaient contribué* aux Transactions, combien croyez-vous qu'il y eût de pairs? UN SEUL! Sans doute

« Un rayon de soleil qui s'était égaré ! »

J'ai dit que les sciences transcendantes sont négligées chez nous ; celles qui sont plus populaires et plus utiles y sont au contraire encouragées. On n'a qu'à voir en effet combien, non-seulement dans la capitale, mais encore dans les villes de province, il s'élève de sociétés de botanique, de géologie, d'horticulture, etc., défrayées principalement par les classes moyennes, tandis que des traités élémentaires de toutes les sciences et dans tous les formats, sont devenus une partie de la littérature à la mode.

L'ambition est d'une nature plus variée que les personnes peu profondes ne se l'imaginent. Toutes les biographies nous apprennent que les hommes doués de grandes capacités abandonnent facilement une carrière qui n'est pas encouragée, pour en entreprendre une autre. Ainsi nous venons de voir ce génie hardi qui a honoré notre siècle par l'invention de la célèbre machine à calculer (1), après avoir hautement avoué son mécontentement du peu de distinctions

(1) Un mot sur cette machine, qui est la découverte la plus remarquable du siècle.

Le but de la machine à calculer n'est pas de résoudre des questions individuelles, mais de produire une multitude de résultats d'après des lois données. Elle diffère de

accordées à la science, a proclamé ce mécontentement en sollicitant les votes d'un des districts électoraux de la capitale. Les monarques absolus agissent avec sagesse en satisfaisant l'ambition de ceux qui se consacrent aux carrières *pacifiques ;* ils détournent

toutes tentatives précédentes, principalement en deux points :

1° Elle entreprend de construire des tables mathématiques d'après la *Méthode des Différences ;*

2° Elle entreprend d'imprimer sur des planches de cuivre les tables ainsi construites.

Il n'entre pas dans mon plan de décrire, même en peu de mots, les principes mécaniques sur lesquels cette machine est fondée ; mais la perspective qu'elle a montrée aux progrès futurs des sciences mathématiques est trop remarquable pour être passée sous silence.

Dans sa première tentative, l'auteur n'avait d'autre but que de faire une machine qui pût construire des tables de toutes les fonctions, dont la sixième différence serait constante. Sous ce rapport seul son utilité aurait été immense, puisqu'elle aurait procuré aux tables une exactitude qu'elles n'auraient pu obtenir par aucun autre moyen. Mais quoique cette machine ne soit pas encore complète, elle réunit déjà d'autres facultés encore. On peut par son moyen computer des tables n'ayant aucune différence constante, et d'autres encore d'une nature si compliquée, que l'analyse mathématique devra être elle-même perfectionnée avant de pouvoir en saisir les lois. L'existence de la machine, dans son état actuel, permet avec raison d'espérer que quand elle sera parvenue à sa perfection elle résoudra les problèmes généraux les plus compliqués de la pure analyse.

par là plus d'un esprit inquiet et remuant d'autres carrières plus dangereuses, et absorbent dans les doux loisirs de la philosophie, des facultés qui sans cela auraient peut-être soumis à leur analyse des sujets qui ne comportent point des recherches si approfondies.

CHAPITRE IX.

ÉTAT DES ARTS.

L'art de la Peinture ne s'est élevé que fort tard en Angleterre. — Origine de l'Académie Royale. — Elle est infidèle à son but. — Elle a pourtant été utile sous deux rapports. — L'art de la Peinture est plus élevé en Angleterre et plus généralement cultivé que partout ailleurs. — Mais il y a chez nos peintres absence de Sentiment. — L'Influence du Matériel s'étend de la Philosophie jusque sur les Arts. — Véritable Cause de l'effet inspirateur de la Religion sur les Arts. — Sculpture. — Chantrey. — Gibson. — Peinture d'Histoire. — Haydon, etc. — Martin. — Son merveilleux Génie. — Nouvelle Source d'inspiration religieuse d'où il tire ses sujets. — Ses premières Contrariétés. — Peinture de Portraits. — Elle est en général mauvaise. — Tableaux de genre. — Wilkie. — Paysage. — Turner. — Divers. — E. Landseer. — Aquarelles. — Gravure. — Les Arts appliqués aux Manufactures. — Les caprices de la Mode. — Travail en Soie. — Anecdote d'un patriotisme de cour. — Architecture. — Adoption de l'école grecque. — Cette adoption a corrompu et n'a point corrigé notre Architecture. — Ce qui n'est point original n'est jamais convenable au bien ni en Architecture, ni en Poésie. — Il faut trouver les premiers Principes dans les premiers Monuments, —

Non pas dans ceux des autres Nations, mais de la nôtre. — Résumé des remarques précédentes.

Chacun sait que l'art de la peinture n'a réellement pris racine parmi nous que dans le cours du siècle dernier. Jusqu'à ce moment nous étions convaincus que nous manquions de l'imagination nécessaire pour le cultiver, *nous* qui avions produit un Milton et un Shakspeare ! Mais l'art ayant commencé par Thornhill, avança à pas rapides vers la perfection, et, à compter du temps de Hogarth, fut généralement cultivé. Corrompu sur le continent pendant le dix-huitième siècle, il se régénéra en Angleterre.

Depuis l'an 1734 le nombre des artistes anglais augmenta si rapidement qu'en 1760 nous surpassions nos contemporains de l'Italie et de la France, tant pour le mérite de nos tableaux que pour l'extension que la culture de l'art avait prise en Angleterre. L'application des beaux-arts aux manufactures les rendit populaires parmi nous. La faïence fabriquée par Wedgwood porta des notions de grâce et de beauté jusque dans les moindres villages du royaume. Plusieurs des premiers dessins de Flaxman furent composés pour Wedgwood, et en adaptant ses conceptions aux formes pures et parfaites de la Grèce, il perfectionna son propre goût, et créa en même temps celui du public. Jamais dans aucun pays l'art n'offrit de plus brillantes espérances qu'à l'époque où Reynolds présidait à la peinture du portrait, où Barry ennoblissait l'école historique, et où Flaxman répandait sur la sculpture son antique et sublime ma-

jesté. Ce fut précisément à cette époque que fut établie l'Académie royale, qui succéda à la Société privilégiée des Artistes. Je ne répéterai aucune des attaques qui ont été en dernier lieu dirigées avec raison contre cette institution. Il suffira de dire que l'Académie royale avait été établie pour l'encouragement de la peinture d'histoire, et qu'elle est remplie de paysages et de portraits; qu'elle avait été établie pour réunir et exciter tous les talents les plus distingués, et qu'elle a exclu et persécuté plusieurs des plus grands artistes que nous possédions, et enfin qu'au moment où j'écris, soixante-cinq ans après son établissement, nos meilleurs artistes vivants, presque sans exception, n'ont *point* été élevés dans une académie instituée, comme de raison, pour former le génie plus encore que pour le soutenir (1). Elle a réuni les prétentions d'un établissement public avec la jalousie d'une coterie privée. Je ne pense pourtant pas, avec ses ennemis, qu'elle ait été fort nuisible à l'art; je crois au contraire qu'elle lui a donné du secours, même sans le vouloir. En premier lieu, quoi-

(1) Martin était élève de Musso. Flaxman étudia sous son père et dans la galerie du duc de Richmond. Il fut aussi à la vérité, pendant un temps fort court, à l'Académie, où la médaille d'or lui fut refusée. Chantrey apprit la sculpture en bois à Sheffield. Gibson était sculpteur de vaisseaux à Liverpool. Quand sir Thomas Lawrence passa ses examens pour être admis aux écoles de l'Académie, sa demande fut rejetée. L'Académie n'enseigna ni Bonnington, ni Danby, ni Stanfield. Ce fut le Dr Monro qui dirigea le goût de Turner.

qu'elle n'ait pas écrasé le génie, elle a répandu dans un vaste cercle une respectable médiocrité : c'est-à-dire qu'elle a élevé de plusieurs degrés la précédente mesure du médiocre. Secondement, sa jalousie et son esprit exclusif, qui dans certaines occasions ont opprimé le génie qu'ils refusaient de reconnaître, l'ont excité dans d'autres moments à s'élever plus haut encore, poussé par l'aiguillon de l'indignation. Haydon a dit avec éloquence, ce qui malheureusement n'est pas toujours conforme à la vérité : « Essayez de rabaisser le génie, il se relèvera comme un géant ; tentez de l'écraser, et il se montrera un dieu ! »

L'art de la peinture est peut-être maintenant porté aussi haut chez nous que partout ailleurs, en dépit de la rivalité de Munich et de Paris. J'en appelle aux noms de Martin, Haydon, Wilkie, Landseer et Stanfield. Il est aussi plus généralement cultivé et encouragé. Témoin le grand nombre d'artistes et le prix que se payent les tableaux. Il est digne de remarque, que nulle part dans les pays étrangers on ne voit autant de tableaux dans les maisons des riches propriétaires et de la noblesse inférieure. Chez nous, ils forment une partie nécessaire de l'ameublement. Un courtier de locations faisant voir l'autre jour une maison à un de mes amis, et en faisant un éloge pompeux, lui dit en terminant :

« Et puis, monsieur, quand le salon sera complétement meublé, avec de beaux rideaux rouges et douze beaux tableaux d'ameublement, il n'aura pas son pareil dans Londres. »

Les tableaux lui paraissaient aussi nécessaires que les rideaux rouges.

Mais comme, vu la liaison qui existe entre la littérature, les arts et les sciences, tout ce qui affecte l'un doit aussi affecter l'autre, ainsi le caractère qui règne en ce moment dans l'école anglaise est le *matériel*. Vous y voyez une exécution hardie, des couleurs brillantes, mais une absence totale de sentiment; rien n'élève, ne touche, ne parle à l'âme dans l'immense majorité des artistes. J'attribue, à la vérité, ce défaut principalement au peu de pouvoir que la religion exerce de nos jours sur l'imagination. Il est évident que, dans la peinture comme dans la sculpture, c'est la religion qui doit inspirer les compositions les plus idéales, car l'artiste qui cherche à représenter les choses qui sont dans le ciel doit nécessairement s'élever au-dessus de la terre. Ce n'est pas un simple mortel qu'il peint; il ne peut donc pas s'attacher exclusivement aux formes physiques; il doit oublier tout ce qui l'entoure, et, livré à la méditation, produire une image qui sorte de la nature des objets visibles et journaliers. C'est là ce qui donne l'inexprimable majesté au Jupiter Capitolin, la voluptueuse modestie à la Vénus de Médicis, et ce qui répand sur la beauté courroucée d'Apollon le mystère et la gloire d'un dieu. Il en est de même de l'école italienne, où le sentiment de la religion inspirait et exaltait l'âme de l'artiste, et donnait à Michel-Ange sa solennelle terreur, à Raphaël sa rêveuse harmonie. C'est encore ainsi que, même de nos jours, le peintre le plus frappant et le plus remarquable que nous possédions a dû son

imagination à un sentiment religieux, ardent et profond. L'ombre grave et ténébreuse du Dieu des Hébreux repose sur les terres de Babylone, sur la vallée d'Éden et sur le terrible spectacle du déluge universel.

Si nos maisons sont trop petites pour des tableaux d'histoire, ce défaut se fait encore bien plus remarquer quand il s'agit de SCULPTURE. Ces deux branches de l'art sont, comme de raison, celles que l'on encourage le moins généralement. On a dit que la sculpture était trop froide pour nous, tandis que c'est nous au contraire qui sommes trop froids pour la sculpture. Parmi les sculpteurs du jour, Chantrey et Gibson sont les premiers; l'un pour les portraits, l'autre pour des objets de fantaisie. Les bustes de Chantrey possèdent toutes les qualités qui plaisent aux originaux et satisfont leurs amis. Il embellit à la fois la nature et l'art. Toutefois, si le costume de ses statues est en général convenable et pittoresque, témoin celle de James Watt, la statue de Pitt, dans Hanover Square, fait une exception, car les draperies les plus communes pendent lourdement sur la figure la plus désagréable. Il est fort à regretter que depuis que ce grand artiste a été surchargé de commandes de bustes, les monuments funéraires qui sortent de ses ateliers ne possèdent plus cette belle simplicité qui distinguait ses premiers ouvrages, tels que les enfants endormis, dans la chapelle de Lichfield, et lady L. Russell. L'invention et l'exécution de ces monuments lui procurèrent sur-le-champ une réputation que de simples portraits, quelque beaux qu'ils soient,

ne sauraient soutenir. C'est, d'après cela, sur Gibson que se fixent aujourd'hui les plus grands éloges ; il nous envoie de temps en temps de Rome, pour notre exposition, les modèles de sculpture les plus classiques que les temps modernes aient produits. Ils possèdent la grâce de l'antique, et approchent quelquefois de sa majesté. À côté de ces deux premiers artistes se placent honorablement Gott et Campbell à Rome, Westmacott, Baily, Behnes, Carew, Nichold, Lough, Pitts et Rossi à Londres.

En traçant à la hâte la liste des noms qui ont enrichi la peinture historique, je ne puis que les indiquer, sans prétendre à la mission de critique. L'action véhémente, la force de coloris et le caractère *individualisant* de Haydon sont bien connus. Hilton, qui réussit mieux dans les tableaux de chevalet que dans les grandes compositions, déploie dans les premiers une exactitude extraordinaire de dessin. Une certaine délicatesse et une âme romanesque sont les traits caractéristiques de Westall. Mais une trop grande facilité dans la composition et quelque chose de vague dans l'exécution nous font regretter que cet artiste, trop heureux dans sa jeunesse, ait obtenu trop facilement des avantages dont l'espérance plus prolongée aurait mûri son génie en l'obligeant à se livrer à des travaux plus assidus. Etty, qui s'est attaché à étudier le coloris des peintres vénitiens, n'appartient pas, strictement parlant, à l'école historique, mais ne pourrait pourtant être convenablement placé dans aucune autre. Ses qualités sont un dessin vigoureux et coulant ; des éclats de feu et de lumière,

auxquels se joint une affectation d'imiter les défauts aussi bien que les qualités de l'école vénitienne.

Les deux Foggo (T. et G.) sont des hommes de beaucoup de talent, et qui n'ont point sacrifié leur jugement à la mode du jour.

Mais je me hâte d'arriver à Martin, le plus grand, le plus sublime, le plus durable, le plus original d'entre les génies de notre siècle. Je reconnais en lui, comme je l'ai dit ci-dessus, la présence d'un esprit qui n'appartient pas à ce monde, la divine ivresse d'une grande âme ravie dans des songes majestueux et célestes. L'Ancien Testament, avec ses traditions grandes et sévères, ses ombres solennelles, est devenu son élément et son apanage. Sa sphère est vaste, et pourtant son génie ne s'est point égaré en la parcourant; il l'a enchaînée et l'a mesurée à sa volonté; il a limité l'infini avec une précision mathématique. Ce n'est pas à la vérité un Raphaël, dessinant et variant les passions humaines, ou bien arrêtant la sympathie de la passion elle-même dans un calme profond et sacré; ce n'est point un Michel-Ange, créateur de puissances gigantesques et surnaturelles, les Titans d'un ciel idéal; mais il est plus original, plus indépendant que l'un ou l'autre de ces artistes. Ils perfectionnèrent un style qui n'était pas à eux, celui de Masaccio et de Signorelli; Martin n'a rien emprunté à personne. Seul et sans guide, il a pénétré dans les retraites les plus profondes du passé, et a contemplé la forme primitive d'un monde qui n'est plus.

Regardez son Déluge : c'est le plus simple de ses ouvrages, mais c'est peut-être le plus terrible. Pous-

sin avait représenté avant lui la triste destruction d'une inondation, mais non pas l'inondation du monde. Avec une imagination qui des effets remonte vers l'effrayante et sublime cause, Martin donne dans le même tableau une solution possible du phénomène qu'il représente ; au milieu d'un ciel sombre et trouble, vous voyez la conjonction du soleil, de la lune et d'une comète. Je regarde cela comme l'alliance la plus magnifique de la philosophie de l'art dont l'histoire de la peinture puisse offrir un exemple. Regardez ensuite la *Destruction de Ninive* : voyez comme le pinceau semble trempé dans les divines sources de la lumière. D'un côté la lune, de l'autre l'éclair électrique ; plus loin, de nombreuses torches, et puis les flammes lugubres d'un incendie ; le mur qui s'écroule, l'ennemi qui s'élance ; l'effroi des uns, la résignation des autres. Sur le premier plan, la pompe, la vie, la brillante assemblée, les beautés condamnées et dévouées se réunissant autour du monarque, fières de la mort qui va l'immortaliser. Je ne m'arrête point sur les fautes possibles, sur la hauteur disproportionnée de quelques-unes des figures et l'effet théâtral de quelques autres ; sur le manque d'un point de repos qui, en servant de contraste, augmente le mouvement général ; ni enfin sur quelques fautes de dessin que la jalousie de ses rivaux lui a reprochées avec tant d'amertume ; je parle de l'effet que ce tableau produit sur tout le monde, effet résultant des causes les plus sublimes, de l'inspiration la plus auguste et la plus authentique. On nous parle des génies que l'institution royale peut former : elle a rejeté cet homme de son

sein ; on nous parle de l'avantage que l'on peut trouver dans le sourire protecteur de la faveur aristocratique ; mais que ceux qui nous le vantent interrogent la jeunesse de Martin ! Si vous désirez savoir quel est le pouvoir de l'enthousiasme, regardez le plus grand artiste de son siècle luttant contre des difficultés de toute espèce, près de succomber au besoin, cherchant dans les recoins d'une vieille malle les croûtes moisies avec lesquelles il apaisait sa faim, retournant ensuite à son chevalet avec une énergie toujours la même, et trouvant dans les méditations qui le transportaient dans le ciel et lui montraient ses images, tout ce qui était nécessaire pour le réconcilier avec la terre. Si vous demandez pourquoi *lui* est soutenu par sa propre force, et pourquoi des génies moins vastes s'affaissent même avec le patronage des lords, c'est que ceux-ci n'ont point de méditation qui les ravisse.

On m'a dit que Martin avait entrepris un de ses tableaux dans un moment où ses ressources pécuniaires ne suffisaient pas pour faire face aux frais indispensables de son ouvrage. Ses pièces de monnaie disparaissaient l'une après l'autre ; il arriva enfin à un schelling tout neuf, qu'avec cet enfantillage qui accompagne si souvent le génie, il avait, à cause de son éclat, gardé pour le dernier. Mais le schelling fut aussi perfide que brillant ; ayant été porté avec un soupir chez le boulanger, celui-ci déclara qu'il était faux, et le pain que l'immortel artiste avait déjà saisi lui fut impitoyablement arraché.

Dans le Portrait, Lawrence, Owen et Jackson ne sont plus ; les plus habiles parmi leurs successeurs

sont, pour la peinture à l'huile, Pickersgill et Philips. Une grande preuve de l'inutilité du patronage individuel résulte du fait que tandis que la branche du portrait est sans contredit la plus protégée de toutes, c'est celle qui a produit le moins d'artistes distingués. Il serait possible qu'à force de peindre tant de visages communs en cravates blanches et en robes de velours, l'esprit des artistes se fût rabaissé au niveau de leurs modèles.

Dans la peinture de Genre nous possédons la grâce légère et l'imagination romanesque de Parris, l'élégance parfaite et la gaieté délicate de Leslie, le Washington Irving du chevalet, la spirituelle amabilité de Webster, la facilité et l'aisance de Newton. On voit dans Boxall un sentiment tendre et mélancolique qui se montre surtout dans les traits de ses femmes. Howard nous rappelle les compositions de Flaxman; c'est dommage pour Howard ; et Clint, quoiqu'il s'occupe de représenter des scènes de comédie, est dramatique et n'est pas théâtral. Le peintre qui dans cette classe paraît faire le plus de progrès, est M. Macalise : son dernier tableau, représentant *Mokanna qui soulève le voile*, est rempli de talent; mais le visage n'a point le sublime de la laideur; il est grotesque et n'est point terrible : c'est la laideur d'un singe et non pas d'un démon.

Mais, lorsqu'on parle de cette partie de l'art, qui ne sent le nom de Wilkie se présenter, malgré que l'on en ait, à sa pensée? Qui ne sent que le pathétique et la gaieté de ce grand peintre laissent dans l'âme des souvenirs aussi durables que ceux de la littérature

elle-même, et que chaque nouveau tableau de Wilkie est pour l'amateur une jouissance nouvelle ? Plus varié, plus étendu que Hogarth même, son génie passe de la dignité de l'histoire jusqu'aux confins de la caricature. La qualité que nous appelons en anglais *humour*, et qui ne peut se rendre en aucune autre langue, est le trait caractéristique de tous les esprits capables de variété dans leurs tableaux, depuis Shakspeare et Cervantes jusqu'à Goldsmith et Smollett. Tantôt c'est de la haine qu'elle inspire, et tantôt un gros rire. Quelle distance du Méphistophélès de Goëthe, au sir Roger de Coverley, d'Addison, et de sir Roger de Coverley à Humphrey Clinker! Quel espace infini sépare la force de Hogarth de la gracieuse tendresse de Wilkie! et à laquelle des deux donnerons-nous franchement la préférence ? Oserions-nous placer *la Vie de la Fille de Joie* au-dessus de *la Saisie pour le Loyer*, ou de l'exquise beauté de *Duncan Grey ?* et si, après une réflexion mûre et critique, nous sommes obligés en définitive d'adjuger la palme à la grandeur épique et profondément analysée de la terrible gaieté de Hogarth, nous devons encore nous rappeler que Wilkie régna aussi dans l'empire plus grave dans lequel Hogarth n'a fait que s'essayer. Si la *Sigismonde* de Hogarth n'est pas un ouvrage réellement aussi médiocre que lord Orford le prétend, il faut avouer du moins qu'il est infiniment au-dessous de la réputation de ce merveilleux artiste. Mais, d'un autre côté, si *Knox* ne s'élève pas non plus à la hauteur et à la vérité de caractère que Wilkie porte dans une école plus familière, il n'en est pas moins

incontestablement, pour la hardiesse de la conception, et le talent de l'exécution, un effort dont tout peintre pourrait être fier. Wilkie est le Goldsmith des peintres, pour sa gaieté aimable et touchante, pour l'art avec lequel il sait combiner le sourire et les larmes, le familier et le beau; mais il sait s'emparer avec plus de force que Goldsmith lui-même et de nos sympathies sombres et de notre plus bruyante gaieté. Si le drame pouvait trouver un Wilkie, on ne se plaindrait plus qu'il dégénère. Il offre la plus parfaite démonstration de la doctrine que j'ai énoncée plus haut, sur la puissance et la dignité que l'école populaire peut obtenir dans les mains d'un grand maître; je dis la dignité, car la vérité n'en est jamais tout à fait dépourvue, même sous sa forme la plus familière.

Quant au Paysage, l'Angleterre est aujourd'hui placée au premier rang. Là, point de tyrannie académique, point de dogme de critique, né du plagiat, le vol du vol, n'a retenu l'élan du génie, n'a fait taire les simples conseils de la nature *dont l'aspect enseigne*. Turner, Danby et Martin, Stanfield, Copley, Fielding, Dewint, Collins, Lee, Calcott, John Wilson, Harding et Stanley sont de vrais poëtes bucoliques. Turner était autrefois sans rival; tout ce que son imagination lui inspirait, son pinceau l'exécutait. Mais depuis quelque temps il a abandonné le beau pour se jeter dans le bizarre. Son génie l'avait destiné à être le Wordsworth de la peinture, et il s'est abaissé jusqu'à en être le Cowley! Il ne sympathise plus avec la Nature, il la traite avec coquetterie. Chez Danby, une lumière et une ombre également

transparentes qui flottent sur ses tableaux, s'accordent bien avec une imagination presque spensérienne dans la poésie de ses inventions. Est-il possible de ne pas reconnaître dans Stanley la précision de l'œil, la force de l'exécution, l'étonnante étendue et la variété de ses dessins ?

Dans les tableaux MÊLÉS je ne m'arrête pas sur Roberts, Prout, Mackensie, Challond, doués d'un talent éminent pour les dessins architecturaux; ni sur Lance et Derby, qui égalent presque les peintres hollandais dans la représentation du gibier mort, du fruit, etc., ni sur Cooper, Hancock, Davis, tous distingués dans le genre d'Edwin Landseer, pour arriver à Landseer lui-même. L'extrême facilité de ce singulier artiste rend ses ouvrages inférieurs trop peu finis et d'une composition trop peu caractérisée, mais les bons ne laissent presque rien à désirer. Il nous rappelle ces métaphysiciens qui ont donné une âme aux bêtes. Il leur inspire dans ses tableaux une éloquence spirituelle d'expression qu'aucun talent littéraire ne serait en état de décrire. Il n'y a point de Société Humaine en Angleterre dont la voix parle avec autant de force que lui. Il est impossible, après avoir contemplé un de ses tableaux, de maltraiter un animal. Il élève notre sympathie pour les animaux au niveau de l'intérêt humain. Il répand de la poésie sur ce qu'il y a de moins poétique; il a su même rendre pathétique une cane veuve de son canard. Il est comme une sorte de chaînon au génie de Wilkie, unissant toute la matière dans le sentiment commun d'une affection qui s'étend sur tous les êtres. Wilkie et

Landseer sont les hommes bienfaisants de la peinture. Suidas a dit d'Aristote qu'il était le secrétaire de la nature, et qu'il avait trempé sa plume dans l'intelligence; on pourrait appliquer cette même observation à ces deux artistes, et dire que chacun d'eux dans son genre a été le secrétaire de la nature, et a trempé son pinceau dans la sympathie; car ils ont tous deux, dans leur génie, plutôt la philosophie du cœur que celle de l'esprit.

La peinture A L'AQUARELLE forme une partie fort distinguée de l'art anglais. Vers la fin du dernier siècle, on adopta un nouveau style de dessins ou de peintures à l'aquarelle. Jusqu'à ce moment, quelque talent que l'on remarquât dans les ouvrages de Sandby, Hearne, etc., il n'y avait, dans leur méthode, rien qui les distinguât particulièrement des artistes étrangers. A l'époque dont je viens de parler, le Dr Monro, de l'Adelphi, amateur distingué dans cette partie, invita plusieurs jeunes gens à étudier d'après les dessins dans sa précieuse collection, et sous sa direction. Turner, Girtin, Varley et d'autres acquirent, pour peindre la nature en gouache transparente, un talent qui surpasse tout ce que l'on a encore vu dans ce genre. Un ton chaud, sans être noir, la perspective aérienne, l'éclat du soleil et la fraîcheur de l'ombre, tout cela se retrouve à un point étonnant, non-seulement dans les ouvrages des trois artistes que je viens de nommer, mais encore dans ceux de Glover, Fielding, Barret, Heaphy, Richter, Stanfield, Gox, Holland, Harding, et dans le pinceau allemand, sauvage et mystique de Cattermole. Mais

les grandes têtes d'expression, etc., de sir Charles Bell sont à beaucoup d'égards les ouvrages les plus extraordinaires que la gouache ait produits; et c'est une chose assez digne de remarque, que dans cette partie un médecin ait le premier indiqué le but, et qu'un anatomiste y soit parvenu.

L'art de la Gravure était dans son enfance chez nous, il y a un siècle, lorsque dans un très-petit nombre d'années Strange, Woolett, Earlom et Shrop le portèrent au plus haut degré de vigueur. Mais aujourd'hui l'application des machines, et le système de la division du travail, donnent à la pratique une grande perfection du tracé, aux dépens du sentiment et de la variété, les mêmes moyens étant employés dans toutes les occasions. On peut s'en convaincre en regardant les Annuaires et les autres ouvrages de la majorité de nos graveurs. Le sacrifice des plus nobles qualités au mécanisme réduit la gravure à n'être plus qu'un commerce; car on ne peut accorder le noble nom d'art que là où une âme libre règne sur le tout et maintient chaque objet dans la subordination convenable au caractère du sujet. John Landseer, Doo, Engleheart l'aîné, etc., sont pourtant encore des artistes en gravure. On peut en dire autant de Reynolds, qui travaille à la manière noire; mais notre siècle peut se vanter d'avoir porté la gravure sur bois à sa perfection dans Berwick, de Newcastle; son élève Harvey continue la profession avec une réputation méritée.

Un mot sur les Arts appliqués aux Manufactures. On s'est souvent plaint depuis quelque temps du man-

que d'artistes en état de dessiner pour nos manufactures de porcelaine, de soie et d'autres objets de luxe d'un usage général. On nous dit qu'il faudrait des écoles publiques pour en former. Cela se peut, mais pourtant Wedgwood, Rundell et Hellicot l'horloger, n'ont point éprouvé cette difficulté; et maintenant que l'Académie Royale existe depuis soixante-cinq ans les plaintes sont devenues universelles. On pourrait croire que le principal avantage de pareilles institutions serait de créer cette médiocrité de talent, décente et universelle, qui a besoin de l'encouragement du commerce et de la mode. Mais, à dire la vérité, la plainte n'est pas juste. Comment Wedgwood a-t-il fait, sans qu'il y ait eu d'école publique de dessin? En 1760, nos porcelaines ne pouvaient pas soutenir la concurrence avec celles de la France. La nécessité presse, et, ce qui vaut tout autant, permet les efforts du génie. Wedgwood appliqua la chimie au perfectionnement de la matière de sa poterie; il chercha les modèles les plus beaux et les plus convenables de l'antiquité, et les fit imiter avec une scrupuleuse exactitude. *Il eut ensuite recours au plus grand génie de l'époque pour des dessins et des conseils.* Il devait nécessairement réussir. Maintenant les fabricants qui travaillent une matière beaucoup plus précieuse que celle de Wedgwood se plaignent du défaut de talent dans les hommes à qui ils ne se sont jamais adressés, et qui seraient à leurs ordres s'ils consentaient seulement à rémunérer leurs services. Mais ce qu'il y a dans la mode de plus funeste pour les arts, ce sont ses caprices soudains. La pein-

ture sur porcelaine était parvenue à sa plus haute perfection vers 1806. M. Charles Muss, qui s'est rendu plus tard célèbre comme émailleur, était à cette époque peintre sur porcelaine. Cet art étant à la mode, les dames lui donnaient volontiers une guinée et plus pour ses leçons. En moins de trois ans ce goût tomba. Non-seulement les dames achetèrent moins de porcelaine, mais la mode voulut que toutes se missent à peindre sur velours. Puis les belles écolières s'amusèrent à faire du laque de la Chine, et plus tard elles se livrèrent avec une ardeur incroyable à un travail plus féminin ; elles firent des souliers. Tremblant à l'approche du sort qu'il prévoyait, Muss, par un vigoureux effort, quitta la porcelaine pour le verre, sur lequel l'art de peindre était à cette époque peu cultivé ou peu connu; mais avant qu'il pût recueillir le fruit de son industrie, sa famille se trouva dans le besoin. Une nuit, par un temps affreux, et trempé par la pluie, il se rendit d'Adam-Street à Kensington, dans l'espoir d'emprunter un schelling. L'ami à qui il venait le demander était dans un état presque aussi triste que le sien ; mais par bonheur il possédait encore le bienheureux secours anglais du crédit, et par ce moyen il se procura un pain, avec lequel la victime infortunée de l'inconstance des goûts féminins retourna auprès de ses enfants, qui mouraient de faim.

Pour citer une autre branche, l'homme qui est obligé de renouveler sa vaisselle plate tous les dix ans ne peut pas payer à l'orfévre un prix aussi élevé pour la façon que celui qu'obtenaient Rundell et

Bridge, lorsque, employant pour leurs dessins les premiers artistes du pays, ils se mirent au-dessus de toute concurrence possible. En attendant, comme il faut absolument faire *quelque chose de beau*, une prodigalité d'ornements revient moins cher qu'une exécution parfaite. On a même vu envoyer des dessins hors d'Angleterre pour les faire exécuter à meilleur marché sur le continent.

Quant au travail sur la soie, il y a quelques années qu'une commission composée d'hommes d'un rang distingué, qui prenaient beaucoup d'intérêt aux produit des manufactures anglaises, fit venir de France un modèle de soie travaillée représentant le départ d'un jeune soldat pour l'armée. Ils ne doutèrent pas que nous ne pussions égaler ou même surpasser chez nous ce modèle; mais comment se procurer un sujet qui joignait à autant de beauté un intérêt national? Ils s'adressèrent à un étranger qui se trouvait à Londres, et qui se rendit sur-le-champ chez l'artiste anglais qu'il jugea le plus en état de remplir les vues de ces messieurs. Celui-ci prit pour sujet un jeune matelot revenant d'une croisière heureuse; il apprend qu'un de ses anciens amis est en prison pour dettes; il se rend sur-le-champ auprès de lui, et le trouve malade, au désespoir, et soigné par une jeune personne, sa fille unique. La composition fut généralement admirée; mais croirait-on que l'idée de voir un marin anglais dans une prison, quoiqu'il n'y fût entré que dans un but de bienfaisance, fut unanimement désapprouvée par l'aréopage, qui demanda en conséquence que le fond du tableau

fut changé en *une chaumière*. L'artiste insista avec raison sur la prison, et n'entendit plus parler du patronage des commissaires. On n'ignore pas non plus que pendant plusieurs années un sentiment aristocratique empêcha que le tableau de Wilkie représentant *la Saisie pour les Loyers* ne fût gravé, *de peur qu'il ne fît tort dans l'esprit du peuple aux gentilshommes de campagne*.

Il n'y a rien, selon moi, monsieur, où le caractère matériel et sans élévation de notre époque se déploie plus fortement que dans notre architecture nationale. L'étranger qui parcourt nos rues est frappé de la richesse, de l'éclat, du *comfort*, du tumulte de la vie qui y règnent; mais combien il est rare qu'il éprouve ce sentiment d'une vaste et noble simplicité, qui, dans l'architecture comme dans les lettres, est le résultat d'un goût élevé et la marque d'un peuple pénétré de la passion du *grand!* La première chose qui vous frappe en Angleterre, est le peu de hauteur des édifices publics; ils paraissent tous inachevés; on dirait qu'une faux les a coupés par le milieu : ils semblent consacrés à saint Denis après sa décapitation. Le second défaut que l'on y remarque est l'absence d'originalité; on ne trouve en place que de la bizarrerie. Or, toutes les fois que l'architecture d'un édifice n'est pas originale, elle ne lui convient pas; nous transplantons dans un climat ce qui appartient à un autre, avec lequel il n'a aucun rapport, et nous appliquons les souvenirs d'une histoire ou d'une religion à des sectes dont l'histoire ou la religion leur sont diamétralement opposées.

Le célèbre Stuart, qui essaya d'introduire chez nous la connaissance des principes de l'élégance grecque en architecture, a en réalité plutôt corrompu que corrigé notre goût. Quoiqu'il posât pour fondement de sa théorie la *convenance*, il la négligea dans la pratique. Regardez cette chapelle; elle n'a absolument rien de commun avec l'édifice auquel elle se rattache. C'est incontestablement la plus élégante chapelle que nous possédions; mais vous la croiriez destinée aux dévotions d'une société d'hommes de lettres ou d'artistes, ou bien construite pour servir d'oratoire à une reine. Non! c'est pour recevoir nos joyeux matelots qu'elle a été faite, et le temple le plus élégant est consacré aux adorateurs les plus grossiers. Les successeurs de Stuart ont rendu plus ridicule encore ce défaut. Sur une église dédiée à saint Philippe, nous remarquons les têtes de taureau, types de Jupiter; et sur la frise d'un édifice consacré à une paisible société littéraire, qui certes n'a rien de commun avec des chevaux fougueux et des cavaliers essoufflés, on a sculpté une cavalcade grecque pleine de tumulte et de mouvement. L'architecture grecque, même dans sa pureté, n'est pas adaptée à un climat sombre et froid; mais elle devient encore plus absurde quand, mettant de côté ses grandes proportions, nous ne conservons que les détails minutieux et impossibles à naturaliser chez nous de sa mythologie.

Parmi l'immense masse de maisons à Londres, où l'esprit erre au milieu de perpétuelles violations du bon sens, il n'y a, sous le rapport du bon goût, qu'un pe-

tit nombre d'exceptions à citer. Ainsi, le portique de Saint-Pancrace, et l'Université de Londres, sont au moins de fort belles copies d'anciens temples, et l'on ne peut s'empêcher d'indiquer aux étrangers la petite chapelle d'ordre ionique dans North-Audley-Street, et l'entrée d'Exeter-Hall. Dans cette dernière, on trouve même un goût aussi noble que juste.

Quant à moi, je l'avoue, dussé-je attirer sur ma tête le dédaigneux sourire des prétendus amateurs, je suis d'avis qu'en architecture comme en poésie nous devons chercher le germe de la beauté dans les idées propres du peuple pour qui elle est destinée. Tout ce qui est grâce dans les arts doit être national. Quand nous avons besoin d'idées nouvelles, n'allons pas les chercher dans le passé des autres pays, mais dans celui de notre patrie ; et cela, non pas pour imiter et renouveler, mais pour adapter et perfectionner. Prenons l'ancien esprit, mais dirigeons-le vers des usages nouveaux. Si un génie véritable s'élevait chez nous dans l'architecture, je suis sûr qu'il puiserait ses inspirations dans nos propres monuments nationaux, depuis le temps des Saxons jusqu'au règne d'Élisabeth. Il ne les copierait ni les uns ni les autres ; mais des deux il créerait une école, alliée en même temps à notre histoire, à notre poésie, à notre religion et à notre climat. Rien n'est aussi essentiellement patriotique que les arts ; ils ne fleurissent d'une manière durable chez un peuple que lorsqu'ils sortent de son sol.

De cette légère et rapide esquisse de l'état des arts en Angleterre, on peut d'abord observer que l'on n'a

aucun motif de se plaindre de leur décadence; secondement, que de l'absence d'encouragement donné par l'État, et de la prépondérance du patronage individuel, il est résulté que les efforts des arts ont tendu plutôt à produire des objets qui devaient gagner la faveur particulière que de ceux qui auraient été adaptés à des besoins publics, ce qui a dû nuire aux écoles d'un genre élevé. Nos meilleurs tableaux d'histoire, même ceux de Martin, ont de petites dimensions, et les plus grands génies ont prodigué leur temps à des ouvrages d'un intérêt domestique et resserré. Les sources d'intérêt plus rares et plus cachées, celles qui s'éloignent de la matière pour ne s'adresser qu'à l'esprit, ne sont pas celles que le génie anglais recherche. Nous pouvons remarquer aussi une singulière coïncidence entre l'*Académie Royale* pour les arts, et la *Société Royale* pour les sciences; l'une et l'autre sont ridicules par leurs prétentions, et remarquables par leur inutilité; sévères pour le génie, et esclaves de la médiocrité (1).

(1) On remarquera sans doute que dans ce Chapitre, consacré tout entier aux Beaux-Arts, la Musique n'est pas même nommée. Cette omission en dit plus que l'auteur ne pense. (*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE IX.

CARACTÈRES SUPPLÉMENTAIRES.

Lord Plume. — Sneak. — Mendlehon. — Saint-Malo, le jeune poëte. — Son contraste Snap, le petit philosophe.— — Gloss Crimson, le membre de l'Académie royale.

Lord Plume est un de ces écrivains de la vieille école, dont il reste si peu aujourd'hui, de ces écrivains qui mettent le plus grand soin à leurs compositions, qui travaillent, qui liment, qui restent des heures à tourner une phrase, laquelle, après tout, n'est le plus souvent qu'une fausseté ou une vérité commune. Il écrit une main roide, droite, et se vante d'être spirituel dans sa correspondance. Il a établi dans chacune des cours de l'Europe un malheureux qui lui sert de but, contre lequel il décoche tous les mois une lettre. Il est profondément versé dans les mémoires biographiques, et il sait ceux de Grammont par cœur; il ne jure que par Horace Walpole, lit les poëtes latins, et écrit F. R. S. derrière son nom (membre de la Société Royale). Il vous demande comment vous traduiriez en anglais les expressions de *simplex munditiis*, et de *copia narium*; il tire son

mouchoir blanc pendant que vous réfléchissez à cette question d'un genre nouveau ; soupire, et avoue que ces phrases sont intraduisibles.

Il est tout farci d'anecdotes, et connaît parfaitement la chronique scandaleuse de nos grand'mères. Il vous donnera jusqu'aux moindres détails de chaque procès pour adultère qui a eu lieu entre les perruques et les paniers du siècle passé. Il passe pour un homme de l'esprit le plus cultivé, joue le Mécène, et se fait peindre tous les ans. Lord Plume a beaucoup écrit dans les Revues ; il n'y a pas un seul de ses amis qui ait jamais fait un livre sans qu'il lui ait adressé une lettre pour le complimenter, et composé un article pour le déchirer ; il est convaincu qu'il sait dire une méchanceté avec autant d'esprit que Voltaire. A la vérité, il a cessé, depuis quelques années, d'écrire dans les journaux, parce qu'ayant été découvert à l'occasion d'une épigramme qu'il avait lancée contre son oncle, cette imprudence lui coûta une succession ; d'ailleurs il s'occupe en ce moment de publier les Mémoires de ses ancêtres. Lord Plume trouve qu'il est digne d'un homme comme il faut d'écrire, mais qu'il est honteux pour lui de l'avouer ; aussi est-il grand partisan de l'anonyme. Il pense, à la vérité, qu'il y aurait une trop grande condescendance, dans un homme d'un génie aussi vaste que le sien, de se montrer au grand jour ; la sensation serait trop vive, les passants s'arrêteraient dans la rue pour s'écrier : « Bon Dieu ! avez-vous appris la nouvelle ? Plume s'est fait auteur. » On le soupçonne d'avoir écrit aussi des articles de politique, et d'avoir publié tous les caquets

de la cour dans le but d'éclairer le peuple. Plume est un grand homme.

De ce noble soutien de la presse anonyme, tournons-nous pour un moment vers un homme qui en est la honte. Sneak *tient* un journal du dimanche pour servir de réservoir à toutes les ordures de la semaine. Il loue *des cabinets d'aisance* à l'usage de tous ceux qui veulent se débarrasser d'un mensonge. Il est impossible de trouver un entrepreneur du même genre, à la fois plus obligeant et plus puant. Il sent sa profession jusqu'au fond de l'âme, et vous crachez toutes les fois que vous entendez prononcer son nom. Sneak a parcouru tout le cercle de la coquinerie ; Sneak a commis tout ce qu'il y a de vil, de lâche et de méprisable. S'agit-il de débiter un mensonge au sujet de quelqu'un? Sneak le débite. S'agit-il de calomnier une comtesse? Sneak la calomnie. S'agit-il de commettre un vol? Sneak vous écrit : « Monsieur, on m'a communiqué certaines anecdotes sur votre compte, que je serais au désespoir de publier, si vous vouliez me donner dix guinées pour me taire. » Sneak ne craindrait point de déclarer, pour six sous et demi, que sa mère était une prostituée, et son père un exécuteur des hautes œuvres. Sneak prétend être une espèce d'homme à la mode, il se glisse derrière les coulisses, et cause avec le moucheur de chandelles ; quand il est gris, Sneak s'oublie et parle à un homme comme il faut, mais l'homme comme il faut le renverse d'un coup de poing. Il n'y a pas d'homme au monde qui ait reçu autant de coups de pied que Sneak, ni aussi souvent des coups de cravache. Tout

son corps est marqué par les châtiments que ses insolences lui ont attirés; il me semble pourtant qu'il y en a encore un en réserve pour lui à la première bonne occasion. Je conviens que c'est dommage de rosser un homme qui a été si souvent rossé, de rompre des os qui ont été si souvent rompus; mais pourquoi se refuser un plaisir qui coûte si peu? Il y aura encore quelque mérite à le rosser plus fort qu'il n'a été rossé jusqu'à présent. Sneak est, au fond du cœur, le plus malheureux des hommes; la puanteur de sa propre honte l'empoisonne. Il sait que tout le monde l'abhorre et le fuit, et il s'efforce de se rattacher à quelque lord, pour ne pas se noyer dans l'abîme de son infamie. Un lord à qui il restait encore un lambeau de bonne réputation sur le corps, promit de dîner avec lui, et depuis ce temps le lord va tout nu. Sneak s'est fait construire une petite maison en bois, dans une espèce de pépinière, entre Richmond et Londres. L'architecture en est précisément du genre qui doit plaire à un pareil homme, car il ressemble au temple qu'un citadin érige à la déesse romaine des égouts, et là son âme est à son aise. Cette petite maison vous crève les yeux quand vous passez, et il vous est impossible de la regarder sans songer au vidangeur à qui elle appartient. Un vidangeur et Sneak sont en effet des personnages si parfaitement semblables, que dès qu'on voit l'un, on songe immanquablement à l'autre.

Mendlehon est un homme d'un talent remarquable et de cet esprit mordant qui pousse souvent, malgré lui, un homme à se livrer à la satire. Mendlehon

créa un journal concacré en général à des personnalités ; alors il n'allait nulle part, sa personne et sa qualité d'auteur étaient également inconnues ; plus tard on le courtisa, il fréquenta la société, son journalisme fut découvert et avoué. Depuis lors, les commères disent que son journal est devenu ennuyeux. Quand il cessa de garder l'anonyme, son rang dans la société lui défendit d'être grossier.

De toutes les personnes malheureuses et désappointées il n'y en a peut-être aucune de nos jours qui le soit autant qu'un jeune poëte. Observez cette physionomie pâle et mécontente, cet air à la fois timide et fier ; Saint-Malo est un poëte qui a beaucoup de génie, il ne vit que pour les muses, il est consumé du désir de la gloire. La haute célébrité de Byron retentit encore à son oreille. Il se demande pourquoi il ne serait pas aussi fameux que lui. Il ne se plaît point dans la société ; il sent qu'on ne s'y occupe pas assez de lui ; il se dit : « Dans quelque temps ils courront après moi. » Il est gauche et triste, car il ne vit pas dans le présent ; il est plongé dans un avenir imaginaire qui ne se réalisera jamais. Quand il va dans le monde il pense que le monde doit l'admirer, et se demander : « Qui est donc cet intéressant jeune homme ? » Il n'éprouve aucune sympathie pour les amusements des autres, à moins qu'ils ne fassent des vers eux-mêmes, ou qu'ils ne lisent les siens ; mais il croit que chacun doit éprouver de la sympathie pour *lui.* Son oreille et son goût se formèrent de bonne heure à l'école de Byron ; il appartient maintenant à celles de Wordsworth et de Shelley. Il imite les

deux derniers sans s'en douter, et s'étonne après cela de ce que ses ouvrages ne se vendent pas, ne songeant point que les originaux ne se sont pas vendus eux-mêmes. Il n'a jamais lu d'ouvrages de philosophie, et pourtant il affecte d'écrire de la métaphysique, et il donne avec beaucoup d'enthousiasme dans l'inintelligible. Faire des vers est l'occupation la plus sérieuse de sa vie; il ne veut pas concevoir que le monde a changé, et que le génie du temps est le plus anti-poétique qui ait jamais été. Il prodigue ses pensées, son énergie, et une indomptable persévérance à poursuivre un but aride et sans profit. Son talent lui dit qu'il est fait pour réussir, et la direction qu'il donne à ce talent doit nécessairement faire échouer ses espérances. Combien n'ai-je pas connu de Saint-Malo! mais la plupart d'entre eux ont fini par épouser leur cousine germaine, par prendre les ordres, et par cultiver un parterre.

Mais quel est ce jeune homme austère et sec, le sourire satirique sur les lèvres, et les lunettes sur le nez? il est l'opposé du poëte : c'est Snap, le petit philosophe académicien. Envoyé à Cambridge pour apprendre la théologie, il a étudié Locke, et est devenu matérialiste. Je ne le blâme pas pour cela; il a sans doute le droit d'avoir une opinion, mais il s'imagine que personne n'a le droit d'avoir une autre opinion que la sienne. Il dit, avec un sourire moqueur : « Certes, Locke était un homme trop habile pour ne pas savoir où ses principes devaient conduire, mais il n'osait pas parler plus clairement de peur des bigots. » Si vous n'êtes point de son avis, il fait un si-

gne de mépris, car il n'a aucune tolérance pour une personne qui croit. Il ne comprend pas combien il y a de philosophie dans la foi; il ne saurait aller au delà de l'ouvrage de Hume sur les Miracles; il vous regarde du haut de sa grandeur si vous prononcez le mot *âme*, et rit dans sa barbe; il est le plus intolérant des hommes. Il lui est impossible de comprendre comment vous pouvez croire des choses qui lui paraissent si absurdes. Il porte son matérialisme dans toutes ses études; il aime beaucoup l'économie politique et en applique les principes à toutes choses; il pense que le gouvernement ne doit pas s'occuper de l'éducation, par la même raison qu'il ne doit pas s'occuper de l'argent. Il n'est pas capable de concevoir qu'il faut que les hommes soient poussés à la vertu, et qu'il n'est pas nécessaire de les pousser à s'enrichir; qu'un homme sans argent s'efforcera de lui-même d'en gagner; mais qu'un homme sans mœurs ne se donnera aucune peine pour en avoir, et qu'un homme ignorant ne courra pas après l'instruction. Si notre petit philosophe entre à la Chambre des Communes, il aspire après la réputation de travailleur; il demande à faire partie des commissions les plus ennuyeuses; il affecte de mépriser l'éloquence, et il ne prend jamais la parole sans avoir appris d'avance chaque phrase par cœur; et que ces phrases sont longues! quel débit! car les Snap n'ont point d'enthousiasme. Il est dans la nature de la philosophie matérialiste de ne point admettre cette belle prodigalité du cœur; Snap unit dans son style la pompe de l'apathie avec la gravité de l'ennui. Vous pouvez être à peu près

sûr que notre jeune philosophe est le fils d'un négociant. Ah Platon! ah Milton! était-ce à de pareilles mains que vous destiniez le luth de la philosophie!

« Que pensez-vous, monsieur, de cette estampe d'après Martin? » Allez, cher lecteur, faire cette question à ce monsieur là-bas, avec sa tête poudrée... Ce monsieur est membre de l'Académie royale. Je n'ai jamais rencontré d'académicien qui n'ait cru que vous vouliez l'insulter en faisant l'éloge de Martin. M. Gloss Crimson est un de ces hommes qui ne jugent de l'art que d'après l'exposition de Sómerset House. Tous ses discours ne sont que des citations de sir Josué Reynolds; il aime beaucoup à insister sur la nécessité d'étudier, de travailler et de copier l'antique. « Monsieur, dit-il un jour, peinture et persévérance sont deux mots synonymes. » La société des jeunes artistes ne lui plaît pas; il se fâche si on le voit avec eux; il les appelle tous indistinctement, *des fats sans profondeur*. Il est grand admirateur de Johnson, parce que, d'après lui, Johnson approuva fort le projet de former une académie. Hélas! il ignore que le bon docteur s'étonne, dans un de ses ouvrages, de ce que des hommes songeassent à une institution aussi frivole que celle d'une académie de peinture. Il est extrêmement jaloux, et plus exclusif qu'une comtesse du second rang; il déplore la décadence du patronage en Angleterre; il croit que dans les arts tout dépend des lords; il s'incline jusqu'à terre quand il aperçoit un comte, parce que ce seigneur lui rappelle Périclès et Léon X. Son coloris est brillant comme un parterre hollandais, parce qu'il

l'a combiné pour l'effet de la salle d'exposition. Il a une haute idée de la dignité d'un peintre de portraits. Il vous dirait volontiers : « Monsieur, j'ai peint cette année quatre comtes et une marquise, et si ce n'est pas là une école élevée de peinture, je n'y entends rien ! » Il a un grand mépris pour Haydon, parce qu'il est sûr que « la noblesse ne voudra pas l'employer. » Il pense que la galerie nationale appartient de droit aux membres de l'Académie royale. « Eh, monsieur, dit-il, si nous ne dirigeons pas cette affaire, on ne fera aucune distinction, et les tableaux de M. Howard ne seront pas mieux placés que ceux de... »

— « M. Martin... Je conviens que ce serait fort injuste ! »

Je termine là mes caractères ; ils peuvent servir, monsieur, à faire connaître quelques-uns des esprits influents de l'époque.

LIVRE CINQUIÈME.

—

ESSAI SUR NOTRE SITUATION POLITIQUE.

DÉDIÉ

Au Peuple Anglais.

« Puisque les affaires des hommes sont toujours en suspens, raisonnons sur ce qui peut arriver de plus malheureux. »

(SHAKSPEARE.)

. . . . . « *Si quid novisti rectius istis,*
Candidus imperti; si non, his utere mecum. »

(HORACE.)

CHAPITRE PREMIER.

Adresse au Peuple. — Résumé des principales Idées des autres portions de cet ouvrage. — Les Erreurs ou les Abus de notre état social ne tiennent ni à la Monarchie, ni à l'Église.

Mes chers compatriotes, si vous pouvez dérober quelques minutes au tumulte des affaires qui vous préoccupent tous à présent ; si vous pouvez suspendre pour un peu de temps les agréables occupations auxquelles vous vous livrez, de dire des injures au ministère, d'additionner vos mauvaises créances, de déplorer l'état du commerce, et de vous demander avec inquiétude ce que vous allez devenir ; si vous daignez prendre la peine d'écouter un voisin qui prend vos intérêts à cœur, il se flatte qu'après l'avoir entendu vous trouverez que votre temps n'a pas été tout à fait perdu.

C'est à vous que je dédie mon cinquième Livre, qui contiendra l'examen de notre situation politique, et cela parce que, entre vous et moi, je pense que la situation du pays est votre affaire plus que celle de qui que ce soit. Certains politiques, à la vérité, sont d'avis que le patriotisme est une vertu oligarchique, et que le peuple ne demande que d'aller au diable le plus vite qu'il peut. A les entendre, on doit croire

que vous êtes les plus grands sots de l'univers, et que tous les conseils que vous avez l'habitude de donner à vos gouvernants ne tendent qu'à les prier de vous ruiner sans le moindre délai. Quant à moi, je ne crois pas ces messieurs. Sans penser que vous soyez ou des saints, ou des sages, vous m'avez toujours paru être de bonnes gens, pourvus d'assez de bon sens, entendant bien vos intérêts, et qui n'insistez guère sur des choses qui tourneraient fort à votre désavantage si vous les obteniez. C'est donc à vous que je dédie ce Livre, et nous allons tout de suite entrer en matière.

Il faut nécessairement que je suppose que vous avez lu les sections précédentes de cet ouvrage : je sais que c'est une hypothèse qui ne manque pas de hardiesse ; mais, nous autres raisonneurs, n'avancerions jamais si l'on ne nous accordait pas quelque chose. Or, dans tout État quelconque, il faut qu'il y ait une influence dominante, et cette influence est ou monarchique, ou sacerdotale, ou populaire, ou aristocratique. D'après ce que j'ai dit dans les précédentes sections de cet ouvrage, quelle est l'influence qui domine en Angleterre, qui donne sa nuance au caractère national, qui remplit tous les degrés de notre système social, qui règle notre éducation, gouverne notre religion, agit sur notre littérature, notre philosophie, nos sciences? Vous me répondez sur-le-champ : c'est l'influence ARISTOCRATIQUE. Remarquez bien que parmi les personnes qui se disent vos amis, il y en a beaucoup qui, sans doute sans y avoir réfléchi, vous parlent sans cesse des désavantages

d'une monarchie et des vices d'une Église de l'État ; ce sont là, disent-elles, les influences qui nuisent à votre bien-être. Vous voyez pourtant déjà, par l'examen que nous venons de faire, que cela n'est pas exact. Quels que puissent être les défauts de notre système moral, social ou intellectuel, nous n'avons point trouvé que les causes de ces défauts tinssent à l'influence monarchique. Je conviens qu'à certains égards nous avons peut-être quelques plaintes à faire contre l'Église, mais je crois que cela tient principalement à un mécanisme mal combiné. Des dîmes donnent lieu à des rapports peu agréables entre nos pasteurs et nous ; mais, puisque cet inconvénient va bientôt disparaître, soyons généreux comme il convient à des Anglais, et pardonnons une faute qui ne nous fait plus souffrir. Le patronage des seigneurs, qui fait de la charge des âmes un établissement pour des fils cadets, nous donne, ainsi que j'ai essayé de le prouver, bien des pasteurs inactifs, et qui ne remplissent pas leurs devoirs ; mais ce n'est pas là nécessairement la faute de l'Église : c'est au contraire celle de l'influence aristocratique qui pèse sur l'Église elle-même. Il en est de même des dépenses excessives dans lesquelles nous avons été entraînés ; on aurait grand tort de les attribuer au système représentatif, tandis qu'elles sont la faute de l'aristocratie, par qui ce système a été corrompu. Les deux exemples sont exactement pareils. Si vous voulez découvrir au contraire les avantages de notre établissement ecclésiastique, voyez-le, pénétrant jusqu'aux dernières extrémités de notre île, remplissant chaque village des agents de

la civilisation, fondant des écoles, éclairant les gentilshommes de campagne, agissant imperceptiblement sur le caractère moral et sur l'enseignement spirituel des sectes dissidentes, réprimant jusqu'à un certain point les sombres excès du fanatisme; je crois ces avantages suffisants pour racheter dix fois ses abus, d'autant plus que la pernicieuse influence de l'aristocratie n'a pas été elle-même en état de les détruire.

Ce n'est donc point, mes amis, contre une monarchie ni contre une religion de l'État qu'il convient à nous, hommes sensés et sans passions, de diriger l'action du libéralisme du siècle. Non! C'est contre l'organisation toute particulière de l'esprit aristocratique qui pénètre partout. C'est là ce qu'il est très-important pour nous de comprendre et de reconnaître. C'est là un premier principe, qu'il est nécessaire d'établir fermement, si nous ne voulons pas combattre dans l'ombre contre des voleurs imaginaires, pendant que les véritables brigands nous dépouillent avec impunité.

Entre nous, je vois une grande partie de l'aristocratie qui est prête, en toute occasion, à jeter le blâme de ses propres méfaits sur le roi ou sur les malheureux évêques. Prenez garde de vous laisser induire en erreur!

CHAPITRE II.

Le Roi n'a aucun intérêt opposé à ceux du peuple. — La Corruption n'est lucrative que pour l'Aristocratie. — Celle-ci n'est guère moins l'ennemie du Roi que du Peuple. — Royalisme de lord Grey. — Réfutation de l'assertion qu'en affaiblissant l'Aristocratie on affaiblit la Couronne. — L'assertion que l'Aristocratie défend le Peuple contre la Couronne est également fausse. — Les anciens Dogmes ne sont pas applicables aux temps modernes. — L'Imprimerie sépare les deux grandes époques de la Civilisation par un abîme immense. — En Angleterre une République serait une Aristocratie que rien ne tempérerait. — Les sentiments du Peuple sont aristocratiques. — De quoi certain Sénateur se vantait. — La Destruction des Titres ne détruirait pas le pouvoir de l'Aristocratie. — Avantages de la Monarchie.

En examinant notre caractère national et notre système social si varié, nous ne trouvons pas que l'influence monarchique soit pernicieuse. J'oserais même aller plus loin, et je dirais que le monarque a toujours été l'obstacle le plus puissant aux intérêts anti-populaires. N'avez-vous pas remarqué que dans toutes les mesures populaires le roi s'est toujours rangé de votre côté, du côté du peuple ? Le concours de deux branches de la législature, de la branche exécutive avec la représentative, a fixé malgré elle l'as-

sentiment de la Chambre héréditaire. Quel intérêt un monarque peut-il avoir au maintien des abus ? Il n'a point, comme l'aristocratie, à perdre, en concédant des avantages au peuple. Quel intérêt peut-il avoir à conserver les lois sur la chasse et les lois sur les céréales, les corporations et les monopoles, ou les ramifications vastes et compliquées d'où le népotisme aristocratique tire une forêt de corruptions, comme on voit un seul manglier couvrir de ses branches un vaste espace de terrain ? Un peuple riche rend un roi puissant, et affaiblit une noblesse. Non, mes amis, non ; un roi n'a rien à gagner à affaiblir son peuple ; mais il n'y a point de lord qui n'ait ou une hypothèque à rembourser, ou un fils cadet à pourvoir ; aussi la corruption est-elle un système lucratif pour l'aristocratie et non pas pour le roi. Comparez en ce moment même ce qu'un premier ministre *fait* pour sa famille, et ce que son royal maître *pourrait* faire pour la sienne. Ciel ! quel orage ne s'est-il pas élevé quand le fils du roi fut nommé gouverneur de la Tour de Londres ! Ne fut-il pas sur-le-champ obligé de renoncer à ce petit commandement, grâce à la clameur populaire et au silence que garda l'éloquence ministérielle ? Mais, milord Grey ! quel fils, quel frère, quel neveu, quel cousin, quel parent éloigné et inconnu de la race des Greys, n'a pas su attacher son grappin au budget des dépenses nationales ? Si vous vous permettiez d'attaquer la convenance de ces nominations, avec quelle hauteur le ministre ne vous lancerait-il pas sa mercuriale ! Cette voix, muette quand il s'agissait du fils du roi, roule comme le ton-

nerre quand il est question des têtes révérées de tant d'inattaquables Greys. Un roi est placé au-dessus des discussions et des jalousies, de la sordide avarice, de l'ambition qui court après les places, défauts de ceux qui ne sont qu'un peu plus élevés que le peuple. L'aristocratie ne s'est pas montrée moins l'ennemie du roi que de nous ; elle a rogné son pouvoir en même temps qu'elle a empiété sur nos ressources ; car le genre de liberté qui résulte d'un ordre privilégié participe plus d'une orgueilleuse arrogance que d'un véritable amour de la liberté. Voyez comme un généreux attachement pour le roi est naturel en vous, et comme ce même sentiment est, dans l'aristocratie, défiguré par l'égoïsme. Quand il fut question de donner au bill de la réforme la sanction royale, tous vos cœurs ne battaient-ils pas par l'espérance que le roi viendrait la donner en personne? N'attendiez-vous pas avec impatience un événement qui, après un intervalle de doute et d'inquiétude, devait rendre Guillaume le Réformateur à tout votre amour? Vous y voyiez une occasion naturelle pour que le roi proclamât sa sincérité dans votre cause, et pour qu'une confiance momentanément interrompue se renouvelât entre le roi et son peuple. Ces sentiments, ce désir, étaient ceux d'un peuple généreux. Mais Sa Majesté ne vint *point* sanctionner le bill en personne. Maintenant faites-vous à vous-mêmes cette question : Si lord Grey avait été réellement attaché à son roi, n'aurait-il pas dû le persuader de ne pas négliger une occasion si facile de doubler l'affection de ses sujets? Il est impossible que nous supposions qu'il n'en ait pas

eu le pouvoir. Non, certes. Lord Grey avait ce pouvoir, et il n'a pas voulu en user. Il n'a pas voulu partager sa propre popularité avec son roi. Il n'a pas craint de donner à la couronne l'apparence de la faiblesse, en laissant croire que la concession lui avait été arrachée, tandis qu'il dépendait de lui de la montrer magnanime et forte. Il a voulu accaparer tous les honneurs de la réforme, et paraître avoir remporté une victoire sur le roi lui-même. Voilà, mes amis, quel est le royalisme d'un aristocrate !

Je dis qu'une aristocratie semblable à la nôtre est aussi hostile au juste pouvoir et à la popularité du roi qu'au bien-être du peuple. « Mais, s'écrient certaines personnes, si vous affaiblissez l'aristocratie, vous affaiblissez la couronne. » Cela est-il donc inévitable? Une aristocratie puissante est-elle donc absolument nécessaire à la sûreté du trône? Jetons les yeux autour du monde, et voyons. Les monarchies les plus puissantes et les plus tranquilles ne sont-elles pas celles où le peuple et le roi forment un seul État, et où l'aristocratie sert d'ornement et non point de fondation à l'édifice? Regardez la Prusse, le pays le mieux gouverné du monde, dans lequel le bonheur du peuple nous réconcilie avec le despotisme même. Croyez-moi, mes amis, partout où le peuple est véritablement éclairé, une monarchie absolue est plus sûre et moins corruptrice qu'une noblesse avide.

Jetez ensuite les yeux sur l'histoire des États qui vous entourent; lorsque le roi tire de la force de l'aristocratie, ce sont les vices de l'aristocratie et non pas ceux du monarque qui d'ordinaire renversent un

royaume ; c'est la noblesse qui ôte la popularité à la cour : ses médisances et ses caquets, ses intrigues et ses détours, les flatteries qu'elle prodigue à son maître en sa présence, et le mal qu'elle en dit derrière son dos, telles sont les véritables causes qui enlèvent le prestige dont la royauté devrait être environnée. Souffrant par les abus de l'autorité, le peuple n'examine pas de quelle partie de l'autorité ces abus proviennent, et il les attribue à l'objet le plus évident. Je dis que quand une aristocratie est corrompue, elle détruit et ne préserve point une monarchie, et je citerai l'exemple de la France. Si l'aristocratie avait été moins puissante et moins odieuse, Louis XVI n'aurait pas échangé son trône contre un échafaud. Ce prince infortuné a réellement été un martyr : et il a été le martyr des vices de sa noblesse !

Je nie d'après cela l'assertion de ceux qui prétendent qu'il y aurait du danger à affaiblir l'aristocratie, parce que nous pourrions par là affaiblir la monarchie : Henri VII et Louis XI pourraient nous donner des notions plus exactes sur les vrais fondements de l'autorité royale. Je nie plus fortement encore que nous ayons besoin du pouvoir de l'aristocratie pour servir de contre-poids à la prérogative du roi. Mes bons amis, vous connaissez tous l'ancienne maxime qui dit qu'une noblesse puissante empêche les empiétements monarchiques. Or, dites-moi franchement, ne pensez-vous pas que nous soyons en état de nous défendre sans elle ? Avons-nous besoin de ces fondés de pouvoir si désintéressés pour veiller sur nos inté-

rêts ? Quant à moi, je trouve que ces intendants nous coûtent un peu trop cher. Quand nous étions encore enfants, ils pouvaient nous être nécessaires ; mais maintenant que nous sommes majeurs, nous pouvons faire nos affaires nous-mêmes. Croyez-moi, tant que les métiers de Manchester travailleront, tant que le bruit des forges de Sheffield retentira à nos oreilles, tant que la Presse déploiera sa large bannière d'une extrémité de l'Angleterre à l'autre ; il n'y a pas de danger que nous tombions dans un sommeil assez léthargique pour qu'un roi puisse assembler des armées sans notre consentement, construire des bastilles à notre insu, lever des impôts sans que nous nous y prêtions, et nous réveiller enfin pour que nous nous trouvions opprimés par un despotisme inattendu, et dévorés de regrets d'avoir perdu les incorruptibles courtisans dont la vigilance était notre protection.

A dire vrai, mes amis, tous ces vieux arguments sur la nécessité d'une aristocratie faite pour tenir en échec le roi d'un côté et les communes de l'autre, sont absolument inappréciables aujourd'hui. Le pouvoir qui doit tenir en échec ne se contente pas du rôle qui lui est assigné ; il est comme la mer, qui avance partout où elle ne recule pas. Du reste, les hommes d'État d'autrefois avaient parfaitement raison de railler le peuple et de déclamer contre lui. Le peuple, sans éducation, n'était alors qu'une force physique et brute ; mais la magie de Füst et de Guttemberg a fait naître un abîme entre l'histoire ancienne et moderne du genre humain. Le peuple qui se trouve d'un côté de l'abîme n'est pas le même que celui que l'on voit

de l'autre. La force physique n'est plus séparée de la force morale. L'esprit s'est peu à peu introduit dans la masse; le Cimon populaire a reçu une âme. Alors agité par la conscience du nouvel esprit, Luther osa en appeler au peuple, et de ce moment tous les codes des dogmatistes classiques furent anéantis : une nouvelle ère commença.

Il y a une époque dans la civilisation où l'on peut sans inconvénient accorder à l'aristocratie une force disproportionnée, parce que l'aristocratie se compose des hommes les plus instruits, et parce que ce même orgueil qui, chez eux, craint la liberté, résiste aussi à la servitude.

A cette époque, des hommes qui par leur position n'ont pas besoin de s'occuper des soins ordinaires de la vie, et qui se consacrent à la profession des armes, à laquelle se rattachent de tout temps certains principes d'honneur; ces hommes, dis-je, ne peuvent manquer d'inspirer à la masse inculte d'une société ignorante quelques idées de délicatesse et de galanterie. Leur ostentation même excite l'industrie, et l'industrie, en répandant les richesses, hâte la civilisation. Mais, comme l'a dit Montesquieu avec beaucoup de profondeur : « Il y a une grande différence entre un système qui rend un État grand, et un système qui maintient sa grandeur. » L'époque pendant laquelle il est sage de donner du pouvoir à l'aristocratie cesse quand les monarques ne sont plus des chefs militaires, et quand le peuple est lui-même en état de s'opposer à tout excès de pouvoir qui lui paraîtrait dangereux dans le souverain; elle cesse quand les nobles

deviennent individuellement faibles, mais quand l'esprit de l'aristocratie devient fort, c'est-à-dire quand la pairie est trop nombreuse, et que la moitié de l'ordre, privée de fortune, dépend de l'autre moitié pour vivre; elle cesse enfin quand l'aristocratie n'est plus en avance sur le peuple, et que le roi et ses sujets n'ont plus besoin d'obstacle à leur confiance mutuelle.

Il n'est donc nécessaire, ni pour la sûreté du roi, ni pour celle du peuple, de maintenir le pouvoir de l'aristocratie intact, ou, pour mieux dire, de ne point le corriger. Mais tandis que le roi et le peuple pourraient également bien se passer d'aristocratie, croyez-vous, mes amis, que vous puissiez vous passer de roi? Supposons que le désir de certains politiques fût accompli; supposons qu'une république fût établie dès demain, savez-vous quel en serait le résultat? Votre république serait la pire de toutes les aristocraties!

Ne vous imaginez pas, comme certaines personnes le prétendent, que, si le roi tombait, l'aristoeratie tomberait avec lui : nullement. Vous pouvez détruire la chambre des pairs, si cela vous convient; vous pouvez abolir les titres; vous pouvez faire un feu de joie des écussons et des manteaux d'hermine, et après toutes les peines que vous vous serez données, l'aristocratie sera toujours aussi forte qu'auparavant; car son pouvoir ne gît pas où vous le pensez; son pouvoir, mes amis, est en vous-mêmes; son pouvoir est dans l'esprit et la sympathie aristocratique dont vous êtes tous remplis. Au fond de vos cœurs, dans le mo-

ment même où vous demandez à grands cris des mesures populaires, vous éprouvez le plus profond respect pour l'excellence des agents aristocratiques ; les gens riches vous paraissent seuls *respectables ;* vous avez une haute idée du rang ; vous êtes convaincus qu'un homme vaut mieux que ses semblables lorsqu'il les surpasse, non pas en vertus, mais en opulence. Le plus illustre de vos représentants a coutume de se vanter : « qu'il doit le rang qu'il occupe à l'industrie de son père, comme fileur de coton. » Vous l'admirez quand il parle ainsi, parce que vous vous imaginez que ce sentiment est démocratique, et que par ce discours il rend hommage à la vérité. C'est tout le contraire ; ce sentiment est faux et très-aristocratique, quoique d'un genre d'aristocratie peu distingué. Il doit le rang qu'il occupe à une filature de coton ! Remarquez qu'en se vantant de cela, il déploie l'orgueil de la richesse, bien plus offensant que celui de la naissance. Il doit le rang qu'il occupe à une filature de coton ! Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi se vanter ; je ne trouve rien de bien noble à filer du coton. Mais votre représentant a voulu dire par là que l'industrie de son père, en amassant une grande fortune, était digne d'éloges, et que pour cette raison il en est fier ; et vous, mes amis, qui pour la plupart êtes occupés à gagner de l'argent, vous êtes charmés du compliment. Mais l'industrie qui réussit à amasser de l'argent n'est qu'un bien faible mérite aux yeux d'un homme qui nourrit des notions d'une morale élevée ; cette industrie est compatible avec les vices les plus bas, avec les efforts d'intelli-

gence les plus médiocres, avec la servilité, l'avarice et la supercherie. Que dis-je? compatible! neuf fois sur dix, c'est précisément par ces qualités-là que les grandes fortunes s'acquièrent! Le père de votre représentant n'avait sans doute pas ces défauts; je ne connais aucunement ce monsieur, qui d'ailleurs n'existe plus; il jouissait d'une haute réputation; il avait peut-être toutes les vertus sous le soleil; j'admets volontiers qu'il les a eues; mais il ne s'agit ici que d'une chose : sir Robert Peel n'a loué dans son père qu'une seule vertu, celle d'avoir su gagner de l'argent. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la chose dont il s'est vanté n'est pas vraie; et en débitant sa phrase, votre représentant savait qu'elle n'était pas vraie. Il n'est pas vrai que cet homme distingué doive son rang dans le monde à l'industrie de son père; la filature de coton n'y a contribué en rien; il doit ce rang à ses propres talents, à son éloquence, à sa persévérance; ce sont des qualités dont il peut être fier avec raison. Et un grand homme peut s'en glorifier avec une noble modestie; mais *pour vous plaire*, mes chers amis, l'adroit orateur ne parle que de ce qu'il y a de *beau* à filer du coton et de *nécessaire* à gagner de l'argent.

Vous pouvez donc me croire quand je vous dis que si vous établissiez une république, elle serait aristocratique; et quoiqu'une aristocratie de marchands ne valût guère mieux qu'une aristocratie de noblesse, je me figure que celle que nous aurions ressemblerait beaucoup à celle que nous avons déjà, *moins le contrôle de la prérogative royale*; et cela par une

raison évidente, savoir les biens immenses possédés par notre noblesse et nos grands propriétaires. Rappelez-vous qu'à cet égard ils diffèrent de presque toutes les autres aristocraties, qui ne sont que les ombres d'une cour, privées par elles-mêmes de substance. Enlevez aux autres aristocraties le rang et le titre, et elles ne sont plus rien; mais bannissez de la cour un Northumberland, un Lonsdale, un Cleveland, un Bedfort, un Yarborough; ôtez-leur si vous voulez leurs duchés et leurs comtés, leurs ordres et leurs costumes, et ils n'en seront pas moins puissants tant qu'ils posséderont leurs vastes terres et leurs immenses revenus. Quelque forme que vous donniez à votre république, des hommes aussi riches qu'eux seront toujours les chefs; ils continueront à vous gouverner tant que vous regarderez la richesse comme le premier titre au respect.

Je suppose toujours, mes amis, en faisant ces observations, que vous n'avez pas l'intention d'*enlever* cette richesse, ainsi que vous le recommandent certaines feuilles non timbrées, auxquelles le gouvernement ne nous permet pas de répondre, et qui par cette raison jouissent d'un monopole sur l'esprit des pauvres. Je me figure toujours que, soit que vous viviez sous une monarchie ou sous une république, vous ne cesserez point d'être Anglais; que, quoi qu'il arrive, vous serez toujours honnêtes; car sans probité il est d'ailleurs superflu de parler de république. S'il n'y avait point de sécurité pour la propriété, votre république ne tarderait pas à dégénérer en despotisme. L'histoire du Monde est là pour nous le

démontrer. Les brebis courent au berger pour qu'il les défende contre les loups. Il vaut mieux un despote qu'une bande de brigands.

De tout ce que je viens de dire, je conclus, mes amis, qu'il faut se rallier autour du Trône.

CHAPITRE III.

La Monarchie est moins chère qu'on ne le pense. — Excuse pour défendre ce que les Whigs prétendent que personne n'attaque.

Mais le trône est coûteux! Écoutez le cri populaire.

«Voilà bien les communes inconstantes! leur amour gît dans leur bourse; quand on la vide d'argent, on est sûr de la remplir en place d'une haine implacable, et c'est toujours au roi que l'on s'en prend.»

(Shakspeare, *Richard II.*)

La croyance que le trône coûte un prix immense est généralement reçue dans les villes de manufactures, grâce encore aux feuilles non timbrées, auxquelles lord Althorp, qui désire sans doute une république, réduit forcément le peuple. Jamais je ne me lasserai de pousser le gouvernement sur ce point. Des hommes, n'osant soutenir que le républicanisme soit une bonne chose, disent qu'elle est excessivement bon marché. Voyons jusqu'à quel point cela est vrai. Soumettons notre constitution à une règle de trois. Calculons, mes amis, ce qu'un roi nous coûte.

Le total de nos dépenses annuelles, y compris l'in-

térêt de la dette publique, est d'un peu plus de cinquante millions. Sur cette somme immense, on peut compter qu'un roi nous coûte ce qui suit :

Liste civile	411,800 l. st.
Trois régiments de la garde à cheval.	80,000
Pensions à la famille royale. . .	220,000
Domestiques des différentes branches de la famille royale. . . .	24,000
TOTAL.	735,800 l. st.

Telles sont les principales dépenses de la royauté. J'ai beau chercher, je ne trouve pas qu'il soit possible d'y attacher une somme beaucoup plus considérable. Mais soyons généreux, et mettons le tout à un million. Eh bien! le roi entre donc pour un cinquantième dans le total de la dépense, et ne nous coûte que la vingt-huitième partie de l'intérêt de notre dette nationale!

Je conviens que, selon moi, la dépense royale pourrait être un peu diminuée, sans rien ôter à la dignité du trône. Je ne vois pas pourquoi il faut trois régiments de garde à cheval; mais passons là-dessus. Supposons que nous ne retranchions rien aux dépenses du roi, n'est-ce pas une folie de se plaindre de la charge pesante qu'un roi impose, quand cette charge ne forme que la cinquantième partie de celles que nous avons à supporter?

Oui, disent certaines gens; mais si nous n'avions pas de roi, il nous serait plus facile de faire des diminutions sur nos autres dépenses. Je crois que ces

gens-là se trompent fort. Les autres dépenses n'ont rien de commun avec la monarchie; elles ne sont utiles qu'à l'aristocratie.

Avez-vous jamais trouvé que le roi ait personnellement résisté à l'économie? L'économie n'était-elle pas au contraire le principe qu'il a particulièrement recommandé à ses ministres? Les républiques, j'en conviens, sont en général peu chères; mais aussi les républiques n'ont pas en général autant de dettes que vous en avez. Je ne pense pas qu'en nous faisant républicains nous devenions par le fait même quittes envers nos créanciers. Mais comment cette dette a-t-elle été contractée? Mes chers amis, c'est là une tout autre question; je ne dis pas que vous ne fussiez peut être plus riches, si vous aviez établi une république il y a un siècle (quoique, à dire vrai, je ne le pense pas, car je crois que votre dette est plus la faute de l'aristocratie que du roi) : la seule chose dont il soit maintenant question, est de savoir si vous seriez plus riches aujourd'hui en établissant une république. Il en coûte moins de construire une maison simple qu'une belle maison; mais votre belle maison étant une fois construite, c'est une fausse économie que de la jeter à bas pour en bâtir une simple à sa place, même en admettant que les frais d'entretien soient moins coûteux.

Je sens quelqu'un qui me tire par la manche, et qui me demande pourquoi je défends la monarchie, quand les whigs nous assurent que personne ne l'attaque. Écoutez, mes bons amis, voici ma raison. Je vois plus loin que les whigs ne voient, et je parle

plus consciencieusement. Je hais la politique qui ne voit que le bout de son nez. J'aime à regarder dans l'avenir et à parler franchement: Je n'ai point de place à obtenir, point d'opinion à déguiser, il n'y a rien entre moi et la vérité. Or, j'en appelle à vous tous; en voyant les dispositions du siècle, le mécontentement de la multitude, l'exemple des pays étrangers, l'agitation de la France, l'opulence de l'Amérique septentrionale, les progrès d'un libéralisme irréfléchi, la haine contre tout pouvoir ostensible, ne voyez-vous pas, à moins qu'il ne s'élève un homme d'État plein de talent et d'adresse, ou bien à moins qu'on ne détruise certaines notions fausses, et qu'on n'explique certains principes vrais, ne voyez-vous pas, dis-je, le fantôme gigantesque de la république apparaître dans le miroir troublé de l'avenir?

CHAPITRE IV.

La Chambre des Lords ne doit pas être confondue avec l'Aristocratie. — Avis pour se mettre en garde contre les conseils des Journalistes. — Objections contre une nombreuse création de Pairs. — Le Peuple est moins fort qu'on ne l'imagine. — L'Abolition de la Chambre des Lords serait dangereuse pour l'action des Communes elles-mêmes. — Troisième manière de réformer la seconde Chambre; mais le Peuple n'y est pas préparé.

Mais, puisqu'il paraît que c'est principalement contre le pouvoir aristocratique que nous devons diriger nos soupçons, comment faut-il nous y prendre pour résister à ce pouvoir et pour l'affaiblir? C'est là une question dont la réponse n'est pas facile. De grâce, mes amis, ne confondons pas la Chambre des Lords, qui n'est qu'une partie de l'aristocratie, avec l'aristocratie elle-même. Il y a tout autant d'aristocratie dans la Chambre des Communes qu'il y en a dans la Chambre des Lords; seulement, en ce moment vous êtes, avec raison, mécontents des lords. Si vous détruisiez cette assemblée, il ne s'écoulerait pas longtemps avant que vous ne fussiez tout aussi mécontents de la Chambre des Communes. Si je pouvais vous persuader à suivre mes conseils, vous liriez avec beaucoup de méfiance les articles de raisonnement des journaux, sur-

tout quand les rédacteurs paraissent adopter sérieusement la manière de voir qui vous plaît. Vous savez que c'est une ruse commune parmi les voleurs, quand ils voient un homme sans expérience engagé dans une querelle, de se mettre tous de son côté. C'est ainsi que, dans Roderick Random, un *honnête homme* offre très-obligeamment à Strap de tenir son habit pendant qu'il fait une ou deux passes à coups de poing. Le combat fini, l'habit de Strap a disparu. Mes chers amis, il y a certains journalistes qui ont l'air de vous être passionnément attachés; tous se montrent disposés à vous soutenir quand vous attaquez la Chambre des Lords; mais rappelez-vous le pauvre Strap, et prenez bien soin de garder votre habit sur vos épaules. C'est là le conseil sans prétention que vous donne votre ami et voisin.

Je vois certains journalistes recommandant avec force une nombreuse création de pairs. Je ne sais comment il se fait que ces mêmes journalistes aiment beaucoup les ministres. Ils les grondent, à la vérité, quelquefois; mais ce sont de petites remontrances conjugales, où le raccommodement ne se fait pas attendre; car, de même qu'entre mari et femme, les journalistes et les ministres ont plus d'un intérêt commun. Il fut un temps où moi aussi j'étais d'avis d'une nombreuse création de pairs qui devait mettre les deux chambres passablement d'accord; mais ce temps est passé. De nouvelles objections se sont élevées contre une pareille mesure, et je conviens que ces objections ont un grand poids sur mon esprit. Seriez-vous disposés, mes compatriotes, à donner aux mi-

nistres whigs une telle majorité dans les deux chambres que vous ne pussiez jamais obtenir un changement de ministère sans faire une révolution ? Si tel est votre avis, continuez, battez des mains, et demandez de nouveaux pairs avec le *Morning Chronicle*. Ne vous imaginez pourtant pas que le gouvernement prendrait des mesures plus libérales après cette création. Ce serait une grande erreur; car enfin cette création serait faite *pour les whigs*. Ah! je suis sûr que, plutôt que d'y donner les mains, vous consentiriez à rester encore quelque temps dans le chaos. Vous avez raison. En effet, loin que la marche du gouvernement en devînt plus libérale, la seule mesure réellement libérale que les whigs aient prise (le bill de réforme), l'a été par désespoir de ne pouvoir plaire aux lords. Ne voyez-vous pas qu'aussitôt qu'ils voient la moindre chance de mettre les deux chambres d'accord, les whigs sont toujours prêts à adoucir toutes leurs propositions populaires? S'il n'y avait qu'une légère différence entre les deux chambres, soyez sûrs qu'elle serait toujours aplanie aux dépens du peuple. Ne voyez-vous pas maintenant que les ministres ne peuvent pas gouverner par la Chambre des Pairs ? ils sont obligés de gouverner plus ou moins par le peuple. S'ils étaient sûrs de la Chambre des Pairs, le peuple leur serait beaucoup moins nécessaire. C'est l'opposition de l'aristocratie tory qui a forcé les whigs à se faire libéraux. Si une fois ils parvenaient à briser l'opposition, vous verriez les whigs s'endurcir rapidement, et se changer en tories. Il fut un temps, dis-je, où je croyais une

création de pairs désirable; mais, dans ce temps, je m'imaginais que nous pouvions en toute sûreté confier aux whigs un si énorme pouvoir. Je pense autrement à présent. Donnez-leur le commandement des deux chambres, et vous aurez réduit le roi à rien. Vous aurez rendu l'aristocratie des whigs perpétuelle. « Oh! s'écrient quelques orateurs de carrefour, et avec eux nos amis les journalistes, le peuple a maintenant le pouvoir de se faire bien gouverner, et il usera de ce pouvoir, quel que soit le ministère.» Vous vous trompez, mes chers amis; vous vous trompez, il n'a *point* ce pouvoir. Vous avez élu *votre* chambre des communes, cela est vrai, et il faut convenir que vous avez fait de jolis petits choix! « Vous parlez, dit un des plus éclairés d'entre nos ministres à un de mes amis, vous parlez de la crainte d'une collision avec les lords dans le cas où nous proposerions des mesures trop populaires; franchement, dans ce cas, je craindrais tout autant une collision avec les communes. Examinez bien cette chambre, comptez le nombre des radicaux qui s'y trouvent. et avouez que vous n'avez *pas* une chambre des communes disposée à accueillir avec joie des propositions *très*-populaires. » Le ministre n'avait-il pas raison? O peuple anglais! où sont vos amis, où sont vos soutiens, où sont ces hommes qui, à en croire les *gardeurs d'habits*, devaient vous répondre d'un bon gouvernement? Serait-ce ce petit nombre d'ardents théoriciens qui ne peuvent point s'entendre entre eux, et qui ont la tête remplie de leur chimère de papier-monnaie? Seraient-ce ceux qui garnissent les bancs mi-

nistériels, qui ne savent que murmurer et crier, mais auxquels on appliquerait, avec raison, ce vers, fait pour les stoïciens :

« *Rarus sermo in illis, et magnus libido tacendi ?* »

« Vous dites vrai, ce ne sont pas là nos amis; mais si nous avions une dissolution ! » Oui, mais en attendant? Pendant les cinq années qui restent encore à écouler? Faut-il que nous perdions totalement ces cinq années en accordant aux whigs des mesures qui leur permettront d'accaparer toute la législature? Il me semble que l'expérience ne serait pas prudente de notre part. Mais, entre nous, je crains beaucoup que, si le Parlement était dissous la semaine prochaine, tout en élisant beaucoup plus de tories et un peu plus de membres indépendants, il n'y eût encore, avec le bill de la Réforme tel qu'il est aujourd'hui, une majorité assez considérable de whigs. La base du bill de la Réforme est la propriété; vous êtes vous-mêmes assez d'avis qu'il faut que la propriété soit représentée. Or les whigs possèdent une grande partie de l'espèce de propriétés qui influent sur les élections; leurs propriétés les éliront. De là suit que si vous faisiez une fournée de lords, et si vous passiez d'après cela à de nouvelles élections, vous perpétueriez la dynastie des whigs. Vous pourriez, à la vérité, exiger de vos représentants des engagements, mais je crois que vous savez à quoi vous en tenir à cet égard. Connaissez-vous les deux excellentes caricatures intitulées « Avant et Après? » Dans

la première, l'amant est plein d'ardeur; dans la seconde, il est de glace. Mettez un membre du Parlement en place d'un amant, et des engagements en place de serments de fidélité. Dans l'un et l'autre cas, la possession change les cœurs.

Je vous conseille, d'après cela, de bien réfléchir avant de demander de nouveaux pairs, et avant de vous laisser persuader qu'en renforçant un ministère whig vous affaiblirez la domination aristocratique.

Quelques spéculateurs plus hardis ont imaginé un second moyen de se débarrasser de l'opposition de la Chambre des Pairs. Au lieu d'une fournée, ils ont proposé de la supprimer tout à fait. C'est fort bien. Mais quelle en serait la conséquence? Tous les lords se feraient élire à la Chambre des Communes. Vous n'auriez point d'assemblée populaire du tout : les Wellington, les Winchelsea, les Northumberland, les Exeter, les Newcastle, seraient transportés à la chambre basse, où ils seraient censés *vous* représenter. Leurs richesses immenses rendraient leur élection certaine, à l'exclusion des hommes plus pauvres, mais plus populaires, surtout dans les comtés divisés, où leurs propriétés sont situées; et le seul résultat que vous obtiendriez de la destruction d'une chambre, serait la création d'une majorité tory dans l'autre.

C'est là ce que l'esprit pénétrant du duc de Wellington prévoyait lorsqu'il déclara, comme on assure qu'il a réellement déclaré en particulier, qu'il préférait la suppression totale de la chambre haute à la création d'une fournée de pairs, puisque, dans le premier cas, il serait plus puissant comme M. Wellesley.

que, dans le second, comme duc de Wellington.

Croyez-moi donc, aucune de ces deux manières d'en user avec les lords ne nous serait avantageuse. On pourrait en imaginer une troisième, mais je crois que nous ne sommes pas encore assez avancés pour cela. Ce serait la création d'un sénat électif, et non héréditaire, qui serait une aristocratie dans le véritable sens du mot, c'est-à-dire une assemblée composée des hommes les plus vertueux du pays, choisis parmi les riches comme parmi les pauvres, parmi les savants comme parmi les ignorants ; une assemblée enfin où la probité et les talents seraient les seuls vrais titres d'admission ; mais je n'en dirai pas davantage là-dessus. Pour donner de la dignité à une pareille assemblée, nous aurions nous-mêmes besoin de cette opinion éclairée que la législation seule peut créer.

CHAPITRE V.

La Réformation dans le Code de l'Opinion serait le meilleur moyen de réformer les graves erreurs qui ont été commises dans la Législation.

Il paraît donc, à tout prendre, que la seule résistance sûre et exécutable que vous puissiez offrir à des influences si pernicieuses, serait d'abord de bien comprendre la nature et l'étendue de ces influences, puis de s'attacher avec un soin constant à prévenir leur augmentation ; puis enfin de prendre des mesures prudentes, mais graduées, pour parvenir à leur diminution. Vous avez observé que la pire de ces influences est une influence *morale*. Vous pouvez combattre celle-là en créant une nouvelle base morale à l'opinion, en vous accoutumant à dire avec le poëte écossais : « Le rang n'est que l'empreinte dont la monnaie est frappée ; c'est l'homme qui est le métal précieux. » Cessez de n'accorder votre respect qu'aux arpents et aux revenus ; devenez indifférents à la mode et aux beaux habits ; ne vous occupez pas de ce que font les lords et les ladies ; sachez apprécier à leur juste valeur l'intégrité, l'intelligence ; réservez votre admiration pour les hommes qui vous élèvent, vous instruisent, vous font du bien, au lieu de la prodiguer à des prin-

ces étrangers et au cortége du lord-maire; et alors vous verrez une nouvelle influence fleurir et sortir brillante du sein de la corruption de l'ancienne. Ne cessez jamais de vous répéter que, pour détruire une mauvaise influence morale, il faut en créer une bonne. La réformation de l'opinion doit précéder la réformation de la législation. C'est maintenant le moment où les écrivains et les conseillers pourront vous être utiles; cè sont eux qui préparent les voies aux vrais législateurs ; ce sont les pionniers du bien; il n'y a de réforme définitive que celle de l'esprit. C'est pour cela que j'ai écrit ce livre, plutôt que d'employer, comme notre petit philosophe M. Snap, le temps que j'y ai consacré à compiler quelques douzaines de discours. D'autres hommes, d'un génie plus élevé que le mien, suivront la route que j'ai tracée et seront plus utiles que moi. « Je serai la mouche du coche, qui se passera de mon bourdonnement. Il va, mes chers amis... et ne cesse d'aller. Si sa marche nous paraît lente, c'est que nous vivons un instant. Mais que de chemin il a fait depuis cinq ou six siècles! A cette heure, en plaine roulant, rien ne le peut plus arrêter. » (*Pamphlet des Pamphlets.*)

CHAPITRE VI.

DE LA SITUATION DES PARTIS.

Les Tories ; ils ne sont point éteints. — Deux grandes Fractions parmi eux. — Portrait de sir Robert Peel. — Son mérite même déplaît à l'une des fractions de ce parti. — Caractère de cette fraction. — Les Ultra-Radicaux. — Le Parti ministériel. — L'Union est nécessaire au Gouvernement. — Avantage d'un nouveau Parti National.

Ayant décrit à travers les brouillards des illusions politiques les contours des camps alliés et ennemis, étant bien convenus de la puissance que nous devons défendre et de celle que nous devons attaquer, approchons un peu plus près du champ de bataille même; examinons la situation des partis qui, ne partageant point notre manière de voir, n'étant point mus par les mêmes motifs que nous, combattent sans savoir dans quel but, si ce n'est peut-être que la masse de la soldatesque a le souvenir consolant que le pillage a de tout temps été l'un des émoluments de la conquête.

La Situation des Partis. C'est là un examen intéressant, et il devrait l'être surtout pour vous, mes chers amis : car, de même qu'autrefois les hommes

se brûlaient par pur amour pour Dieu, de même aujourd'hui ils s'attaquent avec une fureur sans égale pour aucun autre motif qu'un attachement désintéressé pour le peuple. Veuille le ciel que vous soyez mieux servis par vos adorateurs fanatiques que notre bon Créateur ne l'a été par les siens.

Mes amis, n'en croyez pas ceux qui *gardent vos habits*, quand ils vous disent d'un air si positif que les tories n'existent plus comme parti. Ils existent toujours; l'esprit du torysme ne meurt jamais. Un Français de vos amis disait autrefois, avec ce genre d'esprit qui est synonyme de vérité : « On peut tuer des hommes, mais on ne tue pas des choses. » Dans une couple d'années d'ici les tories seront peut-être aussi formidables que jamais. Il est vrai que Wetherell pourra errer sans siége au Parlement; il est vrai que la lèvre satirique de Croker pourra ne plus prodiguer de compliments aux bancs des ministres; il est vrai que le bourg de Gatton n'est plus qu'un fantôme, et celui d'Old-Sarum une tradition : mais, mes chers amis, tant que l'avenir existera, le passé aura ses zélés défenseurs, et le monde ne manquera pas de Wetherell. Et qu'importe que Gatton n'existe plus? Soyez bien sûrs que la corruption de Norwich engendrera les mêmes champignons vénéneux que la pourriture de Gatton. Mais d'ailleurs les tories, en leur qualité collective, ne sont nullement éteints. Ils ont la majorité chez les lords, et dans les communes ils sont au moins trois fois plus nombreux que les ultra-radicaux. En évaluant au plus bas, vous avez cent cinquante tories dans votre propre assemblée; les

ultra-radicaux au contraire ne pourraient pas compter cinquante des leurs. Il serait, d'après cela, raisonnable de soutenir que ce sont les radicaux qui sont éteints plutôt que les tories. Je conviens avec vous que ceux-ci paraissent pour le moment dans une sorte de léthargie; mais, de même que le lièvre, ils dorment les yeux ouverts, et, comme le serpent, ils amassent du venin.

Mais ce qui forme en ce moment le caractère distinctif de tous les partis, c'est que tous ont des divisions dans leur sein. Les tories sont affaiblis par de grands schismes qu'ils ne veulent pas avouer. A la Chambre des Communes, ils se partagent en deux principaux camps, dont l'un suit sir Robert Peel, que l'autre regarde avec méfiance, étant plus qu'à moitié disposé à se révolter contre lui. Les partisans de sir Robert Peel sont des hommes demi-éclairés, dont les passions sont modérées, et qui désirent la paix par-dessus toutes choses; ils aiment mieux garder les ministres que de les renvoyer; ils n'ont aucun désir de risquer la dangereuse expérience d'un gouvernement tory; ils ont horreur de révolutions, et possèdent plutôt la timide prudence de commerçants que le courage hautain d'aristocrates. Tout ce qu'il y a de tories dans la partie *respectable* des habitants de la capitale, les banquiers, les négociants, les hommes qui regardent comme une vertu dans leurs pères d'avoir gagné de l'argent en filant du coton, tous ces hommes tiennent pour sir Robert Peel; ils vantent sa prudence, et ont la plus haute confiance dans son jugement. Et, à dire vrai, sir Robert Peel est un

homme remarquable, il est une *puissance* par lui-même; c'est évidemment lui qui conduit l'assemblée représentative, toute réformée qu'elle est; il est digne que nous nous arrêtions un moment pour analyser son mérite.

C'est une erreur généralement adoptée en province de croire que sir Robert Peel a plus d'esprit que d'éloquence. Si de persuader, d'influencer, de calmer, de diriger les sentiments, les goûts, les opinions d'un auditoire dont les vues sont souvent diamétralement opposées aux siennes est de l'éloquence, et moi, dans ma simplicité, je l'appelle ainsi, alors il faut convenir que sir Robert Peel est le plus éloquent des hommes. Je ne suis pas du nombre de ceux qui estiment beaucoup l'art oratoire; je ris du jugement des personnes qui mettent la culture de cet art au nombre des plus grands efforts de l'esprit humain; il dépend en grande partie de certains avantages physiques et d'une combinaison d'effets de théâtre. Il est possible, d'après cela, qu'un homme n'ait qu'un esprit fort médiocre, et qu'il soit néanmoins excessivement éloquent dans une assemblée populaire. Je dirai plus : il suffit souvent d'examiner avec soin les discours qui ont charmé un auditoire pour les trouver dépourvus de toutes qualités supérieures. Cette phrase, qui à la lecture vous paraît si commune, a fait le plus grand effet par l'art avec lequel elle a été prononcée; ce sarcasme, que vous trouvez si innocent, a tiré tout son sel du sourire significatif dont il était accompagné; cette fausseté, qui vous frappe parce qu'elle est si palpable, a ressemblé à la vérité même, par l'air de can-

deur et de sincérité avec lequel elle a été débitée. La prononciation, le sourire, l'air, telles sont les principales qualités d'un orateur, et chacun avouera que, pour les posséder, il n'est pas besoin d'une raison très-profonde ou d'une prodigieuse sublimité d'imagination. J'admire donc l'éloquence de sir Robert Peel, et non pas son esprit, quoique, même sous le rapport de l'esprit, il surpasse la plupart des orateurs.

Les avantages physiques sont d'une haute importance dans la formation d'un grand orateur. Sir Robert Peel les possède; il a un organe singulièrement timbré, une taille élevée et majestueuse, un débit naturellement heureux, lequel, bien qu'il ne soit pas entièrement exempt de quelque chose de désagréable, est imposant et persuasif. J'ai parlé d'une combinaison d'effets de théâtre : sir Robert Peel sait les employer avec adresse. Par un mouvement de la main, par un salut en travers de la table, par une expression de la bouche, par un air de franchise, il sait donner de la force, de l'énergie, de l'esprit ou de la noblesse... à des riens! L'éloquence est un art, et il est un artiste achevé; c'est en outre un homme très-remarquable pour les qualités plus élevées de l'esprit; il joint à beaucoup de connaissances d'agrément une immense instruction pratique; il réussit également dans un discours sur les principes les plus larges et dans les détails les plus minutieux; il est à la fois homme de lettres et homme d'affaires. Ce n'est point un philosophe, mais il effleure la surface de la philosophie; il met autant de philosophie dans ses discours qu'il en faut : s'il en mettait davan-

tage, il ne ferait plus autant d'effet sur la Chambre. Sans être poëte, il sait employer à propos les ornements de la poésie ; et il convient à une assemblée qui applaudit à l'élégance, mais que l'imagination effrayerait. Artiste consommé, il fait usage de tous les outils nécessaires à son ouvrage, et toujours avec le résultat le plus heureux. A son talent d'orateur, il joint certaines qualités rares, comme directeur d'un parti. Il a à la vérité peu de hardiesse, mais un tact étonnant ; il ne met jamais son parti dans l'embarras par des phrases lâchées avec imprudence, et il est exempt de l'indiscrétion commune aux orateurs. L'exactitude est encore un trait caractéristique de son esprit. Je ne me rappelle pas lui avoir jamais entendu citer à faux un fait, chose qui arrive sans cesse à tous les autres orateurs que je connais. C'est probablement cette qualité de son esprit qui le rend si propre aux affaires. On n'a jamais vu d'homme, dans un temps si favorable aux ambitions vastes et hardies, fermement résolu de rétrécir sa sphère, investir son existence d'autant de dignité que lui, et mieux cacher le peu d'étendue de son orbite. Il me paraît à peu près certain que ce grand homme d'État est embarrassé et enchaîné par d'anciens liens qu'il lui est impossible désormais de rompre sans se déshonorer aux yeux du monde. Il est évident que son âme repousse les entraves de ses compagnons ; ses arguments ne sont pas les leurs ; ses raisonnements sont libéraux, même quand ses conclusions ne le sont pas. Il se sert, pour décrire son cercle étroit, d'un compas beaucoup trop grand, et a toujours l'air de suivre la

maxime de Mirabeau : « La politique doit raisonner même sur des suppositions auxquelles elle ne croit pas. » Parmi les phénomènes extraordinaires de nos mœurs aristocratiques, on peut compter l'existence d'un homme fait par sa naissance et par sa position pour être le chef du parti populaire, et qui devient le défenseur du parti oligarchique. Sorti du peuple, il s'identifie avec les patriciens. Son caractère moral, pur et froid, qui ne partage point les vices de l'aristocratie, et qui ne se laisse point séduire par ses projets, semble naturellement l'attacher aux notabilités de cette grande classe moyenne à laquelle en réalité il appartient; son ambition même aurait dû lui faire sentir que ses grandes richesses l'auraient placé à la tête d'une classe, tandis qu'elles ne lui procurent aucune distinction dans l'autre. S'il s'était placé dans sa position naturelle, dans les rangs du peuple, il aurait été ce qu'à présent il n'est qu'*à peu près*, UN GRAND HOMME; il n'aurait pas été secrétaire d'État pour l'Irlande à un âge si peu avancé; mais il serait aujourd'hui premier ministre, ou, ce qui vaut mieux encore, le chef et le centre de la puissance morale de l'Angleterre. Maintenant, il s'est uni à une cause qui exige de la passion dans ceux qui l'embrassent, et il est regardé avec méfiance par ses alliés, parce qu'il défend leur cause avec modération.

Vous voyez donc, mes amis, que ses bonnes qualités elles-mêmes déplaisent à une grande partie des tories, qui se rattacheraient à lui avec plus de zèle s'il était moins scrupuleux dans sa politique; car vous remarquerez facilement que les tories les plus

hautains, les plus véhéments et les plus aristocratiques, *ne pardonneront jamais aux whigs*. Ceux qui possédaient des bourgs se regardent comme dépouillés de leurs biens; ceux qui aimaient *sincèrement* l'ancienne forme de gouvernement se regardent comme frustrés d'une constitution. Ainsi l'intérêt personnel lésé dans les uns, et le patriotisme blessé dans les autres, donnent à l'animosité naturelle des partis l'opiniâtreté de la vengeance. Cette fraction des tories s'embarrasse peu de vos menaces d'insurrection ou de vos craintes de révolution ; elle ne demande pas mieux que de hasarder une expérience quelle qu'elle soit, tant elle est mécontente du présent. Si les tories prudents sont liés avec le commerce, les tories hardis le sont avec l'agriculture. Ceux-ci comptent sur leurs nombreux vassaux, sur leur clientèle rustique et leurs liaisons de clans, au point de ne pas craindre au besoin une collision armée avec le peuple. Comptant parmi eux un grand nombre de ces anciens nobles indomptables, vrais restes de la chevalerie de province, ils sont poussés en avant par les mêmes craintes qui retiennent les commerçants. Ils sont animés par instinct de l'esprit de résistance; et avec cet attachement perverti pour la liberté, qui est le propre de l'aristocratie, ils regardent comme également ignominieux d'obéir à un peuple qu'ils méprisent, et de succomber sous un ministère qu'ils abhorrent. Beaucoup d'entre eux, entourés, dans les visites qu'ils font à leurs terres, d'inférieurs pleins d'admiration, se persuadent que leur cause est moins impopulaire et plus puissante en force numérique qu'on

ne le prétend. Comment un Chandos, l'idole de sa province, plein de courage et de fierté, respecté et chéri du grand corps agricole qu'il représente, pourrait-il vous croire quand vous lui dites que les tories sont haïs? comment pourrait-il écouter avec patience les tièdes concessions de sir Robert Peel, les menaces des journalistes, la suffisance des whigs, qui soutiennent que l'ordre et l'existence même de la société exigent qu'ils restent au ministère? C'est ce parti, dont je regarde lord Chandos, quoiqu'il se montre peu, comme le chef légitime et naturel, à qui sir Robert Peel ne pourra jamais convenir. Prêt à tout hasarder pour renverser le ministère, il doit nécessairement se séparer d'un homme qui ne demande pas mieux que de céder sur bien des points, pour maintenir au contraire le ministère au pouvoir.

Tel est l'aspect que présente en ce moment ce parti tory, jadis si uni et si compacte; tel est le caractère des deux grandes divisions entre lesquelles la démarcation devient de jour en jour plus visible.

Tournez maintenant vos regards vers les ultra-radicaux; quel mélange confus et discordant de théoriciens impossibles à concilier! Y a-t-il seulement deux d'entre eux qui pensent de même? Quelle ressemblance y a-t-il entre l'invariable Warburton et le contradictoire Cobbett? Quelle harmonie existe-t-il entre la philosophie française de celui-ci et les préjugés tout anglais de l'autre? L'un n'est que papier-monnaie et passion, l'autre que glace et fonds publics. Chacun d'eux, entouré de ses propres barricades, est jaloux des barricades de l'autre; tous deux sont fous de po-

pularité. C'est en vain que l'on espérerait consolider un grand parti national qui comprendrait tous ces matériaux discordants. Ce que nous pouvons faire de mieux, c'est d'y incorporer les plus raisonnables, et de nous servir des autres comme de tirailleurs isolés, plus utiles pour harasser nos ennemis que pour s'unir à nos amis; car, ne vous imaginez pas que tous ceux qui s'appellent vos amis le soient en réalité : n'oubliez jamais le pauvre Strap et l'homme qui lui a volé son habit!

Regardez ensuite le grand parti ministériel, avec son corps de métal précieux et ses pieds d'argile; quel merveilleux mélange chimique n'offre pas un banc ministériel! quelles particules de matières éparses ne sait-il pas conglomérer! quelles oppositions antipathiques ne combine-t-il pas! un Palmerston et un Brougham, un Grant et un Althorp, l'indolence incertaine d'un Melbourne, et l'opiniâtre énergie d'un Ellice! J'ai lu dans l'annonce d'un charlatan que l'on pouvait changer l'or dans le plus fort des ciments. En regardant le ministère, je crois qu'il avait raison. Les soutiens du cabinet valent le cabinet lui-même; ils sont également variés et également consolidés; ils changent avec chaque détour que font les ministres; ils se replient, se baissent et se retournent avec toutes les tortuosités du gouvernement; aujourd'hui ils abolissent un impôt, qu'ils rétablissent demain; tantôt ils insistent sur une des clauses du bill des dîmes irlandaises, parce que, disent-ils, cette clause en renferme tout le principe, et puis ils l'effacent comme étant incontestablement la plus nuisible de toutes. Ce-

pendant, en y regardant de près, nous reconnaîtrons que les ministres whigs se font le plus grand tort, précisément par l'excessif dévouement de leurs partisans ; ils traînent leurs amis dans leur boue ; ils dirigent contre eux le courroux de leurs commettants : ils attirent l'indignation et le mépris du pays contre les sinuosités de leur rampante complaisance ; enfin, pour tout dire en termes simples et sans détours, ils risquent de ne pas voir renvoyer au Parlement leur majorité actuelle. J'ai déjà dit que, par suite de l'opération du bill de la réforme, il est certain que pendant quelques années les élections fourniront une majorité whig d'une espèce ou d'une autre ; mais la prochaine majorité sera moins vaste et moins confiante que celle d'aujourd'hui. Le grand défaut des ministres est de manquer d'unité. Le bill de la réforme les avait unis, et, tant que dura la discussion, ils furent forts ; le bill de la réforme une fois adopté, ils n'eurent plus de point de ralliement. Ils paraissent divisés d'opinion sur tous les autres objets ; ils conviennent même de ce malheur. Comme chaque ministre vous fait entendre mystérieusement qu'il n'est pas du même avis que ses confrères ! M. Stanley n'a-t-il pas déclaré l'autre jour que les divers ministres voteraient différemment sur la question s'il fallait mettre les biens de l'Église à la disposition du Parlement ? Il n'était guère possible de différer d'opinion sur un point plus important.

Ce défaut d'unité se manifeste par toutes sortes d'oscillations, toutes plus ridicules les unes que les autres. Tantôt le balancier ministériel touche la mon-

tagne; tantôt il vibre vers le siége cramoisi du duc de Wellington. Mines et contre-mines, saluts et explications, déclarations et contradictions, aujourd'hui des menaces et demain des excuses, telle est la triste politique d'hommes qui visent maladroitement à ce que Machiavel appelait le chef-d'œuvre de la science du gouvernement, savoir : de contenter le peuple en ménageant la noblesse.

Pressés par une foule d'amants jaloux et ennemis, nos Pénélopes politiques n'ont de ressource que dans la tapisserie qu'ils font pour les concilier tous, et qu'ils défont pour les tromper tous. Mes amis, tant que le gouvernement manquera d'unité, il sera toujours faible pour le bien et enclin au mal. L'homme doit faire usage de ses deux jambes s'il veut marcher; si l'une des deux reste immobile, il a beau lever l'autre, il n'avancera pas. Voyons donc ce qu'il faut que nous fassions pour donner de l'unité au gouvernement. Il me paraît que le meilleur moyen serait de former un nouveau parti, fort, éclairé et raisonnable, sur lequel il faille nécessairement que le gouvernement s'appuie s'il veut rester à la tête des affaires. Si nous pouvions faire en sorte que les ministres eussent aussi peur de la Chambre des Communes que de la Chambre des Pairs, vous n'avez pas d'idée combien nous leur aiguiserions l'esprit et donnerions de vivacité à leurs mesures.

Mais ce qu'il y a de plus étrange dans l'aveuglement du Parlement actuel, c'est qu'il voit combien les ministres vacillent sans cesse d'un point du compas à l'autre, et que cependant on nous dit qu'il faut

mettre en eux une confiance illimitée. Mes bons amis, il m'avait semblé que ce n'était que la fermeté, la constance et une conduite conséquente qui pussent inspirer la confiance. Vous fieriez-vous à un vaisseau qui n'aurait pas de gouvernail, qu'un vent pousserait au large et qu'un autre vent ramènerait dans le port? Je ne doute pas que les ministres ne soient de fort honnêtes gens; je crois la probité naturelle à l'homme; cependant la confiance politique ne s'accorde pas à un ministre en proportion de sa probité, mais d'après les circonstances dans lesquelles il est placé. Un particulier peut se fier à l'homme qui a *l'intention* de remplir ses engagements, mais les destinées d'un peuple n'admettent point cette généreuse crédulité. Une nation ne devrait accorder sa confiance qu'à ceux qui n'ont pas le *pouvoir* de violer le pacte. La différence qui existe entre la confiance dans un pays despotique et dans un gouvernement représentatif, est ceci : Dans le premier nous attendons tout des vertus de nos chefs, dans le second nous ne laissons rien de ce que nous pouvons empêcher au hasard de leurs fautes.

De si grandes prétentions à notre confiance de la part d'hommes qui ne sont pas semblables à eux-mêmes deux jours de suite, ne sont ni raisonnables ni justes. *Vous* avez perdu cette confiance ; pourquoi vos représentants sacrifieraient-ils tout à une ombre qui, comme celle de Piner Schlemihl, est séparée de sa substance corporelle, qui est vous-mêmes?

CHAPITRE VII.

TABLEAU DE LA CHAMBRE ACTUELLE DES COMMUNES.

Il paraît donc qu'il serait nécessaire de former un parti indépendant, assez fort par le nombre et par l'appui de l'opinion publique pour forcer les ministres à suivre un système de politique ferme, conséquent, libéral et indépendant. Dans ce cas, le gouvernement acquerrait nécessairement de l'unité, parce que ceux d'entre les ministres actuels qui ont reculé devant le système le plus hardi en apparence, et en réalité le plus prudent dans les temps d'agitation, ces ministres, dis-je, se retireraient. Mais la Chambre des Communes contient-elle aujourd'hui les matériaux nécessaires pour former un semblable parti? Je crois que nous pouvons nous en flatter. Il y a déjà une centaine de membres d'opinions libérales, qui ne sont ni des whigs serviles ni des radicaux féroces, et dont un grand nombre ont reconnu l'utilité de ce parti, et sont d'accord sur les principes d'après lesquels il doit agir. Dans les commencements de la session, la première du Parlement réformé, un pareil parti aurait dû s'organiser tout de suite; mais bien des gens avaient une antipathie superstitieuse pour le seul mot de parti. D'autres espéraient plus du

gouvernement que le gouvernement n'a fait. Ceux-ci demandaient qui devait diriger les mouvements, et ceux-là pensaient que ce plan pourrait *blesser la sensibilité de lord Althorp.*

« *Rusticus exspectat dùm defluat amnis.* »

Les flots du temps ont coulé, et Rusticus pense peut-être qu'il a assez attendu. En théorie, je n'aime pas la formation de partis. Mais je vais vous faire voir, mes bons amis, pourquoi, en pratique, un parti peut être nécessaire en ce moment, si vous désirez que des hommes indépendants deviennent des hommes utiles.

Pénétrez un instant avec moi dans la Chambre des Communes... Là! montez sur ses bancs; vous êtes sous la galerie du président. La discussion est importante... Il est six heures... La discussion a commencé... elle se poursuit avec assez de calme pendant une heure ou deux; la plus grande partie des membres dînent, et la moitié des autres dorment. Sachant combien il est avantageux de profiter de ce moment de tranquillité, quelques discoureurs adroits se sont emparés de la discussion, qu'ils prolongent ainsi jusqu'à près de dix heures. Alors la salle se remplit, vous vous remettez à vos places, vous vous imaginez qu'enfin la discussion va commencer pour tout de bon; ces messieurs qui viennent d'entrer vont sans doute lui donner une nouvelle vie; ils ne sont pas fatigués du parlage que vous avez entendu; ils arrivent tout frais, préparés à écouter et à applaudir. Hélas!

vous êtes dans une grande erreur! Ces messieurs ne viennent point pour rendre la discussion plus intéressante, mais pour y mettre fin le plus tôt qu'ils pourront. Ils se rassemblent en foule autour de la barre; soudain s'élève un faible murmure de *aux voix!* Il file, il augmente, et bientôt... une quinte de toux!... son fatal!... une attaque générale de phthisie s'empare de la Chambre. Les poumons des infortunés sénateurs sont dans la situation la plus déplorable. Leur respiration devient bruyante, ils éternuent, ils soufflent, ils grognent, jusqu'à ce qu'enfin la symphonie devient un vaste diapason de gémissements simultanés! Vous croiriez toute l'assemblée attaquée de la peste. Jamais oreille humaine ne fut frappée de sons si tristes, si douloureux, si terribles. De temps à autre il s'élève une voix isolée et grave qui rappelle à l'ordre; un silence momentané en est le résultat, puis, par une incroyable réaction, les sons discordants retentissent, plus affreux que jamais, d'une extrémité de la salle à l'autre:

« . . . . . . *Venti sicut agmine facto*
Quà, datâ portâ, ruunt, et terras turbine perflant. »

Mais quel est ce membre intrépide et patient dont, à travers le bruit, vous saisissez par moment la voix fatiguée? Mes bons amis, c'est un membre indépendant; *il n'a point de parti pour le soutenir*. Épuisé et vaincu, l'orateur succombe à la fin. Alors un tory se lève, lent, ennuyeux et boursoufflé; le bruit recommence; mais il est arrêté par des cris: « Écoutez, écoutez, » poussés avec indignation. Les mots « à l'ordre » acquièrent plus de force.

. . . . « *Rex Æolus antro*
Luctantes ventos ; tempestatesque sonoras
Imperio premit. »

Le ministre et le tory jettent les yeux autour d'eux, et, par des regards menaçants, commandent à leurs partisans d'écouter avec attention un membre si *ancien* et si *respectable*. Les plus bruyants du groupe éolien s'échappent dans un morne silence par des portes dérobées.

« *Unà Eurusque, Notusque ruunt, creberque procellis*
Africus. »

Et pendant une demi-heure encore l'orateur tory, que personne n'ose interrompre, fatigue de son monotone débit les oreilles assoupies. Il est remplacé par un whig, peut-être même par un ministre ; toujours même silence, même sécurité pour leurs paroles. Remarquez bien, mes amis, que ces deux messieurs avaient chacun un parti pour les soutenir !

Je puis vous assurer que je suis un témoin très-impartial à cet égard, et que j'écris sans aucune aigreur; car, ne demandant pas mieux que de garder le silence, excepté quand j'ai quelque chose à dire, je parle rarement, ainsi qu'il convient à un jeune membre, et au commencement de la soirée, comme il sied à un membre modeste. Aussi n'ai-je jamais été la victime de cette férocité de dissonnances que j'ai essayé de décrire. Mais des personnes qui avaient

plus que moi le désir de faire admirer leur éloquence ont acquis une telle conviction de l'impossibilité de parler souvent à la Chambre, à moins d'avoir un parti pour vous soutenir contre les bruyantes décisions de la barre, que cette raison a influé, je crois, plus qu'aucune autre, sur ces messieurs pour leur faire sentir la nécessité de former un parti national et indépendant. Il y a encore une seconde raison qui sans doute a eu aussi du poids sur eux; c'est que si un membre qui est sans appui dans la Chambre fait une motion qu'il regarde comme importante, on l'accuse de retarder les affaires (1), et milord Althorp prend sur-le-champ la parole, et lui demande, de l'air le plus doucereux, s'il prétend réellement persévérer dans sa motion, contre l'avis de la Chambre; sur quoi, les whigs s'empressent d'applaudir de toute leur force. Quelquefois le membre, s'il est très-hardi, persévère en dépit du petit nombre d'auditeurs et de la mauvaise humeur de la Chambre. Il se tait enfin, et le ministre prend la parole pour observer que l'honorable gentleman a fait sa proposition à une époque bien avancée de la session, que cependant il n'en demande pas absolument le rejet, mais que... et que...

(1) Il est arrivé l'autre jour que six membres, l'un après l'autre, consentirent à remettre leurs motions à un autre moment « pour ne pas abuser du temps de la Chambre à une époque aussi avancée de la session. » Vous pensez peut-être qu'après cela la Chambre, profitant de leur complaisance, s'occupa des affaires ministérielles? Non, elle s'ajourna au lendemain.

Le ministre ayant versé un seau d'eau froide sur la motion, chaque membre whig y ajoute un verre; le cri *aux voix* commence par un membre, qui imite le chant du coq, et la proposition est renvoyée de la Chambre avec autant de promptitude et d'effroi que si c'était du poison!

Ne vous étonnez pas, mes amis, si vous avez trouvé du silence et un défaut d'énergie dans vos membres indépendants. Ils auraient dû être des esprits bien opiniâtres, les vrais molochs de l'humanité, pour pouvoir résister à de pareils glaçons, à de si puissantes combinaisons. Soyez sûrs que, pour ce qui regarde l'énergie et l'envie de parler, les membres indépendants ne vous déplairont pas si une fois ils se décident à s'unir. Quant à vous, j'espère beaucoup, si ce parti est une fois bien formé, que le ruisseau se débarassera de la vase de sa source, et que votre parlement réformé, qui maintenant a trompé votre attente, vous satisfera bien dans une couple d'années.

CHAPITRE VIII.

De quelles Personnes ce parti devrait se composer, et quel devrait être son But. — Avantage et Nécessité d'un Gouvernement fort. — On ne peut l'obtenir qu'en fondant ensemble le Peuple et le Gouvernement pour en former l'État. — Différence entre le Peuple et le Public. — Obstacles à la formation d'un parti national dans les dangers qui menacent le pays.

Et quels seront les hommes dont ce parti se composera? Mes amis, ce ne peut pas être les aristocrates. L'aristocratie tout entière se divise en deux factions ennemies et avouées : d'un côté ce sont les tories, et de l'autre les whigs. Le parti dont je parle doit nécessairement consister principalement en hommes nouveaux, qui ne soient liés par aucune affection héréditaire. Ensuite quel sera le but auquel ils tendront? C'est là plus que je ne saurais dire; mais ce que je sais fort bien, c'est le but auquel ils *devraient* tendre.

En premier lieu, vous pouvez remarquer que, dans une des précédentes sections de cet ouvrage, j'ai remarqué que, depuis quelques années, l'esprit intellectuel du siècle s'était fondu dans l'esprit politique; de même, plus récemment encore, l'esprit politique s'est fondu dans l'esprit économique. Vous ne songez

maintenant qu'à ce que vous pouvez épargner. D'après cela, pour qu'un parti obtienne votre opinion et représente vos vœux, il faut qu'il s'occupe avant tout d'économie; non pas qu'il s'attache à des retranchements solides et mesquins, qu'il mette une haute importance à des bouts de chandelles et à des rognures de fromage, mais qu'il travaille à des diminutions larges et vigoureuses qui s'étendent depuis les sommités de l'État jusqu'à sa base. N'écoutez point les ministres quand ils vous disent qu'ils ont fait leur possible, et qu'ils ne peuvent pas retrancher davantage. Canning en disait autant, et pourtant le duc de Wellington retrancha quelques millions : après quoi, il en dit autant lui-même ; puis vinrent les whigs, qui retranchèrent quelques millions encore. Maintenant c'est le tour des whigs d'être au bout de leurs économies; mais je m'imagine que si nous y regardions de près, et si nous les pressions bien fort, ils trouveraient encore sur la carte quelques terres inconnues auxquelles ils n'avaient pas encore songé. Le retranchement devrait donc être le premier but de ce parti, un retranchement qui permettrait de supprimer les impôts les plus oppressifs, tels que celui des portes et fenêtres, celui de la drèche, le timbre sur les journaux. Je dis RETRANCHEMENT, car, entre vous et moi, mes amis, j'ai peu de foi dans la vertu d'une simple commutation d'impôts. J'ai étudié le labyrinthe de nos finances, j'ai examiné les systèmes des autres pays, et je ne vois pas le grand avantage *fiscal* qui résulterait d'une combinaison nouvelle dans l'assiette des impôts. Je vous avoue que, selon moi, vous vous exa-

gérez le mérite d'un impôt sur la propriété. Soyez sûrs qu'en moins de trois ans vous crieriez aussi fort contre cet impôt que vous criez maintenant contre celui des portes et fenêtres ; celui-ci est aussi un impôt sur la propriété, moins juste peut-être, mais aussi moins onéreux et moins vexatoire. Une immense dette nationale rend l'impôt direct dangereux. Si je votais pour un impôt sur la propriété en place d'autres impôts, ce serait simplement comme un expédient temporaire, qui nous donnerait le temps de regarder autour de nous, et de bien voir quels sont les retranchements que nous pouvons faire. Dans un an ou deux, les retranchements déjà faits commenceront à opérer d'une manière plus sensible ; dans un an ou deux, si vos esprits sont plus tranquilles sur nos affaires, la tranquillité et l'espérance feront fleurir notre commerce, et augmenteront par conséquent nos revenus; dans un an ou deux, de nouvelles économies seront effectuées, et l'impôt sur la propriété, s'il a été mis, pourra être supprimé ; c'est là le seul avantage que j'en attends. Je suis pour une économie forte et sévère, non pas seulement à cause d'elle, mais parce que je crois que tant que cette idée ne vous sera pas sortie de la tête, vous ne serez pas disposés à considérer dans un gouvernement des principes plus élevés que le bon marché. La tête plaide en vain quand l'estomac souffre ; en vain nous vous conjurerons de songer à nos progrès intellectuels et moraux, vous en serez incapables tant que vous n'aurez pas calmé votre crainte d'être ruinés.

L'économie doit être le premier but de ce parti ;

mais ce n'est pas à elle que doivent se borner ses devoirs : le législateur doit avoir une profonde connaissance du caractère du peuple auquel ses lois sont destinées. J'ai dit, dans mon premier livre, que le trait le plus marquant de votre caractère était l'industrie ; c'est donc l'industrie qu'il faut soutenir et encourager. J'ai dit ensuite que la disposition *actuelle* de l'influence aristocratique vous affaiblit et vous dégrade ; cette disposition doit donc être corrigée. J'ai dit, en troisième lieu, qu'une monarchie était le moyen le plus sûr de vous délivrer complétement de la domination des richesses brutes et de l'ascendant oligarchique. J'ai dit encore qu'une religion de l'État vous préservait du fanatisme et des effets les plus pernicieux de votre tristesse constitutionnelle ; il faut donc maintenir avec soin la religion de l'État, ce qui n'empêche point, ou, pour mieux dire, ce qui exige sa réforme. J'ai dit qu'un taux matériel et sordide de l'opinion publique s'est formé dans votre cœur par suite de votre tendance commerçante, et c'est ce taux que nous devons chercher à purifier et à élever en organisant l'éducation, et en encourageant, par une législation noble et libérale, cet esprit national qui lui-même encourage la littérature, les sciences et les arts. C'est ce dernier point que ni whig ni tory n'a jamais songé à effectuer. Lord Brougham, à la vérité, quand les whigs le désavouèrent, en comprit la nécessité, et s'engagea à y travailler ; mais, depuis qu'il est devenu membre d'un cabinet whig, il paraît avoir manqué à ses principes et oublié son engagement. Enfin il y a un autre but plus vaste et plus gé-

néral encore, mais auquel je crains qu'aucun parti ne soit encore préparé, c'est de fondre ensemble les noms de *peuple* et de *gouvernement*, pour n'en former qu'un seul mot, l'État. Partout où vous voyez une constitution bonne et salutaire, vous trouverez les grandes masses de la population unies et mêlées avec l'État; il faut de l'énergie pour assurer une législation prompte et efficace; l'énergie ne saurait exister où manque l'unité. En Danemarck et en Prusse, la forme du gouvernement est une monarchie absolue; mais nulle part le peuple n'est plus heureux ni plus content, parce que, dans ces pays, il est complétement amalgamé avec l'État; l'État le protége, l'élève, le soigne. En Amérique, vous trouvez le républicanisme; mais l'État est aussi ferme qu'en Danemarck ou en Prusse, le peuple y est également attaché, également lié à son existence. Dans ces constitutions si opposées, vous voyez la même énergie, parce qu'il y a la même unité. L'histoire des peuples anciens nous enseigne la même vérité. A Rome, à Athènes, à Tyr, à Carthage, le peuple était fort et prospère, parce que le peuple et l'État étaient un. Mais à quoi sert de citer les exemples de l'antiquité? revenons au bon sens. L'esprit peut-il se livrer aux plus nobles efforts quand il est tourmenté par l'inquiétude et le mécontentement? L'esprit d'un individu peut être pris pour exemple de l'esprit d'un peuple; dans l'un comme dans l'autre, le bonheur est le résultat du sentiment de la sécurité; mais ce sentiment, vous ne l'éprouvez jamais quand vous n'êtes pas d'accord avec votre gouvernement. Dans

une constitution bien ordonnée, dans une constitution en harmonie avec les sujets, chaque citoyen confond sa personne avec l'État; il est fier d'y appartenir; le génie du peuple entier entre dans son âme : il n'est pas un seul homme, il est inspiré par la force immense de la société tout entière; il sent en lui la dignité de la nation; il se revoit lui-même dans la dignité de la nation. Afin donc d'unir le peuple et le gouvernement, afin d'empêcher cette jalousie et cet antagonisme de pouvoir que nous voyons à présent, afin de fondre, en un mot, les deux noms en celui d'État, il faut commencer par avancer le principe populaire pour satisfaire le peuple, et puis empêcher un gouvernement de concession en créant un gouvernement de direction. Aujourd'hui, mes amis, vous n'apercevez le gouvernement que quand il frappe à votre porte pour vous demander des impôts; vous n'unissez pas dans votre esprit son nom à l'idée de protection, mais à celle d'exaction; je voudrais que vous vissiez le gouvernement élevant vos enfants, encourageant votre instruction, améliorant la situation de vos pauvres; je voudrais que vous vous sentissiez animés de respect et de reconnaissance toutes les fois que vous prononcez son nom; je voudrais que tous les actes d'une bienfaisante réforme ne vous parussent ni concédés ni arrachés, mais donnés comme des gages d'un amour sacré et mutuel, comme les rejetons légitimes d'une constante et indissoluble union entre le pouvoir du peuple et la majesté de l'État.

C'est là ce que j'appelle un gouvernement de direction, et un gouvernement ainsi formé est toujours

fort; fort non pas pour le mal, mais pour le bien. Je sais qu'il y a des gens qui s'imaginent qu'un bon gouvernement doit être faible, et que le peuple doit le dominer et le pétrir à son gré. Il est impossible d'avoir un gouvernement plus faible que celui que vous avez à présent, et je ne vois pas que vous en soyez plus heureux... Mais le peuple ne domine *pas* un gouvernement faible. Je serais enchanté si cela était; car le peuple est calme, il raisonne; il a un sentiment profond de l'intérêt général. Mais, mes chers amis, il y a un être malheureux qui vous ressemble, et qui n'est pas vous; il est vil, hypocrite, bruyant, fanfaron : c'est par lui que les journalistes ont coutume de jurer. Cet être s'appelle le Public. Je ne connais pas d'animal plus pédant et plus vain que ce même Public. Vous êtes immortels; mais le Public n'est qu'une mouche éphémère; il flotte sur la surface du temps; il se repaît des opinions les plus fausses; ce qu'il dit aujourd'hui il le contredit demain; c'est un composé de caprices, de sottise et de démence : or c'est ce prétendant taquin et sans fond, c'est le Public et non le Peuple qui dicte des lois à un gouvernement faible.

Vous avez été induits en erreur, si vous vous imaginez qu'un gouvernement fort soit nécessairement hostile pour vous. Les gouvernements de *coërcition* ne sont pas des gouvernements *forts;* ils ne sont jamais forts que quand ils conviennent au peuple, et quand ils sont forts ils savent faire le bien; ils savent repousser l'arrogance aussi bien que la licence. Le gouvernement était fort quand il a fait adopter votre bill de la réforme par la Chambre des Lords; le gouverne-

ment était faible quand il sacrifia aux Lords ce qu'il y avait de meilleur dans le bill sur les dîmes de l'Irlande. Un État uni et un Gouvernement fort, tels sont les deux objets que doit se proposer d'obtenir un parti national, s'il est réellement sage et honnête. Mais les membres de ce parti doivent renoncer à toute mesquine ambition, à tout désir d'arriver eux-mêmes aux places. Ils ne sont pas assez forts, ils ne le seront pas de bien des années pour pouvoir espérer d'entrer au ministère d'une manière utile, à moins de former des alliances indignes et monstrueuses. Ils doivent borner leurs efforts à maintenir en place les meilleurs d'entre les ministres actuels, et à les forcer d'embrasser un système conséquent et généreux. Ils doivent plutôt imiter le chien qui veille à la porte, que de prétendre se reposer dans la cabane du berger.

Telle est, mes amis, en peu de mots, l'idée que je me suis faite d'un parti national; mais je dois avouer que quand je songe aux parties hétérogènes dont cette association devrait se composer; quand je réfléchis à la difficulté d'écarter les scrupules des uns et de réprimer les désirs des autres, je borne en ce moment mes espérances à une très-petite partie du bien qui en pourrait résulter. C'est à vous à élargir la sphère de ce bien en surveillant ses efforts et en applaudissant à son courage. Si, après tout, ce parti ne se formait point, si ses éléments ne pouvaient pas se combiner, s'il se dissolvait de lui-même, s'il ne remplissait point son but, et si par suite de cela nos ministres actuels continuaient à suivre leur système vacillant, affaiblissant la couronne, irritant le

peuple, refusant d'éclairer et incapable de soulager, passant alternativement de la témérité à la lâcheté, et de la lâcheté à la témérité, je vois dans l'avenir les motifs les plus sérieux d'appréhension et d'alarmes; je vois des dépenses énormes, une classe moyenne appauvrie, une population ignorante, une dette immense, et dont la grandeur même inspire d'infâmes tentations : je vois une série d'expériences imprudentes et de charlataneries législatives; des dissensions entre les cultivateurs (1) et les propriétaires de fonds publics; au point qu'après avoir essayé de tous les remèdes que l'ignorance peut prescrire, nous en viendrons enfin à cette terrible opération, dont personne ne peut prévoir le résultat.

(1) Je suis convaincu que si le créancier de l'État est menacé d'un danger quelconque, c'est bien moins de la part des radicaux que de celle des gentilshommes de campagne, qui sont jaloux des propriétaires de fonds publics, et d'ailleurs accablés d'hypothèques. Le lendemain du jour où la Chambre avait retranché la moitié de l'impôt sur la drêche, je demandai à l'un de ces derniers, qui avait fortement poussé à cette mesure, comment il comptait combler le déficit que cela laisserait dans le revenu : « Par un impôt de 2 p. 100 sur monsieur le propriétaire de fonds publics, » me répondit-il. — « Et si cela ne suffit pas? » — « Alors il faudra l'imposer à 4 p. 100. »

CHAPITRE IX ET DERNIER.

LA JUSTIFICATION DE L'AUTEUR.

Et maintenant, mes chers amis, il ne me reste plus que peu de chose à vous dire. Votre prospérité a toujours été l'objet qui, plus que tout autre, a excité mon ambition, et s'est enchaîné à tous mes désirs. Depuis mon enfance jusqu'au moment où je vous écris, c'est vers la condition des grandes masses d'hommes que mon intérêt et mes études se sont dirigés. C'est à leur amélioration et à leur instruction que j'ai travaillé avec enthousiasme. Oui, avec enthousiasme; car tout homme en a quand il est sincère, et quand il sent qu'il est utile. Au milieu de la méfiance avec laquelle les hommes accueillent nos motifs, des fausses interprétations qu'ils donnent à nos vœux, au milieu des obstacles sans nombre qui nous arrêtent dès que nous voulons lutter contre des opinions reçues, et des mortifications sans fin que nous éprouvons, rien ne peut soutenir notre espoir du bonheur de l'homme, si ce n'est ce zèle invincible et généreux qui résulte d'une foi sincère en nous-mêmes, et dans la ferme conviction de cette tendance au PERFECTIONNEMENT que toute l'histoire, tant de la philosophie que de la civilisation, nous dit être la préro-

gative de notre race. Si, dans diverses opinions larges et déterminées, je me suis éloigné de plusieurs de vos faux amis et même des vrais; si je n'ai pas suivi les orateurs les plus populaires du jour dans leurs attaques contre l'établissement du clergé ou contre la constitution monarchique du gouvernement, ce n'est pas que je croie qu'il faille consulter des intérêts secondaires avant les vôtres; ce n'est pas parce que je vois rien de sacré dans des illusions héréditaires, ou dans les solennelles austérités du pouvoir; ce n'est pas parce que je nie que dans certaines conditions de la société une république puisse être le gouvernement le plus sage (1), ni parce que je soutiens qu'un clergé doté soit nécessaire à la vertu publique, mais bien parce que je regarde ces deux institutions comme subordonnées à votre prospérité; c'est parce que j'é-

(1) Si dans cet ouvrage je voulais me livrer à la partie spéculative et conjecturale de la philosophie politique, j'avouerais que, selon moi, nous n'avons pas encore dépassé le seuil de la science législative, et que des changements vastes et organiques auront lieu quelque jour dans les éléments du gouvernement et dans l'état social du monde. Mais je pense aussi que ces changements amèneront la concentration non pas du *pouvoir*, mais de la *direction* du pouvoir dans le *plus petit nombre* de mains possible, cette concentration le rendant à la fin plus énergique et plus responsable. Je crois qu'*alors* le système représentatif lui-même ne sera plus l'objet d'une aussi grande admiration qu'il l'est à présent. Mais ce sont des théories nullement adaptées au siècle, et qu'il faut laisser aux illusions du cabinet.

carte les brouillards du passé pour regarder attentivement l'aspect du présent ; c'est parce que je suis convaincu que, tout en attaquant les influences aristocratiques, vous y avez par caractère une tendance extrême, d'où il résulterait que votre république ne serait pas une bonne et pure démocratie, mais ne servirait au contraire qu'à perpétuer les influences les plus pernicieuses à votre caractère et à vos lois, tandis que d'un autre côté je crains que l'abolition d'une Église dotée aurait pour effet moins la réforme de la superstition que le progrès du fanatisme. Si je me trompe dans ces opinions, c'est par amour pour vous que je me trompe; si au contraire j'ai raison, écoutons avec une prudente méfiance les déclamations et les sarcasmes qui doivent leur naissance à un examen partiel et borné des grands principes de la pratique du gouvernement, examen qui confond chaque acte impopulaire d'un roi avec la question de la monarchie; chaque faiblesse d'un prêtre avec l'établissement du clergé; qui demande aujourd'hui une république parce que le roi dîne avec un tory, et qui demain voudra détruire le clergé, parce qu'un évêque votera contre les whigs. Ce sont là des cris de parti auxquels la nation ne doit pas répondre. Je vous le dis encore une fois, et une fois pour toutes; s'il y a un être au monde dont le peuple doive se méfier, cet être c'est... le Public !

Quelle que soit l'issue du conflit des intérêts du moment, l'écrivain modeste qui vous adresse ces paroles est décidé à vivre ou à périr pour l'intérêt permanent et progressif du peuple; il voudrait propor-

tionner votre pouvoir à votre instruction, parce qu'il est convaincu que toute augmentation d'autorité, soit en faveur du prince ou en faveur du peuple, est dangereuse pour celui qui l'obtient, lorsqu'elle dépasse la capacité nécessaire pour conserver, et la sagesse indispensable pour diriger; elle est perdue aussitôt qu'obtenue; elle appelle des spéculations mal digérées, et peut se terminer dans la ruine. Chaque imprudence de la part du pouvoir populaire est un pas vers le despotisme, et chaque excès du pouvoir oligarchique rapproche de la démocratie.

Adieu, mes chers amis; nous nous séparons au moment d'une crise dont l'issue est impossible à prévoir. Je serais bien aise si, après vous avoir parlé de votre situation présente, je pouvais dérouler à vos yeux une agréable perspective pour l'avenir; mais le ciel est incertain et chargé de nuages, et de même que, dans une nuit orageuse, la rosée n'humecte pas la terre, de même aussi ce n'est pas dans l'obscurité au sein de laquelle nous vivons que la philosophie peut atteindre à ces influences célestes qui résultent d'un ciel plus serein, et promettent pour le jour qui va naître la santé et la fraîcheur.

APPENDIX.

(B)

REMARQUES SUR LA PHILOSOPHIE DE BENTHAM.

Ce n'est pas une tâche facile que de donner en peu de mots une idée des opinions philosophiques d'un homme qui a essayé de placer la morale et la législation sur une base scientifique. Ce n'est guère qu'une esquisse fort légère que je pourrais offrir.

Les premiers principes de la philosophie de M. Bentham sont : 1° que le bonheur, par où il entend le plaisir et l'exemption de la douleur, est la seule chose désirable par elle-même, et que tous les autres objets ne le sont que comme des moyens conduisant à ce but ; 2° que la manière de produire le plus grand bonheur possible est par conséquent le seul but qui convienne aux passions et aux actions des hommes, et par conséquent celui de toute morale et de tout gouvernement ; 3° enfin, que le plaisir et la douleur sont en effet les seuls agents qui gouvernent la conduite de l'homme, dans quelque circonstance qu'il puisse être placé, et sans qu'il s'en aperçoive lui-même.

M. Bentham ne paraît pas avoir pénétré très-avant

dans les fondements philosophiques de ces doctrines, qu'il semble avoir adoptées sur la parole des métaphysiciens qui l'ont précédé. Le principe d'utilité, ou, comme il l'a appelé plus tard, *le principe du plus grand bonheur,* n'est démontré dans ses écrits que par l'énumération des phrases de différents genres qui ont été communément employées pour indiquer la règle de la vie et le rejet de toutes, sous le prétexte qu'elles n'ont aucun sens intelligible, si ce n'est par leur rapport tacite à des considérations d'utilité. Telles sont les expressions de *Loi naturelle*, *Droite raison*, *Droits naturels*, *Sens moral*. M. Bentham les regarde toutes comme de simples voiles pour le dogmatisme, comme des excuses que l'on présente pour imposer son système comme règle à d'autres personnes. « Elles consistent toutes, dit-il, en autant d'inventions, et pour éviter l'obligation d'en appeler à une règle extérieure, et pour engager le lecteur à accepter le sentiment ou l'opinion de l'auteur comme une raison suffisante par elle-même. »

Cette manière de raisonner n'est pourtant pas juste envers ceux qui ont foi en d'autres principes qu'en celui de l'utilité. Toutes les façons de parler sont employées par les ignorants d'une manière ignorante; mais aucune personne qui ait jamais réfléchi assez profondément et assez systématiquement pour mériter le nom de philosophe, ne s'est imaginé que ses sentiments particuliers d'approbation ou de désapprobation devaient nécessairement être bien fondés, et n'avaient pas besoin d'être mesurés d'après une règle extérieure. La réponse que ces personnes feraient à M. Ben-

tham serait que, par un examen analytique de l'esprit humain, elles s'étaient convaincues que ce que nous appelons nos sentiments moraux (c'est-à-dire les sensations de contentement ou d'aversion que nous éprouvons en comparant nos actions ou celles d'autrui à la règle que nous nous sommes faite pour le bien ou le mal) font autant partie de la constitution originelle de la nature de l'homme que le désir du bonheur ou la crainte de la souffrance; que ces sentiments ne s'attachent pas, à la vérité, aux mêmes actions dans toutes les circonstances, mais que, lorsqu'elles s'y attachent, elles ne suivent point la loi de l'utilité, mais certaines autres lois générales, qui sont naturellement les mêmes chez tous les hommes, quoique l'éducation ou des circonstances extérieures puissent les contrarier en créant certaines associations artificielles plus fortes qu'elles. Il est vrai que l'on ne saurait prouver que nous devions obéir à ces lois; mais on ne prouve pas davantage que nous devions régler notre conduite d'après l'utilité. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la recherche du bonheur nous est naturelle; mais il en est de même, répond-on, de notre respect pour certaines règles de morale et de notre disposition à nous conduire en conséquence.

Toute personne au fait des doctrines éthiques, soit de l'école de Reid et Stewart, soit de celle des métaphysiciens allemands (pour ne pas remonter plus haut), sait que ce serait là la réponse de ces philosophes à M. Bentham, et à cette réponse les écrits de M. Bentham ne fournissent pas de réfutation satisfaisante; car il est évident que ce système des dis-

tinctions morales n'est pas, comme il prétend qu'ils le sont tous, dénué de sens positif; il ne pose pas non plus comme règle générale les opinions d'une seule personne. Ce système donne pour règle ce qu'il regarde, par des motifs que l'on a jugés satisfaisants, comme l'instinct de notre espèce ou comme les principes de notre nature commune, principes aussi universels et aussi inexplicables que le seraient des instincts.

M. Bentham n'était pas assez profond métaphysicien pour juger ces doctrines. Je pense que la póstérité dira que, même quand il a eu raison, il est resté réservé à d'autres de *prouver* qu'il l'avait. Le plus grand défaut de M. Bentham était de ne pas connaître ou apprécier les pensées des autres hommes, ce qui se voit dans les peines qu'il ne cesse de se donner pour combattre des chimères, tandis qu'il laisse de côté le fond de l'opinion de son adversaire.

Après avoir posé le principe de l'utilité, M. Bentham, dans la partie la plus volumineuse et la plus constamment utile de ses ouvrages, s'occupe à tracer les contours de la morale et de la législation pratique, et à remplir avec beaucoup de détail quelques parties de cette dernière science, en appliquant toujours, d'une manière uniforme et invariable, son principe du plus grand bonheur, dont le caractère éminemment conséquent et systématique de son esprit ne lui permettait pas de s'écarter. Il n'y a peut-être pas de philosophe chez qui l'on trouve moins de contradictions, moins d'exemples d'une déviation, même momentanée, des principes posés par lui-même.

Il est peut-être heureux que M. Bentham ait consacré beaucoup plus de temps à la législation qu'à la morale ; car la manière dont il comprenait et appliquait le principe de l'utilité semble devoir amener des résultats bien plus avantageux dans la première que dans la seconde. En reconnaissant le bonheur comme la seule chose désirable par elle-même, et la production de l'état de choses le plus favorable au bonheur comme le seul but raisonnable auquel doive tendre soit la morale, soit la politique, on n'arrive pas nécessairement à la doctrine de la convenance telle qu'elle a été professée par Paley, doctrine d'après laquelle on juge une action plus ou moins morale, selon les conséquences probables qu'elle aurait si elle était généralement adoptée. Ce n'est là, à la vérité, qu'une très-petite partie de ce qu'une compréhension plus large du *principe du plus grand bonheur* nous obligerait de prendre en considération. Telle action, comme, par exemple, le vol et le mensonge, occasionnerait sans doute certains maux à la société, si tout le monde s'y livrait; mais ces maux sont loin de constituer toute la portée morale du vol et du mensonge comme vice. Nous n'aurons qu'une idée très-imparfaite de la relation de ces actions au bonheur général, si nous les supposons existant isolées. Tout acte suppose certaines dispositions des habitudes de l'esprit et du cœur, qui peuvent être par elles-mêmes des états de bonheur et de souffrance, et qui doivent produire d'autres conséquences encore que ces actions particulières. Nul homme ne peut être un menteur et un voleur sans être encore bien d'au-

tres choses ; et si notre jugement ou nos sentiments moraux envers une personne convaincue de ces vices n'étaient fondés que sur la tendance pernicieuse du vol et du mensonge, ils seraient incomplets. Nous omettrons plusieurs autres considérations qui se rattachent pour le moins autant à la matière, que nous pouvons, à la vérité, nous accoutumer à oublier, mais dont il est impossible que nous ne soyons pas, dans certains cas particuliers, plus ou moins affectés.

D'après cela, le grand reproche que je crois devoir faire à M. Bentham, en sa qualité de philosophe, et la source d'une grande partie du mal que, sous ce rapport, il faut convenir qu'il a produit avec beaucoup plus de bien, est d'avoir, dans la pratique générale, confondu le principe d'utilité avec le principe des conséquences spécifiques, et de n'avoir presque jamais loué ou blâmé une action que d'après le calcul des conséquences qui résulteraient de cette action si elle était généralement pratiquée. Il a contribué à répandre l'idée que toute action ou habitude d'action qui, par ses conséquences spécifiques, ne devait pas nécessairement et probablement produire du mal soit à l'agent lui-même, soit à d'autres, se trouvait par là même pleinement justifiée ; de sorte que toute désapprobation ou aversion que, pour ce motif, on témoignerait à l'individu qui le fait, est déclarée n'être qu'un préjugé ou une superstition. Il n'examine pas si cet acte, sans être nécessairement pernicieux lui-même, ne suppose pas dans celui qui le fait un *caractère* essentiellement pernicieux, ou qui, du moins, manque de quelqu'une des qualités éminemment

nécessaires pour produire *le plus grand bonheur.*

Quand un moraliste ne considère point la relation d'un acte avec un certain état de l'âme comme la cause et la liaison de cet acte, par le moyen de cette cause commune, avec de vastes classes ou groupes d'actions qui en apparence lui ressemblent très-peu, il ne peut estimer que très-imparfaitement les conséquences de l'acte lui-même. Car on peut affirmer avec très-peu d'exceptions que tout acte quelconque a une tendance à fixer et à perpétuer l'état et le caractère de l'âme desquels il a tiré son origine. De sorte que si le moraliste néglige cette relation comme cause, il la négligera probablement aussi comme conséquence.

M. Bentham est loin d'avoir entièrement passé sous silence ce côté de la question, mais il n'en est pas moins vrai que lui, et d'autres qui ont suivi son exemple, ont communément, dans la grande importance qu'ils ont mise aux conséquences spécifiques d'une classe d'actes, rejeté toute contemplation de l'action dans sa portée générale sur l'ensemble moral de l'agent, ou du moins qu'ils ont renvoyé ces considérations à une si grande distance, qu'ils les ont presque perdues de vue. Par là, ils ont non-seulement diminué la valeur d'une grande partie de leurs réflexions philosophiques, mais encore ils ont couru le risque de tomber, et, à mon avis, sont réellement tombés plus d'une fois dans de graves erreurs pratiques.

En attendant, ce que les vues générales de M. Bentham avaient d'incomplet n'était pas de nature à beaucoup diminuer la valeur de ses réflexions sur ce qui a rapport à la législation. Le législateur enjoint

ou prohibe une action sans égard à l'excellence ou à la turpitude morale que cette action implique en général. Il ne considère que les conséquences qu'elle peut avoir pour la société. Son but n'est pas de rendre le peuple incapable de *désirer* un crime, mais de l'empêcher d'en *commettre*. Prenant les êtres humains tels qu'il les trouve, il s'efforce de contraindre même les personnes dont les dispositions sont le plus opposées au bonheur général à y avoir, dans leur conduite actuelle, autant d'égard que l'on en peut obtenir d'elles sans un très-grand inconvénient. Par conséquent, une théorie qui n'examine guère dans une action que ses propres conséquences, suffira généralement au but que se propose la philosophie de la législation. Cette philosophie courra plus de risque de se tromper dans la considération des grandes questions sociales, dans la théorie des institutions organiques, et dans les formes générales de la société. Car celles-ci, pour être bien estimées, doivent être considérées comme les grands instruments qui forment le caractère national, et qui conduisent les membres de la société vers la perfection ou les préservent de la dégénération. Ceci, comme on pouvait à quelques égards s'y attendre, est un point de vue que M. Bentham ne contemple presque jamais, si ce n'est dans quelque but partiel et limité. Et cette omission importante est un des plus grands défauts, par suite desquels ses réflexions sur la théorie du Gouvernement, quoique pleines d'idées précieuses, manquent, selon moi, de conclusions dans leurs résultats généraux.

Nous reviendrons là-dessus plus bas. Je n'ai pas encore terminé la tâche plus agréable d'exposer une partie des services que la philosophie de la législation doit à M. Bentham.

Le plus grand de tous, celui pour lequel la postérité honorera le plus son nom, lui appartient exclusivement, et il ne peut être partagé par aucune personne présente ou à venir. Ce service est celui qui ne peut jamais être rendu qu'une seule fois pour chaque science, je veux dire celui qui indique par quelle méthode d'investigation cette science peut en devenir une. Ce que Bacon a fait pour les connaissances physiques, M. Bentham l'a fait pour la législation philosophique. Longtemps avant Bacon, certains faits physiques étaient bien connus, et avant M. Bentham les hommes possédaient plusieurs observations justes et précieuses, mais détachées, sur l'art de faire des lois. Mais il fut le premier qui essaya de déduire régulièrement tous les principes secondaires et médiats par une conséquence directe et systématique du grand axiome ou principe de l'utilité générale. Dans tous les systèmes de législation existants, ces principes secondaires, dans lesquels résidait l'essence du système, s'étaient développés en détail; et même quand ils étaient fondés sur des vues d'utilité, ils n'étaient point le résultat d'une suite de réflexions vastes et scientifiques; le plus souvent ils étaient purement théoriques, c'est-à-dire qu'ils devaient leur origine à des circonstances purement *historiques*, et n'ayant pas été changés quand ces circonstances changeaient, il ne leur restait plus pour se reposer que des fictions et des

formes vides de sens. Prenez, par exemple, la loi anglaise sur la propriété réelle, laquelle tout entière est encore aujourd'hui fondée sur la doctrine des *tenures* féodales, quoique ces tenures aient depuis longtemps cessé d'exister partout ailleurs que dans le langage authentique de nos tribunaux. La théorie de la loi n'était pas en meilleur état que les systèmes pratiques, des jurisconsultes spéculatifs ayant tout au plus osé modifier légèrement les maximes techniques de la partie spéciale de la jurisprudence que le hasard leur avait fait étudier. M. Bentham fut le premier qui eut assez de génie et de courage pour former le projet de ramener la science à ses premiers principes, ce qui ne pouvait être fait et même à peine tenté sans rendre évidents, comme conséquence nécessaire, l'inutilité de plusieurs, la crudité et le manque de précision de presque toutes les maximes qui jusqu'alors avaient passé partout pour des principes de législation.

M. Bentham a en outre lutté contre les erreurs des systèmes existants de jurisprudence d'une manière plus directe encore qu'en se bornant à présenter des vérités contraires. La force d'argument avec laquelle il a détruit les maximes fantastiques et opposées à la logique qui servent de fondements aux divers systèmes techniques, et exposé les inconvénients flagrants qu'elles produisent dans la pratique, ne peut être égalée que par le sarcasme poignant et la gaieté parfaite avec lesquels il s'est moqué de leurs absurdités, et par l'éloquence avec laquelle il ne cesse de déclamer contre elle, tantôt sous la forme

de lamentation, et tantôt sous celle d'invectives.

Tel fut donc le premier et peut-être le plus grand exploit de M. Bentham : il a décrédité tous les systèmes techniques, et il a donné l'exemple de traiter la loi comme n'ayant en elle-même aucun mystère particulier, et comme n'étant qu'une affaire purement pratique dans laquelle il fallait adapter les moyens au but, comme dans tous les autres arts de la vie. Quand il n'aurait fait que cela, sa place serait encore marquée parmi les plus grands bienfaiteurs scientifiques du genre humain.

Mais M. Bentham ne se borna pas, comme Bacon, à prédire une science, il a fait de larges pas vers sa création. Il a été le premier qui ait conçu, avec une sorte de précision, l'idée d'un code ou d'un corps complet de lois et les caractères distinctifs de ses parties essentielles, savoir, la loi civile, la loi pénale et la loi de procédure. Dans les deux premiers de ces départements, il a rendu de fort grands services; quant au troisième, il l'a réellement créé. Conformément à l'habitude de son esprit, il s'est mis à chercher, *ab initio,* une philosophie ou une science qui pût s'adapter à chacune des trois branches. Avec les principes reçus de chacun, il fit ce qu'un bon code aurait fait pour les lois elles-mêmes; il extirpa les mauvaises, auxquelles il en substitua d'autres; il repromulgua les bonnes, mais sous une forme si claire et si méthodique que ceux qui auparavant étaient le plus familiarisés avec elles les reconnurent à peine. Même quand les anciennes vérités passent par ses mains, il leur imprime tant de marques qui lui sont propres,

qu'il paraît souvent réclamer la découverte de ce qu'il n'a fait que réduire en système.

En créant la philosophie de la loi civile, il n'a guère fait qu'établir sur une base convenable quelques-uns de ses principes les plus généraux, et discuter quelques-uns de ses plus intéressants détails. Presque tout ce qu'il a publié sur cette branche de la loi est contenu dans les *Traités de législation* publiés par M. Dumont. Il contribua peu à la partie la plus difficile, et à celle qui exigeait le plus une main exercée pour en éclaircir les difficultés, je veux dire la nomenclature et l'arrangement du code civil; il n'a fait à cet égard que quelques observations détachées, et quelques critiques sur les erreurs de ses prédécesseurs. La *Vue générale d'un corps complet de législation*, renfermée dans l'ouvrage que je viens de citer, contient presque tout ce qu'il nous a donné sur ce sujet.

Dans la partie de la loi pénale, c'est lui qui a fait le meilleur essai qu'on ait encore tenté d'une classification philosophique des crimes. Il a presque complété la théorie des peines, pour laquelle, du reste, ses prédécesseurs avaient plus fait que pour aucune autre partie de la science législative.

La théorie de la procédure (comprenant celle de la constitution des cours de justice) était, quand il arriva, dans un état plus complétement barbare qu'aucune des deux autres branches, et il l'a laissée sans comparaison la plus parfaite de toutes. Il y a à peine une question d'une importance pratique, dans cette branche si importante par elle-même, qu'il n'ait pas

décidée : il n'a rien laissé à faire à ses successeurs.

Il a démontré de cent façons différentes qu'en abolissant la plus grande partie des règles et des formes artificielles qui subsistent dans tous les pays qu'on appelle civilisés, et en adoptant les méthodes simples et directes que tous les hommes emploient quand ils veulent découvrir la vérité des faits pour leur usage particulier, il était possible de se débarrasser au moins des neuf dixièmes des frais, et des quatre-vingt-dix-neuf centièmes du retard qu'occasionnent les procédures; et cela non-seulement sans augmenter, mais encore en diminuant d'une manière incroyable le risque d'une décision erronée. Il a aussi établi d'une manière irréfragable les principes d'une bonne organisation judiciaire comprenant la division du pays en districts, ayant chacun un juge nommé pour un temps limité, et décidant sur tous les cas possibles; ce juge ayant sous lui un suppléant nommé par lui-même et pouvant être renvoyé par lui. Dans tous les cas, il y aurait un appel, mais par transmission des papiers seulement, à une cour ou à des cours suprêmes, composées chacune d'un seul juge siégeant dans la capitale.

Il est impossible, avec le peu d'étendue que je puis donner à cette esquisse, d'entrer en de plus grands détails sur les principes et les vues de M. Bentham, à l'égard de cette grande science, qui n'est devenue une science que dans ses mains.

Pour la faculté d'analyser la nature humaine, faculté dans laquelle un philosophe moral devrait surtout exceller, M. Bentham n'est pas placé très-haut.

Il a fait peu de choses sous ce rapport, se bornant à une phraséologie qui me semble très-erronée, et à une nomenclature de *motifs d'actions* dans lesquels plusieurs des plus importants sont omis.

Le principe fondamental d'où il part est que les actions des êtres sensitifs sont toutes déterminées par le plaisir ou la douleur; et là-dessus M. Bentham crée un *motif* et un *intérêt* correspondant à chaque plaisir et à chaque peine; et il affirme que nos actions sont déterminées par nos *intérêts*, par l'intérêt *prépondérant* et par la *balance* des motifs. Si par là il entend seulement ce qu'il a déjà dit, que nos actions sont déterminées par le plaisir et la douleur, cette manière simple et non équivoque d'établir la proposition est préférable à l'autre. Mais sous l'enveloppe d'une phrase plus obscure, un sens se glisse, tant dans l'esprit de l'auteur que dans celui du lecteur, qui va beaucoup plus loin est qui est entièrement faux; savoir, que toutes nos actions sont déterminées par des peines ou des plaisirs en *perspective*, des peines ou des plaisirs que nous regardons comme devant être les *conséquences* de nos actions. Ceci, comme vérité universelle, ne saurait en aucune façon être soutenu. La peine ou le plaisir qui détermine notre conduite, *précède* aussi souvent qu'il suit le moment de l'action. Il est *possible*, à la vérité, que dans des circonstances de tentation un homme soit empêché de commettre un crime par la crainte du châtiment ou du remords qu'il pourra souffrir *après* cet acte coupable, et dans ce cas nous pouvons dire peut-être que sa conduite a été dirigée par la balance des motifs, ou, si vous l'aimez mieux,

des intérêts. Mais il est *possible* aussi, et pour le moins aussi probable, qu'il reculera devant la pensée même de commettre l'acte ; l'idée de se placer dans une telle situation est si pénible qu'il ne peut pas s'y appuyer assez longtemps pour avoir même la force physique de commettre le crime. Sa conduite est alors déterminée par de la douleur, mais par une douleur qui précède l'acte et non pas par celle qu'il juge devoir le suivre. Non-seulement cela *peut* être ainsi, mais encore, à moins que cela ne soit ainsi, l'homme n'est pas réellement vertueux. La crainte de la douleur qui doit *suivre* l'acte ne saurait s'élever à moins qu'il n'y ait *délibération*, et l'homme, de même que la femme qui délibère, court grand danger d'être perdu. D'un autre côté, je ne conçois pas comment reculer devant une action sans délibération peut s'appeler céder à un *intérêt*. L'*intérêt* emporte l'idée d'un *but* dont la conduite active ou passive est le *moyen*. Rien de semblable n'a lieu dans l'exemple ci-dessus. Il serait plus exact de dire que la conduite est *quelquefois* déterminée par un *intérêt*, c'est-à-dire par un but senti, et quelquefois par une *impulsion*, c'est-à-dire par un sentiment ou comme vous voudrez l'appeler, qui n'a aucun but ultérieur, l'action ou l'abstinence d'action devenant elle-même le but.

La pensée d'*énumérer* les motifs, c'est-à-dire les désirs et les aversions de l'homme, me paraît être une erreur de conception. Les motifs sont innombrables : il n'y a rien qui ne puisse devenir un objet de désirs ou de répugnance par association. On peut trouver utile de distinguer particulièrement les motifs qui

agissent avec le plus de force et le plus de fréquence; mais M. Bentham n'a pas même fait cela. Dans sa liste de motifs, quoiqu'il compte la sympathie, il omet la conscience ou le sentiment du devoir : en le lisant, on croirait que jamais être humain n'a fait une action seulement parce qu'elle était bonne, ou ne s'en est abstenu seulement parce qu'elle était mauvaise. En ceci M. Bentham diffère grandement de Hartley, qui, quoiqu'il regarde les sentiments moraux comme étant entièrement le résultat de l'association, ne leur refuse pourtant pas pour cela une place dans son système, mais en forme une des six classes dans lesquelles il divise les plaisirs et les peines. Dans l'esprit de M. Bentham, si profondément imbu de son *principe du plus grand bonheur*, ce motif était probablement tellement amalgamé avec celui de la sympathie, qu'il devenait impossible de les distinguer; mais il aurait dû se rappeler que ceux qui reconnaissent une autre règle du juste et de l'injuste que le bonheur, ainsi que ceux qui n'ont jamais réfléchi du tout sur ce sujet, ont souvent un sentiment très-vif de l'obligation morale; et que la règle qu'une personne se forme, soit le bonheur ou autre chose, son attachement à cette règle n'est pas nécessairement proportionné à sa bienveillance. Des personnes dont les sympathies sont très-faibles ont souvent un très-grand sentiment de la justice, tandis que d'autres chez qui la bienveillance est très-active n'ont presque aucun sentiment d'obligations morales.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire remarquer que l'omission d'un ressort d'action si impor-

tant, dans une énumération que l'on annonce comme complète, doit tendre à créer une habitude de négliger ce même phénomène, et conséquemment de le compter pour rien dans d'autres spéculations morales. Il est difficile d'imaginer une source plus fertile de graves erreurs, quoique l'on dût supposer cet oubli impossible, si l'on n'en avait pas vu l'exemple dans un des plus profonds penseurs que le genre humain ait produits.

En posant comme axiome philosophique que les actions des hommes sont toujours conformes à leurs intérêts, M. Bentham n'a fait que répéter cette proposition assez commune, que tous les hommes font ce qu'ils se sentent le plus disposés à faire, en des termes qui lui paraissaient plus précis, et convenant mieux au but de la philosophie que les autres expressions plus familières. Il n'a nullement voulu par cette assêrtion imputer au genre humain un égoïsme universel, car il a compté le motif de la sympathie comme un *intérêt*, et il y aurait compris aussi la conscience si dans sa philosophie il ne l'eût confondue avec la bienveillance. Il a distingué deux espèces d'intérêts, l'intérêt personnel et l'intérêt social : dans le discours vulgaire on ne comprend d'ordinaire sous ce nom que le premier.

Mais il ne saurait y avoir une plus grande erreur que de supposer que, parce que nous sentons nous-mêmes que notre langage est équivoque, son ambiguité ne tend pas à pervertir notre manière de penser. Je suis persuadé par expérience que cette habitude de confondre tous les sentiments qui gouvernent le

genre humain sous le nom d'*intérêts*, est presque toujours en réalité liée à une tendance à considérer l'intérêt dans le sens vulgaire, c'est-à-dire dans celui de l'intérêt personnel seul, comme exerçant, par la constitution de la nature humaine, une influence beaucoup plus grande et plus exclusive sur les actions des hommes, qu'ils ne le sont en réalité. Telle était en réalité la tendance des opinions de M. Bentham. On peut voir jusqu'à quel point M. Bentham croyait que le principe de l'égoïsme prédominait dans la nature humaine, par le passage suivant de son livre des *Faussetés*.

« Dans le cœur de *tous* les hommes (en exceptant quelques ébullitions rares et de courte durée, résultat de quelques causes excitantes, fortes et extraordinaires) l'intérêt personnel prédomine sur l'intérêt social, c'est-à-dire l'intérêt individuel de chaque personne sur les intérêts de toutes les autres personnes prises ensemble. » (Page 392.)

Dans un autre passage du même livre, il dit : « En prenant l'ensemble de toute la vie, il n'existe pas, et *ne peut pas exister*, d'être humain chez qui tout intérêt public qu'il peut avoir eu, n'aura pas, en ce qui dépend de lui, été sacrifié à son intérêt personnel. Tout ce que les hommes les plus patriotiques, c'est-à-dire les plus vertueux, peuvent faire pour le bien public, est de faire tout ce qui dépend d'eux pour mettre l'intérêt public, c'est-à-dire leur part personnelle dans l'intérêt public, dans un état qui coïncide autant que possible avec leurs intérêts privés, et qui les mette le moins souvent possible en état d'opposition entre eux. »

En publiant une pareille manière de voir sur la nature humaine, et par un ton général de pensées et d'expressions qui s'y rapportent, je trouve que les ouvrages de M. Bentham ont fait et font encore beaucoup de mal. C'est par là que les âmes enthousiastes et généreuses acquièrent des préventions contre ses autres raisonnements et contre son essai de faire de la politique un sujet de réflexion précis et philosophique; et, en effet, si cet essai était nécessairement lié à cette manière de voir, il serait encore plus pernicieux que les vagues déclamations qu'il doit remplacer. L'effet en est surtout remarquable sur ceux que ses réflexions ne choquent point à la première vue, car il pervertit toute leur nature morale. Il est difficile de concevoir une tendance qui se conciliât moins avec l'espérance raisonnable du bonheur de l'espèce humaine, que celle que de pareilles doctrines doivent produire sur l'esprit dans lequel elles pénètrent.

Il existe, et il a existé de tout temps, bien des hommes chez qui les motifs de patriotisme et de bienveillance ont été des principes d'action fermes et permanents supérieurs à toute tentation ordinaire, et souvent même à toute tentation possible d'intérêt personnel. Il existe, et il a existé, une multitude de personnes chez qui le motif de la conscience ou de l'obligation morale a eu la même force. Il n'y a rien dans la constitution de la nature humaine qui empêche qu'il n'en soit ainsi de tout le genre humain; et, jusqu'à ce que cela soit, les hommes ne jouiront pas de la dixième partie du bonheur dont leur nature est susceptible. Toute augmentation considérable de bon-

heur humain par un simple changement dans les circonstances extérieures, sans qu'il y ait aussi un changement dans l'état des désirs, me paraît une illusion; et j'ajoute que, tant que les désirs sont bornés au *soi*, il ne peut y avoir aucun motif suffisant à des efforts pour modifier même ces circonstances extérieures, et leur faire produire du bien. Aucune portion individuelle du bien public qu'un homme peut espérer s'assurer par ses efforts ne peut balancer le sacrifice de sa tranquillité et des intérêts personnels qu'il pourrait faire valoir par une conduite différente.

Comme c'est pour ceux en qui les sentiments de vertu sont faibles que les livres sur la morale sont surtout nécessaires, l'effet d'écrits semblables à ceux de M. Bentham sur ces personnes-là ne peut manquer d'être extrêmement nuisible; ils leur inspireront ou bien la tristesse et le désespoir, ou bien un égoïsme froid et sec, auquel elles se livreront avec d'autant plus d'abandon, qu'on leur a appris à le regarder comme inhérent à leur nature.

Les réflexions de M. Bentham sur la politique dans le sens spécial, c'est-à-dire sur la théorie du gouvernement, se distinguent par son trait caractéristique accoutumé, qui est de commencer par le commencement. Il place sous ses regards l'homme en société, mais sans gouvernement, il examine quelle espèce de gouvernement il serait le plus convenable de former, et il trouve que ce serait une démocratie représentative. Quel que soit le plus ou moins d'exactitude de cette conclusion, je trouve que la manière dont

il s'y prend pour y arriver est trompeuse ; car il suppose que les hommes sont les mêmes partout et dans tous les temps ; qu'ils ont les mêmes besoins et sont exposés aux mêmes maux, et que si les mêmes institutions ne leur conviennent pas à tous, c'est seulement parce que, dans un état de civilisation peu avancée, ils n'ont pas assez de sagesse pour voir quelles sont les institutions qui contribuent le plus à leur bonheur. Le seul problème d'organisation sociale que M. Bentham se soit proposé, est le moyen d'investir certains serviteurs du peuple du pouvoir nécessaire pour protéger les personnes et les propriétés, en conservant au peuple la plus grande facilité possible de changer les dépositaires de ce pouvoir, dès qu'il s'imaginera qu'ils en ont abusé. Mais ce n'est là qu'une partie du véritable problème. Il semble qu'il ne lui soit jamais venu dans l'idée de regarder les institutions politiques sous un point de vue plus élevé, comme devant principalement servir à l'éducation sociale du peuple. S'il l'avait fait, il aurait découvert que les mêmes institutions ne conviennent pas plus à deux nations dans des degrés différents de civilisation, que les mêmes leçons ne conviennent à des enfants de différents âges. Dans les tribus d'Indiens de l'Amérique septentrionale, c'est un progrès que d'apprivoiser leur orgueilleuse et solitaire indépendance, tandis qu'à des nègres émancipés il faut enseigner l'indépendance au lieu d'une obéissance servile aux volontés d'autrui. Il s'agissait d'adoucir nos ancêtres demi-barbares, comme il serait nécessaire au contraire d'endurcir une race d'Asiatiques énervés. Com-

ment la même organisation sociale pourrait-elle produire des effets différents?

La principale erreur de M. Bentham, dans ses vues sur la nature humaine, me paraît être d'avoir supposé le genre humain gouverné par une partie seulement des motifs qui réellement le dirigent, et avec cela de croire qu'il calcule cette partie avec beaucoup plus de sang-froid qu'il ne le fait. Je pense qu'il s'est laissé, jusqu'à un certain point, égarer dans sa théorie politique par l'idée que la soumission de la plupart des hommes à un gouvernement établi est principalement due au raisonnement qui leur fait sentir la nécessité d'une protection légale, et l'intérêt commun de tous à une obéissance spontanée et zélée à la loi. Je suis convaincu qu'il ne se doutait pas combien le merveilleux acquiescement des hommes à la forme de gouvernement qu'ils trouvent établie provient simplement de l'habitude et de l'imagination, et, dépendant par conséquent du maintien d'une sorte de continuité dans l'existence des institutions et d'identité dans leurs formes extérieures, ne peut pas se transporter facilement à de nouvelles institutions, quand même elles seraient préférables aux autres, et s'ébranle à la moindre circonstance qui ressemble à une interruption dans la durée historique ou qui peut être considérée comme la fin de l'ancienne constitution et le commencement de la nouvelle.

Les écrivains constitutionnels d'Angleterre antérieurs à M. Bentham avaient porté ces sentiments jusqu'à la superstition. Ils ne considéraient jamais ce qui convenait à leur siècle, mais ce qui avait existé

avant eux, et même dans des siècles depuis longtemps écoulés. Il n'y a pas bien des années encore que c'était d'après ce principe même que l'on défendait la réforme parlementaire. M. Bentham a rendu un grand service en décréditant complétement cette école politique, et en montrant combien il était absurde de sacrifier un bien présent à des moyens surannés; mais je trouve qu'il est tombé lui-même dans l'erreur contraire. Le seul fait que certaines institutions politiques existent, qu'elles ont existé longtemps, et qu'elles se sont associées à tous les souvenirs historiques d'un peuple, en fait une sorte de propriété qui les adapte à ce peuple, et leur donne un grand avantage sur des institutions nouvelles quelles qu'elles soient, pour obtenir cette soumission prompte aux décisions de l'autorité légale, qui seule rend possibles ces innombrables conventions tacites entre des intérêts opposés, sans lesquelles aucun gouvernement ne pourrait subsister pendant un an, peut-être même pendant une semaine. Les écrits de M. Bentham n'offrent pas la plus légère trace du sentiment de cette importante vérité.

Il est cependant impossible de refuser à M. Bentham, sur ce sujet, comme sur tous ceux dont il s'est occupé, le très-grand mérite d'avoir mis en évidence un des côtés de la vérité et un côté très-important. Ses réflexions, soit qu'elles roulent sur le gouvernement, sur la morale ou sur tout autre sujet, quoiqu'elles puissent être imparfaites sous quelques rapports, n'en sont pas moins très-instructives et très-précieuses pour toute personne en état de sup-

pléer à ce qui leur manque. Elles ne peuvent induire en erreur que par la prétention qu'elles mettent en avant d'offrir toute la vérité, et de former une théorie et une philosophie complète du sujet sur lequel elles roulent. M. Bentham pensait plus qu'il ne lisait; il comparait rarement ses idées avec celles d'autres philosophes, ou ne se doutait pas combien de pensées avaient existé dans d'autres esprits, que ses doctrines ne donnaient le moyen ni de réfuter, ni d'apprécier.

APPENDIX.

(C)

QUELQUES OBSERVATIONS SUR M. MILL.

M. Mill a été souvent représenté comme le disciple de Bentham. Cela est vrai sous un rapport, c'est-à-dire qu'il a été l'un des premiers à adopter, l'un des plus zélés à répandre plusieurs des opinions les plus caractéristiques de Bentham. Il admet sans modifications, il détaille avec une rigide inflexibilité, la doctrine que le seul fondement des obligations morales est l'*utilité générale*. Mais les esprits les moins ressemblants peuvent arriver aux mêmes résultats; sans cela, comment pourrions-nous nous flatter de voir des esprits impartiaux s'accorder entre eux dans leurs recherches? Comment pourrions-nous espérer de nous convertir l'un l'autre? Pourquoi ne pas brûler le fruit de nos veilles, ou attendre, pour établir un principe, que nous ayons trouvé une exacte ressemblance de nous-mêmes?

Sous quelques rapports, l'esprit de M. Mill ressemble à celui de Bentham, et, sous d'autres, il en diffère totalement. Il est vrai que les spéculations de M. Mill ont été influencées par des impressions reçues

de Bentham, mais elles l'ont été également par celles qu'il avait reçues des disciples d'Aristote, de Hartley et de Hobbes. Presque seul dans notre siècle il a ranimé l'étude de ces écrivains, il a préservé peut-être les plus précieuses de leurs doctrines; il leur doit beaucoup pour les doctrines qui composent sa philosophie, et pour l'esprit qui y règne. Le caractère de son intelligence participe pour le moins autant à un de ces trois types de recherches spéculatives, qu'il a de ressemblance avec Bentham.

Sous le rapport des vérités originales qu'il a développées, le plus grand service que M. Mill ait rendu à la philosophie se trouve dans son dernier ouvrage intitulé : *Analyse des Phénomènes de l'Esprit humain*, Rien ne prouve plus clairement ce que j'ai dit de notre indifférence pour les hautes recherches philosophiques que le fait qu'aucune relation, aucune critique de cet ouvrage, ne se trouve dans nos revues.

La doctrine annoncée par Hartley, que les idées fournies par les Sens, jointes aux lois de l'Association, sont les éléments simples de l'esprit, et suffisent pour expliquer ses phénomènes les plus mystérieux, est aussi la doctrine de M. Mill. Hartley, d'après ce principe, a donné l'explication de *quelques-uns* des phénomènes. M. Mill a porté ses recherches jusque dans les faits psychologiques les plus complexes, qui avaient embarrassé et désolé tous les précédents métaphysiciens; tels, par exemple, que le Temps et l'Espace, la Croyance, la Volonté, les Affections, les Sentiments moraux. Il a essayé de les résoudre tous par des cas d'association. Je ne m'arrête pas ici pour

discuter avec lui, pour indiquer, ou plutôt pour essayer d'indiquer en quoi il a réussi et en quoi il a manqué. Cette tâche dépasserait de beaucoup les limites de mon ouvrage; c'est celle du métaphysicien à venir.

Le moment où cet ouvrage remarquable a paru est malheureux pour son succès immédiat. S'il avait été publié il y a soixante ans, il aurait peut-être plus servi à la réputation de l'auteur que tous ses précédents écrits.

Il n'y a rien qui ressemble à ces recherches dans les ouvrages de M. Bentham. C'est là déjà une première différence essentielle entre ces deux hommes. M. Mill est éminemment métaphysicien. Bentham est aussi peu métaphysicien qu'il est possible de l'être quand on a cultivé la philosophie avec autant de succès que lui. Tout système moral ou politique doit être, à la vérité, un corollaire de quelque point de vue général de la nature humaine. Mais Bentham, quoique exact et précis dans les prémisses qu'il avance, se borne, dans cette précision même, à un petit nombre de principes simples et généraux. *Il analyse rarement;* il étudie l'esprit humain plutôt d'après la méthode du naturaliste que d'après celle du philosophe. Il énumère, il classe les faits, mais il ne les *explique* pas. Vous lisez dans son ouvrage une énumération de peines et de plaisirs, une énumération de mots, une énumération de propriétés qui constituent la valeur d'un plaisir et d'une peine. Mais Bentham n'essaye pas même d'*expliquer* les sentiments ou les impulsions qu'il énumère. Bentham connaissait peu

les parties cachées de la nature humaine ; quand il parvenait à des résultats importants qui avaient échappé à ses prédécesseurs, c'était en estimant plus justement qu'eux l'action de quelque circonstance extérieure sur les éléments visibles et vulgaires de notre nature, et non pas en comprenant mieux qu'eux l'action des éléments qui ne sont ni visibles ni vulgaires. Toutes les fois qu'une connaissance même modérée de ces derniers était nécessaire à l'exactitude de ses conclusions, il lui arrivait de s'éloigner plus de la vérité que les personnes qui ne s'attachent qu'à des lieux communs. Il rejetait souvent une vérité usée et peu satisfaisante pour la remplacer par une erreur paradoxale.

Si le pouvoir d'analyser une combinaison complexe pour la réduire à ses simples éléments est le caractère distinctif des philosophes dans les sciences morales comme dans les sciences physiques, il est certain que M. Mill est beaucoup plus philosophe que Bentham. En attendant, cette différence n'en cause pas autant que l'on pourrait penser dans les conclusions pratiques auxquelles ils sont arrivés. M. Mill applique le talent d'analyse qu'il possède, presque uniquement à notre nature *commune et universelle,* qui est la même dans tous les êtres humains, et sans aucun égard aux différences qui existent entre un homme et un autre. Ces différences n'entrent guère dans ses calculs que comme des exemples qu'il présente d'exceptions ou d'aberrations du modèle commun auquel il pense que tout le monde devrait se conformer. Jamais personne n'a peut-être autant que lui (sauf les théologiens as-

cétiques) réduit la perfection de l'homme à un seul type ; jamais personne n'a eu moins d'égard aux différences originelles de la nature, quoique leur existence soit non-seulement compatible avec l'aspect sous lequel il considère l'esprit humain, mais en est même une conséquence nécessaire, surtout quand on les combine avec les différences extraordinaires que l'on sait exister entre un individu et l'autre dans le genre et le degré de leur sensibilité nerveuse. Je ne puis m'empêcher de penser que les lois d'association même, telles que M. Mill les a posées, tout en expliquant les diversités de la nature humaine, serviront dans d'autres mains à prouver que ces diversités lui sont inhérentes, et qu'elles sont inévitables, ne pouvant être modifiées ni par l'éducation ni par aucune circonstance ultérieure. Je vois que ces différences naturelles et nécessaires sont si grandes, que toutes les fois qu'on n'y aura point d'égard, à moins que l'on ne s'arrête aux généralités, on tombera dans une foule d'erreurs, et que tout système de culture mentale qui sera fondé sur cette théorie imparfaite, quoiqu'il puisse convenir à une des classes, sera absolument contraire à toutes les autres.

Jusqu'à présent, M. Mill n'a publié, sur la morale et sur l'éducation, que des généralités, non point, à la vérité, des généralités stériles, mais au contraire de la nature la plus féconde ; seulement leurs fruits sont encore à venir. Quand il sera entré dans les détails de son sujet, il est impossible qu'un esprit comme le sien n'y jette pas une grande augmentation de lumière. Il est seulement à craindre que cette lumière

ne soit partielle, et qu'il ne décide trop promptement que ce qui offre un aliment convenable à un genre de caractère, ou un remède qui le ramène vers le bien quand il s'en est écarté, ne soit aussi un aliment ou un remède pour tous les caractères possibles. Il court encore le danger de ne pas concevoir non-seulement des perfections assez variées, mais encore des perfections d'un caractère assez élevé; que le type auquel il voudrait assujettir toutes les natures ne soit pas le type le plus parfait; qu'il ne conçoive la perfection idéale d'un être humain sous quelques-uns de ses aspects seulement, ou du moins qu'il arrange ses règles pratiques comme s'il la concevait ainsi.

Tirer de l'évidence des conclusions d'une exactitude rigoureuse est une faculté qui, avec la rectitude morale et la gravité, paraît constituer presque tout ce qui entre dans son idée de la perfection de la nature humaine; ou plutôt il paraît penser que les hommes sont déjà suffisamment pourvus de toutes les autres qualités qui ont quelque valeur, ou qu'ils les acquerront en s'attachant seulement à celles dont il s'agit ici. Nous ne voyons dans son système, autant du moins que nous en avons pu saisir l'exposé, nous ne voyons rien qui prépare, qui prédispose à la culture d'aucune autre qualité; donc (et je tiens ceci pour une conséquence nécessaire de cette lacune) il n'y a pas *suffisamment* pourvu, même à la culture des qualités en question.

Or, il y a peu de personnes qui ne donnent à l'idée qu'elles se font de la perfection à laquelle un être hu-

main peut être conduit, une compréhension beaucoup plus étendue que le cercle qui renferme les qualités ci-dessus. La plupart seront disposées à trouver les vues pratiques fondées sur une base aussi étroite que cette théorie, plutôt propres à être employées comme une partie des matériaux nécessaires pour un système pratique, que propres par elles-mêmes à en constituer un. Il appartient bien plutôt au biographe de M. Mill qu'à celui qui ne joue ici d'autre rôle que celui de lecteur, de rechercher quelle est la cause ou la combinaison de causes qui ont ainsi rétréci, pour ainsi dire, son horizon philosophique, et l'ont réduit à une vue si partielle du but de la culture de l'homme et de la vie humaine. Sans doute les vues de tous ceux qui s'appliquent à l'étude de la nature humaine sont nécessairement circonscrites dans certaines limites, par ce fait seul qu'ils ne peuvent posséder dans toute son étendue la faculté d'approfondir leur sujet qu'autant que cette faculté existe en eux-mêmes. Il n'est personne qui puisse apprécier dans toutes ses parties ce dont il n'a pas eu la conscience personnelle : mais le talent de l'analyse métaphysique, tel que celui dont est doué M. Mill, suffit pour l'intelligence et l'appréciation de tous les caractères et de tous les états de l'âme, autant du moins qu'il est nécessaire pour la pratique, est suffisamment ample pour dépouiller nos théories physiques de tout ce qu'elles peuvent avoir d'étroit. Mais pour cela il est nécessaire que le talent de l'analyse soit appliqué aux détails de la nature humaine, et non pas seulement à ses contours, tandis qu'une des particularités le plus fortement marquées

de l'esprit de M. Mill nous paraît être l'impatience des détails.

C'est encore là une des différences les plus frappantes entre lui et M. Bentham.

Les principaux ouvrages de M. Mill, indépendamment de l'*Analyse* dont j'ai déjà parlé, sont :

1° *Histoire des Indes anglaises.* Cet ouvrage est non-seulement le premier qui ait répandu la lumière de la philosophie sur le peuple et sur le gouvernement de cette vaste partie du globe, mais encore le premier et même le seul ouvrage qui donne au lecteur la connaissance de faits dont tout Anglais doit désirer d'être instruit sur une partie si importante des affaires de son pays. Il est en outre plein de réflexions instructives sur les institutions de l'Angleterre même, et sur les principes les plus importants du gouvernement et de la législation.

2° *Éléments d'Économie politique.* Le talent de M. Mill pour l'enchaînement et l'arrangement systématique, le rendait plus propre que tout autre à lier logiquement entre eux les principes élémentaires de cette science, tels qu'ils ont été établis par les grands maîtres, et à en fournir une exposition claire et succincte.

3° *Essais sur le Gouvernement, la Jurisprudence, l'Éducation, etc.*, écrits dans l'origine pour le supplément de l'Encyclopédie britannique. Les plus importants ont été réimprimés plusieurs fois, au moyen de souscriptions particulières.

Quoique ces petits ouvrages ne soient que des esquisses, je crois qu'ils ont été plus lus, et qu'ils se

sont vus l'objet de plus d'éloges et de plus de critiques qu'aucun autre écrit de M. Mill, et qu'ils ont contribué plus que toute autre publication de notre époque à créer le goût des réflexions systématiques sur la politique, en décréditant de vagues déclamations. L'Essai sur le Gouvernement est devenu en quelque sorte le texte des raisonnements de ceux que l'on appelle les Radicaux philosophes.

Les ouvrages les plus populaires de M. Mill sont remarquables par une gravité plus sévère que douce, et qui fait plutôt rougir les hommes du mal qu'elle ne les rallie vers le bien. Ce style est peut-être le plus naturel à un homme dont les convictions morales sont profondes, et qui écrit dans un siècle et pour une société tels que ceux dans lesquels nous vivons. Mais il paraît en outre particulièrement adapté au caractère de son esprit, car tout indique qu'il est railleur, plus frappé de l'inconvénient de ce qu'il y a de mal dans notre doctrine que de l'avantage de ce qu'il y a de bien. Il nous met plutôt sur nos gardes contre les erreurs qui tendent à nous rendre malheureux qu'il ne nous fait espérer un bonheur positif. Il attriste le présent par le souvenir du passé, sans le consoler par l'espoir de l'avenir, et il nous fait plutôt haïr le vice qu'il n'enflamme notre enthousiasme pour la vertu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

EXAMEN DU CARACTÈRE ANGLAIS.

DÉDIÉ A SON EXCELLENCE LE PRINCE DE TALLEYRAND.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE. V.

Exemples supplémentaires de Caractères.

LIVRE SECOND.

LA SOCIÉTÉ ET LES MOEURS.

DÉDIÉ A ****.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE TROISIÈME.

EXAMEN DE L'ÉTAT DE L'ÉDUCATION ARISTOCRATIQUE ET POPULAIRE, ET DE L'INFLUENCE GÉNÉRALE DE LA MORALE ET DE LA RELIGION EN ANGLETERRE.

DÉDIÉ A THOMAS CHALMERS.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

État de l'Éducation dans les Classes moyennes.

CHAPITRE III.

De l'Éducation du Peuple.

CHAPITRE IV.

Examen de l'état de la Religion.

CHAPITRE V.

Le Dimanche.

CHAPITRE VI.

État de la Morale.

CHAPITRE VII.

Quel devrait être le but des Moralistes anglais de ce siècle.

APPENDIX. (A)

Éducation populaire.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

LIVRE QUATRIÈME.

EXAMEN DE L'ESPRIT INTELLECTUEL DE L'ÉPOQUE.

DÉDIÉ A J. D'ISRAELI.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

Littérature.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Le Style.

CHAPITRE V.

Le Drame.

CHAPITRE VI.

Philosophie morale.

CHAPITRE VII.

Le Patronage.

CHAPITRE VIII.

État des Sciences.

CHAPITRE IX.

État des Arts.

CHAPITRE X.

Caractères supplémentaires.

LIVRE CINQUIÈME.

ESSAI SUR NOTRE SITUATION POLITIQUE.

DÉDIÉ AU PEUPLE ANGLAIS.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

De la Situation des Partis.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX ET DERNIER.

APPENDIX. (B)

APPENDIX. (C)

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.


Digitized by Google

